

Les grandes espérances Tome II

Charles Dickens

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Le matin, après avoir bien considéré la chose, tout en m'habillant au Cochon bleu, je résolus de dire à mon tuteur que je ne savais pas trop si Orlick était bien le genre d'homme qui convenait pour remplir un poste de confiance chez miss Havisham.

« Sans doute, il n'est pas tout à fait le genre d'homme qu'il faut, Pip, dit mon tuteur, sachant d'avance à quoi s'en tenir sur son compte ; parce que l'homme qui remplit un poste de confiance n'est jamais le genre d'homme qu'il faut. »

Et il sembla ravi de trouver que ce poste en particulier n'était pas tenu exceptionnellement par quelqu'un du genre qu'il fallait, et il m'écouta d'un air satisfait pendant que je lui racontais ce que je savais d'Orlick.

« Très bien, Pip, dit-il quand j'eus fini, je passerai tout à l'heure pour remercier notre ami. »

Un peu alarmé par cette promptitude d'action, j'opinai pour un peu de délai, et je ne lui cachai même pas que notre ami lui-même serait peut-être assez difficile à manier.

« Oh ! allons donc ! dit mon tuteur en laissant passer le bout de son mouchoir de poche avec une entière confiance, je voudrais bien le voir discuter la chose avec moi ! »

Comme nous devions retourner ensemble à Londres par la voiture de midi, et que j'avais déjeuné avec une si grande appréhension de voir paraître Pumblechook, que je pouvais à peine te-

nir ma tasse, cela me fournit l'occasion de dire que j'avais besoin de marcher et que j'irais en avant sur la route de Londres, pendant que M. Jaggers irait à ses affaires, s'il voulait bien prévenir le cocher que je reprendrais ma place quand la voiture me rejoindrait. Je pus ainsi fuir le Cochon bleu aussitôt après déjeuner. En faisant un détour d'un couple de milles, en pleine campagne, derrière la propriété de Pumblechook, je retombai dans la grande rue, un peu au-delà de ce traquenard, et je me sentis comparativement en sûreté.

Ce me fut un grand plaisir de me retrouver dans la vieille et silencieuse ville, et il ne m'était pas trop désagréable de me voir, par-ci par-là, reconnu et lorgné. Un ou deux boutiquiers sortirent même de leurs boutiques, et marchèrent un peu en avant de moi, dans la rue, afin de pouvoir se retourner, comme s'ils avaient oublié quelque chose, et se trouver face à face avec moi pour me contempler. Dans ces occasions, je ne sais pas qui d'eux ou de moi faisait le pire semblant : eux de ne pas me regarder, moi de ne pas les voir ; toujours est-il que ma position me semblait une position distinguée, et que je n'en étais pas du tout mécontent, quand le sort jeta sur mon chemin ce mécréant sans nom, le garçon du tailleur Trabb.

En portant les yeux à une certaine distance en avant, j'aperçus ce garçon, qui approchait en se battant les flancs avec un grand sac bleu qui était vide. Jugeant qu'un regard tranquille et indifférent, jeté sur lui comme par hasard, était ce qui me convenait le mieux et ce qui parviendrait probablement à conjurer son mauvais esprit, je m'avançai avec une grande placidité de visage, et je me félicitais déjà de mon succès, quand tout à coup les genoux du garçon de Trabb s'entrechoquèrent, ses cheveux se dressèrent, sa

casquette tomba, tous ses membres tremblèrent avec violence, il chancela enfin sur la route, en criant à la populace :

« Au secours !… soutenez-moi !… j'ai peur !… »

Il feignait d'être au comble de la terreur et de la prostration, par l'effet de la dignité de ma démarche et de toute ma personne. Quand je passai à côté de lui, ses dents claquèrent à grand bruit dans sa bouche, et il se prosterna dans la poussière, avec tous les signes d'une humiliation profonde.

C'était une chose bien dure à supporter, mais ça n'était encore rien que cela. Je n'avais pas fait deux cents pas, quand, à mon inexprimable terreur, à mon juste étonnement et à ma profonde indignation, je vis de nouveau le garçon Trabb qui approchait. Il venait de tourner le coin d'une rue ; son sac bleu était passé sur son épaule, ses yeux reflétaient un honnête empressement, et la détermination de gagner au plus vite la maison de Trabb se lisait dans sa démarche. Cette fois, ce fut avec une espèce d'épouvante qu'il eut l'air de me découvrir. Il éprouva les mêmes effets que la première fois, mais avec un mouvement de rotation ; il courut autour de moi tout en chancelant, les genoux faibles et tremblants, et les mains levées comme pour demander miséricorde. Ses prétendues souffrances furent une grande jubilation pour les spectateurs ; quant à moi, j'étais littéralement confondu.

Je n'avais pas dépassé de beaucoup la poste aux lettres, quand de nouveau j'aperçus le garçon de Trabb, débusquant par un chemin détourné. Cette fois, il était entièrement changé ; il portait le sac bleu de la manière dégagée dont je portais mon pardessus et se carrait en face de moi, de l'autre côté de la rue, suivi d'une

foule joyeuse de jeunes amis, auxquels il criait de temps en temps, en agitant la main et en prenant un air superbe :

« Je ne vous connais pas ! je ne vous connais pas ! »

Les mots ne pourraient donner une idée de l'outrage et du ridicule lancés sur moi par le garçon de Trabb, quand, passant à côté de moi, il tirait son col de chemise, frisait ses cheveux, appuyait son poing sur la hanche, tout en se carrant d'une manière extravagante, en balançant ses coudes et son corps, et en criant à ceux qui le suivaient :

« Connais pas !... connais pas !... Sur mon âme, je ne vous connais pas !... »

Son ignominieux cortège se mit immédiatement à pousser des cris et à me poursuivre sur le pont. Ces cris ressemblaient à ceux d'une basse-cour extrêmement effrayée, dont les volatiles m'auraient connu quand j'étais forgeron ; ils mirent le comble à ma honte lorsque je quittai la ville, et me poursuivirent jusqu'en plein champ.

Mais, à moins d'avoir, en cette occasion, ôté la vie au garçon de Trabb, je ne sais réellement pas aujourd'hui ce que j'aurais pu faire, sinon de me résigner à endurer ce supplice. Lui chercher querelle dans la rue ou tirer de lui une autre réparation que le meilleur sang de son cœur, eût été futile et dégradant. C'était d'ailleurs un garçon que personne ne pouvait atteindre, un serpent invulnérable et astucieux, qui, traqué dans un coin, s'échappait entre les jambes de celui qui le poursuivait, en sifflant dédaigneusement. J'écrivis cependant, par le courrier du lendemain, à M. Trabb pour lui dire que M. Pip se devait à lui-même de cesser à l'avenir tout rapport avec un homme qui pouvait oublier ce qu'il

devait aux intérêts de la société, au point d'employer un garçon qui excitait le dégoût et le mépris de tous les gens respectables.

La voiture, portant dans ses flancs M. Jaggers, arriva en temps opportun. Je repris donc ma place sur l'impériale et j'arrivai à Londres, sauf, mais non sain, car mon cœur était déchiré. Dès mon arrivée, j'envoyai à Joe une morue et une bourriche d'huîtres, comme offrande expiatoire, en réparation de ce que je n'étais pas allé moi-même lui faire une visite ; puis je me rendis à l'Hôtel Barnard.

Je trouvai Herbert en train de dîner avec des viandes froides, et enchanté de me revoir. Ayant envoyé le Vengeur au restaurant pour demander une addition au dîner, je sentis que je devais ce soir-là même ouvrir mon cœur à mon camarade et ami. Cette confidence ne regardant aucunement le Vengeur qui était dans le vestibule, et cette pièce, vue par le trou de la serrure, ne paraissait guère qu'une antichambre, je l'envoyai au spectacle. Je ne pourrais donner une meilleure preuve de la dureté de mon esclavage, vis-à-vis de ce maître, que les dégradantes subtilités auxquelles j'étais forcé d'avoir recours pour lui trouver de l'emploi. J'avais si peu de ressources, que souvent je l'envoyais au coin de Hyde Park pour voir quelle heure il était.

Quand nous eûmes fini de dîner, les pieds posés sur les chenets, je lui dis :

« Mon cher Herbert, j'ai quelque chose de très particulier à vous communiquer.

— Mon cher Haendel, répondit-il, j'écouterai avec attention et déférence ce que vous voudrez bien me confier.

— Cela me concerne, Herbert, dis-je, ainsi qu'une autre personne. »

Herbert se croisa les pieds, regarda le feu, la tête penchée de côté, et, l'ayant vainement regardé pendant un moment, il me regarda de nouveau, parce que je ne continuais pas.

« Herbert, dis-je en mettant ma main sur son genou, j'aime… j'adore Estelle. »

Au lieu d'être abasourdi, Herbert répliqua comme si de rien n'était :

« C'est juste ! Eh bien ?

— Eh bien ! Herbert, est-ce là tout ce que vous me dites : Eh bien ?

— Après ? voulais-je dire, fit Herbert ; il va sans dire que je sais cela.

— Comment savez-vous cela ? dis-je.

— Comment je le sais, Haendel ?… Mais par vous.

— Je ne vous l'ai jamais dit.

— Vous ne me l'avez jamais dit ?… Vous ne m'avez jamais dit non plus quand vous vous êtes fait couper les cheveux, mais j'ai eu assez d'intelligence pour m'en apercevoir. Vous l'avez toujours adorée, depuis que je vous connais. Vous êtes arrivé ici avec votre adoration et votre portemanteau ! Jamais dit !… mais vous ne m'avez dit que cela du matin au soir. En me racontant votre propre histoire, vous m'avez dit clairement que vous aviez com-

mencé à l'adorer la première fois que vous l'aviez vue, quand vous étiez tout jeune, tout jeune.

— Très bien, alors, dis-je, nullement fâché de cette nouvelle lumière jetée sur mon cœur. Je n'ai jamais cessé de l'adorer, et elle est devenue la plus belle et la plus adorable des créatures. Je l'ai vue hier, et si je l'adorais déjà, je l'adore doublement maintenant.

— Il est heureux pour vous alors, Haendel, dit Herbert, que vous ayez été choisi pour elle, et que vous lui soyez destiné. Sans nous occuper de ce qu'il nous est défendu de rechercher, nous pouvons nous risquer à dire qu'il ne peut y avoir de doute entre nous sur ce point. Mais savez-vous ce qu'Estelle pense de cette adoration ? »

Je secouai tristement la tête.

« Oh ! elle en est à mille lieues.

— Patience, mon cher Haendel ; vous avez le temps, vous avez le temps ! Mais vous avez encore quelque chose à me dire ?

— Je suis honteux de le dire, répondis-je, et pourtant il n'y a pas plus de mal à le dire qu'à le penser : vous m'appelez un heureux mortel… sans doute je le suis. Hier je n'étais encore qu'un pauvre garçon de forge ; aujourd'hui, je suis… quoi ?…

— Dites un bon garçon, si vous voulez finir votre phrase, répondit Herbert en souriant et en pressant mes mains dans les siennes, un bon garçon, un curieux mélange d'impétuosité et d'hésitation, de hardiesse et de défiance, d'animation et de rêverie. »

Je m'arrêtai un instant pour considérer si mon caractère contenait réellement un pareil mélange. Je n'en retrouvai pas les éléments ; mais je pensais que cela ne valait pas la peine d'être discuté.

« Quand je demande ce que je suis aujourd'hui, Herbert, continuai-je, je traduis en parole la pensée qui me préoccupe le plus ; vous dites que je suis heureux ! Je sais que je n'ai rien fait pour m'élever, et que c'est la fortune seule qui a tout fait. C'est avoir eu bien de la chance, et pourtant quand je pense à Estelle…

— Et quand vous n'y pensez pas, êtes-vous plus tranquille ? interjeta Herbert, les yeux fixés sur le feu, ce qui me parut très bon et très sympathique de sa part.

— … Alors, mon cher Herbert, je ne puis vous dire combien je me sens dépendant de tout et incertain de l'avenir, et à combien de centaines de hasards je m'en sens exposé. Tout en évitant le terrain défendu, comme vous l'avez fait si judicieusement tout à l'heure, je puis encore dire que toutes mes espérances dépendent de la constance d'une personne, – sans nommer personne, – et m'affliger de voir ces espérances encore si vagues et si indéfinies. »

En disant cela, je soulageai mon esprit de tout ce qui l'avait toujours tourmenté plus ou moins ; mais, sans nul doute, depuis la veille plus que jamais.

« Maintenant, Haendel, répliqua Herbert de son ton gai et encourageant, il me semble que les angoisses d'une tendre passion nous font regarder le défaut de notre cheval avec un verre grossissant, et détournent notre attention de ses qualités. Ne m'avez-vous pas raconté que votre tuteur, M. Jaggers, vous avait dit, dès

le début, que vous n'aviez pas que des espérances ? Et même, s'il ne vous l'avait pas dit, bien que ce soit là un très grand si, j'en conviens, ne pensez-vous pas que de tous les hommes de Londres, M. Jaggers serait le dernier à continuer ses relations actuelles avec vous, s'il n'était pas sûr de son terrain ? »

Je répondis que je ne pouvais nier que ce fût là un grand point, et, comme il arrive souvent en pareil cas, je le dis en ayant l'air de faire avec répugnance une concession à la vérité et à la justice, et comme si j'avais réprimé le besoin de le nier !

« Je crois bien que c'est un grand point, dit Herbert, et je crois aussi que vous seriez bien embarrassé d'en trouver un plus grand. Du reste, vous devez attendre le bon plaisir de votre tuteur comme il doit attendre le bon plaisir de ses clients. Vous aurez vingt et un ans avant de savoir où vous en êtes ; peut-être alors recevrez-vous quelque nouvel éclaircissement. Dans tous les cas, vous serez plus près de le recevoir, car il faut bien que cela vienne à la fin.

— Quel charmant caractère vous avez, dis-je en admirant avec reconnaissance l'entrain de ses manières.

— Ce doit être, dit Herbert, car je n'ai guère que cela. Je dois reconnaître que le bon sens de ce que je viens de dire n'est pas de moi, mais de mon père. La seule remarque que je lui ai jamais entendu faire sur votre situation, c'est cette conclusion : "La chose est faite et arrangée, ou sans cela M. Jaggers ne s'en mêlerait pas." Et maintenant, avant d'en dire davantage sur mon père, ou le fils de mon père, et de vous rendre confidence pour confidence, j'éprouve le besoin de me rendre sérieusement désagréable à vos yeux, positivement repoussant.

— Vous n'y réussirez pas, dis-je.

— Oh ! si ! dit-il. Une… deux… trois… et je commence, Haendel, mon bon ami… »

Quoi qu'il parlât d'un ton fort léger, il était très ému.

« J'ai pensé, depuis que nous causons ici, les pieds sur les barreaux de la grille, que votre mariage avec Estelle ne peut être assurément une condition de votre héritage, si votre tuteur ne vous en a jamais parlé. Ai-je raison de comprendre ainsi ce que vous m'avez dit, qu'il n'a jamais fait allusion à elle, en aucune manière, directement ou indirectement ; que votre protecteur pouvait avoir des vues quant à votre mariage futur ?

— Jamais.

— Maintenant, Haendel, je ne veux pas vous faire de peine, sur mon âme et sur mon honneur ! Ne lui étant pas engagé, ne pouvez-vous vous détacher d'elle ? Je vous ai dit que j'allais être désagréable. »

Je détournai la tête, car quelque chose de glacial et d'inattendu fondait sur moi, comme le vent des vieux marais venant de la mer ; un sensation pénible comme celle qui m'avait subjugué le matin où j'avais quitté la forge, quand le brouillard se levait solennellement, et quand j'avais mis la main sur le poteau indicateur de notre village, fit de nouveau battre mon cœur. Il y eut entre nous un silence de quelques instants.

« Oui, mais mon cher Haendel, continua Herbert, comme si nous avions parlé au lieu de garder le silence, ce qui rend la chose très sérieuse, c'est qu'elle a pris d'aussi fortes racines dans la poitrine d'un garçon que la nature et les circonstances ont fait si ro-

manesque ! Songez à la manière dont elle a été élevée, et songez à miss Havisham. Songez à ce qu'elle est par elle-même. Mais voilà que je deviens repoussant et que vous me haïssez : cela peut amener des événements malheureux.

— Je sais tout ce que vous pouvez me dire, Herbert, repris-je en continuant de tenir ma tête tournée, mais je ne puis m'empêcher de l'aimer.

— Vous ne pouvez vous en détacher ?

— Non, cela m'est impossible !

— Vous ne pouvez pas essayer, Haendel ?

— Non, cela m'est impossible !

— Eh bien ! dit Herbert en se levant et se secouant vivement, comme s'il avait dormi, et se mettant vivement à remuer le feu, maintenant, je vais essayer de devenir agréable ! »

Il fit le tour de la chambre, secoua les rideaux, mit les chaises à leur place, rangea les livres et tout ce qui traînait, regarda dans le vestibule, jeta un coup d'œil dans la boîte aux lettres, ferma la porte et revint prendre sa chaise au coin du feu, où il s'assit, en berçant sa jambe gauche entre ses deux bras.

« Je vais vous dire un ou deux mots, Haendel, touchant mon père et le fils de mon père. Je crains qu'il soit à peine nécessaire, pour le fils de mon père, de vous faire remarquer que l'établissement de mon père n'est pas tenu d'une façon bien brillante.

— Il y a toujours plus qu'il ne faut, Herbert, dis-je, pour dire quelque chose d'encourageant.

— Oh ! oui ; c'est aussi ce que dit le balayeur et aussi la marchande de poisson, qui demeure dans la rue qui se trouve derrière. Sérieusement, Haendel, car le sujet est assez sérieux, vous savez ce qui en est aussi bien que moi. Je crois qu'il fut un temps où mon père s'occupait encore de quelque chose ; mais si ce temps a jamais existé, il n'est plus. Puis-je vous demander si vous avez déjà eu l'occasion de remarquer dans votre pays que les enfants, qui ne sont pas positivement de bons partis, sont toujours très particulièrement pressés de se marier ? »

Cette question était si singulière, que je lui demandai en retour :

« En est-il ainsi ?

— Je ne sais pas, dit Herbert, et c'est ce que j'ai besoin de savoir, parce que c'est positivement le cas avec nous. Ma pauvre sœur Charlotte, qui venait après moi et qui est morte avant sa quatorzième année, en est un exemple frappant. La petite Jane est de même ; son désir d'être maritalement établie pourrait vous faire croire qu'elle a passé sa courte existence dans la contemplation perpétuelle du bonheur domestique. Le petit Alick, qui est encore en robe, a déjà pris des arrangements pour son union avec une jeune personne très convenable de Kew, et, en vérité, je pense qu'à l'exception du Baby, nous sommes tous fiancés.

— Alors, vous aussi, vous l'êtes ? dis-je.

— Je le suis, dit Herbert, mais c'est un secret. »

Je l'assurai de ma discrétion, et je le priai de me faire la faveur de me donner de plus longs détails. Il avait parlé avec tant de dé-

licatesse et de sympathie de ma faiblesse, que j'avais besoin de savoir quelque chose de sa force.

« Puis-je demander le nom de la personne ? dis-je.

— Clara, dit Herbert.

— Habite-t-elle Londres ?

— Oui. Peut-être dois-je dire, fit Herbert, qui était devenu très abattu et très faible depuis que nous avions abordé cet intéressant sujet, qu'elle est un peu au-dessous des absurdes notions de famille de ma mère. Son père était employé aux vivres dans la marine ; je crois que c'était une espèce de purser(1).

— Qu'est-il maintenant ?

— Maintenant, il est invalide, répondit Herbert.

— Vivant… sur ?…

— À un premier étage, dit Herbert, qui n'y était pas du tout, car j'avais voulu parler de ses moyens d'existence. Je ne l'ai jamais vu depuis que je connais Clara, car il ne quitte pas sa chambre, qui est au-dessus, mais je l'ai entendu constamment aller et venir et faire un vacarme effroyable en roulant quelque terrible instrument sur le plancher. »

Herbert me regarda et se mit à rire de tout son cœur, et recouvra en un moment ses manières enjouées ordinaires.

« Ne vous attendez-vous pas à le voir ?

— Oh ! oui, je m'attends toujours à le voir, répondit Herbert, parce que je ne l'entends jamais sans m'attendre à le voir passer à

travers le plancher, mais je ne sais pas combien de temps les solives pourront y tenir. »

Quand il eut encore ri de tout son cœur, il redevint inquiet, et me dit que dès qu'il aurait réalisé un capital, il avait l'intention d'épouser cette jeune personne. Puis il ajouta comme une chose fort mélancolique, mais allant de soi :

« Mais on ne peut se marier, vous le savez, tant qu'on ne s'est pas encore tiré d'affaire. »

Comme nous étions à contempler le feu, et que je pensais combien le capital était quelquefois un rêve difficile à réaliser, je mis mes mains dans mes poches. Un morceau de papier plié, qui se trouvait dans l'une d'elles, attira mon attention. Je l'ouvris, et je vis que c'était le programme de théâtre que j'avais reçu de Joe, et qui annonçait le célèbre amateur de province, le Roscius en renom.

« Dieu me bénisse ! m'écriai-je involontairement ; c'est pour ce soir ! »

Ceci changea notre sujet de conversation en un moment, et nous résolûmes immédiatement de nous rendre au théâtre. Donc, lorsque j'eus pris l'engagement de consoler et d'aider Herbert dans son affaire de cœur, par tous les moyens praticables et impraticables, quand Herbert m'eut dit que sa fiancée me connaissait déjà de réputation, et que je lui serais présenté, et quand nous eûmes scellé d'une chaude poignée de main notre mutuelle confidence, nous soufflâmes nos bougies, nous arrangeâmes notre feu, et après avoir fermé notre porte, nous nous mîmes en quête de M. Wopsle et d'Hamlet, prince de Danemark.

Chapitre 2

A notre arrivée en Danemark(3), nous trouvâmes le roi et la reine de ce pays dans deux fauteuils élevés sur une table de cuisine, et tenant leur cour. Toute la noblesse danoise était là ; elle se composait d'un jeune gentilhomme enfoui dans des bottes en peau de chamois, qu'il avait probablement héritées d'un ancêtre géant ; d'un vénérable pair à figure sale, qui paraissait n'être sorti des rangs du peuple que dans un âge très avancé ; et d'une personne avec un peigne dans les cheveux, les deux jambes recouvertes de soie blanche, et présentant une apparence toute féminine. Mon éminent compatriote, M. Wopsle, chargé du rôle d'Hamlet, se tenait sournoisement à part, les bras croisés, et j'aurais pu désirer que ses boucles de cheveux et son front eussent été plus vraisemblables.

Plusieurs petites circonstances curieuses transpiraient à mesure que l'action se déroulait. Le défunt roi paraissait non seulement avoir été atteint d'un rhume au moment de sa mort, mais l'avoir emporté avec lui dans la tombe, et l'avoir rapporté en sortant. Le royal fantôme portait aussi un fantôme de manuscrit autour de son bâton de commandement, qu'il avait l'air de consulter de temps en temps, et cela avec une tendance évidente à perdre l'endroit où il en était resté, ce qui résultait sans doute de son état de mortalité. C'est ce qui, je pense, amena la galerie à conseiller à l'ombre de tourner la page, recommandation qu'elle prit extrêmement mal. Il faut aussi faire remarquer que cet esprit

majestueux, qui avait l'air, en faisant son apparition, d'avoir marché longtemps et d'avoir parcouru une distance énorme, sortait d'un mur, immédiatement contigu. Cela fut cause que les terreurs qu'il inspirait furent reçues avec dérision. La reine de Danemark, dame très gaillarde, fut considérée par le public comme ayant trop de cuivre sur sa personne. Son menton se réunissait à son diadème par une large bande de ce métal, comme si elle eût eu un mal de dents formidable. Sa taille était ceinte d'une autre bande, et chacun de ses bras également, de sorte qu'on lui donnait tout haut le nom de grosse caisse. Le jeune gentilhomme, dans les bottes de son ancêtre, était très insuffisant pour représenter tout d'une baleine à lui seul, un marin habile, un acteur ambulant, un fossoyeur, un prêtre et un personnage de la plus haute importance, assistant à l'assaut d'armes devant la cour, et qui par son œil habile et son jugement sain, était appelé à juger les plus beaux coups. Cela amena graduellement le public à manquer graduellement d'indulgence pour lui, et lorsque enfin on le reconnut dans les saints ordres, se refusant à célébrer le service funèbre, l'indignation générale ne connut plus de bornes et le poursuivit sous la forme de coquilles de noix. En dernier lieu, Ophélia fut en proie à une folie si lente et si musicale, que, lorsque au moment voulu, elle eut ôté son écharpe de mousseline blanche, qu'elle l'eut pliée et entourée, un mauvais plaisant du parterre, qui depuis longtemps rafraîchissait son nez impatient contre une barre de fer du premier rang, s'écria :

« Maintenant que le moutard est couché, qu'on nous donne à souper. »

Ce qui, pour ne pas dire davantage, était tout à fait hors de propos.

Tous ces incidents s'accumulaient d'une manière folâtre sur mon infortuné compatriote. Toutes les fois que le prince indécis avait à faire une question ou à éclairer un doute, le public l'y aidait. Comme par exemple, à la question : s'il était plus noble à l'esprit de souffrir, quelques-uns crièrent :

« Oui ! »

Quelques-uns :

« Non ! »

Et d'autres, penchant pour les deux opinions, dirent :

« Voyons, à pile ou face ! »

C'était tout à fait une conférence d'avocats. Quand il demanda pourquoi un être comme lui ramperait entre le ciel et la terre, il fut encouragé par les cris :

« Écoutez ! Écoutez ! »

Lorsqu'il parut avec son bas en désordre (ce désordre exprimé, selon l'usage, par un pli très propre à la partie supérieure, pli que l'on obtient, je crois, à l'aide d'un fer à repasser), une discussion s'éleva dans la galerie, à propos de la pâleur de sa jambe, et le public demanda si elle était occasionnée par la peur que lui avait faite le fantôme. Lorsqu'il saisit le flageolet qui ressemblait énormément à une petite flûte dont on avait joué dans l'orchestre, et qu'on venait de mettre dehors, on lui demanda, à l'unanimité, le Rule Britannia. Quand il recommanda à l'accompagnateur de ne pas massacrer l'air, le mauvais plaisant dit :

« Et vous non plus, vous êtes bien plus mauvais que lui. »

Et j'éprouve de la peine à ajouter que des éclats de rire accueillirent M. Wopsle dans chacune de ces occasions.

Mais ses plus rudes épreuves furent dans le cimetière, qui avait l'apparence d'une forêt vierge, avec une sorte de petit vestiaire d'un côté, et une porte à tourniquet de l'autre. Quand M. Wopsle, en manteau noir, fut aperçu passant au tourniquet, on avertit amicalement le fossoyeur, en criant :

« Attention ! voilà l'entrepreneur des pompes funèbres qui vient voir comment vous travaillez ! »

Je crois qu'il est bien connu, que dans un pays constitutionnel, M. Wopsle ne pouvait décemment pas rendre le crâne après avoir moralisé dessus, sans s'essuyer les doigts avec une serviette blanche, qu'il tira de son sein ; mais même cette action, innocente et indispensable, ne passa pas sans le commentaire :

« Garçon !... »

L'arrivée du corps pour l'enterrement, dans une grande boîte noire, vide, avec le couvercle ouvert et retombant en dehors, fut le signal d'une joie générale, qui s'accrut encore par la découverte, parmi les porteurs, d'un individu, sujet à l'identification. La joie suivit M. Wopsle, dans sa lutte avec Laërte sur le bord de la tombe de l'orchestre et ne se ralentit pas jusqu'au moment où il renversa le Roi de dessus la table de cuisine et qu'il fut mort à force de se tenir les pieds en l'air.

Nous avions fait au commencement quelques timides efforts pour applaudir M. Wopsle, mais avec trop d'insuccès pour persister. Nous étions donc restés tranquilles, tout en souffrant pour lui, mais riant tout bas, néanmoins, de l'un à l'autre. Je riais tout

le temps, malgré moi, tant cela était comique, et pourtant j'avais une espèce d'impression qu'il y avait quelque chose de positivement beau dans l'élocution de M. Wopsle : non pas que j'en aie peur à cause de mes anciennes relations, mais parce qu'elle était très lente, terrible, montante et descendante, et qu'elle ne ressemblait en aucune manière à la façon dont un homme, dans les circonstances naturelles de la vie ou de la mort, s'est jamais exprimé sur quoi que ce soit. Quand la tragédie fut finie, et qu'on eût rappelé et hué notre ami, je dis à Herbert :

« Partons sur-le-champ de peur de le rencontrer. »

Nous descendîmes en toute hâte, mais pas assez vite cependant. À la porte se trouvait une espèce de juif, avec des sourcils extrêmement épais et crasseux. Il m'aperçut comme nous avancions, et me dit quand nous passâmes à côté de lui :

« M. Pip et son ami ? »

L'identité de M. Pip et de son ami ayant été avouée, il continua :

« M. Waldengarver serait bien aise d'avoir l'honneur…

— Waldengarver ? » répétai-je.

Immédiatement Herbert me dit à l'oreille :

« C'est Wopsle, sans doute.

— Oh ! bien, dis-je, faut-il vous suivre ?

— Quelques pas, s'il vous plaît. »

Quand nous fûmes dans un couloir retiré, il se retourna pour me demander :

« Quel air lui avez-vous trouvé ? c'est moi qui l'ai habillé. »

Je ne savais pas de quoi il avait l'air, si ce n'est d'un conducteur d'enterrement avec l'addition d'un grand soleil ou d'une étoile danoise pendue à son cou, par un ruban bleu – ce qui lui avait donné l'air d'être assuré par quelque compagnie extraordinaire d'assurance contre l'incendie. Mais je répondis qu'il m'avait paru très convenable.

« Quand il arrive à la tombe, il fait admirablement valoir son manteau ; mais, de la coulisse, il m'a semblé que quand il voit le fantôme dans l'appartement de la reine, il aurait pu tirer meilleur parti de ses bas. »

Je fis un signe d'assentiment, et nous tombâmes, en passant par une sale petite porte volante, dans une sorte de caisse d'emballage où il faisait très chaud et où M. Wopsle se débarrassait de ses vêtements danois. Il y avait juste assez de place pour nous permettre de regarder par-dessus nos épaules, en tenant ouverte la porte ou le couvercle de la caisse.

« Messieurs, dit M. Wopsle, je suis fier de vous voir. J'espère, monsieur Pip, que vous m'excuserez de vous avoir fait prier de venir. J'ai eu le bonheur de vous connaître autrefois, et le drame a toujours eu des droits particuliers à l'estime des nobles et des riches. »

En même temps, M. Waldengarver, dans une effroyable transpiration, cherchait à se débarrasser de son deuil princier.

« Retournez les bas ! monsieur Waldengarver, dit le possesseur de cette partie du costume, ou vous les crèverez, vous les crèverez, et vous crèverez trente-cinq shillings. Shakespeare n'a

jamais été interprété avec une plus belle paire de bas. Tenez-vous tranquille sur votre chaise, et laissez-moi faire. »

Sur ce, il se mit à genoux et commença à dépouiller sa victime qui, le premier bas ôté, serait infailliblement tombée à la renverse avec sa chaise, s'il y avait eu de la place pour tomber n'importe comment.

Je n'avais pas osé dire jusqu'alors un seul mot sur la représentation ; mais en ce moment M. Waldengarver nous regarda avec satisfaction, et dit :

« Messieurs, comment vous a-t-il semblé que cela marchait, vu de face ? »

Herbert répondit derrière moi, me poussant en même temps :

« Supérieurement !

— Comment avez-vous trouvé que j'ai rendu le personnage, messieurs ? » dit M. Waldengarver, presque avec un ton de protection, si ce n'est tout à fait.

Herbert répondit de derrière, en me poussant de nouveau :

« Merveilleux ! complet ! »

Et je répétai hardiment, comme si je l'avais inventé et comme si je devais appuyer sur ces mots :

« Merveilleux ! complet !

— Je suis aise d'avoir votre approbation, messieurs, dit M. Waldengarver, avec un air de dignité, tout en se cognant en même temps contre la muraille et en se retenant au siège du fauteuil.

— Mais je vais vous dire une chose, monsieur Waldengarver, dit l'homme qui lui retirait ses bas, que vous ne comprenez pas, maintenant faites attention, je ne crains pas qu'on dise le contraire, je vous dis donc que vous vous trompez quand vous placez vos jambes de profil. Le dernier Hamlet que j'ai habillé faisait la même faute aux répétitions, jusqu'au jour où je lui fis mettre un grand pain à cacheter rouge sur chaque genou ; puis, à la dernière répétition, j'allai me mettre de face, monsieur, au fond du parterre, et toutes les fois que son rôle le plaçait de profil, je criais : "Je ne vois pas les pains à cacheter !" À la représentation, tout marcha le mieux du monde. »

M. Waldengarver me sourit, comme pour me dire :

« Un fidèle serviteur, je flatte sa manie. »

Puis il dit très haut :

« Mes vues sont un peu classiques et abstraites pour eux ; mais ils progresseront, ils progresseront. »

Herbert et moi nous répétâmes ensemble :

« Oh ! sans doute ils progresseront.

— Avez-vous remarqué, messieurs, dit M. Waldengarver, qu'il y avait un homme à la galerie qui voulait jeter du ridicule sur le service… je veux dire la représentation ? »

Nous répondîmes lâchement que nous croyions avoir remarqué quelque chose de semblable, et j'ajoutai que, sans doute, cet homme était ivre.

« Oh ! non pas ! non pas, monsieur ! Il n'était pas ivre ; celui qui l'emploie veille à cela, monsieur : il ne lui permettrait pas de

s'enivrer.

— Vous connaissez celui qui l'emploie ? » dis-je.

M. Wopsle ferma les yeux et les rouvrit, exécutant ces mouvements avec une grande lenteur.

« Vous avez dû remarquer, messieurs, dit-il, un âne ignorant et beuglant, à la gorge pelée, qui a une expression de basse malignité sur le visage ; il a essayé, je ne dirai pas joué, le rôle de Claudius, roi de Danemark. C'est celui qui l'emploie, messieurs, voilà sa profession ! »

Sans savoir exactement si j'aurais été plus fâché pour M. Wopsle, s'il eût été au désespoir, j'étais, quoi qu'il en soit, si fâché pour lui, et je compatissais tellement à son sort, que je profitai de l'instant où il se retournait pour faire mettre ses bretelles, ce qui nous forçait à rester en dehors de la porte, pour demander à Herbert ce qu'il pensait de l'avoir à souper. Herbert dit qu'il pensait qu'il serait bien de l'inviter. En conséquence je lui fis mon invitation et il vint avec nous à l'Hôtel Barnard, enveloppé jusqu'aux yeux. Nous le traitâmes de notre mieux, et il resta jusqu'à deux heures du matin, en passant en revue son succès et en développant ses plans. J'ai oublié ce qu'ils étaient en détail, mais j'ai un souvenir général qu'il voulait commencer par ressusciter le théâtre pour finir par l'anéantir, d'autant plus que sa mort le laisserait dans un abandon complet, et sans aucune chance d'espoir.

Après tout cela, je gagnai mon lit dans un état piteux ; je pensai à Estelle, je rêvai que toutes mes espérances étaient évanouies, et que je devais donner ma main en légitime mariage à la Clara d'Herbert, ou jouer Hamlet avec le fantôme de miss Havi-

sham, devant vingt mille personnes, sans en savoir les vingt premiers mots.

q

Chapitre 3

Un des jours suivants, tandis que j'étais occupé avec mes livres et M. Pocket, je reçus par la poste une lettre, dont la seule enveloppe me jeta dans un grand émoi, car bien que je n'eusse jamais vu l'écriture de l'adresse, je devinai sur-le-champ de qui elle venait. Elle ne commençait pas par « Cher monsieur Pip », ni par « Cher Pip », ni par « Cher monsieur », ni par Cher n'importe qui, mais ainsi :

« Je dois venir à Londres après-demain, par la voiture de midi ; je crois qu'il a été convenu que vous deviez venir à ma rencontre. C'est dans tous les cas le désir de miss Havisham, et je vous écris pour m'y conformer. Elle vous envoie ses souvenirs.

« Toute à vous,

« Estelle. »

Si j'en avais eu le temps, j'aurais probablement commandé plusieurs habillements complets pour cette occasion ; mais comme je ne l'avais pas, je dus me contenter de ceux que j'avais. Mon appétit me quitta instantanément, et je ne goûtai ni paix ni repos que le jour indiqué ne fût arrivé ; non cependant que sa venue m'apportât l'un ou l'autre, car alors ce fut pire que jamais. Je commençai par rôder autour du bureau des voitures, bien avant

que la voiture eût seulement quitté le Cochon bleu de notre ville. Je le savais parfaitement, et pourtant il me semblait qu'il n'y avait pas de sécurité à quitter de vue le bureau pendant plus de cinq minutes de suite. J'avais déjà passé la première demi-heure d'une garde de quatre ou cinq heures dans cet état d'excitation, quand M. Wemmick se heurta contre moi.

« Holà ! ah ! monsieur Pip ! dit-il, comment ça va-t-il ? Je ne pensais pas que ce fût ici que vous dussiez faire votre faction. »

Je lui expliquai que je venais attendre quelqu'un qui devait arriver par la voiture, et je lui demandai des nouvelles de son père et du château.

« Tous les deux sont florissants. Merci ! dit-il, le vieux surtout, c'est un fameux père, il aura quatre-vingt-deux ans à son prochain anniversaire ; j'ai envie de tirer quatre-vingt-deux coups de canon, si toutefois les voisins ne se plaignent pas, et si mon canon peut supporter un pareil service. Mais on ne parle pas de cela à Londres. Où pensez-vous que j'aille ?

— À l'étude, dis-je, car il était tourné dans cette direction.

— Tout près, répondit Wemmick, car je vais à Newgate. Nous sommes en ce moment dans l'affaire d'un banquier qui a été volé. Je suis allé jusque sur la route, pour avoir une idée de la scène où l'action s'est passée, et là-dessus je dois avoir un mot ou deux d'entretien avec notre client.

— Est-ce que votre client a commis le vol ? demandai-je.

— Que Dieu ait pitié de votre âme et de votre corps, non ! répondit Wemmick sèchement ; mais il en est accusé comme vous

ou moi pourrions l'être. L'un de nous, vous le savez, pourrait aussi bien en être accusé.

— Seulement nous ne le sommes ni l'un ni l'autre, répondis-je.

— En vérité, dit Wemmick en me touchant la poitrine du bout du doigt, vous êtes un profond gaillard, monsieur Pip. Vous serait-il agréable de jeter un coup d'œil sur Newgate ?… Avez-vous le temps ? »

J'avais tant de temps à perdre que la proposition m'agréa comme un soulagement malgré ce qu'elle avait d'inconciliable avec mon ardent désir de ne pas perdre de vue le bureau des voitures. Je murmurais donc que j'allais m'informer si j'avais le temps d'aller avec lui. J'entrai dans le bureau et demandai au commis, avec la plus stricte précision, le moment le plus rapproché auquel on attendait la voiture, ce que je savais d'avance tout aussi bien que lui. Je rejoignis alors M. Wemmick, et, faisant semblant de consulter ma montre, et d'être surpris du renseignement que j'avais reçu, j'acceptai son offre.

En quelques minutes, nous arrivâmes à Newgate et nous traversâmes la loge où quelques fers étaient suspendus aux murailles nues, à côté des règlements de l'intérieur de la prison. À cette époque, les prisons étaient fort négligées, et la période de réaction exagérée, suite inévitable de toutes les erreurs publiques qui en est toujours la punition la plus lourde et la plus longue, était encore loin. Alors les criminels n'étaient pas mieux logés et mieux nourris que les soldats (pour ne point parler des pauvres), et ils mettaient rarement le feu à leur prison, dans le but excusable d'ajouter à la saveur de leur soupe. Quand Wemmick me fit entrer, c'était l'heure des visites. Un cabaretier circulait avec de la

bière, et les prisonniers, derrière les barreaux des grilles, en achetaient et causaient à des amis : c'était, à vrai dire, une scène repoussante, laide, sale et affligeante.

Je remarquai que Wemmick marchait au milieu des prisonniers comme un jardinier marcherait au milieu de ses plantes. Cette idée me vint quand je le vis aborder un grand gaillard qui était arrivé la nuit, et qu'il lui dit :

« Eh bien ! capitaine Tom, nous voilà donc ici ? Ah ! vraiment !... Eh ! n'est-ce pas Black Bill qui est là-bas derrière la fontaine ?... Mais je ne vous ai pas vu depuis deux mois. Comment vous trouvez-vous ici ? »

S'arrêtant devant les barreaux, il écoutait les paroles inquiètes et précipitées des prisonniers, mais ne parlait jamais à plus d'un à la fois. Wemmick, avec sa bouche en forme de boîte aux lettres, dans une parfaite immobilité, les regardait pendant qu'ils parlaient comme s'il voulait prendre tout particulièrement note des pas qu'ils avaient fait depuis sa dernière visite vers l'avenir qui les attendait après leur jugement.

Il était très populaire, et je vis qu'il jouait le rôle familier et bon enfant dans les affaires de M. Jaggers ; bien qu'il y eût dans toute sa personne un peu de la dignité de M. Jaggers, qui empêchait qu'on l'approchât au-delà de certaines limites. En reconnaissant successivement chaque client, il leur faisait un signe de tête, arrangeait son chapeau de ses deux mains sur sa tête, pinçait davantage sa bouche, et finissait par remettre ses mains dans ses poches. Une ou deux fois il eut des difficultés à propos des à-comptes sur les honoraires. Alors, s'éloignant le plus possible de l'argent offert en quantité insuffisante, il disait :

« C'est inutile, mon garçon, je ne suis qu'un subordonné ; je ne puis prendre cela. N'agissez pas ainsi avec un subordonné. Si vous ne pouvez pas fournir le montant, mon garçon, vous feriez mieux de vous adresser à un autre patron. Ils sont nombreux dans la profession, vous savez, et ce qui ne vaut pas la peine pour l'un est suffisant pour l'autre. C'est ce que je vous recommande en ma qualité de subordonné. Ne prenez pas une peine inutile, à quoi bon ? À qui le tour ? »

C'est ainsi que nous nous promenâmes dans la serre de Wemmick jusqu'à ce qu'il se tournât vers moi, et me dit :

« Faites attention à l'homme auquel je vais donner une poignée de main. »

Je n'aurais pas manqué de le faire sans y être engagé, car il n'avait encore donné de poignée de main à personne.

Presque aussitôt qu'il eut fini de parler, un gros homme roide, que je vois encore en écrivant, dans un habit olive à la mode, avec une certaine pâleur s'étendant sur son teint naturellement rouge, et des yeux qui allaient et venaient de tous côtés quand il essayait de les fixer, arriva à un des coins de la grille, et porta la main à son chapeau, qui avait une surface graisseuse et épaisse comme celle d'un bouillon froid, en faisant un salut militaire demi-sérieux, demi-plaisant.

« Bien à vous, colonel ! dit Wemmick. Comment allez-vous, colonel ?

— Très bien, monsieur Wemmick.

— On a fait tout ce qu'il était possible de faire, mais les preuves étaient trop fortes contre nous, colonel.

— Oui, elles étaient trop fortes, monsieur, mais ça m'est égal.

— Non, non, dit Wemmick froidement, ça ne vous est pas égal. Puis se tournant vers moi : Il a servi Sa Majesté, cet homme, il a été soldat dans la ligne, il s'est fait remplacer.

— En vérité ? » dis-je.

Et les yeux de l'homme me regardèrent, puis ils regardèrent par-dessus ma tête, puis tout autour de moi, et enfin il passa ses mains sur ses lèvres et se mit à rire.

« Je crois que je sortirai d'ici lundi, monsieur, dit-il à Wemmick.

— Peut-être ! répondit mon ami, mais on ne sait pas.

— Je suis aise d'avoir eu la chance de vous dire adieu, monsieur Wemmick, dit l'homme en passant sa main entre les barreaux.

— Merci ! dit Wemmick en lui donnant une poignée de main, moi de même, colonel.

— Si ce que j'avais sur moi quand j'ai été pris avait été du vrai, monsieur Wemmick, dit l'homme sans vouloir retirer sa main, je vous aurais demandé la faveur de porter une autre bague en reconnaissance de vos attentions.

— Je prends votre bonne volonté pour le fait, dit Wemmick. À propos, vous étiez un grand amateur de pigeons ? »

L'homme leva les yeux en l'air.

« On m'a dit que vous aviez une race remarquable de culbutants, ajouta Wemmick, pourriez-vous dire à un de vos amis de

m'en apporter une paire si vous n'en avez plus besoin ?

— Ce sera fait, monsieur.

— Très bien ! dit Wemmick, on aura soin d'eux. Bonjour, colonel ; adieu. »

Ils se serrèrent de nouveau les mains, et, en nous éloignant, Wemmick me dit :

« C'est un faux monnayeur, excellent ouvrier. Le rapport du recorder sera fait aujourd'hui. Il est sûr d'être exécuté lundi… Une paire de pigeons a bien son prix. »

Là-dessus, il tourna la tête, et fit signe à cette plante morte, puis il promena les yeux autour de lui en sortant de la cour comme s'il eût considéré quelle autre plante il pourrait bien mettre à sa place.

En sortant de la prison par la loge, je vis que l'importance de mon tuteur n'était pas moins bien appréciée par les porte-clefs que par ceux qu'ils gardaient.

« Eh bien ! monsieur Wemmick, dit l'un d'eux qui nous retenait entre deux portes garnies de pointes de fer et de clous, en ayant soin de fermer l'une avant d'ouvrir l'autre, qu'est-ce que va faire M. Jaggers de cet assassin de l'autre côté de l'eau ? Va-t-il en faire un meurtrier sans préméditation ou autre chose ?… Que va-t-il faire de lui ?

— Pourquoi ne le lui demandez-vous pas ? répondit Wemmick.

— Oh ! oui, n'est-ce pas ? dit le porte-clefs.

— Vous voyez, monsieur Pip, voilà la manière d'en user avec ces gens-là, observa Wemmick. Ils ne se gênent pas pour me faire des questions à moi, le subordonné, mais vous ne les prendrez jamais à en faire à mon patron.

— Est-ce que ce jeune homme est un des apprentis ou un des membres de votre étude ? demanda le porte-clefs en riant de l'humeur de Wemmick.

— Tenez, le voilà encore ! s'écria Wemmick, je vous l'ai dit : il fait au subordonné une seconde question avant qu'on ait répondu à la première. Eh bien ! quand M. Pip serait l'un des deux ?

— Mais alors, dit le porte-clefs en riant de nouveau, il connaît M. Jaggers ?

— Ya ! cria Wemmick en regardant le porte-clefs d'une façon burlesque, vous êtes aussi muet qu'une de vos clefs quand vous avez affaire à mon patron, vous le savez bien. Faites-nous sortir, vieux renard, ou je vous fais intenter par lui une action pour emprisonnement illégal. »

Le porte-clefs se mit à rire et nous souhaita le bonsoir ; puis il continua de rire après nous, par-dessus les piques du guichet quand nous descendîmes dans la rue.

« Faites attention, monsieur Pip, me dit gravement Wemmick à l'oreille en prenant mon bras pour se montrer plus confidentiel ; je crois que ce qu'il y a de plus fort chez M. Jaggers c'est la manière dont il se tient. Il est toujours si fier que sa roideur constante fait partie de ses immenses capacités. Ce faux-monnayeur n'eût pas plus osé se passer de lui que ce porte-clefs n'eût osé lui demander ses intentions dans une de ses causes.

Alors, entre sa roideur et eux il introduit ses subordonnés, voyez-vous ; et, de cette manière, il les tient corps et âme. »

J'admirai fort la subtilité de mon tuteur. Mais, à vrai dire, j'eusse désiré de tout mon cœur, et ce n'est pas la première fois, avoir un tuteur d'une capacité moindre.

M. Wemmick et moi nous nous séparâmes à l'étude de la Petite-Bretagne, où les clients de M. Jaggers abondaient comme de coutume, et je retournai me mettre en faction dans la rue du bureau des voitures, ayant encore deux ou trois heures devant moi. Je passai tout ce temps à penser combien il était étrange pour moi de me voir poursuivi et entouré de toute cette infection de prison et de crimes : pendant mon enfance, dans nos marais isolés, par un soir d'hiver, je l'avais rencontrée d'abord ; elle avait ensuite déjà reparu à deux reprises différentes comme une tache à demi effacée mais non enlevée, et je ne pouvais l'empêcher de se mêler à ma fortune et à mes progrès dans le monde. Je pensais aussi à la belle Estelle, si fière et si distinguée qui venait à moi, et je songeais avec une extrême horreur au contraste qui existait entre elle et la prison. J'aurais donné beaucoup alors pour que Wemmick ne m'eût pas rencontré ou bien que je ne lui eusse pas cédé en allant avec lui. Je sentais que j'allais retrouver Newgate toujours et partout, imprégné jusque dans mes habits et dans l'air que je respirais. Je secouai la poussière de la prison restée à mes pieds ; je l'enlevai de mes habits et l'exhalai de mes poumons. J'étais si troublé au souvenir de la personne qui allait venir, je me trouvais tellement indigne d'elle que je n'eus plus conscience du temps. La voiture me parut donc arriver assez promptement après tout, et je n'étais pas encore débarrassé de la souillure de conscience que m'avait communiquée la serre de

M. Wemmick, quand je vis Estelle passer sa tête à la portière et me faire signe en agitant la main.

Qu'était donc cette ombre sans nom qui passait encore dans cet instant ?

q

Chapitre 4

Dans ses fourrures de voyage, Estelle semblait plus délicatement belle qu'elle n'avait encore paru, même à mes yeux. Ses manières aussi étaient plus séduisantes qu'elle ne leur avait permis d'être jusqu'alors vis-à-vis de moi, et je crus voir dans ce changement l'influence de miss Havisham.

Nous étions dans la cour de l'hôtel : elle m'indiquait ses bagages. Quand nous les eûmes tous assemblés, je me souvins, n'ayant pensé qu'à elle pendant tout le temps, que je ne savais pas où elle allait.

« Je vais à Richmond, me dit-elle. Nous avons appris qu'il y a deux Richmond : l'un dans le comté de Surrey, l'autre dans le comté d'York. Le mien est le Richmond de Surrey. C'est à dix milles d'ici. Je dois prendre une voiture et vous devez me conduire. Voici ma bourse, et vous devez y puiser pour toutes mes dépenses. Oh ! il faut la prendre ! Nous n'avons le choix ni vous ni moi, il faut obéir à nos instructions. Ni vous ni moi ne sommes libres de suivre notre propre impulsion. »

À son regard en me donnant la bourse, j'espérai qu'il y avait dans ses paroles une intention plus intime. Elle les dit avec une nuance de hauteur, mais cependant sans déplaisir.

« Il va falloir envoyer chercher une voiture, Estelle. Voulez-vous vous reposer un peu ici ?

— Oui, je dois me reposer un peu ici. Je dois prendre un peu de thé et vous devez veiller sur moi pendant tout ce temps. »

Elle passa son bras sous le mien, comme si on lui eût dit qu'elle devait le faire, et je priai un garçon qui regardait la voiture de l'air d'un homme qui n'avait jamais vu pareille chose de sa vie, de nous conduire à une chambre particulière. Là-dessus, il tira une serviette, comme si c'était un talisman magique sans lequel il ne trouverait jamais son chemin dans l'escalier, et nous conduisit dans le trou le plus noir de l'établissement, meublé d'un diminutif de miroir, article tout à fait superflu, vu l'exiguïté du lieu, d'un ravier à anchois, d'un huilier à sauces et des socques de quelqu'un. Sur les objections que je fis, il nous mena dans une autre pièce, où se trouvait une table pour trente couverts, et dans la cheminée de cette même chambre, on voyait une feuille de papier arrachée à un cahier de copie sous un boisseau de charbon de terre. Le garçon prit mes ordres qui ne consistaient qu'à demander un peu de thé pour ma compagnie, et nous quitta.

J'ai cru et je crois que l'air de cette chambre, avec sa forte combinaison d'odeur d'étable et d'odeur de soupe, aurait pu induire à penser que le département des transports n'allait pas très bien et que le propriétaire de l'entreprise faisait bouillir les chevaux pour le département des vivres ; cependant cette chambre était tout pour moi, puisque Estelle y était ; je pensais qu'avec

elle j'aurais pu y être heureux pour la vie. Remarquez que je n'y étais pas du tout heureux, à ce moment-là, et que je le savais bien.

« Où allez-vous, à Richmond ? demandai-je à Estelle.

— Je vais demeurer, dit-elle, à grand frais, chez une dame du pays qui a le pouvoir, ou du moins elle le dit, de me mener partout, de me présenter, de me montrer le monde, et de me montrer au monde.

— Je suppose que vous serez enchantée du changement et de l'admiration qui vous sera témoignée.

— Oui, je le suppose aussi. »

Elle répondit avec tant d'insouciance, que je lui dis :

« Vous parlez de vous-même comme si vous étiez une autre.

— Où avez-vous appris comment je parle des autres ? Allons ! allons ! dit Estelle, avec un charmant sourire, vous ne vous attendez pas à me voir aller à votre école ; je parle à ma manière. Comment vous trouvez-vous chez M. Pocket ?

— J'y suis tout à fait bien. Du moins… »

Il me sembla alors que je venais de baisser dans son esprit.

« Du moins ? répéta Estelle.

— Aussi bien que je puis être partout où vous n'êtes pas.

— Quel niais vous faites ! dit Estelle avec beaucoup de calme ; comment pouvez-vous dire de pareilles absurdités ? M. Pocket est, je crois, bien supérieur au reste de la famille ?

— Très supérieur, en vérité. Il n'est l'ennemi de personne.

— N'ajoutez pas : que de lui-même, interrompit Estelle, car je hais ces sortes de gens ; mais il est réellement désintéressé et au-dessus des petitesses de la jalousie et du dépit, du moins à ce que j'ai entendu dire ?

— J'ai tout lieu de le dire, je vous assure.

— Vous n'avez pas lieu de le dire de tous les siens, dit Estelle en me faisant signe de la tête, avec une expression tout à la fois grave et railleuse, car ils assomment miss Havisham de rapports et d'insinuations qui vous sont peu favorables. Ils vous espionnent, dénaturent tout ce que vous faites, et écrivent contre vous des lettres quelquefois anonymes. Vous êtes enfin le tourment de leur vie. Vous pouvez à peine vous faire une idée de la haine que ces gens-là ont pour vous.

— J'espère qu'ils ne parviennent pas à me nuire ? » dis-je.

Au lieu de répondre, Estelle se mit à rire. Ceci me parut très singulier et je fixai les yeux sur elle dans une grande perplexité. Quand elle cessa, et elle n'avait pas ri du bout des lèvres, mais avec une gaieté réelle, je dis d'un ton défiant dont je me servais avec elle :

« J'espère que cela ne vous amuserait pas, s'ils me faisaient du mal ?

— Non, non, soyez-en sûr ! dit Estelle ; vous pouvez être certain que je ris parce qu'ils échouent. Oh ! quelles tortures ces gens-là éprouvent avec miss Havisham ! »

Elle se mit à rire de nouveau, et maintenant qu'elle m'avait dit pourquoi, son rire continuait à me paraître singulier ; je ne pouvais m'empêcher de douter qu'il fût naturel, et il me semblait trop fort pour la circonstance. Je pensai qu'il devait y avoir là-dessous plus de choses que je n'en savais. Elle comprit ma pensée et y répondit.

« Il n'est pas facile, même pour vous, dit-elle, de comprendre la satisfaction que j'éprouve à voir contrecarrer ces gens-là, et quel sentiment délicieux je ressens quand ils se rendent ridicules. Vous n'avez pas été élevé dans cette étrange maison depuis l'enfance ; moi, je l'ai été. Votre jeune esprit n'a pas été aigri par leurs intrigues contre vous, on ne l'a pas étouffé sans défense, sous le masque de la sympathie et de la compassion : moi, j'ai éprouvé cela. Vous n'avez pas, petit à petit, ouvert vos grands yeux d'enfant sur toutes ces impostures : moi, je l'ai fait ! »

Estelle ne riait plus ; elle n'allait pas non plus chercher ses souvenirs dans des endroits sans profondeur. Je n'aurais pas voulu être la cause de son regard en ce moment pour toutes mes belles espérances.

« Je puis vous dire deux choses, continua Estelle : d'abord, malgré le proverbe qui dit : pierre qui roule finit par s'user, vous pouvez être certain que ces gens-là ne pourront jamais, même dans cent ans, vous pardonner sous aucun prétexte le pied sur lequel vous êtes avec miss Havisham. Ensuite, c'est à vous que je dois de les voir si occupés et si lâches sans nul résultat, et là-dessus, je vous tends la main. »

Comme elle me l'offrait franchement, car son air sombre n'avait été que momentané, je la pris et la portai à mes lèvres.

« Que vous êtes un garçon ridicule ! dit Estelle ; ne voudrez-vous donc jamais recevoir un avis ? ou embrassez-vous ma main avec les pensées que j'avais le jour où je vous laissai autrefois embrasser ma joue ?

— Quelles pensées ? dis-je.

— Il faut que je réfléchisse un moment. Des pensées de mépris pour les vils flatteurs et les intrigants.

— Si je dis oui, pourrai-je encore embrasser votre joue ?

— Vous auriez dû le demander avant de toucher ma main. Mais oui, si vous voulez. »

Je me penchai, et son visage resta calme, comme celui d'une statue.

« Maintenant, dit Estelle en s'échappant à l'instant même où je touchai sa joue, vous devez vous occuper de me faire donner du thé et de me conduire à Richmond. »

Son retour à ce ton, comme si notre réunion nous était imposée et que nous fussions de simples marionnettes, me fit de la peine ; mais tout me fit de la peine dans cette rencontre. Quelque pût être son ton avec moi, c'eût été folie de prendre confiance et d'y mettre toutes mes espérances, et pourtant je continuai à me leurrer contre toute raison et tout espoir. Pourquoi le répéter mille fois ? C'est ainsi qu'il en fut toujours.

Je sonnai pour le thé et le garçon revint avec son fil magique ; il apporta peu à peu une cinquantaine d'accessoires à ce breuvage, mais de thé, pas une goutte : un plateau, des tasses et des soucoupes, des assiettes, des couteaux et des fourchettes, y com-

pris le couteau à découper, des cuillers de différentes dimensions, des salières, un modeste petit muffin enfermé avec une extrême précaution sous une forte cloche en fer : Moïse dans les roseaux, représenté par un appétissant morceau de beurre dans une quantité de persil, un pain pâle avec une tête poudrée, puis des tartines triangulaires recouvertes par deux épreuves d'impression et reposant sur les barres du foyer de la cuisine, et enfin une grosse fontaine de famille, avec laquelle le garçon entra en chancelant, son visage exprimant la fatigue et la souffrance. Après une absence assez prolongée à ce moment du repas, il revint enfin avec une cassette de belle apparence, contenant des petites brindilles et des petites feuilles. Je les plongeai dans l'eau chaude, et de tous ces préparatifs, je parvins à extraire une tasse de je ne sais quoi pour Estelle.

La note payée, après avoir laissé quelque souvenir au garçon, sans oublier le valet d'écurie et la femme de chambre ; en un mot, ayant semé des pourboires partout sans avoir contenté personne, et la bourse d'Estelle considérablement allégée, nous montâmes dans notre voiture de poste et nous partîmes. Tournant dans Cheapside, et montant la rue de Newgate, nous nous trouvâmes bientôt sous les murs dont j'avais tant de honte.

« Quel est cet endroit ? » demanda Estelle.

D'abord, je voulais faire semblant de ne pas le connaître ; ensuite, je le lui dis. Elle regarda par la portière, puis rentra aussitôt sa tête en murmurant :

« Les misérables ! »

Pour rien au monde, je n'aurais pas alors avoué ma visite.

« M. Jaggers, dis-je, pour changer la conversation, et mettre adroitement Estelle sur une autre voie, passe pour être plus que toute autre personne de Londres dans les secrets de cet affreux endroit.

— Il est plus que personne dans les secrets de tous les endroits, je pense, dit Estelle à voix basse.

— Vous avez été habituée à le voir souvent, je suppose ?

— J'ai été habituée à le voir à des intervalles très irréguliers, d'aussi longtemps que je m'en souvienne ; mais je ne le connais pas mieux maintenant que je ne le connaissais avant de pouvoir parler. Où en êtes-vous avec lui ? avancez-vous dans son intimité ?

— Une fois accoutumé à ses manières méfiantes, dis-je, je m'y suis assez bien fait.

— Êtes-vous intimes ?

— J'ai dîné avec lui, à sa maison particulière.

— J'imagine, dit Estelle en frissonnant, que ce doit être une maison curieuse.

— Oui, c'est une maison très curieuse. »

Je m'étais promis d'être circonspect et de ne pas parler trop librement de mon tuteur avec elle ; mais étant sur ce sujet, je me serais laissé aller à décrire le dîner de Gerrard Street, si nous n'étions pas arrivés tout à coup devant la lumière d'un bec de gaz. Il parut, tout le temps que nous le vîmes, jeter une flamme très vive, avivée encore par cet inexplicable sentiment que j'avais déjà éprouvé, et lorsque nous l'eûmes dépassé, je restai pendant

quelques moments tout ébloui, comme si un éclair venait de passer devant mes yeux.

La conversation tomba sur autre chose, et principalement sur la route que nous suivions en voyageant, et sur les endroits remarquables de Londres de ce côté de la ville, et ainsi de suite. La grande ville lui était presque inconnue, me dit-elle, car elle n'avait jamais quitté les environs de miss Havisham jusqu'à son départ pour la France, et elle n'avait fait qu'y passer en allant et en revenant. Je lui demandai si mon tuteur devait beaucoup s'occuper d'elle pendant qu'elle resterait à Richmond ; ce à quoi elle répondit avec feu :

« Dieu m'en préserve ! »

Et rien de plus.

Cependant, il m'était impossible de ne pas voir qu'elle mettait tous ses soins à m'attirer, qu'elle se rendait très séduisante : elle n'avait pas besoin de prendre tant de peine. Mais cela ne me rendait pas plus heureux. Elle tenait mon cœur dans sa main, parce qu'elle avait la volonté de s'en emparer, de le briser et de le jeter au vent, et non parce qu'elle avait pour moi la moindre tendresse. Voilà ce que je sentais.

En traversant Hammersmith, je lui montrai la demeure de M. Mathieu Pocket, en lui disant que ce n'était pas bien éloigné de Richmond, et que j'espérais bien la voir quelquefois.

« Oh ! oui, vous me verrez… Vous viendrez quand vous le jugerez convenable… On doit vous annoncer à la famille… On vous a même déjà annoncé. »

Je lui demandai si c'était une famille nombreuse que celle dont elle allait faire partie.

« Non, il n'y a que deux personnes : la mère et la fille ; la mère est une dame d'un certain rang, je crois, mais qui ne dédaigne pas d'augmenter son revenu.

— Je m'étonne que miss Havisham ait pu se séparer de vous encore une fois et si tôt.

— Cela fait partie de ses projets sur moi, Pip, dit Estelle avec un soupir comme si elle était fatiguée. Je dois lui écrire constamment et la voir régulièrement, et lui dire comment je vais, moi et mes bijoux, car ils sont presque tous à moi maintenant. »

C'était la première fois qu'elle m'eût encore appelé par mon nom ; sans doute elle le fit avec intention, et sachant bien que je ne le laisserais pas tomber à terre.

Nous arrivâmes à Richmond, hélas ! bien trop vite. Le lieu de notre destination était une maison près de la prairie, une vieille et grave maison où les paniers, la poudre et les mouches, les habits brodés, les bas rembourrés, les manchettes et les épées avaient eu leurs beaux jours, mais il y avait longtemps. Quelques vieux arbres devant la maison étaient encore coupés d'une façon aussi surannée et aussi peu naturelle que les paniers, les perruques et les anciens habits à pans roides ; mais le moment n'était pas loin où leurs places dans la grande procession des morts allaient être désignées, et ils ne devaient pas tarder à s'y mêler pour suivre la route silencieuse qui mène à l'oubli et au repos.

Une sonnette à vieux timbre, qui, j'ose le dire, avait souvent dit dans son temps à la maison : « Voici le panier vert, voici l'épée à poignée de diamant, voici les souliers à talons rouges, et le bleu solitaire », résonna gravement dans le clair de lune, et deux servantes, rouges comme des cerises, vinrent en voltigeant recevoir Estelle.

Les malles ne tardèrent pas à disparaître sous la porte d'entrée ; elle me donna la main et un sourire, et disparut également après m'avoir dit bonsoir. Et cependant je ne quittai pas des yeux la maison, pensant quel bonheur ce serait de vivre près d'elle, tout en sachant que je ne serais jamais heureux avec elle, mais toujours misérable.

Je remontai en voiture pour retourner à Hammersmith ; j'y montai avec un cœur malade et j'en sortis avec un cœur plus malade encore. À notre porte, je trouvai la petite Jane Pocket qui revenait d'une petite soirée, escortée par son petit amoureux, malgré qu'il fût sujet de Flopson.

M. Pocket n'était pas encore rentré ; il faisait une lecture au dehors, car c'était un excellent professeur d'économie domestique, et ses traités sur la manière d'élever les enfants et de diriger les domestiques étaient considérés comme les meilleurs ouvrages écrits sur ces matières. Mais Mrs Pocket était à la maison et se trouvait dans un léger embarras, parce qu'on avait donné à son petit Baby un étui rempli d'aiguilles pour le faire tenir tranquille pendant l'inexplicable absence de Millers avec un de ses parents, soldat dans l'infanterie de la garde, et il mangeait plus d'aiguilles qu'il n'était facile d'en retrouver, soit en faisant une petite opération, soit en administrant quelque tonique, à un enfant d'un âge aussi tendre.

M. Pocket était aussi justement renommé pour donner d'excellents avis pratiques et pour avoir une perception saine et nette des choses, beaucoup de jugement ; j'avais quelque idée, sentant mon cœur si malade, de le prier de vouloir bien recevoir mes confidences ; mais ayant par hasard aperçu Mrs Pocket qui lisait son livre sur les titres et les dignités, après avoir prescrit le lit comme remède souverain pour le Baby, je pensai que je ferais tout aussi bien de m'abstenir.

q

Chapitre 5

En m'habituant à mes espérances, j'étais arrivé insensiblement à observer l'effet qu'elles produisaient sur moi et sur ceux qui m'entouraient ; et tout en me dissimulant autant que possible leur action sur mon caractère, je savais très bien que cette action n'était pas bonne de tout point. Je vivais dans un état de malaise chronique en songeant à ma conduite envers Joe, et ma conscience n'était pas plus à l'aise à l'égard de Biddy. Souvent, quand je m'éveillais la nuit, je pensais avec un grand abattement d'esprit que j'aurais été plus heureux et meilleur si je n'avais jamais vu la figure de miss Havisham et si j'étais arrivé à l'âge d'homme, content d'être le compagnon de Joe, dans la vieille et honnête forge. Bien souvent aussi, le soir, quand j'étais seul, assis devant le feu, je pensais qu'après tout il n'y avait pas de feu comme celui de la forge et celui de notre cuisine.

Cependant Estelle était si inséparable de mes insomnies et de mes agitations d'esprit, que j'étais réellement confus en m'aper-

cevant de l'effet prodigieux qu'elle produisait sur moi, c'est-à-dire qu'en supposant que je n'eusse pas eu d'autres préoccupations et d'autres espérances, et que j'eusse simplement continué de penser à elle, je ne pouvais parvenir à me persuader que mon état eût été beaucoup meilleur. Quant à l'influence de ma position sur les autres, je n'étais pas dans le même embarras, et je vis, bien qu'un peu obscurément peut-être, qu'elle ne profitait à personne, et surtout qu'elle ne profitait pas à Herbert. Mes habitudes coûteuses entraînaient sa nature facile à des dépenses qu'il n'était pas en état de supporter, corrompaient la simplicité de sa vie et mêlaient à sa tranquillité des inquiétudes et des regrets. Je n'avais pas le moindre remords d'avoir amené sans le savoir les autres membres de la famille Pocket aux pauvres ruses qu'ils pratiquaient, parce que ces petitesses étaient dans leur nature et auraient été provoquées par n'importe qui si je les avais laissés sommeiller. Mais avec Herbert c'était bien différent. Je me reprochais souvent de lui avoir rendu le mauvais service d'encombrer ses chambres, modestement garnies, de meubles plus luxueux et aussi inutiles les uns que les autres, et d'avoir mis à sa disposition le Vengeur à gilet jaune serin.

De sorte que, pour augmenter de plus en plus notre petit confortable, je commençai dès ce moment à contracter une quantité de dettes. Il m'était presque impossible de commencer sans qu'Herbert en fît autant ; il suivit donc bientôt mon exemple. D'après l'idée que nous suggéra Startop, nous nous fîmes présenter à un club appelé les Pinsons du Bocage, institution dont je n'ai jamais bien deviné le but, si ce n'est que les membres devaient dîner à grands frais une fois tous les quinze jours pour se quereller entre eux le plus possible après dîner et s'amuser à griser les six garçons de service, de façon à leur faire descendre les

escaliers sur la tête. Je sais que ces remarquables fins sociales s'accomplissaient si invariablement qu'Herbert et moi nous ne trouvâmes rien de mieux à dire dans le premier toast de la réunion que la magnifique phrase suivante : « Messieurs, puisse ce premier accord de bons sentiments régner toujours parmi les Pinsons du Bocage. » Les Pinsons dépensaient follement leur argent. L'hôtel où nous dînions était situé dans Covent Garden, et le premier Pinson que je vis quand j'eus l'honneur de faire partie du Bocage fut Bentley Drummle, qui, à cette époque, se promenait par la ville dans un cabriolet à lui, et causait un dommage considérable aux bornes des coins de rues. Quelquefois il s'élançait de son équipage par-dessus le tablier, la tête la première, et je le vis dans une occasion descendre à la porte du Bocage de cette manière imprévue exactement comme du charbon de terre. Mais ici j'anticipe un peu, car je n'étais pas encore Pinson et ne pouvais l'être, selon les lois jurées par la société, avant ma majorité.

Confiant dans mes propres ressources, j'aurais volontiers pris sur moi les dépenses d'Herbert, mais Herbert était fier, et je ne pouvais lui faire une semblable proposition. Ainsi, il se mettait de tous côtés dans l'embarras, et continuait à se préoccuper vivement des moyens qu'il pourrait trouver pour tâcher d'en sortir. Quand, petit à petit, nous arrivâmes à passer ensemble de longues heures, je remarquai qu'il considérait sa position présente et future d'un œil désespéré au déjeuner ; puis qu'il commençait à la considérer avec un peu plus d'espoir vers midi, qu'il retombait dans ses inquiétudes vers l'heure du dîner ; qu'il semblait apercevoir le capital indispensable assez nettement dans le lointain après le dîner, qu'il le réalisait vers minuit, et que, vers dix heures du matin, le désespoir le reprenait au point qu'il par-

lait d'acheter une carabine et de partir pour l'Amérique avec l'intention bien arrêtée de forcer les buffles à faire sa fortune.

J'étais ordinairement à Hammersmith la moitié de la semaine environ, et quand j'étais à Hammersmith j'allais à Richmond. Herbert venait souvent à Hammersmith quand j'y étais, et je pense que ces jours-là son père entrevoyait vaguement que l'occasion qu'il cherchait n'avait pas encore paru ; mais que, eu égard à la manie générale de tomber, remarquable dans cette famille, il devait nécessairement finir par tomber sur quelque chose d'avantageux. Pendant ce temps-là, M. Pocket grisonnait et essayait plus souvent que jamais de se tirer les cheveux pour sortir de ses perplexités, tandis que Mrs Pocket donnait des crocs-en-jambe à toute la famille à l'aide de son tabouret, lisait son livre de blason, perdait son mouchoir de poche, nous parlait de son grand-papa et enseignait au Baby à se conduire, en le faisant mettre au lit toutes les fois qu'il attirait son attention.

Comme je suis maintenant en train de résumer toute une époque de ma vie dans le but de déblayer la route devant moi, je ne puis mieux faire que de compléter la description de nos habitudes et de notre manière de vivre à l'Hôtel Barnard.

Nous dépensions le plus d'argent que nous pouvions, et nous obtenions en échange aussi peu que les gens auxquels nous avions affaire se mettaient dans la tête de nous donner. Nous étions toujours plus ou moins gênés, et la plupart de nos connaissances se trouvaient dans la même condition. Une heureuse fiction nous faisait croire que nous nous amusions constamment, et une ombre de vérité nous faisait voir que nous n'y arrivions jamais, et j'avais une entière certitude que notre cas, sous ce dernier rapport, était assez commun.

Chaque matin Herbert se rendait dans la Cité pour regarder autour de lui s'il ne voyait pas quelque moyen de sortir d'embarras. Je lui rendais souvent visite dans la sombre chambre du fond dans laquelle il vivait avec une bouteille d'encre, une patère à chapeau, une boîte à charbon, une boîte à ficelle, un almanach, un pupitre, un tabouret et une règle, et je ne me rappelle pas l'avoir vu faire autre chose que d'attendre l'occasion de faire la fortune si patiemment espérée. Si nous avions fait tout ce que nous entreprenions aussi fidèlement qu'Herbert, nous aurions pu former une république de toutes les vertus. Il n'avait rien autre chose à faire, le pauvre garçon, si ce n'est de se rendre à une certaine heure de l'après-midi au Lloyd pour voir son patron, je pense. Il ne faisait jamais autre chose au Lloyd, à ma connaissance du moins, que d'en revenir. Quand il voyait les choses très sérieusement et qu'il fallait positivement trouver quelque expédient, il allait à la Bourse à l'heure des affaires, il entrait, il sortait et exécutait une sorte de contredanse lugubre au milieu des magnats de la finance.

« Car, me disait Herbert en rentrant dîner, un jour qu'il sortait de cette réunion, je trouve que l'occasion ne vient pas toute seule, Haendel, et qu'il faut aller la trouver… et c'est ce que je fais. »

Si nous avions eu moins d'attachement l'un pour l'autre, je crois que, par mauvaise humeur, nous nous serions querellés régulièrement tous les matins. Je détestais au-delà de toute expression cet appartement qui m'avait fait faire tant de folies, et, dans ces moments de repentir, je ne pouvais supporter la vue de la livrée du Vengeur, qui me paraissait plus coûteuse alors et moins rémunératrice qu'à tout autre moment de la journée. À mesure que mes dettes s'accumulaient, le déjeuner prenait une forme de

plus en plus creuse, et dans une certaine occasion, menacé par lettres de poursuites légales qui n'étaient pas tout à fait étrangères à la bijouterie, comme le disait certain papier griffonné que j'avais sous les yeux, j'allai jusqu'à saisir le Vengeur par le collet et à l'enlever de terre, de sorte qu'il se trouvait en l'air comme un Cupidon botté, sous prétexte qu'il nous manquait un petit pain.

À certains jours, ou plutôt à des jours incertains, car ils dépendaient de notre humeur, je disais à Herbert, comme si je venais de faire une découverte remarquable :

« Mon cher Herbert, nous nous enfonçons.

— Mon cher Haendel, me répondait Herbert, en toute sincérité, croyez-le si vous le voulez, mais ces mêmes mots, par une étrange coïncidence, étaient sur mes lèvres.

— Alors, Herbert, répliquais-je, voyons à voir clair dans nos affaires. »

Nous éprouvions toujours une profonde satisfaction en prenant jour dans cette intention ; je m'imaginais toujours que c'était là traiter les affaires ; que c'était le moyen de prendre l'ennemi à la gorge, et je sais qu'Herbert pensait comme moi.

Nous commandions quelque chose de délicat et de rare, pour dîner, avec une bouteille de quelque chose sortant aussi de l'ordinaire, afin de fortifier nos esprits et d'être en état de bien examiner les choses. Le dîner fini, nous mettions sur la table un paquet de plumes, de l'encre en abondance et une quantité raisonnable de papier blanc et de papier buvard, car il nous avait paru convenable d'avoir une papeterie bien montée.

Je prenais alors une feuille de papier et j'écrivais en haut de la page, et d'une belle main :

État des dettes de Pip.

Ajoutant avec soin :

« Hôtel Barnard. »

Et la date.

Herbert aussi prenait une feuille de papier et écrivait la même formule :

État des dettes d'Herbert.

Chacun de nous se reportait alors à un monceau de papiers placé à son côté, et qui avaient été jetés dans des tiroirs après avoir été usés et déchirés dans les poches, ou à demi brûlés pour allumer les bougies, plantés dans le coin des glaces pendant des semaines, ou autrement avariés. Le bruit de nos plumes sur le papier nous calmait considérablement, et parfois même je trouvais autant de mérite au travail édifiant que nous entreprenions que si nous avions réellement payé nos dettes. Au point de vue méritoire, ces deux choses me semblaient à peu près égales.

Quand nous avions écrit un certain temps, je demandais à Herbert où il en était.

« Elles montent, Haendel, disait-il, elles montent, sur ma parole ! »

Herbert se grattait préalablement la tête à la vue de ces chiffres accumulés !

« Soyez ferme, Herbert, répondais-je en me couchant sur ma plume avec une nouvelle ardeur ; regardez la chose en face ; voyez dans vos affaires, fixez-les jusqu'à les dévisager.

— C'est ce que je voudrais, Haendel ; seulement, ce sont elles qui me dévisagent. »

Mon ton résolu n'en produisait pas moins son effet, et Herbert se remettait au travail. Un moment après, il cessait de nouveau, sous prétexte qu'il n'avait pas la facture de Cobb ou de Lobb, ou de Nobb, selon la circonstance.

« Alors, Herbert, évaluez à peu près à quelle somme elle peut monter ; prenez un chiffre rond et portez-le sur votre liste.

— Quel garçon de ressource vous faites, mon ami, répondait-il avec admiration. Réellement, vous avez des dispositions remarquables pour les affaires. »

C'est ce que je pensais, et en ces occasions j'étais très convaincu que je méritais la réputation d'un homme d'affaires de première force : prompt, décisif, énergique, précis, et de sang-froid. Quand j'avais porté toutes mes dettes sur ma liste, je pointais et numérotais les factures. Chaque fois que j'inscrivais un numéro, j'éprouvais une véritable sensation de plaisir. Quand je n'avais plus rien à numéroter, je pliais toutes mes factures d'une manière uniforme, j'inscrivais le montant sur le dos de chacune d'elles et les liais en un seul paquet symétrique ; puis je faisais la même opération pour les comptes d'Herbert, qui convenait modestement qu'il n'avait pas mon génie administratif, et qui sentait que j'avais apporté quelque lumière dans ses affaires.

Mon système avait encore un autre côté brillant : c'était ce que j'appelais « laisser une marge ». Supposons, par exemple, que les dettes d'Herbert se montassent à cent soixante-quatre livres quatre shillings et deux pence, je disais :

« Laissez une marge, et portez-les à deux cents livres. »

Ou, supposons que les miennes montassent à quatre fois autant, je laissais une marge et je les portais à sept cents livres. J'avais la plus haute opinion de la sagesse de cette marge. Mais je suis forcé de convenir, en regardant en arrière, que je crois que ce fut un système coûteux, car nous recommencions aussitôt à faire de nouvelles dettes, pour combler la marge ; et quelquefois, vu les idées de liberté et de solvabilité qu'elle comportait, nous étions promptement forcés d'avoir recours à une nouvelle marge.

À la suite d'un examen de ce genre, il y avait généralement un calme, un repos, un vertueux silence, qui me donnait pour le moment une opinion admirable de moi-même. Satisfait de mes efforts, de ma méthode et des compliments d'Herbert, je restais assis, avec son paquet symétrique et le mien posé devant moi sur la table, au milieu des diverses fournitures de bureau, me figurant être une sorte de banquier plutôt qu'un simple particulier tel que j'étais.

En ces occasions solennelles, nous fermions notre porte d'entrée, afin de ne pas être dérangés. Un soir, je venais de tomber dans cet état de béatitude, quand nous entendîmes une lettre glisser dans la fente de ladite porte, et tomber sur le plancher.

« C'est pour vous, Haendel, dit Herbert qui était sorti et rentrait en la tenant, et j'espère que ce n'est rien de mauvais. »

Il faisait allusion au lourd cachet noir de l'enveloppe et à sa bordure noire.

La lettre était signée Trabb et Co ; elle contenait simplement que j'étais un honoré monsieur, et qu'ils prenaient la liberté de m'informer que Mrs Gargery avait quitté ce monde le lundi dernier à six heures vingt minutes du soir, et que ma présence était réclamée à l'enterrement le lundi suivant, à trois heures de l'après-midi.

q

Chapitre 6

C'était la première fois qu'une tombe s'ouvrait sur la route de ma vie, et la brèche qu'elle fit sur ce terrain uni fut extraordinaire. La figure de ma sœur dans son fauteuil, auprès du feu de la cuisine, me poursuivit nuit et jour. Mon esprit ne pouvait se figurer que ce fauteuil pût se passer d'elle, et quoiqu'elle n'eût tenu depuis longtemps que peu de place dans ma pensée, je me sentis pourchassé par les idées les plus étranges. Tantôt je croyais qu'elle courait après moi dans la rue, tantôt qu'elle frappait à la porte. Dans ma chambre, avec laquelle elle n'avait jamais eu le moindre rapport, je m'imaginais perpétuellement entendre le son de sa voix, voir sa figure couverte de la pâleur de la mort, et apercevoir la forme de son corps.

Mon enfance avait été telle, que je pouvais à peine me souvenir de ma sœur avec tendresse ; mais je suppose qu'une certaine somme de regrets peut exister sans beaucoup d'affection. Sous

cette influence, et peut-être pour compenser l'absence d'un sentiment plus doux, je fus saisi d'une violente indignation contre l'assassin qui l'avait fait tant souffrir, et je sentais qu'avec des preuves suffisantes, j'aurais été capable de poursuivre de ma vengeance Orlick, ou tout autre, jusqu'à la dernière extrémité.

Ayant écrit à Joe pour lui offrir des consolations et pour l'assurer que je me rendrais à l'enterrement, je passai les jours qui suivirent dans le curieux état d'esprit que je viens de décrire. Au jour fixé, je partis de grand matin, et descendis au Cochon bleu, assez à temps pour aller à pied jusqu'à la forge.

C'était un jour d'été. Tout en marchant, le temps où j'étais une pauvre petite créature sans appui, et où ma sœur ne m'épargnait pas, me revenait vivement à l'esprit, mais en teintes légères et adoucies. Le souffle même des fèves et des trèfles murmurait à mon cœur qu'un jour viendrait où il serait bon pour ma mémoire que ceux qui marcheraient sous le soleil fussent apaisés en pensant à moi, comme je l'étais en pensant à ma sœur.

Enfin, j'arrivai en vue de la maison. Je vis que Trabb et Co avaient commandé tout ce qui était nécessaire pour les funérailles, et qu'ils avaient pris possession de la demeure de Joe. Deux êtres sinistres et ridicules, tenant chacun une canne recouverte d'un crêpe noir, comme si cet instrument pouvait communiquer la plus petite consolation à qui que ce fût, étaient postés devant la porte de la maison ; je reconnus l'un d'eux, un petit postillon renvoyé du Cochon bleu pour avoir versé un jeune couple dans un fossé le matin même du mariage, par suite de son état d'ivresse qui l'obligeait à monter à cheval en tenant ses deux bras croisés autour du cou de l'animal. Tous les enfants du village, et la plupart des femmes admiraient ces noires sentinelles,

et les fenêtres closes de la maison et de la forge. Quand j'arrivai, une des deux sentinelles, l'ancien postillon, frappa à la porte pensant que j'étais trop épuisé par la douleur pour qu'il me restât la force de frapper moi-même.

L'autre, un charpentier qui avait autrefois mangé deux oies sans boire, à la suite d'un pari, ouvrit la porte et me fit entrer dans le petit salon. M. Trabb avait accaparé la meilleure table, à laquelle il avait mis toutes les rallonges, et où il étalait une espèce de bazar de deuil, à grand renfort d'épingles également noires. Au moment de mon arrivée, il finissait d'entourer le chapeau de quelqu'un d'un long crêpe, noir comme un négrillon d'Afrique. Il tendit la main pour prendre le mien, et moi, me méprenant sur son mouvement, et troublé par la circonstance, je lui serrai les mains avec toutes les marques d'une ardente affection.

Le pauvre cher Joe, embarrassé dans un petit manteau noir, attaché par un gros nœud sous son menton, était assis tout seul à l'autre bout de la chambre, où, comme conducteur du deuil, il avait été placé par Trabb. Quand je me penchai pour lui dire :

« Cher Joe, comment vous portez-vous ? »

Il répondit :

« Pip !… mon petit Pip, vous l'avez connue lorsqu'elle était une bien belle… »

Et il saisit ma main sans rien dire de plus.

Biddy avait l'air très propre et très modeste dans ses vêtements noirs ; elle allait et venait tranquillement, et se rendait très utile. Quand j'eus parlé à Biddy, j'allai m'asseoir auprès de Joe, et je commençai à me demander dans quelle partie du salon… elle…

ma sœur… se trouvait. L'air du salon exhalait une odeur de gâteau ; je cherchai autour de moi la table des rafraîchissements. On ne pouvait la voir que lorsqu'on s'était habitué à l'obscurité, mais il y avait dessus un plum-cake coupé par morceaux, des oranges coupées aussi, et des sandwichs, et des biscuits, et deux carafes que j'avais bien connues comme ornement, mais que je n'avais jamais vu servir de ma vie, l'une pleine de porto, l'autre de sherry. Devant cette table, se tenait le servile Pumblechook, enveloppé dans un manteau noir, et ayant plusieurs mètres de crêpe à son chapeau : tantôt il se bourrait, et tantôt il faisait d'obséquieux mouvements pour attirer mon attention. Dès qu'il eut réussi, il vint à moi en répandant autour de lui une odeur de sherry et de gâteau et il me dit d'une voix émue :

« Permettez, cher monsieur… »

Et il exécuta ce qu'il me demandait la permission de faire. Je découvris aussi M. et Mrs Hubble ; cette dernière dans le silencieux paroxysme de douleur commandé par la circonstance, se tenait dans un coin. Nous devions tous suivre le convoi, bien entendu après avoir été affublés par Trabb comme de ridicules paquets.

« C'est-à-dire, Pip, me dit tout bas Joe, au moment où nous allions être ce que M. Trabb appelait rangés dans le salon deux à deux, – ce qui avait terriblement l'air de la répétition de quelque drame burlesque, – c'est-à-dire, monsieur, que je l'aurais de préférence portée à l'église moi-même, avec trois ou quatre amis, qui seraient venus à mon aide de bon cœur et avec de bons bras ; mais il a fallu considérer ce que les voisins en diraient, et s'ils ne penseraient pas que c'eût été lui manquer de respect.

— Tous les mouchoirs dehors ! cria en ce moment M. Trabb d'une voix affairée. Les mouchoirs dehors, nous sommes prêts ! »

Nous portâmes donc nos mouchoirs à nos visages, comme si nous saignions du nez, et nous nous mîmes deux par deux. Joe et moi. Biddy et Pumblechook. M. et Mrs Hubble. On fit faire à la dépouille mortelle de ma sœur le tour par la porte de la cuisine ; et, comme c'est un point important dans un convoi funèbre que les six porteurs soient étouffés et aveuglés sous une horrible housse en velours noir à bordure blanche, le convoi ressemblait à un monstre aveugle avec douze jambes humaines, se traînant et avançant sous la direction des deux conducteurs – le postillon et son camarade.

Les voisins cependant approuvaient hautement ce cérémonial, et on nous admira beaucoup lorsque nous traversâmes le village. La partie la plus jeune et la plus agitée de la commune se précipitait à travers le cortège sans s'inquiéter de le couper, ou restait à nous attendre pour nous voir défiler aux endroits les plus avantageux. Alors les plus intrépides criaient d'un ton exalté à notre approche des coins où ils stationnaient :

« Les voici !... les voilà !... »

Et nous n'étions pas du tout réjouis. Pendant cette marche je fus on ne peut plus vexé par l'abject Pumblechook qui se trouvant derrière moi persista tout le long du chemin – croyant avoir une attention délicate – à arranger mon crêpe flottant et à étendre les plis de mon manteau. Plus tard mon attention fut attirée par l'expressif orgueil de M. et de Mrs Hubble qui se gonflaient et s'enorgueillissaient démesurément de faire partie d'un convoi si distingué.

Nous aperçûmes enfin la ligne des marais qui s'étendait lumineuse devant nous, avec les voiles des vaisseaux sur la rivière, dont ils semblaient sortir, et nous arrivâmes au cimetière, auprès des tombes de mes parents, que je n'avais jamais connus :

FEU PHILIP PIRRIP

de cette paroisse

et aussi

GEORGIANA

épouse du ci-dessus.

On déposa tranquillement ma sœur dans la terre, pendant que les alouettes chantaient dans les airs, et qu'un vent léger faisait se jouer sur le sol les magnifiques ombres des nuages et des arbres.

Je ne parlerai pas de la conduite toute mondaine de Pumblechook devant la tombe. Je dirai seulement que toutes ses politesses m'étaient adressées, et que même, lorsqu'on lut ces nobles passages des Écritures qui rappellent à l'humanité qu'elle n'a rien apporté en ce monde, et qu'elle n'en peut rien emporter, et comment elle passe comme une ombre, je l'entendis grommeler je ne sais quoi sous forme de réserve mentale, d'un jeune monsieur de sa connaissance qui venait d'arriver à une immense fortune, d'une manière tout à fait inattendue. Quand nous rentrâmes il eut la hardiesse de me dire qu'il aurait souhaité que ma sœur pût connaître que je lui avais fait tant d'honneur et de me laisser entendre qu'elle eut considéré que sa mort ne payait pas trop un tel honneur. De retour à la maison, il but ce qui restait de sherry, et M. Hubble but le porto, et tous deux se mirent à causer de choses et d'autres, ce qui, je l'ai remarqué depuis, est l'habi-

tude générale dans ces occasions, comme si les survivants étaient d'une tout autre race que le défunt et reconnus immortels. Enfin, Pumblechook partit avec M. et Mrs Hubble pour passer la soirée chez eux, j'en étais convaincu, et pour dire au Trois jolis Bateliers qu'il était le fondateur de ma fortune et mon premier bienfaiteur.

Quand ils furent tout partis, et quant Trabb et ses hommes, mais non son garçon, eurent serré l'appareil de leurs momeries dans des sacs, et qu'ils furent partis aussi, la maison me parut plus saine. Bientôt après, Biddy, Joe et moi, nous nous assîmes devant un dîner froid ; mais nous dînâmes dans le salon, et non dans la vieille cuisine, et Joe était si excessivement attentif à ce qu'il faisait avec son couteau, sa fourchette et la salière et tout le reste, qu'il y avait une grande gêne entre nous. Mais après dîner, quand je lui eus fait prendre sa pipe pour aller flâner avec lui dans la forge, et que nous nous fûmes assis ensemble sur le grand bloc de pierre dans la rue, tout alla mieux. J'avais remarqué qu'après l'enterrement Joe avait changé ses habits, de manière à établir un compromis entre ses vêtements du dimanche et ceux de tous les jours : il avait ainsi l'air plus naturel et paraissait réellement l'homme qu'il était.

Il fut enchanté de la prière que je lui fis de me faire coucher dans mon ancienne petite chambre, et moi je fus enchanté aussi, car je crus avoir fait quelque chose de grand en présentant cette requête. Quand les ombres de la nuit furent venues, je saisis une occasion d'entraîner Biddy dans le jardin, pour avoir avec elle une petite conversation.

« Biddy, dis-je, je pense que tu aurais bien pu m'écrire quelques mots sur ces tristes choses.

— Pensez-vous, monsieur Pip ? dit Biddy. J'aurais écrit, si j'y avais pensé.

— Ne crois pas que j'ai l'intention d'être dur, quand je dis que je crois que tu aurais dû y avoir pensé.

— Croyez-vous, monsieur Pip ? »

Elle était si calme et il y avait un air si gentil, si doux et si bon dans toute sa personne, que je ne pouvais supporter l'idée de la faire pleurer encore. Après avoir considéré un moment ses yeux baissés, pendant qu'elle marchait à côté de moi, je changeai donc de conversation.

« Je suppose qu'il te sera difficile de rester ici maintenant, chère Biddy.

— Oh ! je ne le puis, monsieur Pip, dit Biddy d'un ton de regret mais cependant de profonde conviction. J'ai parlé à Mrs Hubble, et je dois aller chez elle demain ; j'espère qu'ensemble nous pourrons avoir soin de M. Gargery jusqu'à ce qu'il ait pris ses arrangements.

— Comment vas-tu vivre, Biddy ? Si tu as besoin d'ar…

— Comment je vais vivre ? répéta Biddy avec une rougeur fugitive, je vais vous le dire, monsieur Pip. Je vais tâcher d'obtenir la place de maîtresse dans la nouvelle école qu'on finit de bâtir ici ; je puis me faire bien recommander par tous les voisins, et j'espère être à la fois appliquée et patiente, et m'instruire moi-même en instruisant les autres. Vous savez, monsieur Pip, continua Biddy avec un sourire, en levant les yeux sur moi, les nouvelles écoles ne sont pas comme les anciennes ; mais j'ai appris

beaucoup, grâce à vous, depuis ce temps-là, et j'ai eu le temps de faire des progrès.

— Je pense que tu feras toujours des progrès, Biddy, dans n'importe quelle circonstance.

— Ah ! pourvu que ce ne soit pas du mauvais côté de la nature humaine ! » murmura Biddy.

C'était moins un reproche intentionnel à mon adresse, qu'une pensée involontairement échappée.

« Eh bien ! pensai-je, je vais aussi laisser de côté ce sujet-là. »

Je continuai à marcher à côté de Biddy, qui tenait toujours les yeux fixés à terre.

« Je ne connais pas les détails de la mort de ma sœur, Biddy.

— Il y a peu de chose à en dire. La pauvre créature ! Elle était dans un de ses accès, bien qu'ils fussent plutôt moindres que plus forts dans ces derniers temps. Il y a quatre jours, dans la soirée, elle sortit de son apathie ordinaire, juste au moment du thé, et dit très distinctement : « Joe ! » Comme elle n'avait pas dit un seul mot depuis longtemps, je courus chercher M. Gargery dans la forge. Elle me faisait signe qu'elle désirait le voir assis à côté d'elle, et voulait que je misse ses bras autour de son cou. C'est ce que je fis, et elle appuya sa main sur son épaule, toute contente et toute satisfaite, et bientôt après, elle dit encore une fois : « Joe », et puis une fois : « Pardon », et une fois : « Pip. » Et elle ne releva plus jamais sa tête, et ce fut juste une heure après que nous l'étendîmes sur son lit, parce que nous vîmes qu'elle était morte. »

Biddy pleura… Le sombre jardin, et la rue, et les étoiles qui se montraient, tout cela était trouble à mes yeux.

« On n'a jamais rien découvert, Biddy ?

— Rien.

— Sais-tu ce qu'Orlick est devenu ?

— À la couleur de ses habits, je dois penser qu'il travaille dans les carrières.

— Tu l'as donc revu ? Pourquoi regardes-tu maintenant cet arbre sombre dans la rue ?

— C'est là que j'ai vu Orlick le soir de la mort de votre sœur.

— Et tu l'as encore revu depuis, Biddy ?

— Oui, je l'ai vu là depuis que nous nous promenons ici. C'est inutile, ajouta Biddy en posant la main sur mon bras, comme j'allais m'élancer dehors. Vous savez que je ne voudrais pas vous tromper : il n'est pas resté une minute là, et il est parti. »

Cela raviva mon indignation de voir Biddy poursuivie par cet individu, et je me sentis outré contre lui. Je le dis à Biddy, et j'ajoutai que je donnerais n'importe quelle somme, et que je prendrais toutes les peines du monde pour le faire partir du pays. Par degrés, elle m'amena à des paroles plus calmes ; elle me dit combien Joe m'aimait, et qu'il ne s'était jamais plaint de rien : – elle n'ajouta pas de moi, il n'en était pas besoin ; je savais ce qu'elle voulait dire, – mais qu'il remplissait toujours les devoirs de son état ; qu'il avait le bras solide, la langue calme et bon cœur.

« En effet, il serait impossible de dire trop de bien de lui, dis-je ; Biddy, nous parlerons souvent de ces choses ; car, sans doute, je viendrai souvent ici ; maintenant, je ne vais pas laisser le pauvre Joe seul. »

Biddy ne répliqua pas un mot.

« Biddy, ne m'entends-tu pas ?

— Oui, monsieur Pip.

— Sans te demander pourquoi tu m'appelles monsieur Pip, ce qui me paraît être de mauvais goût, fais-moi savoir ce que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire ? demanda Biddy timidement.

— Biddy, dis-je, en appuyant avec force, je t'en prie, dis-moi ce que tu veux dire par là ?

— Par là ? dit Biddy.

— Allons, ne répète pas comme un écho ; autrefois, tu ne répétais pas ainsi, Biddy.

— Autrefois ? dit Biddy ; oh ! monsieur Pip ! autrefois !… »

Je songeai que je ferais bien d'abandonner aussi ce sujet. Cependant, après un autre tour silencieux dans le jardin, je repris :

« Biddy, j'ai dit tout à l'heure que je reviendrais souvent voir Joe. Tu n'as rien répondu… Dis-moi pourquoi, Biddy ?

— Êtes-vous donc bien sûr que vous viendrez le voir souvent ? demanda Biddy, s'arrêtant dans l'étroite allée du jardin et me regardant à la clarté des étoiles d'un œil clair et pur.

— Oh ! mon Dieu, dis-je, comme désespérant de faire entendre raison à Biddy, voilà qui est vraiment un très mauvais côté de la nature humaine. N'en dis pas davantage, s'il te plaît, Biddy, cela me fait trop de peine. »

Par cette raison dominante, je tins Biddy à distance pendant le souper, et, quand je montai à mon ancienne petite chambre, je pris congé d'elle aussi froidement que le permettait le souvenir du cimetière et de l'enterrement. Toutes les fois que je me réveillais dans la nuit, et cela m'arriva tous les quarts d'heure, je pensais à la méchanceté, à l'injure, à l'injustice que Biddy m'avait faites.

Je devais partir de grand matin. De grand matin, je fus debout, et regardant, sans être vu, par la fenêtre de la forge, je restai là pendant plusieurs minutes, contemplant Joe, déjà au travail, et rayonnant de santé et de force.

« Adieu, cher Joe. Non, ne l'essuyez pas, pour l'amour de Dieu ! Donnez-moi votre main noircie ; je reviendrai bientôt et souvent.

— Jamais trop tôt, monsieur, et jamais trop souvent, Pip. » dit Joe.

Biddy m'attendait à la porte de la cuisine avec une tasse de lait encore chaud et du pain grillé.

« Biddy, dis-je en lui tendant la main avant de partir, je ne suis pas fâché, mais je suis blessé.

— Non, ne soyez pas blessé, dit-elle avec émotion ; que je sois seule blessée, si j'ai manqué de générosité. »

Et de nouveau comme autrefois, le brouillard se levait devant mon chemin. Voulait-il me dire, comme je suis tenté de le croire, que je ne reviendrais pas, et que Biddy avait raison ? S'il voulait le dire, hélas ! il avait deviné juste.

q

Chapitre 7

Herbert et moi, nous allions de mal en pis, dans le sens de l'accroissement de nos dettes. Tout en regardant dans nos affaires et laissant des marges, nous vivions comme devant, et le temps s'écoulait, malgré cela, comme il a l'habitude de faire ; et j'atteignis ma majorité, accomplissant ainsi la prédiction d'Herbert, que j'en arriverais là avant de savoir le secret de ma destinée.

Herbert lui-même avait atteint sa majorité huit mois avant moi. Comme il n'avait rien d'autre que sa majorité à attendre, l'événement ne fit pas une grande sensation dans l'Hôtel Barnard. Mais nous avions envisagé le vingt et unième anniversaire de ma naissance avec une multitude de conjectures et d'espérances, pensant tous deux que mon tuteur ne pouvait éviter de me dire quelque chose de positif en cette occasion.

J'avais eu soin de bien faire savoir, dans la Petite-Bretagne, quand arriverait mon jour de naissance. La veille, je reçus un mot officiel de Wemmick, m'informant que M. Jaggers serait bien aise que je prisse la peine de passer chez lui à cinq heures, dans l'après-midi de cet heureux jour. Ceci nous convainquit que quelque chose de décisif allait arriver, et me jeta dans un trouble

extraordinaire, au moment où je me rendais à l'étude de mon tuteur, avec une ponctualité modèle.

Dans la pièce d'entrée, Wemmick m'offrit ses félicitations et se frotta incidemment le nez avec un morceau de papier de soie qu'il tenait plié et que je me plaisais à regarder ; mais il ne me dit rien de plus, et me fit signe d'entrer dans le cabinet de mon tuteur. On était en novembre, et mon tuteur se tenait devant le feu, le dos appuyé contre la cheminée, les mains sous les pans de son habit.

« Eh bien ! Pip, je dois vous appeler monsieur Pip, aujourd'hui. Recevez mes félicitations, monsieur Pip. »

Nous échangeâmes une poignée de mains ; c'était un faible donneur de poignée de mains, et je le remerciai.

« Asseyez-vous, monsieur Pip », dit mon tuteur.

Comme j'étais assis et qu'il conservait son attitude et fronçait ses sourcils en regardant ses bottes, je me sentis dans une position peu agréable, qui me rappela le jour d'autrefois où j'avais été mis sur la pierre d'un tombeau. Les deux bustes sinistres de la console n'étaient pas loin de lui, et ils avaient l'air de tenter un effort stupide et apoplectique pour se mêler à la conversation.

« Maintenant, mon jeune ami, débuta mon tuteur, comme si j'étais un témoin sur la sellette, je vais avoir un mot ou deux de conversation avec vous.

— Tout ce qu'il vous plaira, monsieur.

— À combien estimez-vous, dit M. Jaggers en se penchant d'abord pour regarder à terre, puis, rejetant sa tête en arrière

pour regarder au plafond ; à combien estimez-vous le montant de ce que vous dépensez pour vivre ?

— Pour vivre, monsieur ?

— Oui, répéta M. Jaggers en regardant toujours au plafond, le montant ? »

Et alors, en regardant tout autour de la chambre, il porta le mouchoir qu'il tenait à la main près de son nez.

J'avais si souvent regardé dans mes affaires, que j'avais entièrement perdu toute idée que j'avais pu avoir de ce qu'elles étaient réellement. Je me reconnus donc avec chagrin tout à fait incapable de répondre à cette question. Cette réplique parut agréable à M. Jaggers, qui dit :

« Je le pensais bien ! »

Et il se moucha d'un air satisfait.

« Maintenant que je vous ai fait une question, mon ami, avez-vous quelque chose à me demander ?

— Ce serait sans doute un grand soulagement pour moi, de vous faire plusieurs questions, monsieur ; mais je me souviens de la défense que vous m'avez faite.

— Adressez-moi une question, dit M. Jaggers.

— Dois-je connaître le nom de mon bienfaiteur aujourd'hui ?

— Non ; demandez autre chose.

— Cette confidence doit-elle m'être faite bientôt ?

— Mettez cela de côté pour le moment, dit M. Jaggers, et demandez autre chose. »

Je cherchai en moi-même, mais il me parut impossible d'éviter cette question :

« Ai…-je quelque chose à recevoir, monsieur ? »

Là-dessus M. Jaggers s'écria d'une voix triomphante :

« Je pensais bien que nous y viendrions ! »

Et il appela Wemmick pour lui demander le morceau de papier, Wemmick parut, le donna et disparut.

« Maintenant, monsieur Pip, dit M. Jaggers, faites attention, s'il vous plaît ; vous n'avez pas trop mal tiré sur nous, votre nom paraît assez souvent sur le livre de caisse de Wemmick ; mais vous avez des dettes, cela va sans dire ?

— Je crains bien qu'il ne faille dire oui, monsieur.

— Vous savez qu'il faut dire oui, n'est-ce pas ? dit M. Jaggers.

— Oui, monsieur.

— Je ne vous demande pas ce que vous devez, parce que vous ne le savez pas, et que, si vous le saviez, vous ne le diriez pas… Oui… oui… mon ami ! s'écria M. Jaggers en agitant son index, en voyant que j'allais protester, il est assez probable que, quand même vous le voudriez, vous ne le pourriez pas. J'en sais plus long là-dessus que vous. Maintenant, prenez ce morceau de papier. Vous le tenez ?… Très bien !… Allons, dépliez-le et dites-moi ce que c'est.

— C'est une banknote, dis-je, de cinq cents livres.

— C'est une banknote de cinq cents livres, et c'est une jolie somme d'argent ! Qu'en dites-vous ?

— Comment pourrais-je dire autrement !

— Ah ! mais, répondez à ma question, dit M. Jaggers.

— Indubitablement.

— Vous trouvez que c'est indubitablement une jolie somme. Eh bien ! cette jolie somme, monsieur Pip, vous appartient ; c'est un présent qu'on vous fait aujourd'hui ; c'est un à-compte sur vos espérances, et c'est à raison de cette belle somme par an, et pas d'une plus grande, que vous devez vivre, jusqu'à ce que le donateur du tout se présente. C'est-à-dire que vous arrangerez vos affaires d'argent comme vous l'entendrez, et vous recevrez de Wemmick cent vingt-cinq livres par trimestre, jusqu'à ce que vous communiquiez directement avec la source principale, et non plus avec celui qui n'est qu'un simple agent. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne suis qu'un simple agent, j'exécute mes instructions et je suis payé pour cela. Je les crois imprudentes, mais je ne suis pas payé pour donner mon opinion sur leur mérite. »

Je commençais à exprimer ma reconnaissance pour mon bienfaiteur inconnu, et pour la générosité grande avec laquelle il me traitait, quand M. Jaggers m'arrêta.

« Je ne suis pas payé, dit-il froidement, pour rapporter vos paroles à qui que ce soit. »

Puis il rassembla les pans de son habit, comme il avait rassemblé les éléments de la conversation, et se mit à regarder ses bottes, les sourcils froncés, comme s'il les eût soupçonnées de mauvaises intentions contre lui.

Après un silence, je lui dis :

« Il y avait tout à l'heure, monsieur Jaggers, une question que vous avez désiré me voir écarter un instant ; j'espère ne rien faire de mal en la faisant de nouveau.

— Qu'est-ce que c'est ? » dit-il.

J'aurais pu prévoir qu'il ne m'aiderait jamais, mais j'étais aussi embarrassé pour refaire cette question que si elle eût été tout à fait neuve ; je dis en hésitant :

« Mais, mon patron… cette source principale dont vous m'avez parlé, M. Jaggers… doit-il bientôt… ? »

Ici j'eus la délicatesse de m'arrêter.

« Doit-il bientôt ? quoi ? dit M. Jaggers, ça n'est pas une question, çà, vous le savez.

— … Venir à Londres ? dis-je, après avoir cherché une forme précise de mots ; ou m'appellera-t-il autre part ?

— Pour ceci, répliqua Jaggers, en fixant pour la première fois ses yeux profondément enfoncés, il faut vous rappeler le soir où nous nous sommes rencontrés dans votre village. Que vous ai-je dit alors, Pip ?

— Vous m'avez dit, monsieur Jaggers, qu'il pourrait se passer des années avant que cette personne se fît connaître.

— C'est cela même, dit M. Jaggers ; eh bien, voilà ma réponse… »

Comme nous nous regardions tous les deux, je sentis mon cœur battre plus fort par le désir ardent de tirer quelque chose de

lui, et en sentant qu'il battait plus fort et que mon tuteur s'en apercevait, je sentais aussi que j'avais moins de chance de tirer quelque chose de lui.

« Pensez-vous que cela dure encore des années, monsieur Jaggers ? »

M. Jaggers secoua la tête, non pour répondre négativement à ma question, mais pour indiquer qu'il ne pouvait répondre n'importe comment, et les deux horribles bustes, aux visages grimaçants, semblaient, lorsque mes yeux se portaient sur eux, être sous le coup d'un pénible effort, en voyant leur attention suspendue comme s'ils allaient éternuer.

« Allons, dit M. Jaggers en réchauffant le gras de ses jambes avec le dos de ses mains, je vais être précis avec vous, mon ami Pip. C'est une question qu'il ne faut pas faire ; vous le comprendrez mieux quand je vous dirai que cela pourrait me compromettre. Allons, je vais aller un peu plus avant avec vous, je vous dirai même quelque chose de plus. »

Il se pencha tellement, pour froncer les sourcils, du côté de ses bottes, qu'il pouvait se frotter le gras des jambes dans la pose qu'il avait prise.

« Quand cette personne se fera connaître, dit M. Jaggers en se redressant, vous et elle règlerez vos affaires ensemble ; quand cette personne se fera connaître, mon rôle dans cette affaire cessera ; quand cette personne se fera connaître, il ne sera pas nécessaire que j'en sache davantage. Voilà tout ce que j'ai à dire. »

Nous nous regardâmes l'un l'autre ; puis je détournai les yeux, et les portai sur le plancher, en réfléchissant. De ces dernières

paroles, je tirai la conclusion que miss Havisham, avec ou sans raison, ne l'avait pas mis dans sa confidence au sujet de ses projets sur Estelle ; qu'il en éprouvait quelque ressentiment et même de la jalousie, ou que réellement il s'opposait à ces projets, et ne voulait pas s'en occuper. Quand je relevai les yeux, je vis qu'il n'avait cessé tout le temps de me regarder malicieusement, et qu'il le faisait encore.

« Si c'est là tout ce que vous avez à me dire, monsieur, remarquai-je, il ne me reste plus rien à ajouter. »

Il fit un signe d'assentiment, tira sa montre tant redoutée des voleurs, et me demanda où j'allais dîner. Je lui répondis :

« Chez moi avec Herbert. »

Et, comme conséquence naturelle, je lui demandai s'il voudrait bien nous honorer de sa compagnie. Il accepta aussitôt l'invitation, mais il insista pour partir sur-le-champ avec moi, afin que je ne fisse pas d'extra pour lui. Il avait d'abord une ou deux lettres à écrire et, bien entendu, ses mains à laver.

« Alors, dis-je, je vais aller dans le cabinet à côté, causer avec Wemmick. »

Le fait est que, lorsque les cinq cents livres étaient tombées dans ma poche, une pensée m'était venue à l'esprit ; elle s'y était déjà présentée souvent, et il me semblait que Wemmick était une excellente personne à consulter sur une pensée de cette sorte.

Il avait déjà fermé sa caisse, et faisait ses préparatifs de départ. Il avait quitté son pupitre, sorti les deux chandeliers de son bureau graisseux, les avait placés en ligne avec les mouchettes sur une tablette près de la porte, tout près d'être éteints ; il avait

éparpillé son feu, apprêté son chapeau et son pardessus, et se frappait la poitrine avec sa clef, comme si c'était un bon exercice après les affaires.

« Monsieur Wemmick, dis-je, j'ai besoin de votre opinion. J'ai le plus grand désir d'être utile à un ami… »

Wemmick pinça sa boîte aux lettres et secoua la tête, comme si son opinion était morte pour toute fatale faiblesse de cette sorte.

« Cet ami, continuai-je, essaye d'entrer dans la vie commerciale, mais il n'a pas d'argent et trouve les commencements difficiles et décourageants… Je voudrais, d'une manière ou d'une autre, l'aider à commencer…

— Avec de l'argent comptant ? dit Wemmick d'un ton plus sec que de la sciure de bois.

— Avec un peu d'argent comptant, et peut-être aussi en anticipant un peu sur mes espérances.

— Monsieur Pip, dit Wemmick, j'aimerais à récapituler avec vous sur mes doigts, s'il vous plaît, les noms des divers ponts jusqu'à Chelsea. Voyons : il y a le pont de Londres, un ; Southwark, deux ; Blackfriars, trois ; Waterloo, quatre ; Westminster, cinq ; Wauxhall, six ; Chelsea, sept(4). »

Il avait marqué chaque pont à son tour, en frappant avec la poignée de sa clef sur la paume de sa main :

« Il n'y en a pas moins de sept à choisir, vous voyez.

— Je ne vous comprends pas, dis-je.

— Choisissez votre pont, monsieur Pip, repartit Wemmick, promenez-vous sur votre pont, et lancez votre argent dans la Tamise par-dessus l'arche centrale de votre pont, et vous en connaîtrez la fin. Rendez service à un ami, prêtez-lui de l'argent, et vous pourrez également en savoir la fin ; mais c'est une fin moins agréable et moins profitable. »

J'aurais pu mettre un journal à la poste dans sa bouche, tant il l'entrebâillait après avoir dit cela.

« C'est bien décourageant, dis-je.

— Je n'ai pas voulu faire autre chose.

— Alors, votre opinion, dis-je légèrement indigné, est qu'un homme ne devrait jamais…

— Placer un avoir portatif chez un ami, dit Wemmick, certainement non ; à moins qu'il ne veuille se débarrasser de l'ami ; et alors, le tout est de savoir quelle somme portative il peut falloir pour se débarrasser de lui.

— Et c'est là votre dernier mot, monsieur Wemmick !

— C'est là ! répondit-il, mon dernier mot… ici…

— Ah ! dis-je en le pressant, car je croyais voir jour derrière lui. Mais serait-ce votre dernier mot chez vous, à Walworth.

— Monsieur Pip, répliqua-t-il avec gravité, Walworth est un endroit, et cette étude en est un autre, de même que mon père est une personne, et que M. Jaggers est une autre personne : il ne faut pas les confondre l'un avec l'autre. Mes sentiments de Walworth doivent être pris à Walworth ; ici, dans cette étude, il ne faut compter que sur mes sentiments officiels.

— Très bien, dis-je, considérablement soulagé ; alors j'irai vous trouver à Walworth, vous pouvez y compter.

— Monsieur Pip, répondit-il, vous y serez le bienvenu, comme connaissance personnelle et privée. »

Nous avions dit tout cela à voix basse, sachant bien que les oreilles de mon tuteur étaient les plus fines parmi les plus fines. Comme il se montrait dans l'embrasure de sa porte, en essuyant ses mains, Wemmick mit son pardessus et se tint prêt à éteindre les chandelles. Nous descendîmes dans la rue tous les trois ensemble, et, sur le pas de la porte, Wemmick prit de son côté, M. Jaggers et moi de l'autre.

Je ne pus m'empêcher de désirer plus d'une fois ce soir-là que M. Jaggers eût dans Gerrard Street, ou un vieux, ou un canon, ou quelque chose, ou quelqu'un pour le piquer un peu et dérider son front. C'était une considération désagréable pour un vingt-et-unième anniversaire de naissance et cela ne valait guère la peine de songer qu'on atteignait sa majorité pour entrer dans un monde méfiant où il fallait toujours être sur ses gardes comme il le faisait. Il était mille fois mieux informé et plus intelligent que Wemmick et pourtant j'aurais mille fois préféré avoir Wemmick à dîner que lui. M. Jaggers ne me rendit pas seul mélancolique, car lorsqu'il fut parti Herbert me dit en fixant les yeux sur le feu, qu'il lui semblait avoir commis une mauvaise action et l'avoir oubliée, tant il se sentait abattu et coupable.

q

Chapitre 8

Pensant que le dimanche était le jour le plus convenable pour aller consulter M. Wemmick à Walworth, je consacrai l'après-midi du dimanche suivant à un pèlerinage au château. En arrivant devant les créneaux, je trouvai le pavillon flottant et le pont-levis levé ; mais, sans me laisser décourager par ces démonstrations de défiance et de résistance, je sonnai à la porte, et fus admis de la manière la plus pacifique.

« Mon fils, monsieur, dit le vieillard, après avoir assuré le pont-levis, avait dans l'idée que le hasard pourrait vous amener aujourd'hui, et il m'a chargé de vous dire qu'il serait bientôt de retour de sa promenade de l'après-midi. Il est très réglé dans ses promenades, mon fils… très réglé en toutes choses, mon fils. »

Je faisais des signes de tête au vieillard, comme Wemmick lui-même aurait pu faire, et nous entrâmes nous mettre près du feu.

« C'est à son étude que vous avez fait la connaissance de mon fils, monsieur ? » dit le vieillard en gazouillant selon son habitude, tout en se chauffant les mains à la flamme.

Je fis un signe affirmatif.

« Ah ! j'ai entendu dire que mon fils était très habile dans sa partie, monsieur. »

Je fis plusieurs signes successifs.

« Oui, c'est ce qu'on m'a dit. Il s'occupe de jurisprudence. »

Je fis des signes sans interruption.

« Ce qui me surprend beaucoup chez mon fils, dit le vieillard, car il n'a pas été élevé dans cette partie, mais dans la tonnellerie. »

Curieux de savoir ce que le vieillard connaissait de la réputation de M. Jaggers, je lui hurlai ce nom à l'oreille. Il me jeta dans une grande confusion en se mettant à rire de tout son cœur, et en répliquant d'une manière très fine :

« Non, à coup sûr, vous avez raison ! »

Et, à l'heure qu'il est, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire, ni de la plaisanterie qu'il croyait que j'avais faite.

Comme je ne pouvais pas rester à lui faire perpétuellement des signes de tête, je lui demandai en criant s'il avait exercé la profession de tonnelier. À force de hurler ce mot plusieurs fois, en frappant doucement sur le ventre du vieillard, pour mieux attirer son attention, je réussis enfin à me faire comprendre.

« Non, dit-il, un magasin… un magasin… d'abord, là-bas. »

Il semblait me montrer la cheminée ; mais je crois qu'il voulait dire à Liverpool.

« Et puis, dans la Cité de Londres, ici. Cependant, ayant une infirmité, car j'ai l'oreille dure, monsieur… »

J'exprimai par gestes le plus grand étonnement.

« Oui, j'ai l'oreille dure, et voyant cette infirmité, mon fils s'est mis dans la jurisprudence et il a pris soin de moi, et petit à petit il a créé cette élégante et belle propriété. Mais pour en revenir à ce que vous disiez, vous savez, poursuivit le vieillard en riant de nouveau, je dis : non, à coup sûr ; vous avez raison. »

Je me demande modestement si mon extrême ingénuité m'aurait jamais mis à même de dire quelque chose qui l'aurait amusé moitié autant que cette plaisanterie imaginaire, quand j'entendis tout à coup un clic-clac dans le mur d'un côté de la cheminée, et que je vis s'ouvrir un carré montrant une petite planchette, sur laquelle on lisait :

John.

Le vieillard suivait mes yeux, et s'écria d'une voix triomphante :

« Mon fils est rentré ! »

Et tous deux nous nous rendîmes au pont-levis.

On aurait vraiment payé pour voir Wemmick m'adressant un salut de l'autre côté du fossé, pendant que nous aurions pu nous serrer la main par-dessus, avec la plus grande facilité. Le vieux était si enchanté de faire manœuvrer le pont-levis, que je n'offris pas de l'aider ; je me tins tranquille, jusqu'au moment où Wemmick eût traversé et m'eût présenté à miss Skiffins. C'était une jeune femme qui l'accompagnait.

Miss Skiffins avait l'air d'être en bois, et ouvrait la bouche comme celui qui l'escortait. Elle pouvait avoir deux ou trois ans de moins que Wemmick, et, à juger par l'apparence, elle paraissait assez à son aise ; la coupe de ses vêtements, depuis le haut de la taille, par derrière et par devant, la faisait ressembler beaucoup à un cerf-volant, et j'aurais pu trouver sa robe d'un orange un peu trop décidé et ses gants d'un vert un peu trop intense, mais elle paraissait être une excellente personne, et montrait les plus grands égards pour le vieux. Je ne fus pas longtemps à dé-

couvrir qu'elle rendait de fréquentes visites au château, car lorsque nous entrâmes, et que je complimentai Wemmick sur son ingénieux moyen de s'annoncer à son père, il me pria de fixer, pour un instant, mon attention de l'autre côté de la cheminée, et disparut. Bientôt on entendit un autre clic-clac, et un autre petit carré s'ouvrit, sur lequel on lisait :

Miss Skiffins.

Alors, le carré de miss Skiffins se ferma et celui de John s'ouvrit. Ensuite, miss Skiffins et John s'ouvrirent ensemble, et finalement ils se fermèrent ensemble. Lorsque Wemmick revint de faire manœuvrer ces petites mécaniques, j'exprimai toute l'admiration qu'elles m'inspiraient, et il me dit :

« Vous savez, elles sont toutes deux agréables et utiles au père, et par saint Georges, monsieur, c'est une chose digne de remarque, que de tous les gens qui viennent à cette porte, le secret de ces ressorts n'est connu que du vieux, de miss Skiffins et de moi !

— Et c'est M. Wemmick qui les a faits, ajouta miss Skiffins, de son imagination et de sa propre main. »

Miss Skiffins ôta son chapeau, mais elle garda ses gants verts pendant toute la soirée, comme un signe visible et extérieur qu'il y avait compagnie. Wemmick m'invita à aller faire un tour dans la propriété pour jouir de l'effet de l'île pendant l'hiver. Pensant qu'il agissait ainsi pour me fournir l'occasion de prendre ses sentiments de Walworth, j'en profitai aussitôt que nous fûmes sortis du château.

Ayant bien réfléchi à ce sujet, je l'abordai, comme s'il n'en avait jamais été question auparavant. J'appris à Wemmick que j'étais inquiet sur le compte d'Herbert Pocket, et je lui dis comment nous nous étions d'abord rencontrés, et comment nous nous étions battus. Je dis quelques mots en passant de la famille d'Herbert, de son caractère, de son peu de ressources personnelles, et de la pension inexacte et insuffisante qu'il recevait de son père. Je fis allusion aux avantages que j'avais tirés de sa société dans mon ignorance primitive et mon peu d'usage du monde, et j'avouai que je craignais de ne l'avoir que fort mal payé de retour, et qu'il aurait mieux réussi sans moi et mes espérances. Tenant miss Havisham à un plan très éloigné, je laissai entrevoir que j'aurais désiré prendre des arrangements avec lui pour son avenir, ayant la certitude qu'il possédait une âme généreuse, et qu'il était au-dessus de tout soupçon d'ingratitude ou de mauvais desseins.

« Pour toutes ces raisons, dis-je à Wemmick, et parce qu'il est mon compagnon et mon ami, et parce que j'ai une grande affection pour lui, je souhaiterais de faire refléter sur lui quelques rayons de ma bonne fortune, et, en conséquence, je viens demander conseil à votre expérience et à votre connaissance des hommes et des affaires, et savoir de vous comment, avec mes ressources, je pourrais assurer à Herbert un revenu réel, une centaine de livres par an, par exemple, pour le tenir en bon espoir et bon courage, et graduellement lui acheter une petite part dans quelque association. »

En concluant, je priai Wemmick de bien comprendre que je désirais tenir ce service secret, sans qu'Herbert en eût connaissance ou soupçon, et qu'il n'y avait personne autre au monde à

qui je pusse demander conseil. Je terminai en posant ma main sur son épaule, et en disant :

« Je ne puis m'empêcher de me fier à vous, bien que je sache que cela vous embarrasse ; mais c'est votre faute, puisque vous m'avez vous-même amené ici. »

Wemmick garda le silence pendant un moment, puis il dit avec une sorte d'élan :

« Sachez-le, monsieur Pip, je dois vous dire une chose, c'est que cela est diablement bien à vous !

— Dites que vous m'aiderez à faire le bien alors.

— Diable ! répliqua Wemmick en secouant la tête, ça n'est pas mon affaire.

— Ce n'est pas non plus ici votre maison d'affaires, dis-je.

— Vous avez raison, répondit-il ; vous frappez le clou sur la tête, monsieur Pip ; je vais y réfléchir, si vous le voulez bien, et je pense que tout ce que vous voulez faire peut être fait petit à petit. Skiffins (c'est le frère de mademoiselle) est un comptable ; je le verrai et lui dirai votre projet.

— Je vous remercie dix mille fois.

— Au contraire, dit-il, c'est à moi de vous remercier ; car, bien que nous agissions strictement sous notre responsabilité privée et personnelle, on peut dire cependant qu'il reste toujours autour de nous quelques toiles d'araignée de Newgate, et cela les enlève. »

Après avoir causé quelques moments de plus, nous rentrâmes au château, où nous trouvâmes miss Skiffins en train de préparer le thé. La responsabilité du pain rôti était laissée au vieux, et cet excellent homme y mettait une telle ardeur, que ses yeux me semblaient être en danger de fondre.

Le repas que nous allions faire n'était pas seulement nominal, c'était une vigoureuse réalité. Le vieillard avait préparé une telle pyramide de rôties bourrées, que c'est à peine si je pouvais le voir par-dessus, tandis qu'il accrochait le gril au sommet de la barre supérieure de la grille à charbon de terre après les avoir enlevées et les avoir remplacées par d'autres qui commençaient à fumer. De son côté miss Skiffins brassait une telle quantité de thé que le cochon relégué dans un endroit retiré en fut fortement excité et qu'il manifesta à plusieurs reprises son désir de prendre part à la fête.

Le pavillon avait été baissé, le canon tiré à l'heure dite et je me sentais aussi séparé du reste du monde, qui n'était pas Walworth, que si le fossé avait eu trente pieds de largeur et autant de profondeur. Rien ne troublait la tranquillité du château, si ce n'est le bruit que faisaient en s'ouvrant de temps à autre John et miss Skiffins, ces petites portes semblaient en proie à quelque infirmité spasmodique et sympathique, et je me sentis mal à l'aise jusqu'à ce que j'y fusse habitué. D'après la nature méthodique des arrangements de miss Skiffins, je conclus qu'elle faisait le thé tous les dimanches soir, et je soupçonnai certaine broche classique qu'elle portait, représentant le profil d'une femme peu séduisante, avec un nez aussi mince que le premier quartier de la lune, d'être un cadeau de Wemmick.

Nous mangeâmes toutes les rôties et bûmes du thé en proportion, et il était réjouissant de voir combien après le repas nous étions tous chauds et graisseux. Le vieux surtout aurait pu passer pour un vieux chef de tribu sauvage nouvellement huilé ; après un moment de repos, miss Skiffins, en l'absence de la petite servante, qui, à ce qu'il paraît, se retirait dans le sein de sa famille les après-midi du dimanche, lava les tasses à thé, comme une dame qui le fait pour s'amuser, et de manière à ne pas se compromettre vis-à-vis d'aucun de nous ; puis elle remit ses gants verts, et nous nous groupâmes autour du feu. Alors Wemmick dit :

« Maintenant, vieux père, lisez-nous le journal. »

Wemmick m'expliqua, pendant que le vieux tirait ses lunettes, que c'était une vieille habitude, et que le vieillard éprouvait une satisfaction infinie à lire le journal à haute voix.

« Je ne chercherai pas de prétexte pour l'en empêcher, dit Wemmick ; car il a si peu de plaisir… Y êtes-vous, vieux père ?

— J'y suis, John, j'y suis ! répondit le vieillard, en voyant qu'on lui parlait.

— Faites-lui seulement un signe de tête de temps en temps, quand il quittera le journal des yeux, dit Wemmick, et il sera heureux comme un roi. Nous écoutons, vieux père.

— Très bien, John, très bien ! repartit le joyeux vieillard, si content et si affairé, que c'était vraiment charmant de le voir.

Le vieillard, en lisant, me rappela la classe de la grand-tante de M. Wopsle, avec cette plaisante particularité, que sa voix semblait sortir par le trou de la serrure. Comme il avait besoin que les chandelles fussent près de lui, et comme il était toujours sur le

point de brûler, soit sa tête, soit le journal, il demandait autant de surveillance qu'un moulin à poudre. Mais Wemmick était également infatigable dans sa douceur et dans sa vigilance, et le vieux continuait à lire, sans se douter des nombreux dangers dont on le sauvait à tout moment. Toutes les fois qu'il levait les yeux sur nous, nous exprimions tous le plus grand intérêt et la plus grande attention, et nous lui faisions des signes de tête jusqu'à ce qu'il continuât.

Comme Wemmick et miss Skiffins étaient assis l'un à côté de l'autre, et comme j'étais, moi, dans un coin obscur, j'observai une extension longue et graduelle de la bouche de M. Wemmick, en même temps que son bras se glissait lentement et graduellement autour de la taille de miss Skiffins. Avec le temps, je vis paraître sa main de l'autre côté de miss Skiffins ; mais, à ce moment, miss Skiffins l'arrêta doucement avec son gant vert, ôta son bras, comme si c'eût été une partie de son propre vêtement, et, avec le plus grand sang-froid, le déposa sur la table devant elle. Le calme de miss Skiffins, pendant cette opération, était un des spectacles les plus remarquables que j'eusse encore vus, et on aurait presque pu croire qu'elle le faisait machinalement.

Bientôt je vis le bras de Wemmick qui recommençait à disparaître, et graduellement je le perdis de vue. Un peu après, sa bouche commença à s'élargir de nouveau. Après un intervalle d'incertitude qui, pour moi du moins, fut tout à fait fatigant et presque pénible, je vis sa main paraître de l'autre côté de miss Skiffins. Aussitôt miss Skiffins l'arrêta avec le calme d'un placide boxeur, ôta cette ceinture ou ceste, comme la première fois, et la posa sur la table. Supposant que la table était l'image du sentier de la vertu, je dois déclarer que, pendant tout le temps que dura

la lecture du vieux, le bras de Wemmick s'éloigna continuellement de ce sentier, et y fut non moins continuellement ramené par miss Skiffins.

À la fin, le vieillard tomba dans un léger assoupissement. Ce fut le moment pour Wemmick de produire une petite bouilloire, un plateau et des verres, ainsi qu'une bouteille noire à bouchon de porcelaine, représentant quelque dignitaire clérical, à l'aspect rubicond et gaillard. À l'aide de tous ces ustensiles, nous eûmes tous quelque chose de chaud à boire, sans excepter le vieux, qui ne tarda pas à se réveiller. Miss Skiffins composait le mélange, et je remarquai qu'elle et Wemmick burent dans le même verre. J'étais sans doute trop bien élevé pour offrir de reconduire miss Skiffins jusque chez elle ; et dans ces circonstances, je pensai que je ferais mieux de partir le premier. C'est ce que je fis, après avoir pris cordialement congé du vieillard, et passé une soirée extrêmement agréable.

Avant qu'une semaine fût écoulée, je reçus un mot de Wemmick, daté de Walworth, et m'informant qu'il espérait avoir avancé l'affaire dont nous nous étions occupés, et qu'il serait bien aise de me voir à ce sujet. Je me rendis donc de nouveau plusieurs fois à Walworth, et cependant je l'avais souvent vu et revu dans la Cité ; mais nous n'ouvrions jamais la bouche sur ce sujet dans la Petite-Bretagne ou ses environs. Le fait est que nous trouvâmes un jeune et honorable négociant ou courtier maritime, établi depuis peu, et qui demandait un aide intelligent, en même temps qu'un capital, et qui, dans un temps déterminé, aurait besoin d'un associé. Un traité secret fut signé entre lui et moi au sujet d'Herbert ; je lui versai comptant la moitié de mes cinq cents livres, et je pris l'engagement de lui faire divers autres verse-

ments, les uns à certaines échéances sur mon revenu, les autres à l'époque où j'entrerais en possession de ma fortune. Le frère de miss Skiffins dirigea la négociation ; Wemmick s'en occupa tout le temps, mais ne parut jamais.

Toute cette affaire fut si habilement conduite, que Herbert ne soupçonna pas un instant que j'y fusse pour quelque chose. Jamais je n'oublierai le visage radieux avec lequel il rentra à la maison, une certaine après-midi, et me dit comme une grande nouvelle qu'il s'était abouché avec un certain Clarickeր, c'était le nom du jeune marchand, et que Clarickeր lui avait témoigné à première vue une sympathie extraordinaire, et qu'il croyait que la chance de réussir était enfin venue. À mesure que ses espérances prenaient plus de consistance et que son visage devenait plus radieux, il dut voir en moi un ami de plus en plus affectueux ; car j'eus là la plus grande difficulté à retenir des larmes de bonheur et de triomphe en le voyant si heureux. À la fin, la chose se fit, et le jour qu'il entra dans la maison Clarickeր, il me parla pendant toute la soirée avec l'animation du plaisir et du succès. Je pleurai alors réellement et abondamment, en allant me coucher, et en pensant que mes espérances avaient fait au moins un peu de bien à quelqu'un.

Maintenant commence à poindre un grand événement dans ma vie, et qui la fit dévier de sa route. Mais avant que je raconte, et que je passe à tous les changements qui s'ensuivirent, je dois consacrer un chapitre à Estelle. C'est bien peu accorder au sujet qui, depuis si longtemps, remplissait mon cœur.

q

Chapitre 9

Si la vieille maison sombre qui se trouve près de la pelouse à Richmond est jamais hantée après ma mort, assurément ce sera par mon esprit. Oh ! combien de fois… combien de nuits… combien de jours… mon esprit inquiet a-t-il visité cette maison quand Estelle y demeurait ! Que mon corps fût n'importe où, mon âme errait, errait, errait sans cesse dans cette maison.

La dame chez laquelle on avait placé Estelle s'appelait Mrs Brandley ; elle était veuve et avait une fille de quelques années plus âgée qu'Estelle. La mère paraissait jeune et la fille vieille. Le teint de la mère était rosé, celui de la jeune fille était jaune. La mère donnait dans la frivolité, la fille dans la théologie. Elles étaient dans ce qu'on appelle une bonne position ; elles faisaient fréquemment des visites et recevaient un grand nombre de personnes. Je ne sais s'il subsistait entre ces dames et Estelle la moindre communauté de sentiments ; mais il était convenu qu'elles lui étaient nécessaires, et qu'elle leur était nécessaire. Mrs Brandley avait été l'amie de miss Havisham, avant l'époque où cette dernière s'était retirée du monde.

Dans la maison de Mrs Brandley, comme au dehors, je souffris toutes les espèces de torture de la part d'Estelle, et à tous les degrés inimaginables. La nature de mes relations avec elle, qui me mettait dans des termes de familiarité sans me mettre dans ceux de la faveur, contribuait à me rendre fou. Elle se servait de moi pour tourmenter ses autres admirateurs ; et elle usait de cette même familiarité, entre elle et moi, pour traiter avec un mépris incessant mon dévouement pour elle. Si j'avais été son secrétaire, son intendant, son frère de lait, un parent pauvre ; si j'avais été

son plus jeune frère ou son futur mari, je n'aurais pu me croire plus loin de mes espérances que je l'étais, si près d'elle. Le privilège de l'appeler par son nom et de l'entendre m'appeler par le mien, devint dans plus d'une occasion une aggravation de mes tourments ; il rendait presque fous de dépit ses autres amants, mais je ne savais que trop qu'il me rendait presque fou moi-même.

Elle avait des admirateurs sans nombre ; sans doute ma jalousie voyait un admirateur dans chacun de ceux qui l'approchaient ; mais il y en avait encore beaucoup trop, sans compter ceux-là.

Je la voyais souvent à Richmond, j'entendais souvent parler d'elle en ville, et j'avais coutume de la promener souvent sur l'eau avec les Brandleys. Il y avait des pique-niques, des fêtes de jour, des spectacles, des opéras, des concerts, des soirées et toutes sortes de plaisirs, auxquels je l'accompagnais toujours, et qui étaient autant de douleurs pour moi. Jamais je n'eus une heure de bonheur dans sa société, et pourtant, pendant tout le temps que duraient les vingt-quatre heures, mon esprit se réjouissait du bonheur de rester avec elle jusqu'à la mort.

Pendant toute cette partie de notre existence, et elle dura, comme on le verra tout à l'heure, ce que je croyais alors être un long espace de temps, elle ne quitta pas ce ton froid qui dénotait que notre liaison nous était imposée ; par moments seulement il y avait un soudain adoucissement dans ses paroles, ainsi que dans mes manières, et elle semblait me plaindre.

« Pip !... Pip !... dit-elle un soir en s'adoucissant un peu, pendant que nous étions retirés dans l'embrasure d'une fenêtre de la

maison de Richmond, ne voudrez-vous donc jamais vous tenir pour averti ?

— De quoi ?…

— De moi.

— Averti de ne pas me laisser attirer par vous, est-ce là ce que vous voulez dire, Estelle ?

— Ce que je veux dire ? Si vous ne savez pas ce que je veux dire, vous êtes aveugle. »

J'aurais pu répliquer que l'amour avait la réputation d'être aveugle ; mais par la raison que j'avais d'être toujours retenu, et ce n'était pas là la moindre de mes misères, par un sentiment qu'il n'était pas généreux à elle de m'imposer quand elle savait qu'elle ne pouvait se dispenser d'obéir à miss Havisham, je craignais toujours que cette certitude de sa part ne me plaçât d'une façon désavantageuse vis-à-vis de son orgueil et que je ne fusse cause d'une secrète rébellion dans son cœur.

« Dans tous les cas, dis-je, je n'ai reçu d'autre avertissement que celui-ci ; car vous-même m'avez écrit de me rendre près de vous.

— C'est vrai », dit Estelle avec ce sourire indifférent et froid qui me glaçait toujours.

Après avoir regardé un instant au dehors dans le crépuscule, elle continua :

« Miss Havisham désire m'avoir une journée à Satis House ; vous pouvez m'y conduire et me ramener si vous le voulez. Elle préférerait que je ne voyageasse pas seule, et elle refuse de rece-

voir ma femme de chambre, car elle a horreur de s'entendre adresser la parole par de telles gens. Pouvez-vous me conduire ?

— Si je puis vous conduire, Estelle !…

— Vous le pouvez ?… Alors, ce sera pour après-demain, si vous le voulez bien ; vous payerez tous les frais de ma bourse. Voilà les conditions de votre voyage avec moi.

— Et je dois obéir ? » dis-je.

Ce fut la seule invitation que je reçus pour cette visite, de même que pour toutes les autres. Miss Havisham ne m'écrivait jamais, et je n'avais seulement jamais vu son écriture. Nous partîmes le surlendemain, et nous la trouvâmes dans la chambre où je l'avais vue la première fois. Il est inutile d'ajouter qu'il n'y avait aucun changement à Satis House.

Miss Havisham fut encore plus terriblement affectueuse avec Estelle qu'elle ne l'avait été la dernière fois que je les avais vues ensemble. Je dis le mot avec intention, car il y avait positivement quelque chose de terrible dans l'énergie de ses regards et de ses embrassements. Elle mangeait des yeux la beauté d'Estelle, elle mangeait ses paroles, elle mangeait ses gestes, elle mordait ses doigts tremblants, comme si elle eût dévoré la belle créature qu'elle avait élevée.

Puis d'Estelle, elle reportait les yeux sur moi avec un regard inquisiteur, qui semblait fouiller dans mon cœur et sonder ses blessures.

« Comment agit-elle avec vous, Pip ?… Comment agit-elle avec vous ?… » me demanda-t-elle encore avec son ton brusque et sec de sorcière, même en présence d'Estelle.

Quand, le soir, nous fûmes assis devant son feu brillant, elle fut encore plus pressante. Alors, tenant la main d'Estelle, passive sous son bras et serrée dans la sienne, elle lui arracha, à force de lui rappeler le contenu de ses lettres, les noms et les conditions des hommes qu'elle avait fascinés ; et tout en s'étendant sur ce sujet, avec l'ardeur d'un esprit malade et mortellement blessé, miss Havisham posa son autre main sur sa canne, appuya son menton dessus, et me dévisagea avec ses yeux pâles et brillants. C'était un véritable spectre.

Je vis par tout cela, tout malheureux que j'en étais, et malgré le sens amer de dépendance et même de dégradation que cela éveillait en moi, qu'Estelle était destinée à assouvir la vengeance de miss Havisham sur les hommes, et qu'elle ne me serait pas donnée avant qu'elle ne l'eût satisfaite pendant un certain temps. Je voyais en cela la raison pour laquelle elle m'avait été destinée d'avance. En l'envoyant pour séduire, tourmenter et faire le mal, miss Havisham avait la maligne assurance qu'elle était hors de l'atteinte de tous les admirateurs, et que tous ceux qui parieraient sur ce coup étaient sûrs de perdre. Je vis en cela que moi aussi j'étais tourmenté par une perversion d'ingénuité, quoique le prix me fût réservé. Je vis en cela la raison pour laquelle on me tenait à distance si longtemps, et la raison pour laquelle on me tenait à distance si longtemps, et la raison pour laquelle mon tuteur refusait de se compromettre par la connaissance formelle d'un tel plan. En un mot, je vis en cela miss Havisham telle que je l'avais vue la première fois, et telle que je la voyais devant mes yeux, et je vis en tout cela comme l'ombre de la sombre et malsaine maison dans laquelle sa vie était cachée au soleil.

Les bougies qui éclairaient cette chambre étaient placées dans les branches de candélabres fixées au mur ; elles étaient très élevées et brûlaient avec cette tristesse calme d'une lumière artificielle, dans un air rarement renouvelé. En regardant la pâle lueur qu'elles répandaient, en voyant la pendule arrêtée et les vêtements de noces de miss Havisham flétris, épars sur la table et à terre ; en voyant l'horrible figure de miss Havisham, avec son ombre fantastique, que le feu projetait agrandie sur le mur et sur le plafond, je reconnus en toute chose la confirmation de l'explication à laquelle mon esprit s'était arrêté, répétée de mille manières et retombant sur moi. Mes pensées pénétrèrent dans la grande chambre, de l'autre côté du palier, où la table était servie ; et je vis la même explication écrite dans les toiles d'araignée amoncelées sur tout, dans la marche des araignées sur la nappe, dans les traces des souris qui rentraient, leurs petits cœurs tout en émoi, derrière les panneaux, et dans les groupes des insectes sur le plancher, aussi bien que dans leur manière d'avancer ou de s'arrêter.

Il arriva, à l'occasion de cette visite, que quelques mots piquants s'élevèrent entre Estelle et miss Havisham. C'était la première fois que je voyais une discussion entre elles.

Nous étions assis près du feu, comme je l'ai dit tout à l'heure. Miss Havisham tenait encore le bras d'Estelle passé sous le sien, et elle serrait encore la main d'Estelle dans la sienne, quand Estelle essaya peu à peu de se dégager. Elle avait montré plus d'une fois une impatience hautaine, et avait plutôt enduré cette furieuse affection qu'elle ne l'avait acceptée ou rendue.

« Comment ! dit miss Havisham en jetant sur elle ses yeux étincelants, vous êtes fatiguée de moi ?

— Je ne suis qu'un peu fatiguée de moi-même, répondit Estelle en dégageant son bras, et en s'approchant de la grande cheminée, où elle resta les yeux fixés sur le feu.

— Dites la vérité, ingrate que vous êtes ! s'écria miss Havisham en frappant avec colère le plancher de sa canne ; vous êtes fatiguée de moi ! »

Estelle, avec un grand calme, leva les yeux sur elle, puis elle les rabaissa sur le feu ; son corps gracieux et son charmant visage exprimaient une froide impassibilité devant la colère de l'autre, qui était presque cruelle.

« Cœur de pierre ! s'écria miss Havisham, cœur froid !... froid !...

— Quoi !... dit Estelle en conservant son attitude d'indifférence pendant qu'elle s'appuyait contre la cheminée, et en ne remuant que les yeux, vous me reprochez d'être froide ?... vous !...

— Ne l'êtes-vous pas ? repartit fièrement miss Havisham.

— Vous devriez savoir, dit Estelle, que je suis ce que vous m'avez faite ; prenez-en toutes les louanges et tout le blâme ; prenez-en tout le succès et tout l'insuccès : en un mot, prenez-moi.

— Oh ! regardez-la ! regardez-la !... s'écria miss Havisham avec amertume ; regardez-la ! si dure, si ingrate, dans la maison même où elle a été élevée... où je l'ai pressée sur cette poitrine brisée, alors qu'elle saignait encore, et où je lui ai prodigué des années de tendresse !

— Du moins je n'ai pas pris part au contrat, dit Estelle, car si je savais marcher et parler quand on le fit, c'était tout ce que je

pouvais faire. Mais que voulez-vous dire ? Vous avez été très bonne pour moi, et je vous dois tout… Que voudriez-vous ?

— Votre affection, répliqua l'autre.

— Vous l'avez.

— Je ne l'ai pas, dit miss Havisham.

— Ma mère adoptive, répliqua Estelle sans perdre la grâce aisée de son attitude, sans élever la voix comme faisait l'autre, sans céder jamais ni à la tendresse, ni à la colère ; ma mère adoptive, je vous ai dit que je vous dois tout… Tout ce que je possède est à vous, tout ce que vous m'avez donné, vous pouvez le reprendre. Au-delà je n'ai rien, et si vous me demandez de vous rendre ce que vous ne m'avez jamais donné, mon devoir et ma reconnaissance ne peuvent faire l'impossible.

— Ne lui ai-je jamais donné d'affection ? s'écria miss Havisham en se tournant vers moi avec fureur. Ne lui ai-je jamais donné une affection brûlante, pleine de jalousie en tout temps, et de douleur cuisante, quand elle me parle ainsi ! Qu'elle dise que je suis folle !… qu'elle dise que je suis folle…

— Pourquoi vous appellerai-je folle, repartit Estelle, moi plus que les autres ? Est-il quelqu'un au monde qui sache vos projets à moitié aussi bien que moi ?… est-il quelqu'un au monde qui sache à moitié aussi bien que moi quelle mémoire nette vous avez ?… Moi qui suis restée au même foyer, sur ce petit tabouret qui est encore à côté de vous, à apprendre vos leçons et à lire dans vos yeux, quand votre visage m'étonnait et m'effrayait.

— Leçons et moments bientôt oubliés !… gémit miss Havisham, leçons et moments bien oubliés !…

— Non pas oubliés, repartit Estelle, non pas oubliés, mais recueillis dans ma mémoire… Quand m'avez-vous trouvée sourde à vos enseignements ? quand m'avez-vous trouvée inattentive à vos leçons ?… quand m'avez-vous vue laisser pénétrer ici, dit-elle, en appuyant la main sur son cœur, quelque chose que vous en aviez exclu ?… Soyez juste envers moi.

— Si fière !… si fière !… gémit miss Havisham en rejetant ses cheveux gris à l'aide de ses deux mains.

— Qui m'a appris à être fière ? répondit Estelle, qui me vantait quand j'apprenais ma leçon ?…

— Si dure !… si dure !… gémit miss Havisham avec le même mouvement.

— Qui m'a appris à être dure ? repartit Estelle ; qui me comblait d'éloges quand j'apprenais ma leçon ?…

— Mais être fière et dure envers moi !… cria miss Havisham en étendant ses bras, Estelle !… Estelle !… Estelle !… être fière et dure envers moi !… »

Estelle la considéra pendant un moment avec une sorte d'étonnement calme, mais sans être autrement troublée. Quand ce moment fut passé, elle reporta ses yeux sur le feu.

« Je ne puis comprendre, dit-elle en levant les yeux après un silence, pourquoi vous êtes si peu raisonnable quand je viens vous voir après une aussi longue séparation. Je n'ai jamais oublié vos malheurs et leurs causes ; je ne vous ai jamais été infidèle, ni à vos enseignements non plus ; je n'ai jamais montré de faiblesse dont je puisse me repentir.

— Serait-ce donc de la faiblesse que de me rendre mon amour ? s'écria miss Havisham ; mais oui… oui… elle l'appellerait ainsi !

— Je commence à comprendre, dit Estelle comme en se parlant à elle-même, après une seconde minute d'étonnement calme, et à deviner presque comment cela s'est fait : si vous eussiez élevé votre fille adoptive, dans la sombre retraite de cet appartement, sans jamais lui laisser voir qu'il existait quelque chose comme la lumière du soleil, à laquelle elle n'avait jamais vu une seule fois votre visage ; si vous eussiez fait cela et qu'ensuite, dans un but quelconque, vous eussiez voulu lui faire comprendre la lumière et tout ce qui s'y rattache, vous eussiez été désappointée et mécontente… »

Miss Havisham, sa tête dans sa main, faisait entendre des gémissements étouffés et se balançait sur sa chaise, mais ne faisait pas de réponse.

« Ou, dit Estelle, ce qui eût été plus naturel, si vous lui eussiez appris, dès que vous avez vu poindre son intelligence, avec votre extrême énergie et votre puissance, qu'il existait quelque chose comme la lumière, mais que cette chose devait être son ennemie, sa destructrice, et qu'elle devait toujours se détourner d'elle, car puisqu'elle vous avait flétrie elle ne manquerait pas de la flétrir aussi… si vous eussiez fait cela, et qu'après, dans un but quelconque, vous eussiez voulu l'exposer naturellement à la lumière et qu'elle n'eût pu la supporter, vous eussiez été désappointée et mécontente ?… »

Miss Havisham écoutait ou semblait écouter, car je ne pouvais voir son visage ; mais elle ne fit pas encore de réponse.

« Ainsi, dit Estelle, il faut me prendre telle qu'on m'a faite… Les qualités ne sont pas les miennes et les défauts ne sont pas davantage les miens, mais les deux réunis font un ensemble qui est moi. »

Miss Havisham gisait sur le plancher, je sais à peine comment, au milieu des débris fanés de ses habits de fiancée qui le jonchaient. Je profitai de ce moment – j'en avais cherché un dès le début – pour quitter l'appartement, après avoir recommandé par un geste à Estelle de prendre soin de miss Havisham. Quand je sortis, Estelle était encore debout devant la grande cheminée, exactement comme elle était restée pendant toute cette scène.

Les cheveux de miss Havisham étaient épars sur le plancher, parmi les restes de ses vêtements de mariée. C'était un spectacle navrant à contempler.

Aussi est-ce le cœur oppressé que je marchai pendant une heure et plus à la lueur des étoiles, dans la cour, dans la brasserie et dans le jardin en ruines. Quand à la fin j'eus le courage de revenir dans la chambre, je trouvai Estelle assise aux genoux de miss Havisham, faisant quelques points à l'un de ces vieux objets de toilette qui tombaient en pièces, et qui m'ont souvent rappelé depuis les guenilles fanées des vieilles bannières que j'ai vues pendues dans les cathédrales. Ensuite, Estelle et moi nous jouâmes aux cartes comme autrefois ; seulement, nous étions forts maintenant, et nous jouions aux jeux français. La soirée se passa ainsi, et je gagnai mon lit.

Je couchai dans le bâtiment séparé, de l'autre côté de la cour. C'était la première fois que je couchais à Satis Hous, et le sommeil refusa de venir me visiter. Mille fois je vis miss Havisham.

Elle était tantôt d'un côté de mon oreiller, tantôt de l'autre, au pied du lit, à la tête, derrière la porte entrouverte du cabinet de toilette, dans le cabinet de toilette, dans la chambre au-dessus, dans la chambre au-dessous… partout. À la fin, quand la nuit lente à passer, atteignit deux heures, je sentis que je ne pouvais plus absolument supporter de rester couché en ce lieu et qu'il valait mieux me lever. Je me levai donc, je m'habillai, et, traversant la cour, je passai par le long couloir en pierres, avec l'intention de gagner la cour extérieure et de m'y promener pour tâcher de soulager mon esprit. Mais je ne fus pas plutôt dans le couloir que j'éteignis ma lumière, car je vis miss Havisham s'y promener comme un fantôme, en faisant entendre un faible cri. Je la suivis à distance, et je la vis monter l'escalier. Elle tenait à la main une chandelle qu'elle avait sans doute prise dans l'un des candélabres de sa chambre. C'était vraiment fantastique à contempler à la lumière. Étant resté au bas de l'escalier, je sentais l'air renfermé de la salle du festin, sans pouvoir voir miss Havisham ouvrir la porte, et je l'entendais marcher là, puis retourner à sa chambre, et revenir dans la première pièce sans jamais cesser son petit cri. Un moment après, j'essayai dans l'obscurité de sortir ou de retourner sur mes pas, mais je ne pus faire ni l'un ni l'autre, jusqu'à ce que quelques rayons de lumière pénétrant à l'intérieur me permissent de voir où je posais les mains. Pendant tout le temps que je mis à descendre l'escalier, j'entendais ses pas, je voyais la lumière passer au-dessus, et j'entendais sans cesse son petit cri.

Avant notre départ, le lendemain, il ne fut plus question du différend qui s'était élevé entre elle et Estelle, et il n'en fut plus jamais question dans aucune autre occasion. Il y eut cependant quatre occasions semblables, si je m'en souviens bien. Je n'ai jamais non plus remarqué le moindre changement dans les ma-

nières de miss Havisham vis-à-vis d'Estelle, si ce n'est qu'il y avait quelque chose comme de la crainte mêlée à sa tendresse emportée.

Il m'est impossible de tourner cette première page de ma vie, sans y mettre le nom de Bentley Drummle ; sans cela, c'est avec joie que je n'en parlerais pas.

En une certaine occasion, le club des Pinsons était réuni en grand nombre ; les bons sentiments roulaient comme de coutume, c'est-à-dire que personne ne s'accordait ; le pinson-président rappelait le Bocage à l'ordre. Drummle n'avait pas encore porté de toast à une dame, ainsi que le voulait la constitution de la société, et c'était le tour de cette brute ce jour-là. Il m'avait semblé le voir me narguer de son vilain rire, pendant que les carafes circulaient ; comme il n'y avait aucune sympathie entre nous, cela pouvait bien être et ne m'étonnait pas : mais quelle fut ma surprise et mon indignation quand il invita la compagnie à porter un toast à Estelle !

« Estelle, qui ? dis-je.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? repartit Drummle.

— Estelle, d'où ? dis-je. Vous êtes obligé de le dire. »

Et, de fait, il était obligé de le dire, en sa qualité de Pinson.

« De Richmond, messieurs, dit Drummle, et c'est une beauté sans égale.

— Est-ce qu'il sait ce que c'est qu'une beauté sans égale, ce misérable idiot ? dis-je à l'oreille d'Herbert.

— Je connais cette dame, dit Herbert par-dessus la table, quand on eut fait honneur au toast.

— Vraiment ? dit Drummle, ô Seigneur ! »

C'était la seule réplique, à l'exception du bruit des verres et des assiettes que cette épaisse créature était capable de faire, mais j'en fus tout aussi irrité que si elle eût été pétrie d'esprit. Je me levai aussitôt de ma place, et dis que je ne pouvais m'empêcher de regarder comme une impudence de la part de l'honorable « pinson de venir devant le Bocage », – nous nous servions fréquemment de cette expression, « venir devant le Bocage » comme d'une tournure parlementaire convenable ; – devant le Bocage, proposer la santé d'une dame sur le compte de laquelle il ne savait rien du tout. Là-dessus, M. Drummle se leva et demanda ce que je voulais dire par ces paroles. Ce à quoi je répondis, sans plus d'explications, que sans doute il savait où l'on me trouvait.

Si après cela il était possible, dans un pays chrétien, de se passer de sang, était une question sur laquelle les pinsons n'étaient pas d'accord. Le débat devint même si vif, qu'au moins six des plus honorables membres dirent à six autres, pendant la discussion, que sans doute ils savaient où on les trouvait. Cependant il fut décidé à la fin, le Bocage était une cour d'honneur, que si M. Drummle apportait le plus léger certificat de la dame, constatant qu'il avait l'honneur de la connaître, M. Pip exprimerait ses regrets comme gentleman et comme pinson, de s'être laissé emporter à une ardeur qui… On convint que la pièce devait être produite le lendemain, dans la crainte que notre honneur se refroidît pendant le délai ; et, le lendemain, Drummle arriva avec un petit mot poli de la main d'Estelle, dans lequel elle avouait qu'elle

avait eu l'honneur de danser plusieurs fois avec lui. Cela ne me laissait d'autre ressource que de regretter de m'être laissé emporter par une ardeur qui… et surtout de répudier comme insoutenable l'idée qu'on pouvait me trouver quelque part. Drummle et moi, nous restâmes à nous regarder l'un l'autre, sans rien dire pendant l'heure que dura la contestation dans laquelle le Bocage était engagé. Finalement, on déclara que la motion tendant à la reprise du bon accord était votée à une immense majorité.

J'en parle ici légèrement, mais ce ne fut pas une petite affaire pour moi, car je ne puis exprimer exactement quelle peine je ressentis en pensant qu'Estelle montrât la moindre faveur à un individu si méprisable, si lourd, si maladroit, si stupide et si inférieur. À l'heure qu'il est, je crois pouvoir attribuer à quelque pur sentiment de générosité et de désintéressement, qui se mêlait à mon amour pour elle, d'avoir pu endurer l'idée qu'elle s'appuyait sur cet animal. Sans doute, j'aurais souffert de n'importe quelle préférence, mais un objet plus digne m'aurait causé une autre espèce de tristesse et un degré de chagrin différent.

Il me fut facile de découvrir, et je découvris bientôt que Drummle avait commencé ses assiduités auprès d'elle, et qu'elle lui avait permis d'agir ainsi. Pendant un certain temps, il fut toujours à sa poursuite, et lui et moi, nous nous rencontrions chaque jour, et il s'obstinait d'une façon stupide, et Estelle le retenait, soit en l'encourageant, soit en le décourageant, tantôt le flattant presque, tantôt le méprisant ouvertement, quelquefois ayant l'air de le connaître très bien, d'autres fois se souvenant à peine qui il était.

L'araignée, comme l'appelait M. Jaggers, était accoutumée à attendre, et elle avait la patience de sa race. Ajoutez à cela qu'il

avait une confiance stupide dans son argent et dans la haute position de sa famille qui, quelquefois, lui était d'un grand secours, en lui tenant lieu de concentration et de but déterminé. Ainsi l'araignée, tout en épiant de près Estelle, épiait plusieurs insectes plus brillants, et souvent elle se détortillait et tombait à propos sur une autre proie.

À un certain bal, à Richmond, il y avait alors des bals presque partout, où Estelle avait éclipsé toutes les autres beautés, cet absurde Drummle s'attacha tellement à elle, et avec tant de tolérance de sa part, que je résolus d'en dire quelques mots à Estelle. Je saisis la première occasion qui se présenta. Ce fut pendant qu'elle attendait Mrs Brandley pour s'en aller. Elle était assise seule au milieu des fleurs, prête à partir. J'étais avec elle, car presque toujours je les conduisais dans ces réunions, et je les ramenais jusque chez elles.

« Êtes-vous fatiguée, Estelle ?

— Assez, Pip.

— Vous devez l'être.

— Dites plutôt que je ne devrais pas l'être, car j'ai à écrire ma lettre pour Satis House avant de me coucher.

— Pour en revenir à votre triomphe de ce soir, dis-je, c'est assurément un très pauvre triomphe, Estelle.

— Que voulez-vous dire ?... Je ne sais pas s'il y a eu quelque triomphe ce soir.

— Estelle, dis-je, jetez les yeux sur cet individu qui nous regarde dans le coin là-bas.

— Pourquoi le regarderais-je ? répondit Estelle en fixant les yeux sur moi au lieu de le regarder. Qu'y a-t-il dans cet individu du coin là-bas, pour me servir de vos paroles, que j'aie besoin de voir ?

— En effet, c'est justement la question que je voulais vous faire, car il a voltigé autour de vous pendant toute la soirée.

— Les papillons de nuit et toutes sortes de vilaines bêtes, répondit Estelle en jetant un regard de son côté, voltigent autour d'une chandelle allumée : la chandelle peut-elle l'empêcher ?

— Non, dis-je ; mais Estelle ne peut-elle l'empêcher, elle ?…

— Eh bien, dit-elle en riant, après un moment, peut-être… oui… comme vous voudrez…

— Mais, Estelle, laissez-moi parler. Cela me rend malheureux de vous voir encourager un homme aussi généralement méprisé que Drummle… Vous savez qu'il est méprisé ?

— Eh bien ? dit-elle.

— Vous savez qu'il est commun au dedans comme au dehors ; que c'est un individu d'un mauvais caractère, bas et stupide.

— Eh bien ? dit-elle.

— Vous savez qu'il n'a d'autre recommandation que son argent et une ridicule lignée d'ancêtres insignifiants, n'est-ce pas ?

— Eh bien ? » dit-elle encore.

Et chaque fois qu'elle disait ce mot, elle ouvrait ses jolis yeux plus grands.

Afin de vaincre la difficulté et de me débarrasser de ce monosyllabe, je m'en emparai et dis avec chaleur :

« Eh bien ! cela me rend malheureux. »

En ce moment, si j'avais pu croire qu'elle favorisât Drummle avec l'idée de me rendre malheureux, moi, j'aurais eu le cœur moins navré ; mais, selon sa manière habituelle, elle me mit si entièrement hors de la question, que je ne pouvais rien croire de la sorte.

« Pip, dit Estelle en promenant ses yeux autour de la chambre, ne vous effrayez pas de cet effet sur vous, cela peut avoir le même effet sur d'autres, et peut-être faut-il que ce soit ainsi, cela ne vaut pas la peine de discuter.

— Oui, dis-je, parce que je ne peux pas supporter qu'on dise : Elle répand ses grâces et ses charmes sur un rustre, le plus vil de tous.

— Je puis bien le supporter, moi, dit Estelle.

— Oh ! ne soyez pas si fière, Estelle et si inflexible.

— Il m'appelle fière et inflexible, dit Estelle en ouvrant ses mains, et il me reproche de m'abaisser pour un rustre !

— Sans doute vous le faites ! dis-je un peu vivement ; car je vous ai vue lui adresser des regards et des sourires, ce soir même, comme jamais vous ne m'en adressez à moi.

— Voulez-vous donc, dit Estelle, en se tournant tout à coup avec un regard fixe et sérieux, sinon fâché, que je vous trompe et que je vous tende des pièges !

— Le trompez-vous et lui tendez-vous des pièges, Estelle ?

— Oui, à lui et à beaucoup d'autres, à tous, excepté à vous. Voici Mrs Brandley, je n'en dirai pas davantage… »

. . . . . .

Et maintenant que j'ai rempli ce chapitre du sujet qui remplissait aussi mon cœur et le fait souffrir encore, je passe à l'événement qui me menaçait depuis longtemps, événement qui avait commencé à se préparer avant que je susse qu'il y avait une Estelle au monde, et dans les jours où son intelligence de baby commençait à être faussée par les principes destructifs de miss Havisham.

Dans le conte oriental, la lourde dalle qui doit un jour tomber sur le trône dans l'enivrement de la victoire, est lentement extraite de la carrière ; le souterrain que doit traverser la corde pour amener ce gros bloc à sa place est lentement creusé à travers plusieurs lieues de roc ; la pierre est lentement soulevée et fixée à la voûte ; la corde y est passée et tirée lentement à travers la voie creusée jusqu'au grand anneau de fer. Tout est prêt après des peines infinies, et, l'heure arrivée, le sultan est éveillé dans le silence de la nuit, et la hache aiguisée qui doit séparer la corde du grand anneau de fer est dans sa main, il en frappe un coup, la corde est coupée, s'en va au loin, et la voûte tombe. De même pour moi : tout ce qui de près ou de loin devait concourir au dénouement inévitable, avait été accompli. En un instant le coup fut frappé, et le faîte de mes belles illusions s'écroula sur moi !

q

Chapitre 10

J'avais vingt-trois ans, et pas un seul mot n'était venu m'éclairer sur mes espérances, et mon vingt-troisième anniversaire était passé depuis une semaine. Il y avait plus d'un an que nous avions quitté l'Hôtel Barnard. Nous habitions dans le quartier du Temple, nos chambres donnaient sur la rivière.

M. Pocket et moi nous avions depuis quelque temps cessé nos relations primitives, bien que nous continuassions à être dans les meilleurs termes. Malgré mon inhabileté à m'occuper de quelque chose, inhabileté qui venait, je l'espère, de la manière incomplète et irrégulière avec laquelle je disposais de mes ressources, j'avais du goût pour la lecture, et je lisais régulièrement un certain nombre d'heures par jour. L'affaire d'Herbert allait de mieux en mieux, et tout continuait à marcher pour moi, comme je l'ai dit à la fin du dernier chapitre.

Les affaires d'Herbert l'avaient envoyé à Marseille. J'étais seul, et je me trouvais tout triste d'être seul. Découragé et inquiet, espérant depuis longtemps que le lendemain ou la semaine suivante éclairerait ma route, et depuis longtemps toujours désappointé, je ressentais avec tristesse l'absence du joyeux visage et de la réplique toujours prête de mon ami.

Il faisait un temps affreux, orageux et humide, et la boue, la boue, l'affreuse boue était épaisse dans toutes les rues. Depuis plusieurs jours, un immense voile de plomb s'était appesanti sur Londres, venant de l'Est, et il s'étendait sans cesse, comme si dans l'Est il y avait une éternité de nuages et de vents. Si furieuses avaient été les bouffées de la tempête, que les hautes constructions de la ville avaient eu le plomb arraché de leurs toi-

tures. Dans la campagne, des arbres avaient été déracinés et des ailes de moulin emportées. De tristes nouvelles arrivaient de la côte, on annonçait des naufrages et des morts. De violentes pluies avaient accompagné ces rafales de vent. Le jour qui finissait, au moment où je m'asseyais pour lire, avait été le plus terrible de tous.

Des changements ont été faits dans cette partie du Temple depuis cette époque, et il ne présente pas aujourd'hui l'aspect isolé qu'il avait alors, il n'est pas non plus aussi exposé à la rivière. Nous demeurions au dernier étage, et le vent, en remontant la rivière, faisait trembler notre maison cette nuit-là, comme des décharges de canon ou les brisants de la mer. Quand la pluie s'en mêla et vint fouetter contre les fenêtres, je pensai, en levant les yeux et en les voyant remuer, que j'aurais pu facilement me figurer être dans un phare battu par l'orage. Par moments, la fumée retombait dans la cheminée, comme si elle ne pouvait se décider à sortir par un temps pareil, et quand j'ouvris les portes pour regarder dans l'escalier, je vis que les lampes étaient éteintes, et quand je reformais un abat-jour de mes mains pour regarder à travers les fenêtres noires (il était impossible de les ouvrir si peu que ce fût), je vis que les lampes de la cour l'étaient également, et les réverbères, sur les ponts et sur les quais, vacillaient, et les feux de charbon dans les bateaux, sur la rivière, étaient emportés par le vent, comme des éclats de fer rouge dans la pluie.

Je lisais, ayant ma montre posée devant moi sur la table, et m'étais proposé de fermer mon livre à onze heures, comme d'habitude. J'entendis Saint-Paul et toutes les églises de la Cité, les unes avant, les unes en même temps, les autres après, sonner cette heure. Le son luttait contre le vent, qui l'entrecoupait, et

j'écoutais cette lutte, quand soudain j'entendis des pas dans l'escalier.

Je ne sais quel mouvement d'inexplicable folie me fit tressaillir, et trouver un affreux rapport entre ces pas et celui de ma sœur morte… mais, peu importe : cela se passa aussitôt. J'écoutai de nouveau, et j'entendis le bruit des pas qui se rapprochait. Me souvenant alors que les lampes de l'escalier étaient éteintes, je pris la mienne et sortis sur le carré. Celui qui montait s'était arrêté en voyant ma lampe, car tout était tranquille.

« Il y a quelqu'un en bas, n'est-ce pas ? criai-je en cherchant à voir.

— Oui, répondit une voix sortant de l'obscurité.

— À quel étage allez-vous ?

— Au dernier, chez M. Pip.

— C'est mon nom… Vous ne m'apportez pas de mauvaises nouvelles ?

— Non, aucune mauvaise nouvelle », répondit la voix.

Et l'homme continua à monter.

Je me tenais sur l'escalier avec ma lampe au dehors de la rampe, et il passa bientôt sous sa lumière. C'était une lampe à abat-jour, faite pour n'éclairer que le livre, et son cercle de lumière était très restreint, de sorte que l'homme qui montait l'escalier ne fit qu'y apparaître un moment et rentrer aussitôt dans l'obscurité. Mais ce moment m'avait suffi pour voir un visage qui m'était étranger, et qui me regardait d'un air satisfait et heureux de me voir.

Changeant la lampe de place à mesure que l'homme avançait, je vis qu'il était chaudement, mais grossièrement vêtu, comme quelqu'un qui a l'habitude de voyager sur mer ; qu'il avait de long cheveux gris, qu'il pouvait avoir environ soixante ans, que c'était un homme robuste et solide sur ses jambes, et qu'il était bruni et endurci par les injures du temps. Lorsqu'il arriva à l'avant-dernière marche, et que la lumière de ma lampe nous éclaira tous les deux, je vis avec une sorte d'étonnement stupide qu'il me tendait ses deux mains.

« Que voulez-vous, je vous prie ? lui demandai-je.

— Ce que je veux, reprit-il. Ah ! oui… je vais vous le dire, si vous le permettez.

— Voulez-vous entrer ?…

— Oui, répondit-il ; je désire entrer, monsieur. »

Je lui avais fait cette question d'une façon peu hospitalière, car j'étais encore sous l'impression de la joie et de la satisfaction qui brillaient sur son visage lorsqu'il m'avait reconnu, et je m'imaginais que cela semblait impliquer qu'il s'attendait à m'y voir répondre. Je le conduisis dans la chambre que je venais de quitter, et, ayant posé la lampe sur la table, je lui demandai le plus poliment possible de vouloir bien s'expliquer.

Il regarda autour de lui d'un air vraiment étrange, d'un air de plaisir extrême, comme s'il avait quelque raison de s'intéresser aux choses qu'il admirait ; puis il ôta son chapeau et un pardessus d'étoffe grossière. Alors, je vis que sa tête était chauve et ridée, et que ses longs cheveux gris poussaient seulement sur les côtés ; mais je ne voyais rien qui me l'expliquât le moins du

monde, au contraire. Un moment après, je le vis qui me tendait encore une fois ses deux mains.

« Que voulez-vous dire ? » demandai-je, supposant que c'était un fou.

Il cessa un instant de me regarder, et passa lentement sa main droite sur sa tête.

« C'est un grand désappointement pour un homme, dit-il d'une voix rude et cassée, qui a désiré si longtemps ce moment et qui est venu de si loin… Mais il ne faut pas vous blâmer pour cela, ni blâmer personne de nous. Je vais parler dans une demi-minute… Donnez-moi une demi-minute, s'il vous plaît. »

Il s'assit dans une chaise placée devant le feu, et se couvrit le front de sa large main calleuse. Je le regardais avec attention, et je me reculais un peu pour le voir à distance ; mais je ne le reconnaissais pas.

« Il n'y a personne ici, n'est-ce pas ? dit-il en regardant par-dessus son épaule, n'est-ce pas ?

— Pourquoi, vous qui m'êtes étranger et qui entrez pour la première fois chez moi, à pareille heure, pourquoi me faites-vous cette question ? lui dis-je.

— Vous êtes un malin, répondit-il en secouant la tête avec un ton d'affection que je ne pouvais comprendre et qui m'exaspérait. Je suis bien aise que vous soyez devenu malin ! Mais n'essayez pas de me tromper, vous seriez fâché de l'avoir fait ! »

J'abandonnai l'intention qu'il avait devinée, car je venais à ce moment de le reconnaître ! Je ne pouvais me rappeler aucun de

ses traits, et pourtant je le reconnaissais ! Car si le vent et la pluie avaient chassé les années qui s'étaient écoulées depuis et dispersé tous les objets qui nous entouraient lors de notre rencontre, pour nous ramener au cimetière où nous nous étions rencontrés, dans des situations bien différentes, je n'aurais pas pu reconnaître mon forçat plus distinctement que je le reconnaissais, en le voyant assis dans le fauteuil près du feu. Il n'était pas nécessaire qu'il tirât une lime de sa poche et qu'il me la montrât… qu'il ôtât le mouchoir de son cou pour le rouler autour de sa tête… il n'était pas nécessaire qu'il se serrât avec ses deux bras et qu'il fît en frissonnant le tour de la chambre, en se retournant vers moi pour tâcher de se faire reconnaître… Je l'avais reconnu avant qu'il ne m'aidât par aucun de ces signes, bien qu'un instant auparavant je n'eusse pas le moindre soupçon sur son identité.

Il revint à l'endroit où je me trouvais, et il me tendit encore ses deux mains. Ne sachant que faire, car dans mon étonnement j'avais perdu mon sang-froid, je lui abandonnai mes mains avec répugnance. Il les serra cordialement, les porta à ses lèvres, les baisa et les retint encore.

« Vous avez noblement agi, mon cher ami, dit-il ; brave Pip !… Et je ne l'ai jamais oublié ! »

Il fit un mouvement comme s'il allait m'embrasser, mais je posai une main sur sa poitrine et je le repoussai.

« Arrêtez ! dis-je, modérez-vous ! Si vous êtes reconnaissant de ce que j'ai fait pour vous quand je n'étais qu'un enfant, j'espère que, pour me montrer votre reconnaissance, vous avez modifié votre genre de vie. Si vous êtes venu ici pour me remercier, cela n'était pas nécessaire. Cependant vous m'avez découvert, il

doit y avoir quelque chose de bon dans le sentiment qui vous a conduit ici, et je ne vous repousserai pas, mais assurément vous devez comprendre que je… »

Mon attention était tellement éveillée par la singularité de ses regards fixés sur moi, que les mots moururent sur mes lèvres.

« Vous disiez, fit-il observer quand nous nous fûmes toisés en silence, qu'assurément je dois comprendre… que dois-je assurément comprendre ?

— Que je ne puis désirer renouveler connaissance avec vous, dans les circonstances différentes dans lesquelles je me trouve. Je suis aise de croire que vous vous êtes repenti, et que vous êtes devenu meilleur… je suis aise de vous le dire… je suis aise que vous ayez pensé que je méritais d'être remercié et que vous soyez venu me remercier ; mais nos routes dans la vie sont différentes. Cependant vous êtes mouillé et vous paraissez fatigué, voulez-vous boire quelque chose avant de partir ? »

Il avait replacé son mouchoir à son cou, et n'avait cessé de m'observer en en mordant un long bout.

« Je pense, répondit-il en conservant le bout du mouchoir dans sa bouche, et sans cesser de m'observer, que je veux bien boire, merci, avant de m'en aller. »

Il y avait un plateau tout prêt sur un des bouts de la table ; je l'approchai du feu et lui demandai ce qu'il voulait boire. Il toucha l'une des bouteilles, sans regarder ni parler, et je lui fis un grog chaud au rhum. J'essayai, en le préparant, d'empêcher ma main de trembler ; mais je ne cessais de le voir, appuyé sur le dos de sa chaise, avec le long bout de son mouchoir évidemment oublié

entre ses dents, et son regard m'empêchait de maîtriser ma main. Quand enfin je lui tendis le verre, je vis avec un nouvel étonnement que ses yeux étaient remplis de larmes.

Jusqu'à ce moment, je n'avais pas cherché à cacher mon désir de le voir partir ; mais je fus attendri pas son émotion, et j'eus un moment de remords.

« J'espère, dis-je en versant vivement quelque chose pour moi dans un verre, et en approchant une chaise de la table, que vous ne pensez plus que je vous ai parlé rudement tout à l'heure ; je n'en avais pas l'intention, et je le regrette si je l'ai fait. Je veux vous savoir content et heureux. »

Comme je portais le verre à mes lèvres, il regarda avec surprise le bout de son mouchoir, qui tomba de sa bouche quand il l'ouvrit et me tendit les mains. Je lui donnai les miennes. Alors il but et passa sa main sur ses yeux et sur son front.

« Comment vivez-vous ? demandai-je.

— J'ai été fermier, éleveur de moutons, et j'ai fait beaucoup d'autres commerces dans le Nouveau-Monde, dit-il, bien loin d'ici… au-delà des mers.

— J'espère que vous avez réussi ?

— J'ai merveilleusement réussi. Bien d'autres, de ceux qui sont partis avec moi ont réussi également bien ; mais aucun n'a réussi comme moi, je suis connu pour cela.

— Je suis aise de l'apprendre.

— J'espérais vous entendre parler ainsi, mon cher ami. »

Sans m'arrêter à chercher à comprendre le sens de ces paroles, ni le ton avec lequel il les disait, je passai à un sujet qui venait de se présenter à mon esprit.

« Avez-vous revu un messager que vous m'avez envoyé ? demandai-je, depuis qu'il a rempli votre commission ?

— Jamais… Je n'y tiens pas.

— Il m'a fidèlement apporté les deux billets d'une livre ; j'étais un pauvre enfant alors, comme vous savez, et pour un pauvre enfant, c'était une petite fortune. Mais, comme vous, j'ai réussi depuis ce temps-là. Laissez-moi vous les rendre ; vous pourrez les donner à quelque autre enfant. »

Je tirai ma bourse de ma poche.

Il suivit mes mouvements, pendant que je mettais ma bourse sur la table et que je tirais les deux billets d'une livre qu'elle contenait. Ils étaient neufs et propres. Je les dépliai et les lui tendis. Tout en continuant à me regarder, il les plaça l'un sur l'autre, les plia pendant longtemps, les tordit, les alluma à la lampe, et en laissa tomber les cendres sur le plateau.

« Puis-je m'enhardir, dit-il alors, avec un sourire qui ressemblait à une grimace, et une grimace qui ressemblait à un sourire, à vous demander comment vous avez réussi depuis que nous nous sommes rencontrés dans les marais glacés de là-bas.

— Comment ?…

— Ah ! »

Il vida son verre, se leva, et se tint debout auprès du feu, avec sa lourde main brunie, posée sur le manteau de la cheminée. Il

mit un pied sur les barres de la grille, pour le chauffer et le sécher, et le soulier humide commença à fumer ; mais il n'y fit pas plus d'attention qu'au feu, et ne cessa pas de me regarder fixement. C'est alors seulement que je commençais à trembler.

Quand mes lèvres s'ouvrirent pour former quelques mots, le son ne put sortir, et je fis un effort pour lui dire, bien que je ne pusse le faire distinctement, que j'avais été choisi pour hériter de quelque bien.

« Une simple vermine comme moi peut-elle demander quel genre de bien ? dit-il.

— Je ne sais pas, balbutiai-je.

— Une simple vermine peut-elle demander à qui est ce bien ? dit-il.

— Je ne sais pas, balbutiai-je encore.

— Pourrais-je deviner ? dit le forçat. Voyons… sur votre revenu depuis que vous avez atteint votre majorité, mettons comme premier chiffre cinq ? »

Mon cœur battait inégalement comme un lourd marteau. Je me levai de ma chaise et posai ma main sur son dossier, en le regardant avec avidité.

« Venons au tuteur, continua-t-il ; il doit y avoir eu un tuteur, ou quelque chose d'approchant, pendant votre minorité, quelque homme de loi peut-être. La première lettre du nom de cet homme de loi ne serait-elle pas un J ? »

Toute la vérité de ma position fondit sur moi comme la foudre ; et ses déceptions, ses dangers, ses hontes et ses consé-

quences de toutes sortes, arrivèrent en si grand nombre, que j'en fus renversé, et que je fus obligé de faire des efforts inouïs pour retrouver ma respiration.

« Mettons, reprit-il, que celui qui emploie l'homme de loi, dont le nom commence par un J, et pourrait bien être Jaggers, mettons, dis-je, qu'il soit arrivé à Portsmouth, qu'il y ait débarqué, et qu'il ait voulu venir vous voir… Vous me demandiez tout à l'heure comment je vous avais découvert… Voilà comment je vous ai découvert… J'ai écrit de Portsmouth à une personne de Londres pour avoir votre adresse ; le nom de cette personne, disons-le, est Wemmick. »

Je n'aurais pu prononcer un seul mot, quand il se fût agi de sauver ma vie. Je me tenais debout, une main sur le dos de la chaise, et l'autre sur ma poitrine ; il me semblait que je suffoquais. Je le regardais avec terreur. Bientôt je me cramponnai à la chaise, car la chambre commençait à danser et à tourner. Il me prit, me porta sur le sofa, m'étendit sur les coussins et plia un genou devant moi, approchant le visage que je reconnaissais bien maintenant, et qui me faisait trembler, tout près du mien.

— Oui, Pip, mon cher ami, j'ai fait de vous un gentleman !… C'est moi qui ai tout fait ! J'ai juré ce jour-là que lorsque je gagnerais une guinée, cette guinée serait à vous… J'ai juré plus tard que si, en spéculant, je devenais riche, vous seriez riche… J'ai mené la vie dure afin qu'elle soit douce pour vous… J'ai travaillé ferme, afin que vous n'eussiez pas besoin de travailler… Je ne vous dis pas cela pour que vous m'ayez de l'obligation… Non, pas le moins du monde… Je le dis pour que vous sachiez que ce chien méprisable et pourchassé qui vous doit la vie s'est élevé au point

de pouvoir faire un gentleman. Oui, un gentleman, car vous l'êtes, mon cher Pip !... »

L'horreur que j'éprouvais pour cet homme, la terreur que j'éprouvais à sa vue, la répugnance avec laquelle je m'éloignais de lui n'auraient pas été plus grandes, si c'eût été une bête féroce.

« Voyez, Pip, je suis votre second père... vous êtes mon fils... plus qu'un fils pour moi !... Je n'ai mis de l'argent de côté que pour que vous le dépensiez... Quand je gardais les moutons dans une hutte solitaire, ne voyant d'autres visages que des visages de moutons, si bien que j'oubliais comment étaient faits les visages d'hommes ou de femmes ; je voyais le vôtre... Souvent je laissais tomber mon couteau en mangeant dans ma hutte, et je disais : « Voilà encore le garçon qui me regarde pendant que je bois et mange. » Je vous ai souvent vu là, aussi clairement que je vous ai vu jadis dans les marais brumeux. « Que Dieu me fasse mourir ! » disais-je chaque fois ; et je sortais en plein air pour le dire à ciel ouvert, « si je ne fais pas un gentleman de ce garçon, le jour où j'aurai ma liberté et de l'argent ! » Voyez, l'appartement que vous habitez n'est-il pas meublé comme pour un lord ? Ah ! les lords !... Vous pouvez parier de l'argent avec eux car vous en avez plus qu'eux ! »

Dans sa chaleur et son triomphe, malgré qu'il sût que je m'étais presque trouvé mal, il ne remarqua pas quel accueil je faisais à ses discours. C'était la seule consolation que j'eusse.

« Voyez, continua-t-il en prenant ma montre dans ma poche, et examinant une des bagues que j'avais aux doigts, pendant que je fuyais son contact comme s'il eût été un serpent ; une montre en or, et une belle encore ! Voilà qui est d'un gentleman,

j'espère ! Un diamant entouré de rubis ; voilà qui est d'un gentleman, j'espère !... Voyez quel linge beau et fin !... Quels habits !... Il n'y a pas mieux !... Et des livres aussi, dit-il en promenant ses yeux autour de la chambre, par centaines sur des rayons !... Et vous les lisez, n'est-ce pas ? J'ai vu que vous aviez lu quand je suis entré, ha !... ha !... ha !... Vous me les lirez, cher ami, vous me les lirez ! Et s'ils sont écrits en langue étrangère que je ne comprenne pas, j'en serai tout aussi fier que si je les comprenais. »

Il prit encore une fois mes mains et les porta à ses lèvres pendant que mon sang se glaçait dans mes veines.

Est-ce que cela vous gêne que je parle, Pip ? dit-il après avoir passé encore une fois sa manche sur ses yeux et sur son front pendant qu'il se faisait dans sa gorge ce bruit d'horloge dont je me souvenais si bien. Et il me paraissait encore plus horrible dans cet état de surexcitation. Vous ne pouvez mieux faire que de vous tenir tranquille, mon cher ami, vous n'avez pas souhaité ce moment, comme moi je l'ai souhaité, vous n'y étiez pas préparé comme j'y étais. Mais n'avez-vous jamais pensé que ce pouvait être moi ?

— Oh ! non ! non ! répondis-je. Jamais !... jamais !...

— Eh bien ! vous le voyez, c'est moi et moi seul qui ai tout fait ; personne ne s'en est mêlé que moi et M. Jaggers.

— Personne autre ? demandai-je.

— Non, dit-il d'un air surpris, qui donc cela serait-il ? Eh ! mon cher enfant, comme vous avez bon air ! Il y a de beaux yeux quelque part... Eh ! n'est-ce pas qu'il y a quelque part de beaux yeux auxquels vous aimez à penser ? »

Ô Estelle !… Estelle !…

« Ils seront à vous, mon cher enfant, si l'argent peut vous les procurer. Non qu'un gentleman comme vous, posé comme vous, ne puisse les obtenir par lui-même, mais l'argent vous aidera ! Il faut que je finisse ce que j'étais en train de vous dire, cher garçon. Dans cette hutte et par mon travail, j'eus de l'argent que mon maître me laissa (il avait été comme moi, et il mourut) ; j'eus ma liberté et je travaillai pour mon compte. Tout ce que je tentai, je le tentai pour vous… Que Dieu me détruise si ce que je tentais n'était pas pour vous ! Tout réussit merveilleusement. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis renommé pour cela. C'est l'argent qu'on m'avait laissé et les gains de la première année que j'envoyais à M. Jaggers, le tout pour vous, quand, d'après les instructions contenues dans ma lettre, il est allé vous chercher. »

Oh ! mieux eût valu qu'il ne fût jamais venu ! qu'il m'eût laissé à la forge. J'étais loin d'être content, et pourtant, comparativement, j'étais heureux !

« Et alors, mon cher ami, ce fut une récompense pour moi de savoir en secret que je faisais un gentleman. Les maudits chevaux des colons pouvaient lancer la poussière sur moi pendant que je marchais. Que me disais-je ? Je me disais : « Je fais un gentleman meilleur que vous ne le serez jamais ! » Quand l'un d'eux disait à un autre : « C'était un forçat il y a quelques années, et c'est aujourd'hui un individu aussi grossier et ignorant qu'il est heureux. » Que disais-je ? Je me disais : « Si je ne suis pas un gentleman, et si je n'ai pas d'instruction, je possède quelqu'un qui l'est et qui en a. Vous tous, vous possédez des troupeaux et de la terre. Qui de vous possède un gentleman élevé à Londres ?… » Voilà comme je me suis soutenu, et voilà comme je me suis mis dans

l'idée que je viendrais certainement un jour voir mon cher enfant, et me faire connaître à lui, devant son propre foyer. »

Il appuya ses mains sur mon épaule… Je tremblais à la pensée que peut-être sa main était tachée de sang.

« Cela n'était pas chose facile pour moi, Pip, de quitter ces pays là-bas, et cela n'était pas sûr non plus, mais je tins bon ; et plus c'était difficile, plus je tins bon, car j'étais résolu, et je l'avais dans l'esprit. Enfin j'ai réussi, mon cher enfant, j'ai réussi ! »

J'essayai de mettre de l'ordre dans mes idées, mais j'étais comme foudroyé. Pendant toute cette scène j'avais cru entendre plutôt le vent et la pluie que mon interlocuteur ; maintenant encore je ne pouvais séparer sa voix de leurs voix, quoique celles-ci se fissent entendre et que la sienne gardât le silence.

« Où allez-vous me mettre ? demanda-t-il bientôt ; il faut me mettre quelque part, mon cher garçon.

— Pour dormir ? dis-je.

— Oui, pour dormir longtemps et profondément, répondit-il, car j'ai été trempé et secoué par la mer depuis des mois.

— Mon ami et mon camarade, dis-je, est absent, vous prendrez sa place.

— Il ne va pas revenir demain, n'est-ce pas ?

— Non, dis-je en répondant machinalement malgré les efforts extrêmes que je faisais, non, pas demain.

— Parce que, voyez-vous, mon cher enfant, dit-il en baissant la voix et posant un long doigt sur ma poitrine pour mieux m'im-

pressionner, il faut de la prudence…

— Comment dites-vous ?… de la prudence ?…

— Par Dieu ! c'est la mort !

— Comment, la mort ?

— J'ai été envoyé là-bas pour la vie, c'est la mort quand on en revient ; il en est revenu beaucoup depuis quelques années, et je serais certainement pendu si j'étais pris. »

Cela suffisait… le malheureux homme, après m'avoir chargé de ses chaînes d'or et d'argent pendant des années, avait risqué sa vie pour me venir voir, et je le tenais maintenant dans mes mains ! Si je l'eusse aimé au lieu de le haïr, si j'eusse été attiré à lui par la plus forte admiration et par une affection sans bornes, au lieu de me reculer de lui avec répugnance, cela n'eût pas été si malheureux, son salut eût été la tendre et naturelle préoccupation de mon cœur.

Mon premier soin fut de fermer les volets, de façon à ce que l'on ne vît pas la lumière du dehors, et ensuite de fermer et de verrouiller la porte. Pendant que j'étais occupé de cette manière, il s'était remis à table, buvait du rhum et mangeait des biscuits. En le voyant ainsi, il me semblait voir mon forçat des marais prendre son repas ; il me semblait presque que tout à l'heure il allait se baisser pour limer sa chaîne…

Après avoir été dans la chambre d'Herbert fermer toute communication entre elle et l'escalier qui séparait la chambre où nous avions eu cette conversation, je lui demandai s'il voulait se coucher. Il me répondit que oui, et me pria de lui donner un peu de mon linge de gentleman pour mettre le lendemain matin. Je

lui en apportai et le lui préparai, et mon sang se glaça encore une fois dans mes veines, quand il me prit les deux mains pour me dire :

« Bonsoir. »

Je le quittai sans savoir comment. Je refis du feu dans la pièce où nous avions causé, et je m'assis auprès, craignant de me remettre au lit. Pendant une heure encore, je restai trop étonné pour pouvoir penser, et ce ne fut que lorsque je commençai à penser, que je sentis combien j'étais malheureux, et jusqu'à quel point le vaisseau sur lequel j'avais navigué était en pièces.

Les intentions de miss Havisham à mon égard étaient un simple rêve. Estelle ne m'était pas destinée ; on ne me souffrait à Satis House que comme une utilité, et pour servir d'aiguillon pour les parents avides ; comme une espèce de mannequin, au cœur mécanique, sur lequel on s'exerçait quand on n'avait pas d'autre sujet sous la main. Ce furent là mes premières souffrances. Mais la douleur la plus aiguë et la plus profonde de toutes, c'était que ce forçat, coupable d'un crime que j'ignorais, était exposé à être arrêté dans cette même chambre où je me trouvais plongé dans mes réflexions, et pendu à la porte d'Old Bailey, et que j'avais abandonné Joe.

Je ne serais pas retourné alors auprès de Joe, je ne serais pas retourné alors auprès de Biddy pour aucune considération que ce fût, simplement je suppose, parce que le sentiment de mon indigne conduite envers eux était plus fort que toute autre considération. Aucune sagesse sur terre n'aurait pu me donner le contentement que j'aurais trouvé dans leur simplicité et leur constante

amitié. Mais jamais… jamais… jamais je ne pourrais revenir sur ce qui était fait.

Dans chaque rafale de vent et à chaque redoublement de pluie, j'entendais les agents de police. Deux fois, j'aurais juré qu'on frappait et que l'on parlait bas à la porte. Sous l'impression de ces craintes, je commençai à m'imaginer et à me rappeler que j'avais eu de mystérieux avis sur l'arrivée de cet homme. Que, pendant des semaines, j'avais rencontré dans les rues des visages que je pensais ressembler au sien. Que ces ressemblances étaient devenues de plus en plus nombreuses à mesure que son voyage sur mer approchait de son terme. Que son mauvais esprit avait envoyé ces messagers au mien, et que maintenant par cette nuit orageuse, il était aussi bon qu'il le disait, et avec moi.

Avec cette foule de réflexions, vint celle qu'avec mes yeux d'enfant, j'avais vu en lui un homme d'une violence désespérée ; que j'avais entendu l'autre forçat dire, à plusieurs reprises, qu'il avait essayé de l'assassiner ; que je l'avais vu dans le fossé le battre et le déchirer comme un bête féroce. Rempli de ces souvenirs, tout me faisait peur, jusqu'au mouvement de la flamme, et tout me semblait dire que je n'étais pas en sûreté, enfermé là avec le déporté dans le silence de cette nuit furieuse et solitaire. Je sentis comme une terreur palpable, qui se dilata jusqu'à remplir la chambre, et me poussa à prendre la chandelle pour aller voir mon terrible fardeau.

Il avait roulé un mouchoir autour de sa tête, et son visage paraissait abattu dans son sommeil ; mais il dormait tranquillement, bien qu'il eût un pistolet posé sur son oreiller. Assuré de son sommeil, je retirai doucement la clef, pour la mettre en dehors, et je lui donnai un tour avant de me rasseoir auprès du feu.

Peu à peu, je glissai de la chaise sur le plancher. Quand je m'éveillai, sans avoir perdu pendant mon sommeil la perception de mon malheur, les horloges des églises de l'Est de Londres sonnaient cinq heures. Les chandelles étaient usées, le feu était mort, et le vent et la pluie rendaient plus intense encore l'épaisse obscurité de la nuit.

Fin de la deuxième période

des espérances de Pip.

q

Chapitre 11

Ce fut heureux pour moi d'avoir à prendre des précautions pour assurer (autant que possible) la sécurité de mon terrible visiteur ; car cette pensée, en occupant mon esprit dès mon réveil, écarta toutes les autres et les tint confusément à distance.

L'impossibilité de le tenir caché dans l'appartement était évidente : et en essayant de le faire, on aurait évidemment provoqué les soupçons. Il est vrai que je n'avais plus mon groom à mon service ; mais j'étais espionné par une vieille femelle, assistée d'un sac à haillons vivant, qu'elle appelait sa nièce ; et vouloir les tenir éloignées d'une des chambres c'eût été donner naissance à leur curiosité et à leurs soupçons. Elles avaient toutes les deux la vue faible, ce que j'avais longtemps attribué à leur manière de regarder par le trou des serrures, et elles étaient toujours sur mon dos, quand je ne le demandais pas ; c'était même, en outre de l'habitude de voler, l'unique qualité qu'elles possédaient. Pour ne pas

avoir l'air de faire de mystère avec ces gens-là, je résolus d'annoncer dans la matinée que mon oncle était arrivé inopinément de la province.

Je pris cette résolution, tout en cherchant dans l'obscurité les moyens de me procurer de la lumière. N'en finissant pas, je fus obligé de descendre à la loge pour prier le concierge de venir avec sa lanterne. En descendant à tâtons l'escalier obscur, je tombai sur quelque chose, et ce quelque chose était un homme accroupi dans un coin.

L'homme ne répondit pas quand je lui demandai ce qu'il faisait là ; il se déroba au contact de ma main, sans prononcer une parole : je courus à la loge du concierge du Temple et criai au portier d'accourir promptement, lui disant ce qui venait de m'arriver. Le vent soufflant avec plus de force que jamais, nous n'osâmes pas risquer la lumière de la lanterne pour allumer les lampes de l'escalier, mais nous examinâmes l'escalier du bas en haut, sans trouver personne. Il me vint alors à l'idée que cet homme avait pu se glisser dans mon appartement. J'allumai ma chandelle à celle du portier, et, le laissant à la porte, je visitai avec soin toutes nos chambres, sans oublier celle où dormait mon terrible visiteur. Tout était tranquille, et, assurément, il n'y avait personne que lui dans l'appartement.

Je craignais qu'il n'y eût quelque guet-apens sur l'escalier dans cette nuit terrible, et je demandai au portier, dans l'espoir d'en tirer quelque explication, tout en lui versant à la porte un verre d'eau-de-vie, s'il n'avait pas ouvert à plusieurs individus ayant visiblement bien dîné.

« Oui, dit-il, à trois reprises différentes : l'un demeure dans la Cour de la Fontaine, les deux autres dans la rue Basse, et je les ai vus tous sortir. »

Le seul homme qui habitât la maison dont mon appartement faisait partie était à la campagne depuis plusieurs semaines, et il n'était certainement pas rentré pendant la nuit, car nous avions vu son cadenas à sa porte en montant.

« La nuit est si mauvaise, monsieur, dit le portier en me rendant le verre, qu'il est venu peu de monde à ma porte ; en outre des trois individus dont je vous ai parlé je ne me souviens pas qu'il soit entré personne depuis environ onze heures ; un étranger vous a demandé à cette heure-là.

— Oui, mon oncle, murmurai-je.

— Vous l'avez vu, monsieur ?

— Oui !... oh ! oui...

— Ainsi que la personne qui était avec lui ?

— La personne qui était avec lui ? répétai-je.

— J'ai jugé que la personne était avec lui, repartit le portier, car elle s'est arrêtée en même temps que lui quand il m'a parlé, et l'a suivi lorsqu'il a continué son chemin.

— Quel genre d'homme était-ce ? »

Le portier ne l'avait pas particulièrement remarqué ; il pensait que c'était un ouvrier, autant qu'il pouvait se le rappeler : il avait une sorte de vêtement couleur poussière et par-dessus un habit noir. Le portier faisait moins d'attention à cette circonstance que

je n'en faisais moi-même, et cela tout naturellement, car il n'avait pas les mêmes raisons que moi pour y attacher de l'importance.

Quand je me fus débarrassé de lui, ce que je crus bon de faire sans prolonger davantage ces explications, j'eus l'esprit fort troublé par ces deux circonstances coïncidant ensemble, bien qu'on pût leur donner séparément une innocente solution : l'inconnu de l'escalier pouvait être quelque dîneur en ville attardé, qui s'était trompé de maison et qui pouvait être monté jusque sur mon escalier et là s'être assoupi ; peut-être aussi mon visiteur sans nom avait-il amené quelqu'un avec lui pour lui montrer le chemin. Cependant tout cela avait un vilain air pour moi, porté à la méfiance et à la crainte comme je l'étais depuis les événements survenus pendant ces dernières heures.

J'activai mon feu, qui brûlait avec un faible éclat à cette heure matinale, et je m'assoupis devant la cheminée. Il me semblait avoir sommeillé toute une nuit, quand les horloges sonnèrent six heures. Comme l'aurore ne devait paraître que dans une grande heure et demie, je m'assoupis de nouveau, tantôt m'éveillant accablé, entendant des conversations diffuses sur des riens, tantôt prenant pour le tonnerre le vent qui grondait dans la cheminée, et finissant enfin par tomber dans un profond sommeil, dont je fus réveillé en sursaut par le grand jour.

Pendant tout ce temps, il m'avait été impossible de bien considérer ma situation, et je ne pouvais encore le faire. Je n'avais pas encore la faculté de fixer mon attention, ou je ne le faisais que d'une façon tout à fait incohérente. Quant à former un plan pour l'avenir, j'aurais plutôt formé un éléphant. En ouvrant les volets, en voyant la triste et humide matinée, le ciel gris de plomb, en passant d'une chambre à l'autre, en me rasseyant ensuite en gre-

lottant devant le feu pour attendre ma servante, je songeais bien combien j'étais malheureux, mais je me rendais à peine compte pourquoi, ni depuis combien de temps je l'étais, ni à quel jour de la semaine je faisais cette réflexion, ni même qui j'étais, moi qui la faisais.

À la fin, la vieille femme et sa nièce arrivèrent. Cette dernière avait une tête assez difficile à distinguer du plumeau qu'elle tenait à la main. Elles parurent surprises de me voir déjà levé et auprès du feu. Je leur dis que mon oncle était arrivé pendant la nuit, qu'il dormait encore, et que le menu du déjeuner devait être modifié en conséquence. Puis je me lavai et m'habillai pendant qu'elles roulaient les meubles çà et là en faisant de la poussière, et c'est ainsi que, dans une sorte de rêve ou de demi-sommeil, je me retrouvai assis devant le feu, l'attendant, lui, pour déjeuner.

Bientôt sa porte s'ouvrit et il parut. Je ne pouvais prendre sur moi de le regarder, et je trouvais qu'il avait encore plus mauvais air au grand jour.

« Je ne sais même pas, dis-je à voix basse pendant qu'il prenait place à table, de quel nom vous appeler. J'ai dit que vous étiez mon oncle.

— C'est cela, mon cher enfant, appelez-moi votre oncle.

— Vous aviez sans doute pris un nom à bord du vaisseau ?

— Oui, mon cher ami, j'avais pris le nom de Provis.

— Avez-vous l'intention de conserver ce nom ?

— Mais, oui, mon cher enfant, il est aussi bon qu'un autre, à moins que vous n'en préfériez un plus convenable.

— Quel est votre vrai nom ? lui demandai-je à voix basse.

— Magwitch, me répondit-il sur le même ton, et Abel est mon nom de baptême.

— Pour quel état avez-vous été élevé ?

— Pour l'état de vermine, mon cher enfant. »

Il répondait tout à fait sérieusement en se servant de ce mot comme s'il indiquait une profession.

« En venant dans le Temple, hier soir… dis-je m'arrêtant soudain pour me demander intérieurement si c'était bien la soirée précédente, car cela me semblait bien éloigné.

— Oui, mon cher enfant…

— Quand vous vous êtes arrêté à la porte pour demander au portier où je restais, y avait-il quelqu'un avec vous ?

— Avec moi ?… Non, mon cher ami.

— Mais y avait-il quelqu'un à la porte ?… dis-je.

— Je ne l'ai pas remarqué, répliqua-t-il d'un air équivoque, ne connaissant pas les êtres de la maison ; mais je pense qu'il est entré quelqu'un en même temps que moi.

— Êtes-vous connu dans Londres ?

— J'espère que non », dit-il en traçant sur son cou une ligne avec son doigt.

Ce geste me fit éprouver une chaleur et un malaise indicibles.

« Étiez-vous connu dans Londres autrefois ?

— Pas énormément, mon cher ami, j'étais presque toujours en province.

— Avez-vous été… jugé… à Londres ?

— Quelle fois ? dit-il avec un regard rusé.

— La dernière fois ? »

Il fit un signe de tête affirmatif et ajouta :

« C'est comme cela que j'ai fait connaissance avec Jaggers : Jaggers était pour moi. »

J'allais lui demander pour quel crime il avait été condamné ; mais il prit un couteau, lui fit faire le moulinet en disant :

« Mais peu importe ce que j'ai pu faire ; c'est réglé et payé. »

Il se mit à déjeuner.

Il mangeait avec une avidité tout à fait désagréable, et, dans toutes ses actions, il se montrait grossier, bruyant et insatiable. Il avait perdu quelques-unes de ses dents depuis que je l'avais vu manger dans les marais ; et en retournant ses aliments dans sa bouche et mettant sa tête de côté pour les faire passer sous les dents les plus fortes, il ressemblait terriblement en ce moment à un vieux chien affamé. Si j'avais eu de l'appétit en me mettant à table, il me l'aurait certainement enlevé, et je serais resté loin de lui comme je l'étais alors, retenu par une aversion insurmontable et les yeux tristement fixés sur la nappe.

« Je suis un fort mangeur, mon cher ami, dit-il en manière d'excuse polie, quand il eut fini son repas, mais je l'ai toujours été ; s'il eût été dans ma constitution d'être moins fort mangeur

j'aurais éprouvé moins d'embarras. Pareillement, il me faut ma pipe. Quand je me suis mis à garder les moutons de l'autre côté du monde, je crois que je serais devenu moi-même un mouton fou de tristesse si je n'avais pas eu ma pipe. »

En disant cela, il se leva de table, et, mettant sa main dans la poche de côté de son vêtement, il en tira une pipe courte et noire, et une poignée de ce tabac appelé tête de nègre. Ayant bourré sa pipe, il remit le surplus du tabac dans sa poche, comme si c'eût été un tiroir. Alors il prit avec les pincettes un charbon ardent et y alluma sa pipe, puis il tourna le dos à la cheminée, en renouvelant son mouvement favori de tendre ses deux mains en avant pour prendre les miennes.

« Et voilà, dit-il, en levant et abaissant alternativement mes mains prises dans les siennes, tout en fumant sa pipe, et voilà le gentleman que j'ai fait ! C'est bien lui-même ! Cela me fait du bien de vous regarder, Pip. Tout ce que je demande, c'est d'être près de vous et de vous regarder, mon cher enfant ! »

Je dégageai mes mains dès que cela me fut possible, et je découvris que je commençais tout doucement à me familiariser avec l'idée de ma situation. Je compris à qui j'étais enchaîné, et combien fortement je l'étais, en entendant sa voix rude, et en voyant sa tête chauve et ridée, avec ses touffes de cheveux gris fer de chaque côté.

« Je ne veux pas voir mon gentleman à pied dans la boue des rues, il ne faut pas qu'il y ait de boue à ses souliers. Mon gentleman doit avoir des chevaux, Pip, des chevaux de selle et des chevaux d'attelage, des chevaux de tout genre pour que son domestique monte et conduise tour à tour ! Bon Dieu ! des colons au-

raient des chevaux, et des chevaux pur-sang, s'il vous plaît, et mon gentleman, à Londres, n'en aurait pas ! Non, non ; nous leur montrerons ce que nous savons faire !… N'est-ce pas, Pip ? »

Il sortit de sa poche un grand et épais portefeuille tout gonflé de papiers et le jeta sur la table.

« Il y a dans ce portefeuille quelque chose qui vaut la peine d'être dépensé, mon cher enfant ; c'est à vous ; tout ce que j'ai n'est pas à moi, mais bien à vous, usez-en sans crainte : il y en a encore au lieu d'où vient celui-ci. Je suis venu du pays là-bas pour voir mon gentleman dépenser son argent en véritable gentleman ; ce sera mon seul plaisir ; mais il sera grand, et malheur à vous tous ! continua-t-il en faisant claquer ses doigts avec bruit. Malheur à vous tous, depuis le juge avec sa grande perruque, jusqu'au colon faisant voler la poussière au nez des passants ; je vous ferai voir un plus parfait gentleman que vous tous ensemble !

— Arrêtez, dis-je, presque dans un accès de crainte et de dégoût. J'ai besoin de vous parler ; j'ai besoin de savoir ce qu'il faut faire ; j'ai besoin de savoir comment vous éviterez le danger, combien de temps vous allez rester, et quels sont vos projets.

— Tenez, Pip, dit-il en mettant tout à coup sa main sur mon bras d'une manière attristée et soumise ; d'abord, tenez, je me suis oublié il y a une demi-minute. Ce que j'ai dit était petit, oui, c'était petit, très petit. Tenez, Pip, voyez, je ne veux plus être si petit.

— D'abord, repris-je en soupirant, quelles précautions peut-on prendre pour vous empêcher d'être reconnu et arrêté ?

— Non, mon cher enfant, dit-il du même ton que précédemment, cela ne peut pas passer ; c'est de la petitesse ; je n'ai pas mis tant d'années à faire un gentleman sans savoir ce qui lui est dû. Tenez, Pip, j'ai été petit ; voilà ce que j'ai été, très petit, voyez-vous, mon cher enfant. »

J'étais sur le point de céder à un rire nerveux et irrité, en répliquant :

« J'ai tout vu. Au nom du ciel, ne vous arrêtez pas à cela.

— Oui ; mais, tenez, continua-t-il ; mon cher enfant, je ne suis pas venu de si loin pour me montrer petit. Voyons, continuez, mon cher ami : vous disiez…

— Comment vous préserver du danger qui vous menace ?

— Mais, mon cher enfant, le danger n'est pas si grand que vous le croyez. Si l'on ne m'a pas encore reconnu, le danger est insignifiant. Il y a Jaggers, il y a Wemmick, il y a vous : quel autre pourrait me dénoncer ?

— Ne risquez-vous pas qu'on vous reconnaisse dans la rue ? dis-je.

— Mais, répondit-il, ce n'est pas trop à craindre. Je n'ai pas l'intention de me faire mettre dans les journaux sous le nom de A. M…, revenu de Botany Bay. Les années ont passé, et quel est celui qui y gagne ? Cependant, voyez-vous, Pip, quand même le danger aurait été cinquante fois plus grand, je serais venu vous voir tout de même, voyez-vous, Pip.

— Et combien de temps comptez-vous rester ?

— Combien de temps ? fit-il en ôtant sa pipe noire de sa bouche et en laissant retomber sa mâchoire pendant qu'il me regardait ; je ne m'en retournerai pas, je suis venu pour toujours.

— Où allez-vous demeurer ? dis-je. Que faut-il faire de vous ?… Où serez-vous en sûreté ?

— Mon cher ami, répondit-il, il y a des perruques qu'on peut se procurer pour de l'argent, et qui vous changent totalement ; il y a la poudre, les lunettes et les habits noirs, et mille autres choses. D'autres l'ont fait déjà avec succès, et ce que d'autres ont fait, d'autres peuvent le faire encore. Quant à mon logement et à ma manière de vivre, mon cher enfant, donnez-moi votre opinion.

— Vous voyez les choses d'une manière plus calme, aujourd'hui, dis-je ; mais vous étiez plus sérieux hier, en jurant qu'il y allait de votre mort.

— Et je le jure encore, dit-il en remettant sa pipe dans sa bouche ; et la mort par la corde, en pleine rue, pas bien loin d'ici, et il est nécessaire que vous compreniez parfaitement qu'il en est ainsi. Eh ! quoi ? quand on en est où j'en suis, retourner serait aussi mauvais que de rester, pire même ; sans compter, Pip, que je suis ici, parce que depuis des années, je désire être près de vous. Quant à ce que je risque, je suis un vieil oiseau maintenant, qui a vu en face toutes sortes de pièges, depuis qu'il a des plumes, et qui ne craint pas de percher sur un épouvantail. Si la mort se cache dedans, qu'elle se montre, et je la regarderai en face, et alors seulement j'y croirai, mais pas avant. Et maintenant, laissez-moi regarder encore une fois mon gentleman ! »

Il me prit de nouveau par les deux mains, et m'examina de l'air admirateur d'un propriétaire, en fumant tout le temps avec complaisance.

Il me sembla que je n'avais rien de mieux à faire que de lui retenir dans les environs un logement tranquille, dont il pourrait prendre possession au retour d'Herbert, que j'attendais sous deux ou trois jours. Je jugeai que, de toute nécessité, je devais confier ce secret à Herbert. En laissant même de côté l'immense consolation que je devais éprouver en le partageant avec lui, cela me paraissait tout simple. Mais cela ne paraissait pas simple à M. Provis (j'avais résolu de lui donner ce nom) et il ne voulut consentir à ce que j'avertisse Herbert qu'après l'avoir vu et avoir jugé favorablement de sa physionomie.

« Et encore, alors, mon cher enfant, dit-il en tirant de sa poche une graisseuse petite Bible noire à fermoir, nous lui ferons prêter serment. »

Déclarer que mon terrible protecteur portait ce petit livre noir partout avec lui dans le seul but de faire jurer les gens dans les circonstances importantes, ce serait déclarer ce dont je n'ai jamais été parfaitement sûr ; mais ce que je puis dire, c'est que je ne l'en ai jamais vu en faire un autre usage. Le livre lui-même semblait avoir été dérobé à quelque cour de justice, et peut-être la connaissance de cette origine, combinée avec la propre expérience de Provis en cette matière, le faisait-il compter sur le pouvoir de sa Bible, comme sur une sorte de charme ou de sortilège légal. En le voyant tirer ce livre de sa poche, je me souvins comment il m'avait fait jurer fidélité dans le cimetière, il y avait longtemps, et comment il s'était représenté lui-même, la veille au

soir, jurant sans cesse, dans sa solitude, qu'il accomplirait ses résolutions.

Comme il portait pour le moment une espèce de vareuse de marin, qui lui donnait l'air d'un marchand de perroquets ou de cigares, je discutai ensuite avec lui le vêtement qu'il pourrait mettre le plus convenablement. Il avait une foi extraordinaire dans la vertu des culottes courtes comme déguisement, et il avait, dans son idée, esquissé un costume qui devait faire de lui quelque chose tenant le milieu entre un doyen et un dentiste. Ce fut après des difficultés extrêmes que je l'amenai à prendre des habits qui lui donnèrent l'air d'un fermier aisé ; et il fut convenu qu'il se ferait couper les cheveux courts, et qu'il se mettrait un peu de poudre. Enfin, comme il n'avait encore été vu, ni de ma femme de ménage ni de sa nièce, nous conclûmes qu'il devait se dérober à leurs regards, jusqu'à ce que son changement de costume fût complet.

Il semblait qu'il était bien simple de prendre une décision sur ces précautions ; mais dans l'état d'éblouissement, pour ne pas dire de folie où je me trouvais, je n'en vins à bout que vers deux ou trois heures de l'après-midi. Il devait rester enfermé dans l'appartement pendant que je serais sorti, et n'ouvrir la porte sous aucun prétexte.

Il y avait à ma connaissance, dans Essex Street, une maison meublée convenable, dont les derrières donnaient sur le Temple, et étaient presque à portée de voix de ma fenêtre. C'est à cette maison que je me rendis tout d'abord, et je fus assez heureux pour retenir le second étage pour mon oncle, M. Provis. Je fus ensuite de boutique en boutique pour les achats nécessaires à son déguisement. La chose faite, je me rendis pour mon propre

compte à la Petite-Bretagne. M. Jaggers était à son bureau ; mais, en me voyant entrer, il se leva immédiatement et se fut mettre auprès du feu.

« Maintenant, Pip, dit-il, soyez circonspect.

— Je le serai, monsieur, répondis-je, car j'avais bien songé pendant la route à ce que j'allais dire.

— Ne vous compromettez pas, dit M. Jaggers, et ne compromettez personne… Vous entendez… personne… Ne me dites rien… je n'ai besoin de rien savoir… je ne suis pas curieux… »

Tout de suite, je m'aperçus qu'il savait que l'homme était venu.

« J'ai simplement besoin, monsieur Jaggers, dis-je, de m'assurer que ce qu'on m'a dit est vrai. Je n'ai pas le moindre espoir que ce ne soit pas vrai, mais je puis au moins tâcher de le vérifier. »

M. Jaggers fit un signe d'assentiment.

« Mais n'avez-vous pas dit : « On m'a dit ou on m'a informé ? » me demanda-t-il en tournant la tête de l'autre côté sans me regarder, et en fixant le plancher comme quelqu'un qui écoute. « Dit » impliquerait une communication verbale. Vous ne pouvez pas avoir eu, vous le savez, de communication verbale avec un homme qui se trouve dans la Nouvelle-Galles du Sud.

— Je dirai alors : « on m'a informé », monsieur Jaggers.

— Bien.

— J'ai été informé, par un homme du nom d'Abel Magwitch, qu'il est le bienfaiteur resté si longtemps inconnu.

— C'est bien l'homme, dit M. Jaggers, de la Nouvelle-Galles du Sud.

— Et lui seul ? dis-je.

— Et lui seul, dit M. Jaggers.

— Je ne suis pas assez déraisonnable, monsieur, pour vous rendre le moins du monde responsable de mes erreurs et de mes suppositions erronées, mais j'ai toujours supposé que c'était miss Havisham.

— Comme vous le dites, Pip, repartit M. Jaggers, en tournant froidement les yeux vers moi et en mordant son index, je n'en suis pas du tout responsable.

— Et cependant cela paraissait si probable, dis-je, le cœur brisé.

— Il n'y avait pas la moindre preuve, Pip, dit M. Jaggers en secouant la tête et en rassemblant les basques de son habit, ne jugez pas sur l'apparence, ne jugez jamais que sur des preuves. Il n'y a pas de meilleure règle.

— Je n'ai plus rien à dire, fis-je avec un soupir, après avoir gardé un moment le silence. J'ai vérifié les informations que j'avais reçues, et c'est tout.

— Et Magwitch de la Nouvelle-Galles du Sud s'étant enfin fait connaître, dit M. Jaggers, vous devez comprendre, Pip, avec quelle rigidité, dans mes rapports avec vous, j'ai toujours gardé la stricte ligne du fait… Je n'ai jamais dévié, si peu que ce soit, de la stricte ligne du fait… vous le savez parfaitement.

— Parfaitement, monsieur.

— Je communiquai à Magwitch… de la Nouvelle-Galles du Sud… la première fois qu'il m'écrivit… de la Nouvelle-Galles du Sud… l'avis qu'il ne devait pas s'attendre à me voir jamais dévier de la stricte ligne du fait. Je lui communiquai aussi un autre avis. Il me paraissait avoir fait une vague allusion dans sa lettre à quelque espoir lointain de venir vous visiter en Angleterre. Je le prévins que je ne voulais plus entendre parler de cela ; qu'il n'était pas probable qu'il obtînt sa grâce, qu'il était expatrié pour le reste de sa vie, et qu'en se présentant en ce pays il commettait un acte de félonie, qui le mettait sous le coup du maximum de la peine prononcée par la loi. Je donnai cet avis à Magwitch, dit M. Jaggers en me regardant sévèrement. Je lui écrivis à la Nouvelle-Galles du Sud, et, sans doute, il aura réglé sa conduite là-dessus.

— Sans doute, dis-je.

— J'ai appris par Wemmick, continua M. Jaggers, sans cesser de me regarder sévèrement, qu'il a reçu une lettre, datée de Portsmouth, d'un colon du nom de Parvis ou…

— Ou Provis, dis-je.

— Ou Provis… Merci, Pip… peut-être est-ce Provis… peut-être savez-vous ce qu'est Provis ?

— Oui, dis-je.

— Vous savez que c'est Provis ; il a reçu, disais-je, une lettre datée de Portsmouth, d'un colon du nom de Provis qui demandait quelques renseignements sur votre adresse, pour le compte de Magwitch. Wemmick lui a envoyé ces détails, à ce que je pense, par le retour du courrier. C'est probablement par Provis

que vous avez reçu les explications de Magwitch… de la Nouvelle-Galles du Sud ?

— C'est par Provis, répondis-je.

— Adieu, Pip, dit M. Jaggers en me tendant la main ; je suis bien aise de vous avoir vu. En écrivant par la poste à Magwitch… de la Nouvelle-Galles du Sud… ou en communiquant avec lui par le canal de Provis, ayez la bonté de lui dire que les détails et les pièces justificatives de notre long compte vous seront envoyés en même temps que la balance de compte, car il existe encore une balance. Adieu, Pip ! »

Nous échangeâmes une poignée de main, et il me regarda sévèrement, aussi longtemps qu'il put me voir. En arrivant à la porte, je tournai la tête : il continuait à me regarder sévèrement pendant que les deux affreux bustes de la tablette semblaient essayer d'ouvrir leurs paupières, et de faire sortir de leur gosier ces mots :

« Oh ! quel homme ! »

Wemmick était sorti, mais eût-il été à son pupitre, il n'aurait rien pu faire pour moi.

Je rentrai tout droit au Temple, où je trouvai le terrible Provis en train de boire du grog au rhum et de fumer tranquillement sa tête de nègre.

Le lendemain, on apporta les habits que j'avais commandés. Il me sembla (et j'en éprouvais un grand désappointement), que tout ce qu'il mettait lui allait moins bien que tout ce qu'il ôtait. Selon moi, il y avait en lui quelque chose qui enlevait tout espoir de le pouvoir déguiser. Plus je l'habillais, mieux je l'habillais, et

plus il ressemblait au fugitif à la démarche lourde que j'avais vu dans nos marais. L'effet qu'il produisait sur mon imagination inquiète était sans doute dû à son vieux visage et à ses manières qui me devenaient plus familières, mais je crois aussi qu'il traînait une de ses jambes comme si le poids des fers y eût été encore ; je crois que, des pieds à la tête, il y avait du forçat jusque dans les veines de cet homme.

Les influences de la vie solitaire, sous la hutte, se voyaient aussi dans tout son extérieur et lui donnaient un air sauvage qu'aucun vêtement ne pouvait atténuer. Ajoutez-y les traces de la vie flétrie qu'il avait menée parmi les hommes, et par-dessus tout le sentiment intime qui le possédait d'être épié et d'être obligé de se cacher. Dans toutes ses façons de s'asseoir et de se tenir debout, de manger et de boire, d'aller et de venir en haussant les épaules malgré lui, de prendre son grand coutelas à manche de corne, de l'essuyer sur ses jambes et de couper son pain, de lever à ses lèvres des verres légers et des tasses légères avec le même effort de la main que si c'eussent été de grossiers gobelets, de couper un morceau de son pain et d'essuyer avec le peu de sauce qui restait sur son assiette comme pour ne rien perdre de sa portion, puis d'essuyer avec ce même pain le bout de ses doigts, ensuite d'avaler le tout ; dans ces manières et dans une foule d'autres petites circonstances sans nom, qui se présentaient à toute minute de la journée, on devinait très clairement le prisonnier, le criminel, l'homme qui ne s'appartient pas !

C'est lui qui avait eu l'idée de mettre un peu de poudre, et j'avais cédé la poudre après l'avoir emporté pour les culottes courtes ; mais je n'en puis mieux comparer l'effet qu'à celui du rouge sur un mort, tant ce qui avait le plus besoin d'être atténué

reparaissait horriblement à travers cette légère couche d'emprunt. Cela fut abandonné aussitôt qu'essayé, et il garda ses cheveux gris et courts. Outre cette impression, les mots ne peuvent rendre ce que me faisait ressentir, en même temps, le terrible mystère de sa vie, encore scellé pour moi. Quand il s'endormait, étreignant de ses mains nerveuses les bras de son fauteuil, et que sa tête chauve, sillonnée de rides profondes, retombait sur sa poitrine, je le regardais, je me demandais ce qu'il avait fait, je l'accusais de tous les crimes connus jusqu'à ce que ma terreur fût au comble ; alors, je me levais pour le fuir. Chaque heure augmentait l'horreur que j'avais de lui, et je crois que, malgré tout ce qu'il avait fait pour moi et malgré les risques qu'il pouvait courir, j'aurais cédé à l'impulsion qui m'éloignait de lui sans retour, si je n'avais eu la certitude qu'Herbert devait revenir bientôt.

Une fois, pendant la nuit, je sautai positivement à bas de mon lit, et je commençai à mettre mes plus mauvais habits avec l'intention de l'abandonner précipitamment, en lui laissant tout ce que je possédais, et de m'enrôler comme simple soldat dans un des régiments partant pour les Indes. Nul fantôme ne m'eût causé plus de terreur dans ces chambres isolées, pendant ces longues soirées et ces nuits sans fin, avec le vent qui soufflait et la pluie qui battait sans relâche la fenêtre. Un fantôme d'ailleurs n'aurait pu être arrêté et pendu à cause de moi, et la considération que cet homme pouvait l'être et la crainte qu'il le fût, n'ajoutaient pas peu à mes terreurs.

Quand il ne dormait pas, il jouait le plus souvent à une espèce de Patience très compliquée avec un paquet de cartes toutes déchirées, qui était sa propriété, jeu que je n'avais jamais vu jusqu'alors et que je n'ai jamais revu depuis, et il marquait ses coups

en fichant son coutelas dans la table ; quand il ne jouait pas, il me disait :

« Lisez-moi quelque chose… dans une langue étrangère… mon cher enfant ! »

Il ne comprenait pas un seul mot de ce que je lisais, mais il se tenait devant le feu en m'examinant de l'air d'un homme qui montre un prodige, et le suivant de l'œil entre les doigts de la main avec laquelle je garantissais mon visage de l'éclat de la lumière, je le voyais faire un appel muet aux meubles et les inviter à prendre note des progrès que j'avais faits. Le savant de la légende, poursuivi par la créature difforme qu'il a eu l'impiété de créer, n'était pas plus malheureux que moi, poursuivi par la créature qui m'avait fait, et je me reculais de lui avec une répulsion d'autant plus forte qu'il m'admirait davantage et était plus épris de moi. J'insiste sur ces détails ; je le sens comme si cela avait duré une année, et cela ne dura environ que cinq jours.

J'attendais Herbert à tout moment, et je n'osais pas sortir, si ce n'est pour faire prendre l'air à Provis quand la nuit était venue. Enfin, un soir après dîner que j'étais très fatigué et que je m'étais laissé aller à un demi-sommeil, car mes nuits avaient été agitées et mon repos troublé par des rêves affreux, je fus réveillé par le pas tant désiré qui montait l'escalier. Provis, qui, lui aussi, avait dormi, se leva au bruit que je fis, et en un moment je vis son coutelas briller dans sa main.

« Ne craignez rien, c'est Herbert », dis-je.

Et Herbert entra aussitôt, portant sur lui la vive fraîcheur de deux cents lieues de France.

« Haendel, mon cher ami, comment allez-vous ? comment allez-vous ? et encore une fois comment allez-vous ? Il me semble qu'il y a douze mois que je suis parti ! Mais j'ai dû être longtemps absent, en effet, car vous êtes devenu tout maigre et tout pâle. Haendel, mon… Oh ! je vous demande pardon ! »

Il fut arrêté dans son babil et dans son effusion de poignées de mains par la vue de Provis, qui le regardait fixement et qui préparait son coutelas tout en cherchant autre chose dans une autre poche.

« Herbert, mon ami, dis-je en fermant les portes pendant qu'Herbert restait étonné et immobile ; il est arrivé quelque chose de bien étrange, c'est une visite pour moi.

— C'est bien, mon cher enfant, dit Provis en s'avançant avec son petit livre noir à fermoir. Et alors, s'adressant à Herbert : Prenez-le dans votre main droite, et que Dieu vous frappe de mort sur place si jamais dans aucun cas vous vous parjurez. Baisez-le !

— Faites ce qu'il désire », dis-je à Herbert.

Herbert me regardait avec étonnement et paraissait très mal à l'aise ; néanmoins, il fit ce que je lui demandais, et Provis lui dit en lui serrant aussitôt les mains :

« Maintenant vous êtes lié par votre serment, vous savez, et ne croyez jamais au mien si Pip ne fait pas de vous un gentleman. »

q

Chapitre 12

C'est en vain que j'essayerais de décrire l'étonnement et l'inquiétude d'Herbert quand lui, moi et Provis nous nous assîmes devant le feu et que je lui confiai le secret tout entier. Je voyais mes propres sentiments se refléter sur ses traits, et surtout ma répugnance envers l'homme qui avait tant fait pour moi.

Mais ce qui eût suffi pour creuser un abîme entre cet homme et nous, s'il n'y avait eu rien d'autre pour nous diviser, c'eût été son triomphe pendant mon récit. À part le regret profond qu'il avait de s'être montré petit dans une certaine occasion, depuis son retour, point sur lequel il se mit à fatiguer Herbert, dès que ma révélation fut terminée, il n'avait pas la moindre idée qu'il me fût possible de trouver quelque chose à reprendre dans ma bonne fortune. Il se vantait d'avoir fait de moi un gentleman et d'être venu pour me voir soutenir ce rôle avec ses grandes ressources, tout autant pour moi que pour lui-même ; que c'était une vanité fort agréable pour tous deux, et que, tous deux, nous devions en être très fiers. Telle était la conclusion parfaitement établie dans son esprit.

« Car, voyez-vous, vous qui êtes l'ami de Pip, dit-il à Herbert après avoir discouru pendant un moment, je sais très bien qu'une fois, depuis mon retour, j'ai été petit pendant une demi-minute. J'ai dit à Pip que je savais que j'avais été petit ; mais ne vous inquiétez pas de cela, je n'ai pas fait de Pip un gentleman, et Pip ne fera pas un gentleman de vous, sans que je sache ce qui vous est dû à tous les deux. Vous, mon cher enfant, et vous, l'ami de Pip ; vous pouvez tous deux compter me voir toujours gentiment muselé. À dater de cette demi-minute, où je me suis laissé entraîner

à une petitesse, je suis muselé ; je suis muselé maintenant, et je serai toujours muselé.

— Certainement », dit Herbert.

Mais il paraissait ne pas trouver en cela de consolation suffisante, et restait embarrassé et troublé.

Nous avions hâte de voir arriver l'instant où il irait prendre possession de son logement et de rester ensemble, mais il éprouvait évidemment une certaine crainte à nous laisser seuls, et il ne partit que tard. Il était plus de minuit quand je le conduisis par Essex Street à sa sombre porte, où je le laissai sain et sauf. Quand elle se referma sur lui, j'éprouvais le premier moment de tranquillité que j'eusse éprouvé depuis le soir de son arrivée.

Cependant, je n'avais pas entièrement perdu le souvenir de l'homme que j'avais trouvé sur l'escalier ; j'avais toujours regardé autour de moi, lorsque le soir je menais mon hôte prendre l'air, et en le ramenant ; et maintenant encore, je regardais tout autour de moi. Il est difficile, dans une grande ville, de ne pas soupçonner qu'on vous épie quand on a conscience de courir quelque danger en étant suivi ; je ne pouvais cependant me persuader que les gens auprès desquels je passais s'occupassent de mes mouvements. Les quelques personnes qui passaient suivaient leurs différents chemins, et les rues étaient désertes quand je rentrai dans le Temple. Personne n'était sorti par la porte en même temps que nous. Personne ne rentra par la porte en même temps que moi. En passant près de la fontaine, je vis les fenêtres de derrière éclairées ; elles paraissaient brillantes et calmes, et en restant quelques moments sous la porte de la maison où je demeurais,

avant de monter, je pus remarquer que la cour du Jardin était aussi tranquille et silencieuse que l'escalier, quand je le montai.

Herbert me reçut les bras ouverts, et jamais je n'avais encore senti si complètement la douceur d'avoir un ami. Après qu'il m'eût adressé quelques paroles de sympathie et d'encouragement, nous nous assîmes pour examiner la situation et voir ce qu'il fallait faire.

La chaise que Provis avait occupée était encore à la place où elle avait été pendant toute la soirée ; car il avait une manière à lui de s'emparer d'un endroit, de s'y établir en remuant sans cesse, et en se mouvant par le même cercle de petits mouvements habituels, avec sa pipe, son tabac tête de nègre, son coutelas, son paquet de cartes et je ne sais quoi encore, comme si tout cela était inscrit d'avance sur une ardoise. Sa chaise était, dis-je, restée où il l'avait laissée. Herbert la prit sans y faire attention ; mais un instant après, il la quitta brusquement, la mit de côté et en prit une autre. Il n'est pas besoin de dire après cela, qu'il avait conçu une aversion profonde pour mon protecteur, et je n'eus pas besoin non plus d'avouer la mienne. Nous échangeâmes cette confidence sans proférer une seule syllabe.

« Eh ! bien, dis-je à Herbert, quand je le vis établi sur une autre chaise, que faut-il faire ?

— Mon pauvre cher Haendel, répondit-il en se tenant la tête dans les mains, je suis trop abasourdi pour réfléchir à quoi que ce soit.

— Et moi aussi, j'ai été abasourdi quand ce coup est venu fondre sur moi. Cependant il faut faire quelque chose. Il veut faire de nouvelles dépenses, avoir des chevaux, des voitures, et

afficher des dehors de prodigalité de toute espèce. Il faut l'arrêter d'une manière ou d'une autre.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez accepter…

— Comment le pourrais-je ? dis-je, comme Herbert s'arrêtait. Pensez-y donc !… Regardez-le ! »

Un frisson involontaire nous parcourut tout le corps.

« Cependant, Herbert, j'entrevois l'affreuse vérité. Il m'est attaché, très fortement attaché. Vit-on jamais une destinée semblable !

— Mon pauvre cher Haendel ! répéta Herbert.

— Et puis, dis-je en coupant court à ses bienfaits, en ne recevant pas de lui un seul penny de plus, songez à ce que je lui dois déjà ! et puis, je suis couvert de dettes, très lourdes pour moi qui n'ai plus aucune espérance, qui n'ai pas appris d'état et qui ne suis bon à rien.

— Allons !… allons !… allons !… fit Herbert, ne dites pas bon à rien.

— À quoi suis-je bon ? Je ne sais qu'une chose à laquelle je sois bon, et cette chose est de me faire soldat, et je le serais déjà, cher Herbert, si je n'avais voulu d'abord prendre conseil de votre amitié et de votre affection. »

Ici je m'attendris, bien entendu, et bien entendu aussi Herbert, après avoir saisi chaleureusement ma main, prétendit ne pas s'en apercevoir.

« Mon cher Haendel, dit-il après un moment de réflexion, l'état de soldat ne fera pas l'affaire… Si vous étiez décidé à renoncer à sa protection et à ses faveurs, je suppose que vous ne le feriez qu'avec l'espoir vague de lui rendre un jour ce que vous en avez déjà reçu. Cet espoir ne serait pas grand, si vous vous faisiez soldat ! sans compter que c'est absurde. Vous seriez bien mieux dans la maison de Clarricker, toute petite qu'elle soit ; je suis sur le point de m'y associer, vous savez. »

Pauvre garçon ! il ne soupçonnait pas avec quel argent.

« Mais il y a une autre question, dit Herbert ; Provis est un homme ignorant et résolu qui a eu longtemps une idée fixe. Plus que cela, il me paraît (je puis me tromper sur son compte), être un homme désespéré et d'un caractère très violent.

— Je le sais, répondis-je ; laissez-moi vous raconter quelle preuve j'en ai eue. »

Et je lui dis, ce que j'avais passé sous silence dans mon récit, la rencontre avec l'autre forçat.

« Voyez alors, dit Herbert ; pensez qu'il vient ici au péril de sa vie pour la réalisation de son idée fixe. Au moment de cette réalisation, après toutes ses peines et son espoir, vous minez le terrain sous ses pieds, vous détruisez ses projets, et vous lui enlevez le fruit de ses labeurs. Ne voyez-vous rien qu'il puisse faire sous le coup d'un tel désappointement ?

— Oui, Herbert, j'y ai songé et j'en ai rêvé ; depuis la fatale soirée de son arrivée, rien n'a été plus présent à mon esprit que la crainte de le voir se faire arrêter lui-même.

— Alors, vous pouvez compter, dit Herbert, qu'il y aurait grand danger à ce qu'il s'y exposât ; c'est là le pouvoir qu'il exercera sur vous tant qu'il sera en Angleterre, et ce serait le plan qu'il adopterait infailliblement si vous l'abandonniez. »

Je fus tellement frappé d'horreur à cette idée, qui s'était tout d'abord présentée à mon esprit, que je me regardais en quelque sorte déjà comme son meurtrier. Je ne pus rester en place sur ma chaise, et je me mis à marcher çà et là à travers la chambre, en disant à Herbert que, même si Provis était reconnu et arrêté malgré lui, je n'en serais pas moins malheureux, bien qu'innocent. Oui, et j'étais si malheureux, en l'ayant loin ou près de moi, que j'eusse de beaucoup préféré travailler à la forge tous les jours de ma vie, que d'en arriver là ! Mais il n'y avait pas à sortir de cette question : Que fallait-il faire ?

« La première et la principale chose à faire, dit Herbert, c'est de l'obliger à quitter l'Angleterre. Dans ce cas, vous partiriez avec lui, et alors il ne demanderait pas mieux que de s'en aller.

— Mais en le conduisant n'importe où, pourrai-je l'empêcher de revenir ?

— Mon bon Haendel, n'est-il pas évident qu'avec Newgate dans la rue voisine, il y a plus de chances ici que partout ailleurs à ce que vous lui fassiez adopter votre idée et le rendiez plus docile. Si l'on pouvait se servir de l'autre forçat ou de n'importe quel événement de sa vie pour trouver le prétexte de le faire partir…

— Là, encore ! dis-je en m'arrêtant devant Herbert, et tenant en avant mes mains ouvertes, comme si elles contenaient le désespoir de la cause ; je ne connais rien de sa vie, je suis devenu presque fou l'autre soir, lorsqu'étant assis, je l'ai vu devant moi,

si lié à mon bonheur et à mon malheur, et pourtant je le connais à peine, si ce n'est pour être l'affreux misérable qui m'a terrifié pendant deux jours de mon enfance ! »

Herbert se leva et passa son bras sous le mien ; nous marchâmes lentement, de long en large, en paraissant étudier le tapis.

« Haendel ! dit Herbert en s'arrêtant, vous êtes bien convaincu que vous ne pouvez plus accepter d'autres bienfaits de lui, n'est-ce pas ?

— Parfaitement… Assurément, vous le seriez aussi, si vous étiez à ma place.

— Et vous êtes convaincu que vous devez rompre avec lui ?

— Herbert, pouvez-vous me le demander ?

— Et vous avez et êtes obligé d'avoir assez de tendresse pour la vie qu'il a risquée pour vous, pour comprendre que vous devez l'empêcher, s'il est possible, de la risquer en pure perte… Alors, vous devez le faire sortir d'Angleterre avant de bouger un doigt pour vous tirer vous-même d'embarras. Une fois cela fait, au nom du ciel ! tâchez de vous tirer d'affaire, et nous verrons cela ensemble, mon cher et bon camarade. »

Ce fut une consolation de se serrer les mains là-dessus, et de marcher encore de long en large n'ayant que cela de fait.

« Maintenant, Herbert, dis-je, pour tâcher d'apprendre quelque chose de son histoire, je ne connais qu'un moyen : c'est de la lui demander de but en blanc.

— Oui… demandez-la-lui, dit Herbert, quand nous serons réunis à déjeuner demain matin. »

En effet, il avait dit, en quittant Herbert, qu'il viendrait déjeuner avec nous.

Après avoir arrêté ce projet, nous allâmes nous coucher. J'eus les rêves les plus étranges, et je m'éveillai sans m'être reposé. En m'éveillant, je repris aussi la crainte que j'avais perdue pendant la nuit, de le voir découvert et arrêté pour rupture de ban. Une fois éveillé, cette crainte ne me quitta plus.

Provis arriva à l'heure convenue, tira son coutelas et se mit à table. Il avait fait les plus beaux projets pour que son gentleman se montrât le plus magnifiquement et agît en véritable gentleman, et il m'excitait à entamer promptement le portefeuille qu'il avait laissé en ma possession. Il considérait nos chambres et son logement comme des résidences provisoires, et me conseillait de chercher tout de suite une maisonnette élégante, dans laquelle il pourrait avoir un « pied-à-terre », près de Hyde Park. Quand il eut fini de déjeuner, et pendant qu'il essuyait son couteau sur son pantalon, je lui dis sans aucun préambule :

« Hier soir, après que vous fûtes parti, j'ai parlé à mon ami de la lutte dans laquelle les soldats vous avaient trouvé engagé dans les marais, au moment où nous sommes arrivés ; vous en souvenez-vous ?

— Si je m'en souviens ! dit-il, je crois bien !

— Nous désirons savoir quelque chose sur cet homme et sur vous. Il est étrange de savoir si peu sur votre compte à tous deux, et particulièrement sur vous, que ce que j'en ai pu dire à mon ami

la nuit dernière. Ce moment n'est-il pas aussi bien choisi qu'un autre pour en apprendre davantage ?

— Eh bien, dit-il après avoir réfléchi, vous êtes engagé par serment, vous savez, vous, l'ami de Pip.

— Assurément ! répondit Herbert.

— Pour tout ce que je dis, vous savez, dit-il en insistant, le serment s'applique à tout.

— C'est ainsi que je le comprends.

— Et voyez-vous, tout ce que j'ai fait est fini et payé. »

Il insista de nouveau.

« Comme vous voudrez. »

Il sortit sa pipe noire et allait la remplir de tête de nègre, quand, jetant les yeux sur le paquet de tabac qu'il tenait à la main, il parut réfléchir que cela pourrait embrouiller le fil de son récit. Il le rentra, ficha sa pipe dans une des boutonnières de son habit, étendit une main sur chaque genou, et, après avoir considéré le feu d'un œil irrité pendant quelques moments, il se tourna vers nous et raconta ce qui suit.

q

Chapitre 13

« Cher garçon, et vous, ami de Pip, je ne vais pas aller par quatre chemins pour vous dire ma vie, comme une chanson ou un livre

d'histoire, mais je vais vous la dire courte et facile à saisir ; je vais vous la raconter tout de suite en deux phrases d'anglais.

« En prison et hors de prison, en prison et hors de prison, en prison et hors de prison.

« Vous en savez tout ce qu'il y a à en savoir.

« Voilà ma vie en grande partie, jusqu'au jour où l'on m'embarqua, peu après que j'eusse fait la connaissance de Pip.

« On a fait de moi tout ce qu'il est possible, excepté qu'on ne m'a pas pendu.

« J'ai été enfermé aussi soigneusement qu'une théière d'argent.

« J'ai été transporté par-ci, transporté par-là.

« J'ai été mis à la porte de cette ville-ci ; j'ai été mis à la porte de cette ville-là.

« On m'a attaché à un chantier.

« On m'a fouetté, tourmenté et réduit au désespoir.

« Je n'ai pas plus d'idée de l'endroit où je suis né que vous, si j'en ai autant.

« D'aussi loin que je me souvienne, je me vois dans le comté d'Essex, volant des navets pour me nourrir.

« Quelqu'un m'avait abandonné, un homme, un chaudronnier. Il avait emporté le feu avec lui, et j'avais très froid.

« J'ai su que mon nom était Magwitch, et mon nom de baptême Abel.

« Comment l'ai-je su ?

« De même, sans doute, que j'ai appris que les oiseaux dans les haies s'appelaient pinsons, pierrots, grives.

« J'aurais pu supposer que ce n'étaient que des mensonges ; seulement, comme il arriva que les noms des oiseaux étaient vrais, j'ai supposé que le mien l'était aussi.

« Je ne brillais ni par le dehors ni par le dedans ; et, de si loin que je puisse me souvenir, il n'y avait pas une âme qui supportât la vue du petit Abel Magwitch, sans en être effrayée, sans le repousser ou sans le faire prendre et arrêter.

« Je fus pris, pris et repris, au point que j'ai grandi en prison.

« On me fit la réputation d'être incorrigible.

« – Voilà un incorrigible mauvais sujet », disait-on aux visiteurs de la prison, en me montrant du doigt. « Ce garçon-là, on peut le dire, est fait pour les prisons. »

« Alors ils me regardaient et je les regardais, et quelques-uns d'entre eux mesuraient ma tête : ils auraient mieux fait de mesurer mon estomac.

« D'autres me donnaient de petits livres religieux, que je ne pouvais lire, et me tenaient des discours que je ne pouvais comprendre.

« Ils parlaient sans cesse du diable, mais qu'est-ce que j'avais à faire avec le diable ?

« Il fallait bien mettre quelque chose dans mon estomac, n'est-ce pas ?

« Mais voilà que je deviens petit, et je sais ce qui vous est dû, mon cher enfant, et à vous aussi, cher ami de Pip, n'ayez aucune crainte que je sois petit.

« Tout en errant, mendiant, volant, travaillant quelquefois, quand je le pouvais, pas aussi souvent que vous pourriez le croire, à moins que vous ne vous demandiez à vous-mêmes si vous auriez été bien disposés à me donner de l'ouvrage. Un peu braconnier, un peu laboureur, un peu roulier, un peu moissonneur, un peu colporteur et un peu de toutes ces choses qui ne rapportent rien et vous mettent dans la peine, je devins homme.

« Un soldat déserteur, qui se tenait caché jusqu'au menton sous un tas de pommes de terre, m'apprit à lire, et un géant ambulant qui, chaque fois qu'il signait son nom, gagnait un sou, m'apprit à écrire.

« Je n'étais plus enfermé aussi souvent qu'autrefois, mais j'usais encore ma bonne part de clefs et de verrous.

« Aux courses d'Epson, il y a quelque chose comme vingt ans, je fis la connaissance d'un homme, auquel j'aurais fendu le crâne avec ce coutelas, aussi facilement qu'une patte de homard, si je n'avais craint d'en faire sortir le diable.

« Compeyson était son vrai nom, et c'est l'homme, mon cher enfant, que vous m'avez vu assommer dans le fossé, ainsi que vous l'avez raconté à votre camarade hier soir quand j'ai été parti.

« Il se posait en gentleman, ce Compeyson : il avait été au collège et avait de l'instruction. C'était un homme au doux langage, et qui était initié aux manières des gens comme il faut. Il avait bonne tournure et bon air.

« La veille de la grande course, je le trouvai sur la bruyère, dans une baraque que je connaissais déjà. Il était, ainsi que plusieurs autres personnes, assis autour des tables, quand j'arrivai, et le maître de la baraque, qui me connaissait et aimait à plaisanter, l'interpella pour lui dire en me montrant :

« – Je crois que voilà un homme qui fera votre affaire. »

« Compeyson m'examina avec attention, et je l'examinai aussi.

« Il avait une montre et une chaîne, une bague, une épingle de cravate et de beaux habits.

« – À en juger sur les apparences, vous n'êtes pas dans une bonne passe ? me dit Compeyson.

« – Non, monsieur, et je n'y ai jamais été beaucoup. »

« Je sortais en effet de la prison de Kingston pour vagabondage ; j'aurais pu y être pour quelque chose de plus, mais ce n'était pas.

« – La fortune peut changer ; peut-être la vôtre va-t-elle tourner, dit Compeyson.

« – J'espère que cela se peut. Il y a de la place, dis-je.

« – Que savez-vous faire ? dit Compeyson.

« – Manger et boire, dis-je, si vous voulez me trouver les choses nécessaires. »

« Compeyson se mit à rire, et m'examina scrupuleusement, il me donna cinq shillings, et prit rendez-vous pour le lendemain soir au même endroit.

« Je vins trouver Compeyson le lendemain soir au même endroit, et Compeyson me proposa d'être son homme et son associé.

« Et quelles étaient les affaires de Compeyson dans lesquelles nous devions être associés ?

« Les affaires de Compeyson, c'était d'escroquer, de faire des faux, de passer des billets de banque volés, et ainsi de suite. Tous les tours que Compeyson pouvait trouver dans sa cervelle, sans compromettre sa peau, et dont il pouvait tirer profit, et laisser toute la responsabilité à un autre : telles étaient les affaires de Compeyson.

« Il n'avait pas plus de cœur qu'une lime de fer. Il était froid comme un mort. Et il avait la tête de diable dont j'ai parlé plus haut. Il y avait avec Compeyson un autre homme qu'on appelait Arthur. Ce n'était pas un nom de baptême, mais un surnom. Il était à son déclin ; on aurait cru voir une ombre.

« Quelques années auparavant, lui et Compeyson avaient eu une mauvaise affaire avec une dame riche, et ils en avaient tiré pas mal d'argent ; mais Compeyson jouait et pariait, et il avait tout perdu. Arthur se mourait dans une horrible misère, et la femme de Compeyson (que Compeyson battait constamment), prenait pitié de lui quand elle pouvait, mais Compeyson n'avait pitié de rien, ni de personne.

« J'aurais pu prendre conseil d'Arthur ; mais je n'en fis rien, et je ne prétends pas que ce fût par scrupule ; mais à quoi cela m'aurait-il servi, mon cher enfant, et vous, cher camarade de Pip ?

« Je commençai donc avec Compeyson, et je fus un faible outil dans ses mains.

« Arthur demeurait dans le grenier de la maison de Compeyson (qui était près de Bentford), et Compeyson tenait un compte exact de son logement et de sa pension, pour le jour où il trouverait plus d'avantages à le trahir.

« Mais Arthur eut bientôt réglé lui-même son compte.

« La deuxième ou la troisième fois que je le vis, il arriva tout hors de lui, et avec toutes les allures de la folie, dans le parloir de Compeyson, à une heure très avancée de la soirée, n'ayant sur lui qu'une chemise de flanelle et ses cheveux tout mouillés, il dit à la femme de Compeyson :

« – Sally, Elle est actuellement près de moi là-haut, et je ne puis me débarrasser d'elle ; elle est tout en blanc, avec des fleurs blanches dans les cheveux, et elle est horriblement folle, et elle tient un linceul dans ses bras, et elle dit qu'elle le jettera sur moi à cinq heures du matin.

« – Mais fou que vous êtes, dit Compeyson, ne savez-vous pas que celle dont vous voulez parler a une forme humaine ? et comment pourrait-elle être entrée là-haut sans passer par la porte, par la fenêtre ou par l'escalier ?

« – Je ne sais pas comment elle y est venue, dit Arthur en frissonnant d'horreur, mais elle est dans le coin au pied du lit, horriblement folle, et à l'endroit où son cœur est brisé, où vous l'avez brisé, il y a des gouttes de sang. »

« Compeyson parlait haut, mais en réalité il était lâche.

« – Monte avec ce radoteur malade, dit-il à sa femme ; et, vous, Magwitch, donnez-lui un coup de main, voulez-vous ?

« Mais, quant à lui, il ne bougea pas.

« La femme de Compeyson et moi, nous reconduisîmes Arthur pour le remettre au lit, et il divagua d'une manière horrible.

« – Regardez-la donc !... criait-il, en montrant un endroit où nous n'apercevions absolument rien, elle secoue le linceul sur moi !... Ne la voyez-vous pas ?... Voyez ses yeux !... N'est-ce pas horrible de la voir toujours folle ? »

« Puis il s'écria :

« – Elle va l'étendre sur moi !... Ah ! c'en est fait de moi !... Enlevez-le-lui ! enlevez-le-lui !... »

« Puis, tout en s'attachant à nous, il continuait à parler au fantôme et à lui répondre, jusqu'à ce que je crus à moitié le voir moi-même.

« La femme de Compeyson, qui était habituée à ces crises, lui donna un peu de liqueur pour calmer ses visions, et bientôt il devint plus tranquille.

« – Oh ! elle est partie, son gardien est-il venu la chercher ? dit-il.

« – Oui, répondit la femme de Compeyson.

« – Lui avez-vous dit de l'enfermer au verrou ?

« – Oui.

« – Et de lui enlever cette vilaine chose ?

« – Oui… oui… c'est fait.

« – Vous êtes une bonne créature, dit-il, ne me quittez pas, et quoi que vous fassiez, je vous remercie. »

« Il demeura assez tranquille, jusqu'à cinq heures moins cinq minutes.

« Alors il s'élança en criant, en criant très fort :

« – La voilà ! Elle a encore le linceul… Elle le déploie !… Elle sort du coin !… Elle approche du lit… Tenez-moi tous les deux, chacun d'un côté… Ne la laissez pas me toucher… Ah !… elle m'a manqué cette fois… Empêchez-la de me le jeter sur les épaules !… Ne la laissez pas me soulever pour le passer autour de moi… Elle me soulève… tenez-moi ferme. »

« Puis il se souleva lui-même avec effort, et nous découvrîmes qu'il était mort.

« Compeyson vit dans ce fait un bon débarras pour tous deux.

« Lui et moi, nous commençâmes bientôt les affaires, et il débuta par me faire un serment (étant toujours très rusé) sur mon livre, ce petit livre noir, mon cher enfant, sur lequel j'ai fait jurer votre camarade.

« Pour ne pas entrer dans le détail des choses que Compeyson conçut et que j'exécutai, ce qui demanderait une semaine, je vous dirai simplement, mon cher enfant, et vous, le camarade de Pip, que cet homme m'enveloppa dans de tels filets, qu'il fit de moi son nègre et son esclave.

« J'étais toujours endetté vis-à-vis de lui, toujours à ses ordres, toujours travaillant, toujours courant des dangers.

« Il était plus jeune que moi, mais il était rusé et instruit, et il était, sans exagération, cinq cents fois plus fort que moi.

« Ma maîtresse, pendant ces rudes temps… mais je m'arrête, je n'en ai pas encore parlé. »

Il chercha autour de lui d'une manière confuse, comme s'il avait perdu le fil de ses souvenirs, et tourna son visage vers le feu, et étendit ses mains dans toute leur largeur sur ses genoux, les leva et les remit en place :

« Il n'est pas nécessaire d'aborder ce sujet », dit-il.

Et, regardant encore une fois autour de lui :

« Le temps que je passai avec Compeyson fut presque aussi dur que celui qui l'avait précédé. Cela dit, tout est dit.

« Vous ai-je dit comment je fus jugé seul pour les méfaits que j'avais commis pendant que j'étais avec Compeyson ? »

Je répondis négativement.

« Eh bien ! dit-il, j'ai été jugé et condamné. J'avais déjà été arrêté sur des soupçons, deux ou trois fois pendant les trois ou quatre ans que cela dura ; mais les preuves manquaient ; à la fin, Compeyson et moi, nous fûmes tous deux mis en jugement sous l'inculpation d'avoir mis en circulation des billets volés, et il y avait encore d'autres charges derrière.

« – Défendons-nous chacun de notre côté, et n'ayons aucune communication », me dit Compeyson.

« Et ce fut tout.

« J'étais si pauvre, que je vendis tout ce que je possédais, excepté ce que j'avais sur le dos, afin d'avoir Jaggers pour moi.

« Quand on nous amena au banc des accusés, je remarquai tout d'abord combien Compeyson avait bonne tournure et l'air d'un gentleman, avec ses cheveux frisés et ses habits noirs et son mouchoir blanc, et combien, moi, j'avais l'air d'un misérable tout à fait vulgaire.

« Quand on lut l'acte d'accusation, et qu'on chercha à prouver notre culpabilité, je remarquai combien on pesait lourdement sur moi et légèrement sur lui.

« Quand les témoins furent appelés, je remarquai comment on pouvait jurer que c'était toujours moi qui m'étais présenté – comment c'était toujours à moi que l'argent avait été payé – comment c'était toujours moi qui semblais avoir fait la chose et profité du gain.

« Mais quand ce fut le tour de la défense, je vis plus distinctement encore quel était le plan de Compeyson ; car son avocat avait dit :

« – Milord et Messieurs, vous avez devant vous, côte à côte sur le même banc, deux individus que vous ne devez pas confondre : l'un, le plus jeune, bien élevé, dont on parlera comme il convient ; l'autre, mal élevé, auquel on parlera comme il convient. L'un, le plus jeune, qu'on voit rarement apparaître dans les affaires de la cause, si jamais on l'y voit, est seulement soupçonné ; l'autre, le plus âgé, qu'on voit toujours agir dans ces mêmes affaires, mène le crime au logis. Pouvez-vous balancer, s'il n'y a qu'un coupable dans cette affaire, à dire lequel ce doit être ? et, s'il y en a deux, lequel est pire que l'autre ? »

« Et ainsi de suite, et quand on arriva aux antécédents, il se trouva que Compeyson avait été en pension, que ses camarades de pension étaient dans telle ou telle position ; plusieurs témoins l'avaient connu au club et dans le monde, et n'avaient que de bons renseignements à donner sur lui.

« Quant à moi, j'étais en récidive et l'on m'avait vu constamment par voies et chemins, dans les maisons de correction et sous clef.

« Quand vint le moment de parler aux juges, qui donc, sinon Compeyson, leur parla, en laissant retomber de temps en temps son visage dans son mouchoir blanc, et avec des vers dans son discours encore ! Moi, je pus seulement dire :

« – Messieurs, cet homme, qui est à côté de moi, est le plus fameux scélérat… »

« Quand vint le verdict, ce fut pour Compeyson qu'on réclama l'indulgence, en conséquence de ses bons antécédents, de la mauvaise compagnie qu'il avait fréquentée, et aussi en considération de toutes les informations qu'il avait données contre moi.

« Moi je n'entendis d'autre mot que le mot : coupable !

« Et quand je dis à Compeyson :

« – Une fois sorti du tribunal, je t'écraserai le visage, misérable ! »

« Ce fut Compeyson qui demanda protection au juge et l'on mit deux geôliers entre nous.

« Il en eut pour sept ans, et moi pour quatorze, et encore le juge, en le condamnant, ajouta qu'il le regrettait, parce qu'il au-

rait pu bien tourner.

« Quant à moi, le juge voyait bien que j'étais un vieux pécheur, aux passions violentes, ayant tout ce qu'il fallait pour devenir pire… »

Provis était petit à petit arrivé à un grand état de surexcitation ; mais il se retint, poussa deux ou trois soupirs, avala sa salive un nombre de fois égal, et, étendant vers moi sa main comme pour me rassurer :

« Je ne vais pas me montrer petit, cher enfant », dit-il.

Il s'était échauffé à tel point, qu'il tira son mouchoir et s'essuya la figure, la tête, le cou et les mains avant de pouvoir continuer.

« Je dis à Compeyson que je jurais de lui écraser le visage, et je m'écriai :

« – Que Dieu écrase le mien, si je ne le fais pas ! »

« Nous étions tous deux sur le même ponton, mais je ne pus l'approcher de longtemps, malgré tous mes efforts. Enfin, j'arrivai derrière lui, et je lui frappai sur l'épaule pour le faire retourner et le souffleter ; on nous aperçut et on me saisit. Le cachot noir du ponton n'était pas des plus solides pour un habitué des cachots, qui savait nager et plonger. Je gagnai le rivage, et me cachai au milieu des tombeaux, enviant ceux qui y étaient couchés. C'est alors que je vous vis pour la première fois, mon cher enfant ! »

Il me regardait d'un œil affectueux, qui le rendait encore plus horrible à mes yeux, quoique j'eusse ressenti une grande pitié

pour lui.

« C'est par vous, mon cher enfant, que j'appris que Compeyson se trouvait aussi dans les marais. Sur mon âme, je crois presque qu'il s'était sauvé par frayeur et pour s'éloigner de moi, ignorant que c'était moi qui avais gagné le rivage. Je le poursuivis, je le souffletai.

« – Et maintenant, lui dis-je, comme il ne peut rien m'arriver de pire, et que je ne crains rien pour moi-même, je vais vous ramener au ponton. »

« Et je l'aurais traîné par les cheveux, en nageant, si j'en avais eu le temps, et certainement, je l'aurais ramené à bord sans les soldats, qui nous arrêtèrent tous les deux.

« Malgré tout, il finit par s'en tirer ; il avait de si bons antécédents ! Il ne s'était évadé que rendu à moitié fou par moi et par mes mauvais traitements. Il fut puni légèrement ; moi, je fus mis aux fers ; puis on me ramena devant le tribunal, et je fus condamné à vie. Je n'ai pas attendu la fin de ma peine, mon cher enfant, et vous, le camarade de Pip, puisque me voici. »

Il s'essuya encore, comme il l'avait fait auparavant, puis il tira lentement de sa poche son paquet de tabac ; il ôta sa pipe de sa boutonnière, la remplit lentement, et se mit à fumer.

« Il est mort ? demandai-je après un moment de silence.

— Qui cela, mon cher enfant ?

— Compeyson.

— Il espère que je le suis, s'il est vivant, soyez-en sûr, dit-il avec un regard féroce. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui. »

Il me passa doucement le livre, pendant que Provis fumait sa pipe, les yeux tournés vers le feu, et je lus :

« Le jeune Havisham s'appelait Arthur ; Compeyson est l'homme qui a prétendu aimer miss Havisham. »

Je fermai le livre en faisant un léger signe de tête à Herbert, et je mis le livre de côté ; et sans rien dire, ni l'un ni l'autre, nous regardâmes tous les deux Provis, pendant qu'il fumait sa pipe auprès du feu.

q

Chapitre 14

Pourquoi m'arrêtais-je pour chercher combien, parmi les craintes suscitées par Provis, il y en avait qui se rapportaient à Estelle ? Pourquoi ralentirais-je ma course pour comparer l'état d'esprit dans lequel j'étais lorsque j'ai essayé de me débarrasser de la souillure de la prison avant de la rencontrer au bureau des voitures, avec l'état d'esprit dans lequel j'étais alors en réfléchissant à l'abîme qu'il y avait entre Estelle, dans tout l'orgueil de sa beauté, et le forçat évadé que je cachais. La route n'en serait pas plus douce, le but n'en serait pas meilleur ; il ne serait pas plus vite atteint, ni moi moins exténué.

Le récit de Provis avait fait naître une nouvelle crainte dans mon esprit, ou plutôt il avait donné une forme et une direction plus précises à la crainte qu'il y avait déjà. Si Compeyson était vivant et découvrait que Provis était de retour, la conséquence n'était pas douteuse pour moi. Que Compeyson eût une crainte

mortelle de lui, personne ne pouvait le savoir mieux que moi, et l'on avait peine à s'imaginer qu'un homme comme celui qu'il nous avait dépeint hésiterait à se débarrasser d'un ennemi redouté par le moyen le plus sûr, c'est-à-dire en se faisant son dénonciateur.

Je n'avais jamais soufflé ni ne voulais jamais souffler un mot d'Estelle à Provis ; du moins, j'en prenais la résolution : mais je dis à Herbert qu'avant de partir, je croyais devoir aller voir miss Havisham et Estelle. Cette idée me vint quand nous nous retrouvâmes seuls, le soir du jour où Provis nous avait raconté son histoire. Je résolus d'aller à Richmond le lendemain, et j'y allai.

Quand j'arrivai chez Mrs Brandley, la femme de chambre d'Estelle vint me dire qu'Estelle était allée à la campagne.

« Où ?

— À Satis House, comme de coutume.

— Non pas comme de coutume, dis-je, car elle n'y est jamais allée sans moi. Quand doit-elle revenir ? »

Il y avait dans la réponse qu'on me fit un air de réserve qui augmenta ma perplexité. Cette réponse fut que la femme de chambre croyait qu'Estelle ne reviendrait que pour peu de temps. Je ne pouvais rien tirer de cela, si ce n'est qu'on avait voulu que je n'en tirasse rien, et je rentrai chez moi dans un inconcevable état de contrariété.

J'eus une autre consultation de nuit avec Herbert, après que Provis fut rentré chez lui (je le reconduisais toujours, et j'avais toujours soin de bien regarder autour de moi), et nous résolûmes de ne rien dire de mes projets de départ, jusqu'à mon retour de

chez miss Havisham. En même temps, Herbert et moi nous devions réfléchir séparément à ce qu'il conviendrait le mieux de dire à Provis, pour le déterminer à quitter l'Angleterre avec moi. Ferions-nous semblant de craindre qu'il ne fût sous le coup d'une surveillance suspecte, ou moi, qui n'étais jamais sorti de notre pays, proposerais-je un voyage sur le continent ? Nous savions tous les deux que je n'avais qu'à proposer et qu'il consentirait à tout ce que je voudrais, et nous étions pleinement convaincus que nous ne pouvions courir plus longtemps les chances de la situation présente.

Le lendemain j'eus la bassesse de feindre que j'étais tenu, selon ma promesse, d'aller voir Joe ; mais j'étais capable de toutes les bassesses envers Joe ou en son nom. Provis devait se montrer extrêmement prudent pendant mon absence, et Herbert devait se charger de veiller sur lui à ma place. Je ne devais rester absent qu'une seule nuit, et, à mon retour, je promettais de donner satisfaction à son impatience de me voir commencer sur une grande échelle la vie de gentleman. Il me vint même à l'idée, comme à Herbert, qu'il serait aisé de le déterminer à passer sur le continent, sous prétexte de faire des achats pour monter notre maison.

Ayant ainsi déblayé le chemin pour mon expédition chez miss Havisham, je partis par la voiture du matin, avant le jour, et j'étais déjà en pleine campagne quand le soleil se leva, boitant et grelottant, enveloppé dans des lambeaux de nuages et des haillons de brouillard, comme un mendiant. Quand nous arrivâmes au Cochon bleu, après un trajet humide, qui rencontrai-je sous la porte, un cure-dent en main, regardant la voiture, sinon Bentley Drummle ?

De même qu'il faisait semblant de ne pas me voir, je fis semblant, moi aussi, de ne pas le reconnaître. C'était un bien pauvre semblant pour tous deux, d'autant plus pauvre que nous rentrâmes tous les deux dans l'auberge, où il venait de terminer son déjeuner et où je commandai le mien. Ce fut comme du poison pour moi de le trouver en ville, car je savais très bien pourquoi il était venu.

Faisant semblant de lire un vieux journal graisseux, qui n'avait rien d'à moitié aussi lisible dans ses nouvelles locales que les nouvelles étrangères, sur les cafés, les conserves, les sauces à poisson, le beurre fondu et les vins dont il était couvert, comme s'il avait gagné la rougeole d'une manière tout à fait irrégulière, je m'assis à ma table pendant qu'il se tenait devant le feu. Par degrés, je vis une insulte grave dans sa persistance à rester devant le feu et je me levai, déterminé à me chauffer à ses côtés. Il me fallut passer ma main derrière ses jambes pour prendre le poker afin de tisonner le feu, mais j'eus encore l'air de ne pas le connaître.

« Est-ce exprès ? dit M. Drummle.

Oh ! dis-je, le poker en main, est-ce vous… est-ce possible ?… Comment vous portez-vous ? Je me demandais qui pouvait ainsi masquer le feu… »

Sur ce, je me mis à tisonner avec ardeur. Après cela, je me plantai côte à côte de M. Drummle, les épaules rejetées en arrière et le dos au feu.

« Vous venez d'arriver ? dit M. Drummle en me poussant un peu avec son épaule.

— Oui, dis-je en le poussant de la même manière.

— Quel sale et vilain endroit ! dit Drummle ; n'est-ce pas votre pays ?

— Oui, répondis-je ; on m'a dit qu'il ressemblait beaucoup à votre Shrosphire.

— Pas le moins du monde », dit Drummle.

Alors M. Drummle regarda ses bottes, et je regardai les miennes ; puis il regarda les miennes et je regardai les siennes.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ? demandai-je, résolu à ne pas céder un pouce du feu.

— Assez longtemps pour en être fatigué, répondit Drummle en faisant semblant de bâiller, mais également résolu à ne pas bouger.

— Restez-vous longtemps ici ?

— Je ne puis vous dire, répondit Drummle. Et vous ?

— Je ne puis vous dire », répondis-je.

Je sentis en ce moment, au frémissement de mon sang, que si l'épaule de M. Drummle avait empiété d'une épaisseur de cheveu de plus sur ma place, je l'aurais jeté par la fenêtre. Je sentis en même temps que si mon épaule montrait une semblable prétention, M. Drummle m'aurait jeté par la première ouverture venue. Il se mit à siffler un peu, je fis comme lui.

« N'y a-t-il pas une grande étendue de marais par là ? dit Drummle.

— Oui. Eh bien, après ? » dis-je.

M. Drummle me regarda, puis après il regarda mes bottes, puis enfin il dit :

« Oh ! »

Et il se mit à rire.

« Vous vous amusez, monsieur Drummle ?

— Non, dit-il, pas particulièrement ; je vais faire une promenade à cheval, je veux explorer ces marais pour mon plaisir. Il y a dans les villages environnants, à ce qu'on m'a dit, de curieuses petites auberges et de jolies petites forges. Est-ce vrai ? Garçon !

— Monsieur ?

— Mon cheval est-il prêt ?

— Il est devant la porte, monsieur.

— Écoutez-moi bien à présent : la dame ne montera pas à cheval aujourd'hui, le temps est trop mauvais.

— Très bien, monsieur.

— Et je ne rentrerai pas, parce que je dîne chez cette dame.

— Très bien, monsieur. »

Alors Drummle me regarda. Il y avait sur son grand visage en hure de brochet un air de triomphe insolent qui me fendit le cœur. Triste comme je l'étais, cela m'exaspéra au point que je me sentis porté à le prendre dans mes bras et à l'asseoir sur le feu.

Une chose était évidente pour tous les deux : c'est que, jusqu'à ce qu'on vînt à notre secours, ni l'un ni l'autre ne pouvait quitter le feu. Nous étions donc devant le feu, épaule contre épaule, pied contre pied, avec nos mains derrière le dos, sans bouger d'un pouce. Malgré le brouillard, le cheval se voyait en dehors de la porte. Mon déjeuner était sur la table ; celui de Drummle était enlevé ; le garçon m'invita à commencer ; je fis un signe de tête, et tous deux nous restâmes à nos places.

« Êtes-vous allé au Bocage depuis la dernière fois ? dit Drummle.

— Non, dis-je, j'ai eu bien assez des Pinsons la dernière fois que j'y suis allé.

— Est-ce le jour où nous avons différé d'opinion ?

— Oui, répondis-je très sèchement.

— Allons ! allons ! on vous a laissé assez tranquille, dit Drummle d'un ton moqueur ; vous n'auriez pas dû vous laisser emporter.

— M. Drummle, dis-je, vous n'êtes pas compétent pour donner un avis sur ce sujet. Quand je me laisse emporter (non pas que j'admette l'avoir fait à cette occasion), je ne lance pas de verres à la tête des gens.

— Moi, j'en lance », dit Drummle.

Après l'avoir regardé deux ou trois fois, en examinant son état d'excitation et de fureur croissantes, je dis :

« Monsieur Drummle, je n'ai pas cherché cette conversation, et je ne la trouve pas agréable.

— Assurément, elle ne l'est pas, dit-il avec dédain et par-dessus son épaule, mais cela m'est absolument égal.

— Et, en conséquence, continuai-je, avec votre permission, j'insinuerai que nous n'ayons à l'avenir aucune espèce de rapports.

— C'est tout à fait mon opinion, dit Drummle, et c'est ce que j'aurais insinué moi-même ou plutôt fait sans insinuation ; mais, ne perdez pas votre calme, n'avez-vous pas assez perdu sans cela ?

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Garçon ! » dit Drummle, en manière de réponse.

Le garçon reparut.

« Par ici !… écoutez et comprenez bien : la jeune dame ne sort pas aujourd'hui, et je dîne chez la jeune dame.

— Parfaitement, monsieur. »

Après que le garçon eût touché de la paume de sa main ma théière qui se refroidissait rapidement ; qu'il m'eût regardé d'un air suppliant et qu'il eût quitté la pièce, Drummle, tout en ayant pris soin de ne pas bouger l'épaule qui me touchait, prit un cigare de sa poche, en mordit le bout, mais ne fit pas mine de bouger. Je bouillais, j'étouffais, je sentais que nous ne pourrions pas dire un seul mot de plus sans faire intervenir le nom d'Estelle, et que je ne pourrais supporter de le lui entendre prononcer. En conséquence, je tournai froidement les yeux de l'autre côté du mur, comme s'il n'y avait personne dans la chambre, et je me forçai au silence. Il est impossible de dire combien de temps nous aurions

pu rester dans cette position ridicule, sans l'arrivée de trois fermiers aisés, amenés, je pense, par le garçon ; ils entrèrent dans la salle en déboutonnant leurs paletots et en se frottant les mains, et comme ils s'avançaient vers le feu, nous fûmes obligés de leur céder la place.

Je vis Drummle, par la fenêtre, saisir les rênes de son cheval et se mettre en selle, avec sa manière maladroite et brutale, en chancelant à droite, à gauche, en avant et en arrière. Je croyais qu'il était parti, quand il revint demander du feu pour le cigare qu'il tenait à la bouche, et qu'il avait oublié d'allumer. Un homme, dont les vêtements étaient couverts de poussière, apporta ce qu'il réclamait. Je ne pourrais pas dire d'où il sortait, était-ce de la cour intérieure, de la rue ou d'autre part ? Et comme Drummle se penchait sur sa selle en allumant son cigare, en riant et en tournant la tête du côté des fenêtres de l'auberge, le balancement d'épaules et le désordre des cheveux de cet homme me fit souvenir d'Orlick.

Trop complètement hors de moi pour m'inquiéter si c'était lui ou non ou pour toucher au déjeuner, je lavai ma figure et mes mains salies par le voyage, et je me rendis à la mémorable vieille maison, qu'il eût été beaucoup plus heureux pour moi de n'avoir jamais vue, et dans laquelle jamais je n'aurais dû entrer.

q

Chapitre 15

Dans la chambre où était la table de toilette et où les bougies brûlaient accrochées à la muraille, je trouvai miss Havisham et Estelle. Miss Havisham, assise sur un sofa près du feu, et Estelle sur un coussin à ses pieds. Estelle tricotait et miss Havisham la regardait. Toutes deux levèrent les yeux quand j'entrai, et toutes deux remarquèrent du changement en moi. Je vis cela au regard qu'elles échangèrent.

« Et quel vent, dit miss Havisham, vous pousse ici, Pip ? »

Bien qu'elle me regardât fixement, je vis qu'elle était quelque peu confuse. Estelle posa son ouvrage sur ses genoux, leva les yeux sur nous, puis se remit à travailler. Je m'imaginai lire dans le mouvement de ses doigts, aussi clairement que si elle me l'eût dit dans l'alphabet des sourds-muets, qu'elle s'apercevait que j'avais découvert mon bienfaiteur.

« Miss Havisham, dis-je, je suis allé à Richmond pour parler à Estelle, et, trouvant que le vent l'avait poussée ici, je l'ai suivie. »

Miss Havisham me faisant signe pour la troisième ou quatrième fois de m'asseoir, je pris la chaise placée auprès de la table de toilette que j'avais vue si souvent occupée par elle. Avec toutes ces ruines à mes pieds et autour de moi, il me semblait que c'était bien en ce jour la place qui me convenait.

« Ce que j'ai à dire à miss Estelle, miss Havisham, je le dirai devant vous dans quelques moments. Cela ne vous surprendra pas, cela ne vous déplaira pas. Je suis aussi malheureux que vous ayez jamais pu désirer me voir. »

Miss Havisham continuait à me regarder fixement. Je voyais au mouvement des doigts d'Estelle pendant qu'ils travaillaient qu'elle était attentive à ce que je disais, mais elle ne levait pas les yeux.

« J'ai découvert quel est mon protecteur. Ce n'est pas une heureuse découverte, et il n'est pas probable qu'elle élève jamais ni ma réputation, ni ma position, ni ma fortune, ou quoi que ce soit. Il y a des raisons qui m'empêchent d'en dire davantage : ce n'est pas mon secret, mais celui d'un autre. »

Comme je gardais le silence pendant un moment, regardant Estelle et cherchant comment continuer, miss Havisham répéta :

« Ce n'est pas votre secret, mais celui d'un autre, eh bien ?…

— Quand pour la première fois vous m'avez fait venir ici, miss Havisham, quand j'appartenais au village là-bas, que je voudrais bien n'avoir jamais quitté, je suppose que je vins réellement ici comme tout autre enfant aurait pu y venir, comme une espèce de domestique, pour satisfaire vos caprices et en être payé.

— Ah ! Pip ! répliqua miss Havisham en secouant la tête avec calme, vous croyez…

— Est-ce que M. Jaggers ?…

— M. Jaggers, dit miss Havisham en me répondant d'une voix ferme, n'avait rien à faire là-dedans et n'en savait rien. S'il est mon avoué et s'il est celui de votre bienfaiteur, c'est une coïncidence. Il a de semblables relations avec un assez grand nombre de personnes, et cela a pu arriver naturellement ; mais, n'importe comment cette coïncidence est arrivée, soyez convaincu qu'elle n'a été amenée par personne. »

Tout le monde aurait pu voir dans son visage hagard qu'il n'y avait jusqu'ici ni subterfuge ni dissimulation dans ce qu'elle venait de dire.

« Mais lorsque je suis tombé dans l'erreur où je suis resté si longtemps, du moins vous m'y avez entretenu ? dis-je.

— Oui, répondit-elle en faisant encore un signe, je vous ai laissé aller.

— Était-ce de la bonté ?

— Qui suis-je ? s'écria miss Havisham en frappant sa canne sur le plancher et se laissant emporter par une colère si subite qu'Estelle leva sur elle des yeux surpris, qui suis-je, pour l'amour de Dieu, pour avoir de la bonté ? »

J'avais élevé une bien faible plainte et je n'avais même pas eu l'intention de le faire. Je le lui dis lorsqu'elle se rassit plus calme après cet éclat.

« Eh bien !... eh bien !... eh bien !... dit-elle, après ?...

— J'ai été généreusement payé ici pour mes anciens services, dis-je pour la calmer, en étant mis en apprentissage, et je n'ai fait ces questions que pour me renseigner personnellement. Ce qui suit a un but différent, et, je l'espère, plus désintéressé. En entretenant mon erreur, miss Havisham, vous avez voulu punir et contrarier – peut-être sauriez-vous trouver mieux que moi les termes qui pourraient exprimer votre intention sans vous offenser – vos égoïstes parents.

— Je l'ai fait, dit-elle, mais ils l'ont voulu, et vous aussi. Quelle a été mon histoire pour que je me donne la peine de les avertir ou

de les supplier, eux ou vous, pour qu'il en soit autrement ? Vous vous êtes tendu vos propres pièges, et ce n'est pas moi qui les ai tendus… »

Après avoir attendu qu'elle redevînt calme, car ses paroles éclataient en cascades sauvages et inattendues, je continuai :

« J'ai été jeté dans une famille de vos parents, miss Havisham, et je suis resté constamment au milieu d'eux depuis mon arrivée à Londres. Je sais qu'ils ont été de bonne foi et trompés sur mon compte comme je l'ai été moi-même, et je serais faux et bas si je ne vous disais pas, que cela vous soit agréable ou non, que vous faites sérieusement injure à M. Mathieu Pocket et à son fils Herbert si vous supposez qu'ils sont autre chose que généreux, droits, ouverts, et incapables de quoi que ce soit de vil ou de lâche.

— Ce sont vos amis ? dit miss Havisham.

— Ils se sont faits mes amis, dis-je, quand ils supposaient que j'avais pris leur place et quand Sarah Pocket, miss Georgina et mistress Camille n'étaient pas mes amis, je pense. »

Le contraste de mes amis avec le reste de sa famille semblait, j'étais bien aise de le voir, les mettre bien avec elle. Elle me regarda avec des yeux perçants pendant un moment, puis elle dit avec calme :

« Que demandez-vous pour eux ?

— Rien, dis-je, si ce n'est que vous ne les confondiez pas avec les autres. Il se peut qu'ils soient du même sang, mais, croyez-moi, ils ne sont pas de la même nature. »

Miss Havisham répéta, en continuant à me regarder avec avidité :

« Que demandez-vous pour eux ?

— Je ne suis pas assez rusé, vous le voyez, répondis-je sentant bien que je rougissais un peu, pour pouvoir vous cacher, quand bien même je le désirerais, que j'ai quelque chose à vous demander, miss Havisham : si vous pouviez disposer de quelque argent pour rendre à mon ami Herbert un service pour le reste de ses jours… mais ce service, par sa nature, doit être rendu sans qu'il s'en doute, je vous dirai comment.

— Pourquoi faut-il que cela se fasse sans qu'il s'en doute ? demanda-t-elle en appuyant sa main sur sa canne afin de me regarder plus attentivement.

— Parce que, dis-je, j'ai commencé moi-même à lui rendre service il y a plus de deux ans sans qu'il le sache, et que je ne veux pas être trahi. Par quelles raisons suis-je incapable de continuer ? Je ne puis vous le dire. C'est une partie du secret d'un autre et non pas le mien. »

Elle détourna peu à peu les yeux de moi et les porta sur le feu. Après l'avoir contemplé pendant un temps qui, dans le silence, à la lumière des bougies qui brûlaient lentement, me parut bien long, elle fut réveillée par l'écroulement de quelques charbons enflammés, et regarda de nouveau de mon côté, d'abord d'une manière vague, puis avec une attention graduellement concentrée. Pendant tout ce temps Estelle tricotait toujours. Quand miss Havisham eut arrêté son attention sur moi, elle dit, en parlant comme s'il n'y avait pas eu d'interruption dans notre conversation :

« Ensuite ?…

— Estelle, dis-je en me tournant vers elle en essayant de maîtriser ma voix tremblante, vous savez que je vous aime, vous savez que je vous aime depuis longtemps, et que je vous aime tendrement… »

Ainsi interpellée, Estelle leva les yeux sur mon visage, et ses doigts continuèrent leur travail, et elle me regarda sans changer de contenance. Je vis que miss Havisham portait les yeux tantôt de moi à elle, tantôt d'elle à moi.

« J'aurais dit cela plus tôt sans ma longue erreur. Cette erreur m'avait fait espérer que miss Havisham nous destinait l'un à l'autre, et, pensant que vous ne pouviez rien y faire vous-même, quelles que fussent vos intentions, je me suis retenu de le dire, mais je dois l'avouer maintenant. »

Sans rien perdre de sa contenance impassible et ses doigts allant toujours, Estelle secoua la tête.

« Je sais, dis-je en réponse à ce mouvement, je sais que je n'ai pas l'espoir de pouvoir jamais vous appeler ma femme, Estelle. J'ignore ce que je vais devenir, combien malheureux je serai, où j'irai. Cependant, je vous aime, je vous ai aimée depuis la première fois que je vous ai vue dans cette maison. »

En me regardant, parfaitement impassible et les doigts toujours occupés, elle secoua de nouveau la tête. Je repris :

« Il eût été bien cruel, horriblement cruel à miss Havisham de jouer avec la sensibilité et la candeur d'un pauvre garçon, de me torturer pendant toutes ces années dans un vain espoir et pour un but inutile si elle avait songé à la gravité de ce qu'elle faisait ;

mais je pense qu'elle n'en avait pas conscience. Je crois qu'en endurant ses propres souffrances elle a oublié les miennes, Estelle. »

Je vis miss Havisham porter la main à son cœur et l'y retenir pendant qu'elle continuait à me regarder, ainsi qu'Estelle, tour à tour.

« Il me semble, dit Estelle avec un grand calme, qu'il y a des sentiments, des fantaisies, je ne sais pas comment les appeler, que je suis incapable de comprendre. Quand vous dites que vous m'aimez, je sais ce que vous voulez dire quant à la formation des mots, mais rien de plus. Vous ne dites rien à mon cœur… vous ne touchez rien là… Je m'inquiète peu de ce que vous pouvez dire… j'ai essayé de vous en avertir… Dites, ne l'ai-je pas fait ?

— Oui, répondis-je d'un ton lamentable.

— Oui, mais vous n'avez pas voulu vous tenir pour averti, car vous avez cru que je ne le pensais pas. Ne l'avez-vous pas cru ?

— J'ai cru et espéré que vous ne le pensiez pas, vous si jeune, si peu éprouvée et si belle, Estelle. Assurément ce n'est pas dans la nature.

— C'est dans ma nature, répondit-elle ; puis elle ajouta en appuyant sur les mots : C'est dans mon for intérieur. Je fais une grande différence entre vous et les autres en vous en disant autant. Je ne puis faire davantage.

— N'est-il pas vrai, dis-je, que Bentley Drummle est ici en ville et qu'il vous recherche ?

— C'est parfaitement vrai, répondit-elle en parlant de lui avec l'indifférence du plus entier mépris.

— N'est-il pas vrai que vous l'encouragez, que vous sortez à cheval avec lui, et qu'il dîne avec vous aujourd'hui même ? »

Elle parut un peu surprise de voir que je connaissais tous ces détails, mais elle répondit encore :

« C'est parfaitement vrai !

— Vous pouvez l'aimer, Estelle ! »

Ses doigts s'arrêtèrent pour la première fois quand elle répliqua avec un peu de colère :

« Que vous ai-je dit ? Croyez-vous encore après cela que je ne sois pas telle que je le dis ?

— Vous ne l'épouserez jamais, Estelle ? »

Elle se tourna vers miss Havisham et réfléchit un instant en tenant son ouvrage dans ses mains, puis elle dit :

« Pourquoi ne vous dirais-je pas la vérité ? On va me marier avec lui. »

Je laissai tomber ma tête dans mes mains ; mais je pus me contenir mieux que je ne pouvais l'espérer, eu égard à la douleur que j'éprouvai en lui entendant prononcer ces paroles. Quand je relevai la tête, miss Havisham avait un air si horrible, que j'en fus impressionné, même dans le bouleversement extrême de ma douleur.

« Estelle, chère, très chère Estelle, ne permettez pas à miss Havisham de vous précipiter dans cet abîme. Mettez-moi de côté

pour toujours. Vous l'avez fait, je le sais bien, mais donnez votre main à quelque personne plus digne que Drummle. Miss Havisham vous donne à lui comme pour témoigner le plus profond mépris, et faire la plus grande injure qu'on puisse faire à tous les hommes beaucoup meilleurs qui vous admirent, et aux quelques-uns qui vous aiment vraiment. Parmi ces quelques-uns il peut y en avoir un qui vous aime aussi tendrement, bien qu'il ne vous ait pas aimé aussi longtemps que moi. Prenez-le et je le supporterai avec courage pour l'amour de vous ! »

Mon ardeur éveilla en elle un étonnement qui me fit supposer qu'elle était touchée de compassion, et que tout à coup j'étais devenu intelligible à son esprit.

« Je vais, dit-elle encore d'un ton plus doux, l'épouser. On s'occupe des préparatifs de mon mariage, et je serai bientôt mariée. Pourquoi mêlez-vous ici injustement le nom de ma mère adoptive ? C'est par ma propre volonté que tout se fait.

— C'est par votre propre volonté, Estelle, que vous vous jetez dans les bras d'une brute ?

— Dans les bras de qui devrais-je me jeter ? repartit-elle avec un sourire. Devrais-je me jeter dans les bras de l'homme qui sentirait le mieux (s'il y a des gens qui sentent de pareilles choses) que je n'ai rien pour lui ?... Là !... c'en est fait, je ferai assez bien et mon mari aussi. Quant à me précipiter dans ce que vous appelez un abîme, miss Havisham voulait me faire attendre et ne pas me marier encore ; mais je suis fatiguée de la vie que j'ai menée ; elle n'a que très peu de charmes pour moi, et je suis d'avis d'en changer. N'en dites pas davantage. Nous ne nous comprendrons jamais l'un l'autre.

— Une vile brute ! une telle stupide brute ! criai-je désespéré.

— Ne craignez pas que je sois un ange pour lui, dit Estelle ; je ne le serai pas. Allons, voici ma main. Séparons-nous là-dessus, enfant et homme romanesque.

— Ô Estelle, répondis-je, pendant que mes larmes tombaient en abondance sur sa main, malgré tous mes efforts pour les retenir, quand même je resterais en Angleterre et que je pourrais me tenir la tête haute devant les autres, comment pourrais-je voir en vous la femme de Drummle !

— Enfantillage !... enfantillage !... dit-elle, cela passera avec le temps.

— Jamais, Estelle !

— Vous ne penserez plus à moi dans une semaine.

— Ne plus penser à vous ! Vous faites partie de mon existence, partie de moi-même. Vous avez été dans chaque ligne que j'ai lue depuis la première fois que je suis venu ici, n'étant encore qu'un pauvre enfant bien grossier et bien vulgaire, dont, même alors, vous avez blessé le cœur. Vous avez été dans tous les rêves d'avenir que j'ai faits depuis. Sur la rivière, sur les voiles des vaisseaux, sur les marais, dans les nuages, dans la lumière, dans l'obscurité, dans le vent, dans la mer, dans les bois, dans les rues, vous avez été la personnification de toutes les fantaisies gracieuses que mon esprit ait jamais conçues. Les pierres avec lesquelles sont bâties les plus solides constructions de Londres ne sont pas plus réelles ou plus impossibles à déplacer par vos mains, que votre présence et votre influence l'ont été et le seront toujours pour moi, ici et partout. Estelle, jusqu'à la dernière heure de ma vie, il

faut que vous restiez une partie de ma nature, une partie du peu de bien et une partie du mal qui est en moi. Mais pendant notre séparation, je vous associerai seulement au bien, et je vous y maintiendrai toujours fidèlement, car vous devez m'avoir fait beaucoup plus de bien que de mal. Quelle que soit la douleur aiguë que je ressente maintenant… oh ! Dieu vous garde ! Dieu vous pardonne ! »

Dans quelle angoisse de malheur j'arrachai de mon cœur ces paroles entrecoupées ? je ne le sais. Elles montèrent à mes lèvres comme le sang d'une blessure interne. Je tins sa main sur mes lèvres pendant un moment, et je la quittai. Mais toujours dans la suite, je me suis souvenu, et bientôt après à plus forte raison, que, tandis qu'Estelle me regardait seulement avec un étonnement mêlé d'incrédulité, la figure de spectre de miss Havisham, dont la main couvrait encore son cœur, semblait trahir, dans un terrible regard, la pitié et le remords.

Tout est dit, tout est fini ! Tout était si bien dit et si bien fini, que, lorsque je franchis la porte, la lumière du jour paraissait d'une couleur plus sombre que lorsque j'étais entré. Pendant un instant, je me cachai parmi les ruelles et les passages, et ensuite je partis pour faire à pied toute la route jusqu'à Londres. Car j'avais à ce moment tellement repris mes esprits, que je réfléchis que je ne pouvais pas retourner à l'hôtel et y voir Drummle ; que je ne pourrais pas supporter d'être assis dans la voiture et m'entendre adresser la parole ; que je ne pouvais rien faire de mieux pour moi-même que de me fatiguer.

Il était plus de minuit quand je traversai le pont de Londres. Passant par les étroits labyrinthes des rues qui, à cette époque, longeaient à l'ouest la rive du fleuve qui faisait partie du comté de

Middlesex, mon plus court chemin pour gagner le Temple était de suivre la rivière par Whitefriars. On ne m'attendait que le lendemain, mais j'avais mes clefs, et si Herbert était couché, je pouvais gagner mon lit sans le déranger.

Comme il arrivait rarement que j'entrasse par la porte de Whitefriars, quand le Temple était fermé, et que j'étais très crotté et très fatigué, je ne me formalisai pas, en voyant le portier m'examiner avec beaucoup d'attention en tenant la porte entrouverte pour me laisser passer. Pour aider sa mémoire je lui dis mon nom.

« Je n'en étais pas bien certain, monsieur, mais je le pensais. Voici une lettre, monsieur ; la personne qui l'a apportée a dit que vous soyez assez bon pour la lire à la lanterne. »

Très surpris de cette recommandation, je pris la lettre. Elle était adressée à Philip Pip, Esquire, et au haut de l'enveloppe étaient ces mots : « Veuillez lire cette lettre ici-même. » Je l'ouvris, le portier m'éclairait, et je lus de la main de Wemmick :

« Ne rentrez pas chez vous ! »

q

Chapitre 16

M'éloignant de la porte du Temple aussitôt après avoir lu cet avis, je gagnai de mon mieux Fleet Street ; là je montai dans un fiacre attardé, et me fit conduire aux Hummums, dans Covent Garden. À cette époque, on pouvait toujours y trouver un lit à

n'importe quelle heure de la nuit ; le portier, en me donnant accès à son guichet toujours ouvert, alluma la chandelle qui venait la première en ligne sur son casier, et me conduisit droit à la chambre dont le numéro venait le premier sur sa liste. C'était une sorte de voûte, au rez-de-chaussée sur le derrière, avec un lit monstre, à quatre colonnes, couvrant en despote la place tout entière, mettant arbitrairement une de ses jambes dans la cheminée et une autre dans la porte, en écrasant le misérable petit lavabo d'une manière complètement divine et juste.

Comme j'avais demandé une veilleuse, le garçon de service m'avait apporté, avant de me quitter, la bonne vieille veilleuse constitutionnelle des temps vertueux, un objet semblable au fantôme d'une canne qui se cassait instantanément quand on y touchait, auquel on ne pouvait rien allumer, et qui était placé solitairement au fond d'une haute tour en fer-blanc, percée de trous ronds, qui, sur le mur, avaient l'air d'yeux tout grands ouverts. Quand je fus dans mon lit, étendu, les pieds endoloris, fatigué et misérable, je m'aperçus que je ne pouvais pas plus fermer mes yeux que je n'aurais pu fermer ceux de cet Argus indiscret. Ainsi, dans l'ombre et le silence de la nuit, nous nous regardions fixement.

Quelle nuit affreuse, agitée, horrible et longue !... Il y avait dans la chambre une odeur inhospitalière de suie froide et de poussière chaude, et en regardant dans les recoins du ciel de lit au-dessus de ma tête, je songeai au grand nombre de mouches bleues qui volent chez les bouchers, aux perce-oreilles du marché, aux vers de la campagne qui devaient être là attendant l'été prochain. Ceci me conduisit à me demander si quelques-uns de ces insectes tombaient quelquefois, et alors je m'imaginais sentir

de petites chutes sur mon visage. Une suite de pensées désagréables me suggéra que j'avais un autre voisinage plus redoutable sur mon dos. Après être resté couché tout éveillé pendant un certain temps, les voix extraordinaires qui se dégagent du silence nocturne commencèrent à se faire entendre. Le cabinet murmurait, la cheminée soupirait, le petit lavabo craquait, et une corde de guitare vibrait de temps à autre dans la commode. Vers le même instant, les yeux sur la muraille prirent une nouvelle expression, et dans chacun de ces yeux indiscrets, je voyais écrit : Ne rentrez pas chez vous !

Toutes les fantaisies et les bruits de la nuit qui m'assiégeaient disaient le même refrain : Ne rentrez pas chez vous ! Cette phrase s'insinuait dans tout ce que je pensais, comme l'aurait fait une douleur physique. Il n'y avait pas longtemps, j'avais lu dans les journaux qu'un inconnu était venu aux Hummums dans la nuit, s'était mis au lit, s'était suicidé, et que le lendemain matin on l'avait trouvé baigné dans son sang. Il me vint dans l'idée que cet inconnu avait dû occuper cette même voûte, et je me levai pour m'assurer qu'il n'y avait pas de traces rouges. Alors j'ouvris la porte pour regarder dans les couloirs et me ranimer un peu à la vue d'une lumière lointaine, près de laquelle je savais que le garçon de service dormait. Mais pendant tout ce temps, je me demandais : « Pourquoi ne dois-je pas rentrer chez moi ?... Que peut-il être arrivé à la maison ?... Si j'y rentrais, y trouverais-je Provis en sûreté ?... » Ces questions occupaient à tel point mon esprit, qu'on aurait pu supposer qu'il n'y avait plus de place pour d'autres réflexions. Même lorsque je pensais à Estelle, et à la manière dont nous nous étions quittés ce jour-là pour toujours, et quand je me rappelais les circonstances de notre séparation, et tous ses regards, et toutes ses intonations, et le mouvement de

ses doigts pendant qu'elle tricotait, même alors j'étais poursuivi ici, là et partout par cet avertissement : Ne rentrez pas chez vous ! Quand à la fin je m'assoupis, à force d'épuisement d'esprit et de corps, cela devint un immense verbe imaginaire, qu'il me fallut conjuguer à l'impératif présent : Ne rentre pas chez toi ; qu'il ne rentre pas chez lui ; ne rentrons pas chez nous ; qu'ils ne rentrent pas chez eux ; et puis virtuellement : Je ne puis pas et je ne dois pas rentrer chez moi ; je ne pouvais pas, ne voulais pas et ne devais pas rentrer chez moi, jusqu'à ce que je sentisse que j'allais devenir fou. Je me roulai sur l'oreiller et regardai les grands ronds fixes sur la muraille.

J'avais recommandé que l'on m'éveillât à sept heures, car il était clair que je devais voir Wemmick avant tout autre personne, et également clair que c'était là une circonstance pour laquelle il ne fallait lui demander que ses sentiments de Walmorth. Ce fut pour moi un grand soulagement de sortir de la chambre où j'avais passé la nuit si misérablement, et il ne fut pas nécessaire de frapper deux fois à la porte pour me faire sauter de ce lit d'inquiétudes.

À huit heures, j'étais en vue des murs du château. La petite servante entrait justement dans la forteresse avec deux petits pains chauds. Je passai la poterne et franchis le pont-levis, en même temps qu'elle. J'arrivai ainsi sans être annoncé, pendant que Wemmick préparait le thé pour lui et pour son père. Une porte ouverte m'offrait en perspective le vieux au lit.

« Tiens ! monsieur Pip, dit Wemmick, vous êtes donc revenu ?

— Oui, répondis-je, mais je ne suis pas rentré chez moi.

— C'est très bien ! dit-il en se frottant les mains, j'ai laissé un mot pour vous à chacune des portes du Temple, à tout hasard. Par quelle porte êtes-vous entré ? »

Je le lui dis :

« J'irai à toutes les autres dans la journée, dit Wemmick, et je détruirai les lettres. C'est une bonne règle de ne jamais laisser de preuves écrites, quand on peut l'éviter, parce qu'on ne sait jamais si cela ne servira pas contre soi un jour. Je vais prendre une liberté avec vous. Vous est-il égal de faire cuire cette saucisse pour le vieux ? »

Je répondis que je serais enchanté de le faire.

« Alors, vous pouvez aller à votre ouvrage, Mary Anne, dit Wemmick à la petite servante, ce qui nous laisse seuls, vous voyez, monsieur Pip », ajouta-t-il en clignant de l'œil pendant qu'elle s'éloignait.

Je le remerciai de son amitié et de sa prudence, et nous continuâmes à causer à voix basse, pendant que je faisais griller la saucisse et qu'il beurrait la mie du petit pain de son père.

« Maintenant, monsieur Pip, vous savez, nous nous comprenons. Nous sommes dans nos capacités personnelles et privées, et ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes engagés dans une transaction confidentielle. Les sentiments officiels sont une chose ; mais nous sommes extra-officiels pour le moment. »

Je fis un signe d'assentiment cordial. J'étais tellement surexcité, que j'avais déjà enflammé la saucisse du vieux comme une torche et que j'avais été obligé de l'éteindre.

« J'ai accidentellement appris hier matin, me trouvant dans un certain lieu, où je vous ai conduit une fois… même entre vous et moi, il vaut mieux ne pas dire les noms, quand on peut l'éviter…

— Beaucoup mieux, dis-je ; je vous comprends.

— J'ai appris là, par hasard, hier matin, dit Wemmick, qu'une certaine personne, qui n'est pas entièrement étrangère aux colonies et qui n'est pas non plus dénuée d'un certain avoir… je ne sais pas qui cela peut être réellement, nous ne nommerons pas cette personne…

— C'est inutile, dis-je.

— … avait fait quelques petits tours dans certaine partie du monde où vont bien des gens, pas toujours pour satisfaire leurs inclinations personnelles, et qui n'est pas tout à fait sans rapports avec les dépenses du gouvernement. »

En regardant sa figure je fis un véritable feu d'artifice de la saucisse du vieux, et cela apporta une grande distraction dans mon attention et dans celle de Wemmick. Je lui fis mes excuses.

« Cette personne disparaissant de cet endroit, et personne n'entendant plus parler d'elle dans les environs, dit Wemmick, on a formé des conjectures et soulevé des théories : j'ai aussi appris que vous aviez été surveillé dans votre appartement de la Cour du Jardin au Temple, et que vous pourriez l'être encore.

— Par qui ? dis-je.

— Je ne voudrais pas entrer dans ces détails, dit Wemmick évasivement, cela pourrait empiéter sur ma responsabilité offi-

cielle. J'ai appris cela comme j'ai appris bien d'autres choses curieuses en d'autres temps, dans le même lieu. Je ne vous dis pas cela sur des informations reçues, je l'ai entendu. »

Il me prit des mains la fourchette à rôtir et la saucisse tout en parlant, et disposa convenablement sur un petit plateau le déjeuner de son père. Avant de le lui servir, il entra dans sa chambre avec une serviette propre, qu'il attacha sous le menton du vieillard. Il le souleva, mit son bonnet de nuit de côté, et lui donna un air tout à fait crâne. Ensuite il plaça son déjeuner devant lui avec grand soin, et dit :

« C'est bien, n'est-ce pas, vieux père ? »

Ce à quoi le joyeux vieillard répondit :

« Très bien ! John, mon garçon, très bien ! »

Comme il paraissait tacitement entendu que le vieux n'était pas dans un état présentable, je pensais qu'en conséquence il fallait le regarder comme invisible, et je fis semblant d'ignorer complètement tout ce qui se passait.

« Cette surveillance exercée sur moi dans mon appartement, surveillance que j'avais déjà eu quelque raison de soupçonner, dis-je à Wemmick quand il revint, est inséparable de la personne à laquelle vous avez fait allusion, n'est-ce pas ? »

Wemmick prit un air très sérieux :

« Je ne puis pas vous assurer cela d'après ce que j'en sais. Je veux dire que je ne puis pas vous affirmer qu'il en a été ainsi d'abord ; mais, ou cela est, ou sera, ou est en grand danger d'être. »

Comme je voyais que sa position à la Petite-Bretagne l'empêchait d'en dire davantage, et que je savais (et je lui en étais très reconnaissant) combien il sortait de sa voie ordinaire, en me disant ce qu'il me disait, je ne pus pas le presser ; mais je lui dis, après un moment de méditation, que j'aimerais bien lui faire une question, le laissant juge d'y répondre ou de n'y pas répondre, comme il le voudrait, certain que j'étais que ce qu'il ferait serait bien. Il posa son déjeuner et croisant les bras et pinçant ses manches de chemise (il trouvait commode de rester chez lui sans habit), il me fit signe aussitôt de faire ma question.

« Vous avez entendu parler d'un homme de mauvaise conduite, dont le vrai nom est Compeyson ? »

Il me répondit par un autre signe.

« Vit-il encore ? »

Un autre signe.

« Est-il à Londres ? »

Il me fit encore un signe, comprima excessivement sa boîte aux lettres, me fit un dernier signe, et continua son déjeuner.

« Maintenant, dit Wemmick, que les questions sont faites, ce qu'il dit avec emphase et répéta pour ma gouverne, j'arrive à ce que je fis après avoir entendu ce que j'avais entendu. Je me rendis à la Cour du Jardin pour vous trouver. Ne vous trouvant pas, je fus chez Clarricker, pour trouver M. Herbert.

— Et vous l'avez trouvé ? fis-je avec inquiétude.

— Et je l'ai trouvé. Sans prononcer un seul nom, sans entrer dans aucun détail, je lui ai fait entendre que s'il avait connais-

sance qu'il y ait quelqu'un… Tom, Jack, ou Richard dans votre appartement, ou dans le voisinage immédiat, il ferait mieux d'éloigner Tom, Jack, ou Richard, pendant que vous étiez absent.

— Il a dû être bien embarrassé ?

— Bien embarrassé ?… Pas le moins du monde, parce que je lui ai fait entendre qu'il n'était pas prudent d'essayer de trop éloigner Tom, Jack, ou Richard, pour le présent. Monsieur Pip, je vais vous dire quelque chose. Dans les circonstances présentes, il n'y a rien de tel qu'une grande ville, quand une fois l'on y est. N'ouvrez pas trop tôt la porte, restez tranquille, laissez les choses se remettre un peu avant d'essayer d'ouvrir, même pour laisser entrer l'air du dehors. »

Je le remerciai de ses bons avis, et je lui demandai ce qu'avait fait Herbert.

« M. Herbert, dit Wemmick, après être resté immobile pendant une demi-heure, a trouvé un moyen. Il m'a confié sous le sceau du secret, qu'il recherchait une jeune dame, qui a, comme vous le savez sans doute, un père alité, lequel père ayant été quelque chose comme purser, couche dans un lit d'où il peut voir les vaisseaux monter et descendre le fleuve. Vous connaissez probablement cette jeune dame ?…

— Pas personnellement », dis-je.

La vérité est que la jeune dame en question avait vu en moi un camarade dépensier, qui ne pouvait que nuire à Herbert, et que, lorsque Herbert avait proposé de me présenter à elle, elle avait accueilli sa proposition avec un empressement si modéré, que Herbert avait été obligé de me confier l'état des choses, en me di-

sant qu'il fallait laisser s'écouler quelque temps avant de faire sa connaissance. Quand j'avais entrepris de faire la carrière d'Herbert à son insu, j'avais supporté l'indifférence de sa fiancée avec une joyeuse philosophie. Lui et elle, de leur côté, n'avaient pas été très désireux d'introduire une troisième personne dans leurs entrevues, et, bien que j'eusse l'assurance de m'être depuis élevé dans l'estime de Clara, et que la jeune dame et moi échangions depuis quelque temps des messages et des souvenirs, par l'entremise d'Herbert, je ne l'avais néanmoins jamais vue. Quoi qu'il en soit, je ne fatiguais pas Wemmick avec ces détails.

« M. Herbert me demanda, dit Wemmick, si la maison aux fenêtres cintrées qui se trouve à côté de la rivière, dans l'espace compris entre Limehouse et Greenwich, et qui est tenue, à ce qu'il paraît, par une très respectable veuve, qui a un des étages supérieurs à louer, ne pourrait pas, selon moi, servir de retraite momentanée à Tom, Jack, ou Richard ? Je trouvai cela très convenable pour trois raisons que je vais vous donner : primo, c'est loin de votre quartier et loin de l'agglomération ordinaire des rues grandes ou petites ; secundo, sans en approcher vous-même, vous pourriez toujours être à portée d'avoir de nouvelles de Tom, Jack ou Richard, par M. Herbert ; tertio, après un certain temps, et quand cela sera prudent, si vous voulez glisser Tom, Jack, ou Richard à bord de quelque paquebot étranger, c'est tout près. »

Réconforté par ces considérations, je remerciai Wemmick à plusieurs reprises, et je le priai de continuer.

« Eh bien ! monsieur, M. Herbert se jeta dans l'affaire avec une ferme volonté, et vers neuf heures, hier soir, il installait Tom, Jack, ou Richard, n'importe lequel, ni vous ni moi n'avons besoin

de le savoir, dans la maison avec le plus grand succès. À l'ancien logement, on laissa entendre qu'il était appelé à Douvres ; et de fait, il prit la route de Douvres, et fit un coude pour revenir. Maintenant, un autre grand avantage de tout cela, c'est que tout a été fait sans vous, et que si quelqu'un a épié vos mouvements, on saura que vous étiez loin, à plusieurs milles, et occupé de tout autre chose. Cela détournera les soupçons et les embrouillera, et c'est pour la même raison que je vous ai recommandé, quand même vous reviendriez hier soir, de ne pas rentrer chez vous. Cela apportera encore plus de confusion, c'est tout ce qu'il faut. »

Wemmick ayant terminé son déjeuner, regarda sa montre et commença à mettre son paletot.

« Et maintenant, monsieur Pip, dit-il, les mains encore dans ses manches, j'ai probablement fait tout ce que je pouvais faire ; mais si je puis faire davantage au point de vue de Walworth et dans ma capacité strictement personnelle et privée, je serai aise de le faire. Voici l'adresse. Il ne peut y avoir d'inconvénient à ce que vous alliez ce soir voir par vous-même que tout est bien pour Tom, Jack ou Richard, avant de rentrer chez vous. Mais quand une fois vous serez retourné chez vous, ce qui est une autre raison pour que vous n'y soyez pas rentré hier soir, ne revenez pas ici. Vous y êtes le bien venu, c'est certain, monsieur Pip… »

Ses mains n'étaient pas encore tout à fait sorties des manches de son habit, je les pris et les secouai.

« Et… laissez-moi finalement appuyer sur un point important pour vous. »

En disant cela, il mit ses mains sur mes épaules, et il ajouta d'une voix basse et solennelle tout à la fois :

« Tâchez ce soir de vous emparer de ses valeurs portatives ; vous ne savez pas ce qui peut lui arriver. Ayez soin qu'il n'arrive rien à ses valeurs portatives. »

Désespérant tout à fait de bien faire comprendre à Wemmick mes intentions sur ce point, je lui dis que j'essayerais.

« Il est l'heure, dit Wemmick, et il faut que je parte. Si vous n'aviez rien de mieux à faire jusqu'à la nuit, voilà ce que je vous conseillerais de faire. Vous semblez très fatigué, et cela vous ferait beaucoup de bien de passer une journée tranquille avec le vieux ; il va se lever tout à l'heure, et vous mangerez un petit morceau de… vous vous rappelez le cochon ?…

— Sans doute, dis-je.

— Eh bien ! un petit morceau de cette pauvre petite bête. Cette saucisse que vous avez grillée en était. C'était sous tous les rapports, un cochon de première qualité. Goûtez-le, quand ce ne serait que parce que c'est une vieille connaissance. Adieu, père ! dit-il avec un air joyeux.

— Adieu, John, adieu mon garçon ! » cria le vieillard, de l'intérieur de la maison.

Je m'endormis bientôt devant le feu de Wemmick, et le vieux et moi nous goûtâmes la société l'un de l'autre, en dormant plus ou moins pendant toute la journée. Nous eûmes pour dîner une queue de porc et des légumes récoltés sur la propriété, et je faisais des signes de tête au vieux, avec une bonne intention, toutes les fois que je manquais de le faire accidentellement. Quand il fit tout à fait nuit, je laissai le vieillard préparer le feu pour faire rôtir le pain, et je jugeai, au nombre de tasses à thé, aussi bien

qu'aux regards qu'il lançait aux deux petites portes de la muraille, que miss Skiffins était attendue.

q

Chapitre 17

Huit heures avaient sonné avant que je fusse arrivé à l'endroit où l'air commence à se parfumer de l'odeur des copeaux et de la sciure de bois provenant des chantiers de construction de bateaux, et des fabricants de mâts, de rames et de poulies qui se trouvent au bord de l'eau. Toute cette partie des rives du fleuve, en aval du pont, m'était inconnue, et quand je me trouvai près de la Tamise, je vis que l'endroit que je cherchais n'était pas où je l'avais supposé, et qu'il n'était rien moins que facile à trouver. On l'appelait le Moulin du Bord de l'Eau, près du Bassin aux Écus (Mill Pond Bank, Chinks's Basin), et je n'avais d'autre indication pour arriver près du Bassin au Écus, que de savoir qu'il se trouvait dans les environs de la Vieille Corderie de Cuivre Vert (Old Green Copper Rope Walk).

Il est bien inutile de dire combien je vis de vaisseaux en réparation dans les bassins d'échouage, combien de vieilles carcasses de navires en train d'être démolies, quel amas de limon et d'autres lies, laissées par la marée ; quels chantiers de construction et de démolition de bateaux ; quelles ancres rouillées, mordant aveuglément dans la terre, quoique hors de service depuis des années ; quel amas incommensurable de tonneaux et de madriers accumulés, et dans combien de champs de cordes, qui n'étaient pas la Vieille Corderie que je cherchais, je faillis maintes

fois me perdre. Après avoir plusieurs fois touché à ma destination, et m'en être autant de fois éloigné, j'arrivai inopinément, par un détour, au Moulin du Bord de l'Eau. C'était une sorte de lieu assez frais, tout bien considéré, où le vent de la rivière avait assez de place pour se retourner, et où il y avait deux ou trois arches et un tronçon de vieux moulin en ruines ; et puis il y avait la Vieille Corderie, dont je pouvais distinguer l'étroite et longue perspective au clair de lune, le long d'une série de poteaux en bois plantés en terre, qui ressemblaient à de vieux râteaux à glaner, et qui, en vieillissant, avaient perdu presque toutes leurs dents.

Choisissant parmi les quelques habitations étranges qui entourent le Moulin du Bord de l'Eau, une maison à façade en bois à trois étages de fenêtres cintrées, pas à travées, ce qui n'est pas du tout la même chose, j'examinai la plaque de la porte, et j'y lus : Mrs Whimple. C'était le nom que je cherchais. Je frappai, et une femme âgée, à l'air aimable et aisé, vint m'ouvrir. Elle fut immédiatement remplacée par Herbert, qui me conduisit en silence dans le parloir et ferma la porte. Il me semblait étrange de voir son visage, qui m'était familier, tout à fait chez lui dans ce quartier et dans cette chambre, qui m'étaient si peu familiers, et je me surpris le regardant, avec autant d'étonnement que je regardais le buffet du coin avec ses verres et ses porcelaines de Chine, les coquillages sur la cheminée et les gravures coloriées sur la muraille, représentant la mort du capitane Cook, le lancement d'un vaisseau, et Sa Majesté le roi George III en perruque de cocher en grande tenue, en culottes de peau et en bottes à revers, sur la terrasse de Windsor.

« Tout va bien, Haendel, dit Herbert, et il est très content, quoique très désireux de vous voir. Ma chère Clara est avec son père ; et, si vous voulez attendre jusqu'à ce qu'elle descende, je vous la présenterai ; puis, ensuite, nous monterons là-haut… C'est son père ! »

J'avais entendu un grognement plaintif au-dessus de ma tête, et probablement mon visage avait exprimé une muette interrogation.

« Je crains que ce ne soit un triste et vieux routier, dit Herbert en souriant. Mais je ne l'ai jamais vu. Ne sentez-vous pas le rhum ? Il ne le quitte pas.

— Le rhum ? dis-je.

— Oui, repartit Herbert, et vous pouvez vous imaginer comment il calme sa goutte. Il persiste aussi à garder toutes les provisions là-haut dans sa chambre et à les distribuer. Il les entasse sur des planches au-dessus de sa tête, et il pèse tout ; sa chambre doit avoir l'air de la boutique d'un épicier. »

Pendant qu'il parlait ainsi, le grognement de tout à l'heure était devenu un rugissement prolongé, puis il s'éteignit.

« Quelle autre conséquence pouvait-il en résulter, dit Herbert en manière d'explication, s'il a voulu couper le fromage ? Un homme qui a la goutte dans la main droite, et partout ailleurs, peut-il s'attendre à trancher un double Gloucester sans se faire mal ? »

Il paraissait s'être fait très mal, car il fit entendre un autre rugissement, rugissement furieux cette fois-ci.

« Avoir Provis pour locataire de l'étage supérieur est une véritable aubaine pour Mrs Whimple, dit Herbert, car il est certain qu'en général personne ne supporterait ce bruit. C'est une curieuse maison, Haendel, n'est-ce pas ? »

C'était une curieuse maison, en vérité, mais elle était remarquablement propre et bien tenue.

« Mrs Whimple, dit Herbert, quand je lui fis cette remarque, est le modèle des ménagères, et je ne sais réellement pas ce que ferait ma Clara sans son aide maternelle, car Clara n'a plus sa mère, Haendel, ni aucun parent dans le monde, après le vieux Gruff and Grim(5).

— Assurément ce n'est pas son nom, Herbert ?

— Non, non, dit Herbert, c'est le nom que je lui ai donné. Son nom est M. Barley. Mais quelle bénédiction pour le fils de mon père et de ma mère d'aimer une fille qui n'a pas de parents, et qui ne peut jamais se tracasser elle-même, ni tracasser les autres à propos de sa famille. »

Herbert m'avait dit, dans une première occasion, et me rappela alors, qu'il avait d'abord connu miss Clara Barley quand elle terminait son éducation dans une pension d'Hammersmith, et que, lorsqu'elle avait été rappelée à la maison pour soigner son père, lui et elle avaient confié leur affection à la maternelle Mrs Whimple, par laquelle elle avait toujours été protégée depuis avec une bonté et une discrétion sans égales. Il était entendu que quoi que ce fût d'une nature tendre ne pouvait être confié au vieux Barley, par la raison qu'il n'entendait absolument rien aux sujets plus psychologiques que la goutte, le rhum et les fournitures de vivres.

Pendant que nous causions ainsi à voix basse, et que le grognement soutenu du vieux Barley vibrait dans la poutre qui traversait le plafond, la porte du parloir s'ouvrit, et une très jolie fille, élancée, aux yeux bleus, âgée d'environ vingt ans, entra, tenant un panier à la main. Herbert la débarrassa tendrement du panier, et me la présenta en rougissant :

« Clara », me dit-il.

C'était réellement une personne bien charmante, et elle aurait pu passer pour une fée captive que cet ogre brutal de vieux Barley avait forcée à le servir.

« Tenez, dit Herbert, en me montrant le panier, avec un sourire tendre et compatissant ; voici le souper de la pauvre Clara, qu'on lui sert tous les soirs. Voici sa ration de pain et sa tranche de fromage, et voici son rhum que je bois. Voici le déjeuner de M. Barley pour demain, il est tout prêt à cuire : deux côtelettes de mouton, trois pommes de terre, un peu de pois cassés, un peu de farine, deux onces de beurre, une pincée de sel et tout ce poivre noir. Tout cela est cuit ensemble et servi chaud. Qu'on me pende, si ce n'est pas une excellente chose pour la goutte ! »

Il y avait quelque chose de si naturel et de si charmant dans la manière résignée avec laquelle Clara regardait ces provisions une à une, à mesure que Herbert en faisait l'énumération, et quelque chose de si confiant, de si aimant et de si innocent dans la manière modeste avec laquelle elle s'abandonnait au bras d'Herbert, qui l'enlaçait, et quelque chose de si doux en elle, qui avait tant besoin de protection au Moulin du Bord de l'Eau, près du Bassin aux Écus et de la Vieille Corderie de Cuivre Vert, avec le vieux Barley grognant dans la poutre, que je n'aurais pas voulu défaire

l'engagement qui existait entre elle et Herbert pour tout l'argent contenu dans le portefeuille que je n'avais jamais ouvert.

Je la regardai avec plaisir et admiration, quand tout à coup le grognement redevint un rugissement, et on entendit à l'étage au-dessus un effroyable bruit, comme si un géant à jambe de bois essayait de percer le plafond pour venir à nous. Sur ce, Clara dit à Herbert :

« Papa me demande, mon ami ! »

Et elle se sauva.

« Voilà un vieux gueux que vous aurez de la peine à comprendre, dit Herbert. Que croyez-vous qu'il demande, Haendel ?

— Je ne sais pas, dis-je, quelque chose à boire.

— C'est cela même ! s'écria Herbert, comme si j'avais deviné quelque chose de très difficile. Il a son grog préparé dans un petit baril, sur sa table. Attendez un moment, et vous allez entendre Clara le soulever pour lui en faire prendre. Là ! la voilà ! »

On entendit alors un autre rugissement, avec une secousse prolongée à la fin.

« Maintenant, dit Herbert, le silence s'étant rétabli, il boit… Puis le grognement ayant encore raisonné dans la poutre, il est recouché », ajouta Herbert.

Clara revint bientôt après, et Herbert m'accompagna en haut pour voir l'objet de nos soins. En passant devant la porte de M. Barley, nous l'entendîmes murmurer d'une voix enrouée, dans un ton qui s'élevait et s'abaissait comme le vent, le refrain

suivant, dans lequel je substitue un bon souhait à quelque chose de tout à fait opposé.

« Oh ! soyez tous bénis !… Voici le vieux Bill Barley… le vieux Bill Barley… Soyez tous bénis… Voici le vieux Bill Barley à plat sur le dos, mordieu !… couché à plat sur le dos, comme une vieille limande blessée. Voici votre vieux Bill Barley… Soyez tous bénis… oh ! soyez tous bénis !… »

Herbert m'apprit que l'invisible Barley conversait avec lui-même jour et nuit, en manière de consolation, ayant souvent, quand il faisait jour, l'œil sur un télescope, qui était ajusté sur son lit, pour lui permettre de surveiller le fleuve.

Je trouvai Provis, confortablement installé dans ses deux petites chambres, en haut de la maison ; elles étaient fraîches et bien aérées, et on y entendait beaucoup moins M. Barley qu'au-dessous. Il n'exprima nulle alarme, et parut n'en ressentir aucune qui valût la peine d'être mentionnée ; mais je fus frappé de son adoucissement indéfinissable ; je n'aurais pu dire alors comment ce changement s'était opéré, et dans la suite, quand je l'ai essayé, je n'ai jamais pu me rappeler comment cela avait pu se faire ; mais c'était un fait certain.

Les réflexions que m'avait permis de faire un jour de repos avaient eu pour résultat ma détermination bien arrêtée de ne rien lui dire à l'égard de Compeyson ; car d'après ce que je savais, son animosité contre cet homme pouvait le conduire à le chercher, et à précipiter ainsi sa propre perte. En conséquence, quand Herbert et moi fûmes assis avec lui devant le feu, je lui demandai avant tout s'il s'en rapportait au jugement et aux sources d'information de Wemmick.

« Ah ! Ah ! mon cher ami, répondit-il, avec un grave signe de tête, Jaggers le connaît.

— Alors j'ai causé avec Wemmick, dis-je, et je suis venu pour vous dire quelle prudence il m'a recommandée et quels conseils il m'a donnés. »

Je le fis exactement, avec la réserve que je viens de dire, et je lui appris comment Wemmick avait entendu dire à Newgate (était-ce des employés ou des prisonniers, je ne pouvais le dire) qu'il était sous le coup de soupçons, et que mon logement avait été surveillé, comment Wemmick avait recommandé qu'il restât caché pendant quelque temps, et que moi je restasse éloigné de lui, et ce que Wemmick avait dit à propos de son éloignement. J'ajoutai que, bien entendu, quand il serait temps, je partirais avec lui, ou que je le suivrais de près, selon ce qui paraîtrait plus prudent au jugement de Wemmick. Je ne touchai pas à ce qui devait suivre ; car, en vérité, je n'étais pas du tout tranquille, et ce n'était pas très clair dans mon propre esprit, maintenant que je voyais Provis dans cette condition plus douce, et cependant dans un péril imminent, à cause de moi. Quant à changer ma manière de vivre, en augmentant mes dépenses, je lui demandai si dans les circonstances présentes, difficiles et peu viables, cela ne serait pas simplement ridicule, sinon pire.

Il ne put nier ceci et même il se montra très raisonnable. Son retour était une entreprise très aventureuse ; il l'avait toujours considérée ainsi, disait-il. Il ne ferait rien pour la rendre désespérée et il avait peu à craindre pour sa sûreté avec de si bons soutiens.

Herbert, qui avait tenu les yeux fixés sur le feu en réfléchissant, dit alors :

« D'après les suggestions de Wemmick, il m'est venu à l'idée une chose qui pourra être de quelque utilité. Nous sommes tous les deux bons canotiers, Haendel, et nous pourrions lui faire descendre nous-mêmes la rivière, quand le moment sera venu. De cette manière, il n'y aurait à louer ni bateau, ni bateliers, et cela nous épargnerait au moins le risque d'être soupçonnés ; et tous risques sont bons à éviter. Sans nous inquiéter de la saison, ne pensez-vous pas que ce serait une bonne chose si vous commenciez dès à présent à avoir un bateau à l'escalier du Temple, et si vous preniez l'habitude de monter et de descendre la rivière de temps en temps ? Une fois que vous en auriez pris l'habitude, personne n'y fera attention et ne s'en inquiètera. Faites-le vingt fois ou cinquante fois, et il n'y aura rien d'étonnant à ce que vous le fassiez une vingt et unième ou une cinquante et unième fois. »

Ce plan me plut, et Provis en fut tout à fait enthousiasmé. Nous convînmes qu'il serait mis à exécution, et que Provis ne nous reconnaîtrait jamais, si nous venions à descendre au-delà du pont, passé le Moulin du Bord de l'Eau. Mais nous décidâmes ensuite qu'il baisserait le store de la partie orientale de sa fenêtre toutes les fois qu'il nous verrait et que tout serait pour le mieux.

Notre conférence étant alors terminée, et tout étant arrangé, je me levai pour partir, faisant observer à Herbert que lui et moi nous ferions mieux de ne pas rentrer ensemble, et que j'allais prendre une demi-heure d'avance sur lui.

« Je n'aime pas à vous laisser ici, dis-je à Provis, bien que je ne doute pas que vous ne soyez plus en sûreté ici que près de moi.

Adieu !

— Cher enfant, répondit-il, en me serrant les mains, je ne sais pas quand nous nous reverrons et je n'aime pas le mot : adieu ! dites-moi bonsoir !

— Bonsoir ! Herbert nous servira d'intermédiaire, et quand le moment arrivera, soyez certain que je serai prêt. Bonsoir ! bonsoir ! »

Comme nous pensions qu'il valait mieux qu'il restât dans son appartement, nous le quittâmes sur le palier devant sa porte, tenant une lumière par-dessus la rampe pour nous éclairer. En me retournant vers lui, je pensais à la première nuit de son retour, où nos positions étaient renversées, et où je supposais peu que j'aurais jamais le cœur gros et inquiet en me séparant de lui, comme je l'avais en ce moment.

Le vieux Barley grognait et jurait quand nous repassâmes devant sa porte ; il paraissait n'avoir pas cessé, et n'avoir pas l'intention de cesser. Quand nous arrivâmes au pied de l'escalier, je demandai à Herbert si Provis avait conservé son nom. Il répondit que bien certainement non, et que le locataire était M. Campbell. Il m'expliqua aussi que tout ce qu'on savait en ce lieu de ce M. Campbell, c'était qu'on le lui avait recommandé, à lui Herbert, et qu'il avait un grand intérêt personnel à ce qu'on eût bien soin de lui, et qu'il vécut d'une vie retirée. Ainsi quand nous entrâmes dans le salon où Mrs Whimple et Clara travaillaient, je ne dis rien de l'intérêt que je portais à M. Campbell, mais je le gardai pour moi.

Quand j'eus pris congé de la jolie et charmante fille aux yeux noirs, et de la bonne femme qui avait voué une honnête sympa-

thie à une petite affaire d'amour véritable, je fus impressionné en remarquant combien la Vieille Corderie de Cuivre Vert était devenue un lieu tout à fait différent. Le vieux Barley pouvait être vieux comme les montagnes et jurer comme un régiment tout entier. Mais il y avait compensation de jeunesse, de foi et d'espérance dans le Bassin aux Écus, en quantité suffisante pour déborder. Je pensai ensuite à Estelle et à notre séparation, et je rentrai chez moi bien triste.

Tout était aussi tranquille que jamais dans le Temple ; les fenêtres des chambres récemment occupées par Provis, étaient sombres et tranquilles, et il n'y avait personne dans la Cour du Jardin. Je passai deux ou trois fois devant la fontaine, avant de descendre les marches qui me séparaient de mon appartement, mais j'étais tout à fait seul. Découragé et fatigué comme je l'étais, je m'étais couché aussitôt arrivé. En rentrant, Herbert vint près de mon lit et me fit le même rapport. Ouvrant ensuite une des fenêtres, il regarda dehors à la lueur du clair de lune, et me dit que le pavé était aussi solennellement solitaire que celui d'une cathédrale à la même heure.

Le lendemain, je m'occupai à la recherche du bateau, et je ne fus pas long à trouver ce que je cherchais. J'amenai mon embarcation devant l'escalier du Temple, et l'attachai à un endroit où je pouvais l'atteindre en une ou deux minutes, puis je commençai à me promener dedans comme pour m'exercer, quelquefois seul, quelquefois avec Herbert. Je sortais souvent, malgré le froid, la pluie et le grésil, et quand je fus sorti ainsi un certain nombre de fois, personne ne fit plus attention à moi. Je me tins d'abord audessus du pont de Black-Friars, mais, à mesure que les heures de la marée changèrent, j'avançai vers le pont de Londres. C'était le

vieux pont de Londres en ce temps-là, et à certaines marées, il y avait là un courant de marée et un remous qui lui donnaient une mauvaise réputation. La première fois que je passai le Moulin du Bord de l'Eau, Herbert et moi nous tenions une paire de rames, et, en allant comme en revenant, nous vîmes le store du côté de l'est se baisser. Herbert allait rarement moins de trois fois par semaine au Moulin, et jamais il ne m'apportait un mot de nouvelles qui fût le moins du monde alarmant. Cependant je savais qu'il y avait des motifs de s'alarmer, et je ne pouvais me débarrasser de l'idée que j'étais surveillé. Une fois cette idée adoptée, elle ne me quitta plus, et il serait difficile de calculer combien de personnes innocentes je soupçonnais de m'épier.

En un mot, j'étais toujours rempli de craintes pour l'homme hardi qui se cachait. Herbert m'avait dit quelquefois qu'il trouvait du plaisir à se tenir à l'une de nos fenêtres quand la nuit était venue, et, quand la marée descendait, de penser qu'elle coulait avec tout ce qu'elle portait vers Clara. Mais je pensais avec horreur qu'elle coulait vers Magwitch, et que toute marque noire à sa surface pouvait être des gens à sa poursuite, s'en allant doucement, silencieusement, et sûrement pour l'arrêter.

q

Chapitre 18

Quelques semaines se passèrent sans apporter aucun changement. Nous attendions Wemmick, et il ne donnait aucun signe de vie. Si je ne l'avais pas connu hors de la Petite-Bretagne, et si je n'avais jamais joui du privilège d'être sur un pied d'intimité au

château, j'aurais pu douter de lui, mais le connaissant comme je le connaissais, je n'en doutai pas un seul instant.

Mes affaires positives prenaient un triste aspect, et plus d'un créancier me pressait pour de l'argent. Je commençais, moi-même, à connaître le besoin d'argent (je veux dire d'argent comptant dans ma poche), et j'atténuai ce besoin en vendant quelques objets de bijouterie, dont on se passe facilement ; mais j'avais décidé que ce serait une action lâche de continuer à prendre de l'argent de mon bienfaiteur, dans l'état d'incertitude de pensées et de projets où j'étais. En conséquence, je lui renvoyai, par Herbert, le portefeuille intact, pour qu'il le gardât, et je sentis une sorte de satisfaction – était-elle réelle ou fausse ? je le sais à peine – de n'avoir pas profité de sa générosité, depuis qu'il s'était révélé à moi.

Comme le temps s'écoulait, l'idée qu'Estelle était mariée s'empara de moi. Craignant de la voir confirmée, bien que ce ne fût rien moins qu'une conviction, j'évitais de lire les journaux, et je priai Herbert (auquel j'avais confié cette circonstance, lors de notre dernière entrevue) de ne jamais m'en parler. Pourquoi gardais-je avec soin ce misérable et dernier lambeau de la robe de l'Espérance, déchirée et emportée par le vent ? Pourquoi, vous qui lisez ceci, avez-vous commis la même inconséquence, l'an dernier, le mois dernier, la semaine dernière ?

C'était une vie malheureuse que celle que je menais, et son anxiété dominante dépassait toutes les autres anxiétés comme une haute montagne s'élève au-dessus d'une chaîne de montagnes, et ne disparaissait jamais de ma vue. Cependant aucune nouvelle cause de terreur ne s'élevait que je ne sautasse à bas de mon lit avec la nouvelle crainte qu'il était découvert, et que j'écoutasse

avec anxiété les pas d'Herbert rentrant le soir de peur qu'il fût plus léger que de coutume et chargé de mauvaises nouvelles : malgré tout cela ou plutôt à cause de tout cela les choses allaient leur train. Condamné à l'inaction, à une inquiétude et à un doute continuels, je ramais çà et là dans mon bateau, et j'attendais… j'attendais… j'attendais… du mieux que je le pouvais.

Il y avait des marées où, après avoir descendu la rivière, je ne pouvais remonter son remous furieux à l'endroit des arches et de l'éperon du vieux pont de Londres. Alors je laissais mon bateau à un wharf près de la Douane, pour qu'on l'amenât ensuite aux escaliers du Temple. Je le faisais assez volontiers, car cela servait à me faire connaître, ainsi que mon bateau, des gens de ce côté de l'eau. Cette circonstance insignifiante amena deux rencontres dont je vais dire quelques mots.

Une après-midi, vers la fin du mois de février, j'abordai au wharf à la nuit tombante. J'étais descendu jusqu'à Greenwich avec la marée, et je remontais avec la marée. La journée avait été superbe, mais le brouillard s'était élevé après le coucher du soleil, et j'avais eu beaucoup de peine à me frayer un chemin parmi les navires. En descendant, comme en remontant, j'avais vu le signal à la fenêtre : tout allait bien.

Comme la soirée était âpre, et que j'avais très froid, je pensais à me réconforter, en dînant tout de suite ; et comme j'avais des heures de tristesse et de solitude devant moi avant de rentrer au Temple, je me promis, après le dîner d'aller au théâtre. Le théâtre où M. Wopsle avait remporté son incontestable triomphe était de ce côté de l'eau (il n'existe plus nulle part aujourd'hui), et c'est à ce théâtre que je résolus d'aller. Je savais que M. Wopsle n'avait pas réussi à faire revivre le drame, mais qu'il avait au contraire

aidé à sa décadence. On l'avait vu annoncé modestement sur les affiches comme un nègre fidèle à côté d'une petite fille de noble naissance et d'un singe. Herbert l'avait vu remplir le rôle d'un Tartare rapace et facétieux, avec une tête rouge comme une brique et un chapeau impossible tout couvert de sonnettes.

Je dînai à l'endroit qu'Herbert et moi nous appelions la gargote géographique, où il y avait une mappemonde sur les rebords des pots à bière et sur chaque demi-mètre de la nappe, et des cartes tracées avec le jus sur chaque couteau, – aujourd'hui, c'est à peine s'il y a une seule gargote dans le domaine du Lord Maire qui ne soit pas géographique, – et je passai le temps à faire des boulettes de mie de pain, à regarder les becs de gaz, et à cuire dans la chaude atmosphère des dîners. Bientôt je me levai pour me rendre au théâtre.

Là je vis un vertueux maître d'équipage au service de Sa Majesté, excellent homme, bien que j'eusse pu lui désirer un pantalon moins serré dans certains endroits et plus serré dans d'autres, qui enfonçait tous les petits chapeaux des hommes sur leurs yeux, quoiqu'il fût très généreux et brave, et qu'il eût désiré que personne ne payât d'impôts, et qu'il fût très patriote. Ce maître d'équipage avait un sac d'argent dans sa poche, qui faisait l'effet d'un pudding dans son linge(6), et avec cet avoir, il épousait une jeune personne versée dans les fournitures de literie, au milieu de grandes réjouissances ; toute la population de Portsmouth (au nombre de neuf au dernier recensement) se tournait vers la plage pour se frotter les mains, échanger des poignées de mains avec les autres et chanter à tue-tête : « Remplissez nos verres ! Remplissez nos verres ! » Un certain balayeur de navires, au teint foncé, qui ne voulait ni boire ni rien faire de ce qu'on lui

proposait, et dont le cœur, disait ouvertement le maître d'équipage, devait être aussi noir que la figure, proposa à deux autres de ses camarades de mettre dans l'embarras tous ceux qui étaient là, ce qui fut si bien exécuté (la famille du balayeur ayant une influence politique considérable), qu'il fallut une demi-soirée pour arranger les choses, et alors tout fut mené par l'intermédiaire d'un petit épicier avec un chapeau blanc, des guêtres noires, un nez rouge, qui entra dans une horloge avec un gril à la main pour écouter, sortir et frapper par derrière avec son gril ceux qu'il ne pouvait pas convaincre de ce qu'il avait entendu. Ceci amena M. Wopsle (dont on n'avait pas encore entendu parler) ; il entra portant une étoile et une jarretière, comme grand plénipotentiaire envoyé par l'amirauté, pour dire que les balayeurs devaient aller en prison sur le champ, et qu'il apportait le pavillon anglais au maître d'équipage, comme un faible témoignage des services publics qu'il avait rendus. Le maître d'équipage, ému pour la première fois, essuya respectueusement son œil avec le pavillon ; puis, éclatant de joie, et s'adressant à M. Wopsle :

« Avec la permission de Votre Honneur, dit-il, je sollicite l'autorisation de lui offrir la main. »

M. Wopsle le lui permit avec une dignité gracieuse et fut immédiatement conduit dans un coin poussiéreux, pendant que tout le monde dansait une gigue. C'est de ce coin, et en promenant sur le public un œil mécontent qu'il m'aperçut.

La seconde pièce était la dernière nouvelle grande pantomime de Noël, dans la première scène de laquelle je fus peiné de découvrir M. Wopsle. Il entra en scène en grands bas de laine rouge, avec un visage phosphorescent et une masse de franges écarlates en guise de cheveux. Puis le génie de l'Amour ayant besoin d'un

aide, à cause de la brutalité paternelle d'un fermier ignorant, qui s'opposait au choix de sa fille, évoqua un enchanteur sentencieux et arrivant des Antipodes, quelque peu secoué, après un voyage apparemment rude. M. Wopsle parut dans ce nouveau rôle avec un chapeau pointu et un ouvrage de nécromancie en un volume sous le bras. Le but du voyage de cet enchanteur étant principalement d'écouter ce qu'on lui disait, ce qu'on lui chantait, ce qu'on lui criait, de voir ce qu'on lui dansait et lui montrait, avec des feux de diverses couleurs, il avait pas mal de temps à lui, et je remarquai, avec une grande surprise qu'il passait ce temps à regarder de mon côté, comme s'il se perdait en étonnement.

Il y avait quelque chose de si remarquable dans l'état croissant de l'œil de M. Wopsle, et tant de choses semblaient tourbillonner dans son esprit et y devenir confuses, que je n'y comprenais plus rien. J'y pensais encore en sortant du théâtre, une heure après, et en le trouvant qui m'attendait près de la porte.

« Comment vous portez-vous ? dis-je en lui donnant une poignée de mains, pendant que nous descendions dans la rue. Je me suis aperçu que vous me voyiez.

— Si je vous voyais, monsieur Pip ! répondit-il ; mais oui, je vous voyais. Mais qui donc était là aussi ?

— Qui ?

— C'est étrange, dit M. Wopsle, retombant dans son regard perdu. Et cependant je jurerais que c'est lui. »

Prenant l'alarme, je suppliai M. Wopsle de s'expliquer.

« Je ne sais pas si je l'aurais remarqué d'abord, si vous n'eussiez pas été là, dit M. Wopsle, continuant du même ton vague ; ce

n'est pas certain, pourtant je le crois. »

Involontairement, je regardai autour de moi, comme j'avais l'habitude de le faire, en rentrant au logis, car ces paroles mystérieuses me donnaient le frisson.

« Oh ! on ne peut plus le voir, dit M. Wopsle, il est sorti avant moi ; je l'ai vu partir. »

Avec les raisons que j'avais d'être méfiant, j'allai jusqu'à soupçonner ce pauvre acteur. J'entrevoyais un dessein de m'arracher quelque aveu par surprise. Je le regardai donc en marchant, mais je ne disais rien.

« Je me figurais follement qu'il devait être avec vous, monsieur Pip, jusqu'à ce que je m'aperçusse que vous ne saviez pas qu'il était là, assis derrière vous comme un fantôme. »

Mon premier frisson me reprit, mais j'étais résolu à ne pas parler encore, car j'étais tout à fait convaincu, d'après les paroles de Wopsle, qu'il devait avoir été choisi pour m'amener à parler de ce qui concernait Provis. J'étais, bien entendu, parfaitement assuré que Provis n'était pas là.

« Je vois que je vous étonne, monsieur Pip, je le vois bien ; mais c'est bien étrange. Vous aurez peine à croire ce que je vais vous dire ; je pourrais à peine le croire moi-même, si vous me le disiez.

— Vraiment ! dis-je.

— Non, vraiment, monsieur Pip. Vous vous souvenez d'un certain jour de Noël, alors que vous n'étiez encore qu'un enfant ; je

dînais chez Gargery, et des soldats vinrent frapper à la porte pour faire réparer une paire de menottes.

— Je m'en souviens très bien.

— Et vous vous souvenez qu'ils poursuivaient deux forçats ; que nous y allâmes avec eux ; que Gargery vous portait sur son dos, et que je me mis à la tête, et que vous vous teniez aussi près de moi que possible ?

— Je me souviens très bien de tout cela. »

Mieux qu'il ne le croit, pensai-je, excepté ce dernier détail.

« Et vous vous souvenez que nous les trouvâmes tous les deux dans un fossé, et qu'ils se battaient, et que l'un avait été rudement frappé et blessé au visage par l'autre ?

— Je les vois encore.

— Et que les soldats allumèrent des torches et mirent les deux forçats au milieu d'eux, et que nous avons été les voir emmener au-delà des marais ; que la lumière des torches éclairait leurs visages ; j'insiste sur ce détail, que la lumière des torches éclairait leurs visages, parce que tout était nuit noire autour de nous.

— Oui, dis-je, je me souviens de tout cela.

— Eh bien ! monsieur Pip, un de ces deux prisonniers était derrière vous ce soir ; je le voyais par-dessus votre épaule.

— Attention ! pensai-je. Lequel des deux supposiez-vous que c'était ? lui demandai-je.

— Celui qui a été maltraité, répondit-il aussitôt ; et je jurerais que je l'ai vu. Plus j'y pense, plus je suis certain que c'est lui.

— C'est très curieux, dis-je en prenant le meilleur air que je pus pour lui faire croire que cela ne me faisait rien. C'est très curieux, en vérité ! »

Je ne puis exagérer l'inquiétude extraordinaire dans laquelle cette conversation me jeta, ni la terreur étrange que je ressentais en songeant que Compeyson avait été derrière moi comme un fantôme. Car s'il était sorti un moment de ma pensée depuis que Provis était en sûreté, c'était dans le moment même qu'il avait été le plus près de moi ; et penser que je m'en doutais si peu, que j'étais si peu sur mes gardes après toutes les précautions que j'avais prises, c'était comme si, après avoir fermé une enfilade de cent portes pour l'éloigner, je l'eusse retrouvé à mon bras ! Je ne pouvais pas douter non plus qu'il n'eût pas été là, et que si légère que fût une apparence de danger autour de nous, le danger était toujours proche et menaçant.

Je demandai à M. Wopsle à quel moment l'homme était entré.

« Je ne puis vous le dire. Je vous ai vu, et par-dessus votre épaule j'ai vu l'homme. Ce n'est qu'après l'avoir vu pendant quelque temps que j'ai commencé à le reconnaître ; mais je l'ai tout de suite, vaguement, associé à vous, et j'ai su qu'il avait, d'une manière ou d'une autre, quelque rapport avec vous, au temps où vous habitiez notre village.

— Comment était-il vêtu ?

— Convenablement, mais sans rien de particulier ; en noir, à ce que je pense.

— Son visage était-il défiguré ?

— Non, je ne crois pas. »

Je ne le croyais pas non plus, bien que dans mon état de préoccupation je n'eusse pas fait beaucoup attention aux gens placés derrière moi ; je pensais cependant qu'il était probable qu'un visage défiguré aurait attiré mon attention.

Quand M. Wopsle m'eut fait part de tout ce qu'il pouvait se rappeler ou de tout ce que je pouvais lui arracher, et quand je lui eus offert un léger rafraîchissement, pour le remettre de ses fatigues de la soirée, nous nous séparâmes. Il était entre minuit et une heure quand j'arrivai au Temple, et les portes étaient fermées. Il n'y avait personne près de moi, ni sur ma route, ni quand j'arrivai à la maison.

Herbert était rentré, et nous tînmes un conseil très sérieux auprès du feu. Mais il n'y avait rien à faire, si ce n'est de communiquer à Wemmick ce que j'avais découvert ce soir-là, et de lui rappeler que nous attendions sa décision. Comme je pensais que je pourrais le compromettre si j'allais trop souvent à son château, je lui fis cette communication par lettre. Je l'écrivis avant de me mettre au lit, et je sortis pour la mettre à la poste. Personne encore n'était derrière moi. Herbert et moi nous convînmes que nous n'avions rien à faire que d'être très prudents, et nous fûmes réellement très prudents, plus que prudents même si c'est possible ; et pour ma part je n'approchais jamais du Bassin aux Écus, excepté quand j'y passais en bateau, et alors je ne regardais le Moulin du Bord de l'Eau que comme j'aurais regardé tout autre chose.

q

Chapitre 19

La seconde des deux rencontres dont j'ai parlé dans le chapitre précédent arriva une semaine environ après celle-ci. J'avais encore laissé mon bateau au wharf, en aval du pont. L'après-midi n'était pas encore avancée ; je n'avais pas décidé où je dînerais ; j'avais flâné dans Cheapside et j'y flânais encore, le plus inoccupé de tous ceux qui allaient et venaient autour de moi, quand la large main de quelqu'un qui venait derrière moi tomba sur mon épaule. C'était la main de M. Jaggers, et il la passa sous mon bras.

« Puisque nous allons du même côté, Pip, nous pouvons causer ensemble. Où allez-vous ?

— Au Temple, je crois, dis-je.

— Vous ne le savez pas exactement ? dit M. Jaggers.

— Mais, repris-je, heureux pour une fois de pouvoir le forcer à m'interroger, je ne crois pas, car je suis encore indécis.

— Vous allez dîner, dit M. Jaggers, vous ne craignez pas d'admettre cela, je suppose ?

— Non, répondis-je, je ne crains pas d'admettre cela.

— Et vous n'êtes pas invité ?

— Je ne crains pas d'admettre non plus que je ne suis pas invité.

— Alors, dit M. Jaggers, venez dîner avec moi. »

J'allais m'excuser quand il ajouta :

« Wemmick y sera. »

Je changeai donc mon refus en acceptation, les quelques mots que j'avais prononcés pouvant servir de commencement à l'une comme à l'autre phrase. Nous longeâmes Cheapside et nous gagnâmes la Petite-Bretagne pendant que les lumières commençaient à jaillir brillamment des devantures des boutiques, et que les allumeurs de réverbères, trouvant à peine assez de place pour poser leurs échelles dans la foule qui montait et descendait continuellement, ouvraient plus d'yeux rouges dans le brouillard qui s'élevait que ma tour, servant de veilleuse, n'avait ouvert d'yeux blancs sur la muraille fantastique des Hummums.

À l'étude de la Petite-Bretagne, il y eut le courrier ordinaire, le lavage des mains, le mouchage des chandelles, et la fermeture de la caisse qui terminait les occupations de la journée. Pendant que je me tenais devant le feu de M. Jaggers, sa flamme, en s'élevant et en s'abaissant, donnait aux deux bustes de la tablette la même apparence que s'ils avaient joué avec moi un jeu diabolique et à qui baisserait les yeux le premier. Quand à la paire de grasses et communes chandelles du bureau, elles éclairaient tristement M. Jaggers, qui écrivait dans son coin, et elles étaient décorées de sales feuilles de papier, qui les entouraient comme un linceul en souvenir d'une quantité de clients pendus.

Nous nous rendîmes tous trois ensemble à Gerrard Street dans une voiture de place. Dès que nous y arrivâmes, on servit le dîner. Bien que je n'eusse pas dû songer à faire dans cette maison la moindre allusion aux sentiments que Wemmick professait chez lui, cependant je n'aurais eu aucune objection à rencontrer de temps en temps un coup d'œil amical de sa part. mais il n'en devait pas être ainsi. Toutes les fois qu'il levait les yeux de dessus

la table, c'était pour les porter sur M. Jaggers, et il était sec et froid avec moi comme s'il y eût eu deux Wemmick, et que celui qui était devant moi eût été le mauvais.

« Avez-vous envoyé la lettre de miss Havisham à M. Pip, Wemmick ? demanda M. Jaggers quand nous eûmes commencé à dîner.

— Non, monsieur, répondit Wemmick ; elle allait partir par la poste quand vous êtes entré avec M. Pip dans l'étude, la voici. »

Il la tendit à son patron au lieu de me la donner.

« C'est une lettre de deux lignes, Pip, dit M. Jaggers en me la passant, que m'a envoyée miss Havisham parce qu'elle n'était pas sûre de votre adresse. Elle me dit qu'elle désire vous voir pour une petite affaire dont vous lui aviez parlé. Irez-vous ?…

— Oui, dis-je en jetant les yeux sur la lettre qui était conçue exactement en ces termes.

— Quand croyez-vous pouvoir y aller ?

— J'ai une affaire urgente à terminer, dis-je en regardant Wemmick qui mangeait du poisson, cela m'empêche de pouvoir préciser l'époque, mais peut-être irai-je de suite.

— Si M. Pip a l'intention d'y aller tout de suite, dit Wemmick à M. Jaggers, il n'est pas nécessaire qu'il fasse une réponse, n'est-ce pas ? »

Recevant ceci comme un avertissement qu'il valait mieux ne pas mettre de retard, je décidai que j'irais le lendemain, et je le dis. Wemmick but un verre de vin et regarda M. Jaggers d'un air à la fois boudeur et satisfait, mais il ne me regarda pas.

« Ainsi, Pip, dit M. Jaggers, notre ami Drummle a joué ses cartes et il a gagné la partie. »

Tout ce que je pus faire ce fut d'ébaucher un signe d'assentiment.

« Ah ! c'est un garçon qui promet, dans son genre ; mais il pourrait bien ne pas pouvoir suivre ses inclinations. Le plus fort finira par l'emporter ; mais le plus fort est encore à trouver. S'il allait l'être, et s'il la battait…

— Assurément, interrompis-je la tête et le cœur en feu, vous ne pensez pas qu'il soit assez scélérat pour agir ainsi, monsieur Jaggers ?

— Je n'ai pas dit cela, Pip, je fais une supposition. S'il arrivait à la battre, il se peut qu'il ait la force pour lui ; si c'était une question d'intelligence, il ne le ferait certainement pas. Il serait bien difficile de donner une opinion sur ce qu'un individu de cette espèce peut devenir dans telle circonstance, parce qu'il y a autant de chance pour l'un comme pour l'autre de ces deux résultats.

— Expliquez-moi donc cela.

— Un garçon comme notre ami Drummle, répondit M. Jaggers, ou bat ou rampe. Il peut ramper et se plaindre, ou ramper et ne pas se plaindre, mais il bat ou il rampe. Demandez à Wemmick ce qu'il en pense.

— Il bat ou il rampe, dit Wemmick sans s'adresser à moi le moins du monde.

— Ainsi, voici pour Mrs Bentley Drummle, dit M. Jaggers en prenant une carafe de vin de choix sur son buffet, et remplissant

nos verres et le sien, et puisse la question de suprématie se terminer à la satisfaction de madame ! ce ne sera jamais à la satisfaction de madame et de monsieur. Voyons donc, Molly, Molly, Molly, comme vous êtes lente aujourd'hui ! »

Molly était à côté de lui quand il lui adressa la parole, et elle mettait un plat sur la table. Quand elle retira ses mains, elle recula d'un pas ou deux, murmura d'un ton agité quelques mots d'excuse, et un certain mouvement de ses doigts, pendant qu'elle parlait, attira mon attention.

« Qu'y a-t-il ? demanda M. Jaggers.

— Rien, seulement le sujet de votre conversation m'était quelque peu pénible. »

Les doigts de Molly s'agitaient comme lorsque l'on tricote ; elle regardait son maître, ne sachant pas si elle pouvait se retirer, ou s'il avait quelque chose de plus à lui dire, et s'il n'allait pas la rappeler si elle partait. Son regard était très perçant ; bien certainement j'avais vu de tels yeux et de telles mains tout récemment, en une occasion mémorable !

Il la renvoya, et elle sortit vivement de la chambre ; mais elle resta devant moi aussi distinctement que si elle eût été encore là. Je regardais ces yeux, je regardais ces mains, je regardais ces cheveux flottants, et je les comparais à d'autres yeux, à d'autres mains, à d'autres cheveux que je connaissais, et je pensais à ce que tout cela pourrait être après vingt années d'une vie orageuse avec un mari brutal. Je regardai encore les yeux et les mains de la gouvernante, et je pensai à l'inexplicable sentiment qui s'était emparé de moi la dernière fois que je m'étais promené avec quelqu'un dans le jardin abandonné et à travers la brasserie en

ruines, je pensais comment le même sentiment m'était revenu quand j'avais vu un visage me regarder et une main me faire des signes par la portière de la voiture ; et comment il était revenu encore une fois, et m'avait traversé comme l'éclair quand j'avais passé dans une voiture, n'étant pas seul, à travers l'éclat soudain d'une lumière dans une rue obscure, je pensais comment un anneau d'affinité qui manquait m'avait empêché de reconnaître cette identité au théâtre, et comment cet anneau qui manquait auparavant, avait été rivé par moi maintenant que je passais par hasard du nom d'Estelle aux doigts qui remuaient comme s'ils tricotaient et aux yeux attentifs, et je fus parfaitement convaincu que cette femme était la mère d'Estelle.

M. Jaggers m'avait vu avec Estelle, et il n'était pas probable que des sentiments que je ne m'étais pas donné la peine de cacher lui eussent échappé. Il fit un signe d'assentiment quand je dis que ce sujet m'était pénible, me frappa sur l'épaule, fit circuler le vin encore une fois, et continua son dîner.

Seulement deux fois encore la gouvernante reparut, et alors son séjour dans la salle fut très court, et M. Jaggers se montra avec elle. Mais ses mains étaient les mains d'Estelle, et ses yeux étaient les yeux d'Estelle, et, quand elle aurait reparu cent fois je n'aurais été ni plus ni moins certain que ma conviction était la vérité.

Ce fut une soirée bien triste, car Wemmick buvait son vin quand la carafe passait devant lui comme s'il eût rempli un devoir, juste comme il aurait pu prendre son salaire, le premier du mois, et, les yeux sur son chef, il se tenait perpétuellement prêt à subir un contre-interrogatoire. Quand à la quantité de vin, sa bouche était aussi indifférente et prête que toute autre boîte aux

lettres à recevoir sa quantité de lettres. À mon point de vue, il fut tout le temps le mauvais Wemmick, et du Wemmick de Walworth, il n'avait que l'enveloppe.

Wemmick et moi nous prîmes congé de bonne heure et nous partîmes ensemble. Même en cherchant à tâtons nos chapeaux parmi la provision de bottes de M. Jaggers, je sentis que le vrai Wemmick était en train de revenir ; et nous n'eûmes pas parcouru douze mètres de Gerrard Street, dans la direction de Walworth, que je me trouvai marchant bras dessus bras dessous avec le bon Wemmick, et que le mauvais s'était évaporé dans l'air du soir.

« Eh bien ! dit Wemmick, c'est fini. C'est un homme surprenant qui n'a pas son pareil au monde ; mais il faut se serrer quand on dîne avec lui, et je dîne bien mieux quand je ne suis pas serré. »

Je sentais que c'était bien là le cas, et je le lui dis.

« Je ne le dirais pas à d'autre qu'à vous, répondit-il, mais je sais que ce qui se dit entre vous et moi ne va pas plus loin.

— Avez-vous jamais vu la fille adoptive de miss Havisham, Mrs Bentley Drummle ? lui demandai-je.

— Non », me répondit-il.

Pour éviter de paraître trop brusque, je lui parlai de son père et de miss Skiffins. Il prit un air fin quand je prononçai le nom de miss Skiffins, et s'arrêta dans la rue pour se moucher, avec un mouvement de tête et un geste qui n'étaient pas tout à fait exempts d'une secrète fatuité.

« Wemmick, dis-je, vous souvenez-vous de m'avoir dit, avant que j'allasse pour la première fois au domicile privé de M. Jaggers, de faire attention à sa gouvernante ?

— Vous l'ai-je dit, répliqua-t-il ; ma foi, je crois que oui ; le diable m'emporte ajouta-t-il tout à coup, je crois que je l'ai dit ! Il me semble que je ne suis pas encore tout à fait desserré.

— Vous l'avez appelée une bête féroce apprivoisée, dis-je.

— Et vous, comment l'appelez-vous ? dit-il.

— La même chose. Comment M. Jaggers l'a-t-il apprivoisée, Wemmick ?

— C'est son secret ; il y a de longues années qu'elle est avec lui.

— Je voudrais que vous me disiez son histoire : j'ai un intérêt tout particulier à la connaître. Vous savez que ce qui se dit entre nous ne va pas plus loin.

— Eh bien ! répliqua Wemmick, je ne sais pas son histoire, c'est-à-dire que je n'en sais pas tous les détails ; mais ce que j'en sais, je vais vous le dire. Nous sommes toujours dans nos capacités privées et personnelles.

— Bien entendu.

— Il y a une vingtaine d'années, cette femme fut jugée à Old Bailey pour meurtre et fut acquittée. C'était une très belle jeune femme, et je crois qu'elle avait un peu de sang bohémien dans les veines. N'importe comment, il était assez chaud quand elle était excitée.

— Mais elle fut acquittée.

— M. Jaggers était pour elle, continua Wemmick avec un regard plein de signification, et il plaida sa cause d'une manière tout à fait surprenante. C'était une cause désespérée. Il n'était alors comparativement qu'un commençant, et sa plaidoirie fit l'admiration de tout le monde ; de fait, on peut presque dire que c'est cette affaire qui l'a posé. Il la plaida lui-même au bureau de police, jour par jour, pendant longtemps, luttant même contre le renvoi devant le tribunal, et le jour du jugement, où il ne pouvait plaider lui-même, il se tint près de l'avocat, et, chacun le sait, c'est lui qui mit tout le sel et le poivre. La personne assassinée était une femme, une femme qui avait une dizaine d'années de plus que la gouvernante, et qui était bien plus grande et bien plus forte. C'était un cas de jalousie. Toutes deux avaient mené une vie déréglée, et cette femme avait été mariée très jeune sous le manche à balai (comme nous disons) à un coureur, et c'était une vraie furie en matière de jalousie. La femme assassinée, mieux assortie à l'homme, certainement par rapport à l'âge, fut trouvée morte dans une grange, près de Hounslow Heath. Il y avait eu une lutte violente, un combat peut-être. Elle était contusionnée, égratignée et déchirée ; elle avait été prise à la gorge, et enfin étouffée. Or, il n'y avait aucune preuve pour faire soupçonner une autre personne que cette femme, et c'est principalement sur l'impossibilité pour elle d'avoir commis le meurtre, que M. Jaggers la défendait. Vous pouvez être certain, dit Wemmick en me touchant le bras, qu'il ne fit alors aucune allusion à la force de ses poignets, bien qu'il en fasse quelquefois maintenant. »

J'avais raconté à Wemmick qu'il lui avait fait nous montrer ses poignets le jour du dîner.

« Eh bien, monsieur, continua Wemmick, il arriva… il arriva… devinez-vous ? Que cette femme fut habillée avec tant d'artifice, depuis le jour de son arrestation, qu'elle parut bien plus faible qu'elle ne l'était réellement ; ses manches surtout avaient été si habilement arrangées, que ses bras avaient une apparence tout à fait délicate. Elle avait seulement une ou deux contusions sur sa personne, et ne paraissait pas avoir été frappée à coups de pied, mais le dessus de ses mains était égratigné, et l'on se demandait si cela avait été fait avec les ongles. Alors M. Jaggers démontra qu'elle avait passé au milieu d'une très grande quantité d'épines, qui n'étaient pas aussi hautes que sa tête, mais qu'elle ne pouvait les avoir traversées sans qu'elles eussent déchiré ses mains, et l'on trouva des parcelles de ces épines dans sa peau, et l'on s'en servit comme de preuves, aussi bien que du fait que les épines en question, après examen, avaient été trouvées brisées pour avoir été traversées, et qu'elles avaient conservé, çà et là quelques lambeaux de vêtements et des petites tâches de sang ; mais le point le plus hardi qu'il présenta fut celui-ci. On avait essayé d'établir comme preuve de sa jalousie, qu'elle était fortement soupçonnée d'avoir, vers cette même époque, et pour se venger de son amant, fait périr l'enfant qu'elle avait eu de lui, enfant âgé de trois ans. Voici de quelle manière M. Jaggers s'en tira : « Nous disons que ce ne sont pas là des marques d'ongles, mais des marques d'épines, et nous vous montrons les épines. Vous dites que ce sont des marques d'ongles, et vous avancez l'hypothèse qu'elle a fait périr son enfant. Vous devez accepter toutes les conséquences de cette hypothèse. D'après ce que nous en savons, elle peut avoir fait périr son enfant, et l'enfant, en saisissant ses mains, peut les avoir égratignées. Eh bien ! alors, pourquoi ne la jugez-vous pas pour le meurtre de son enfant ? Quant aux égrati-

gnures, si vous y tenez, nous disons que, d'après ce que nous savons, vous pouvez vous en rendre compte, prenant pour sûreté de votre argument que vous ne l'avez pas inventé. » Pour conclure, monsieur, dit Wemmick, M. Jaggers était à lui seul beaucoup plus fort que tous les jurés ensemble, et ils se laissèrent convaincre.

— A-t-elle toujours été à son service depuis ?

— Oui, mais non seulement cela, dit Wemmick, elle est entrée à son service immédiatement après son acquittement, aussi calme et aussi docile qu'elle l'est maintenant. On lui a appris depuis une chose ou une autre pour faire son service, mais elle fut apprivoisée dès le commencement.

— Vous souvenez-vous du sexe de l'enfant ?

— On a dit que c'était une fille.

— Vous n'avez plus rien à me dire ce soir ?

— Rien ; j'ai reçu votre lettre, et je l'ai détruite. Rien. »

Nous échangeâmes un bonsoir affectueux, et je rentrai chez moi avec un nouvel aliment pour mes pensées, mais sans soulagement des anciennes.

q

Chapitre 20

Mettant la lettre de miss Havisham dans ma poche, afin qu'elle pût me servir de lettre de créance pour reparaître à Satis House

dans le cas où sa mauvaise humeur la conduirait à montrer de la surprise en me voyant revenir si tôt, je repartis le lendemain par la voiture. Je mis pied à terre à la maison de la Mi-Voie, j'y déjeunai et je fis à pied le reste de la route ; car je tenais à entrer en ville tranquillement par les chemins peu fréquentés et en sortir de la même manière.

Le jour commençait à baisser quand je passai dans les petites ruelles tranquilles où l'écho seul répète le bruit de la Grande-Rue. Les enfoncements des ruines, où les vieux moines avaient autrefois leurs réfectoires et leurs jardins, et dont les fortes murailles se prêtaient maintenant à servir d'humbles remises et d'écuries, étaient presque aussi silencieux que les vieux moines dans leurs tombeaux. Au moment où je pressais le pas pour éviter d'être observé, les cloches de la cathédrale prirent tout d'un coup pour moi un son plus triste et plus lointain qu'elles n'avaient jamais eu auparavant ; de même, les sons du vieil orgue arrivaient à mes oreilles comme une musique funèbre, et les oiseaux, en voltigeant autour de la tour grise, et en se balançant dans les grands arbres dépouillés du Prieuré, semblaient me crier que la maison était changée, et qu'Estelle en était partie pour toujours.

Une vieille femme, que je connaissais déjà comme une des servantes qui habitaient la maison supplémentaire, au-delà de la cour de derrière, m'ouvrit la porte. La chandelle allumée était dans le passage sombre. Comme autrefois, je la pris et montai seul l'escalier. Miss Havisham n'était pas dans sa chambre, mais dans l'autre grande chambre, de l'autre côté du palier. Regardant à l'intérieur, après avoir frappé en vain, je la vis tout près du

foyer, assise sur une chaise tout usée, et perdue dans la contemplation du feu couvert de cendres.

Faisant comme j'avais fait souvent, j'entrai et me tins debout près de la vieille cheminée où elle pouvait me voir lorsqu'elle lèverait les yeux. Il y avait dans toute sa personne un air d'affaissement extrême qui m'émut jusqu'à la compassion, quoiqu'elle m'eût fait plus de mal que je ne pouvais dire. Comme j'étais là, la plaignant et pensant qu'avec le temps, j'étais aussi devenu partie de la ruine de cette maison, ses yeux se portèrent sur moi. Elle me regarda fixement et dit à voix basse :

« Est-ce possible ?

— C'est moi, Pip. M. Jaggers m'a remis votre lettre hier, et je n'ai pas perdu de temps.

— Merci !... merci !... »

Approchant du feu une des autres chaises dégarnies, et m'asseyant, je remarquai sur son visage une expression nouvelle, comme si elle avait peur de moi.

« J'ai besoin, dit-elle, de continuer le sujet dont vous m'avez parlé la dernière fois que vous êtes venu ici, et de vous montrer que je ne suis pas de marbre... Mais peut-être vous ne croirez jamais maintenant qu'il y ait quelque chose d'humain dans mon cœur ? »

Quand j'eus dit quelques paroles pour la rassurer, elle étendit sa main droite toute tremblante, comme si elle allait me toucher, mais elle la retira avant que j'eusse compris son mouvement ou su comment l'accueillir.

« Vous avez dit, en parlant de votre ami, qu'il vous était possible de me dire comment je pourrais faire quelque chose d'utile et de bon, quelque chose que vous désirez qui soit fait, n'est-ce pas ?

— Quelque chose que j'aimerais beaucoup voir faire, oh ! oui ! beaucoup ! beaucoup !

— Qu'est-ce que c'est ? »

Je commençai à lui expliquer l'histoire secrète de la position commerciale que j'avais voulu créer à Herbert. Mais je n'étais pas encore bien avancé quand je jugeai, à son air, qu'elle pensait à moi d'une manière vague, plutôt qu'à ce que je disais. Cela me parut ainsi ; car lorsque je cessai de parler, il se passa bien des moments avant qu'elle témoignât qu'elle s'en était aperçue.

« Vous arrêtez-vous, me demanda-t-elle enfin, en ayant l'air d'avoir peur de moi, parce que vous me haïssez trop pour supporter de me parler ?

— Non, non, répondis-je, comment pouvez-vous penser cela, miss Havisham ? Je me suis arrêté parce que j'ai supposé que vous n'écoutiez pas ce que je disais.

— C'est peut-être vrai, répondit-elle, en portant une main à sa tête. Recommencez, je vais regarder autre chose, attendez ! Dites maintenant. »

Elle posa ses mains sur sa canne, de la manière résolue qu'elle prenait quelquefois et regarda le feu ; son visage exprimait fortement l'effort qu'elle faisait pour être attentive. Je continuai mon explication, et je lui dis comment j'avais espéré pouvoir arriver à établir Herbert avec mes propres ressources, mais comment

j'avais été désappointé. Cette partie du sujet (je le lui rappelai) contenait des matières qui ne pouvaient faire partie de mes explications ; car elles se liaient aux secrets importants d'une autre.

« Ah ! dit-elle en faisant un signe d'assentiment, mais sans me regarder. Et combien d'argent faut-il pour compléter ce que vous désirez ? »

J'étais un peu effrayé de fixer le chiffre, car il sonnait assez rondement.

« Neuf cents livres, dis-je cependant.

— Si je vous donne l'argent pour votre projet, garderez-vous mon secret comme vous avez gardé le vôtre ?

— Tout aussi fidèlement.

— Et votre esprit sera plus calme ?

— Beaucoup plus calme ?

— Êtes-vous bien malheureux maintenant ? »

Elle me fit encore cette question sans me regarder, mais avec un ton de sympathie peu ordinaire. Il me fut impossible de répondre à ce moment, car la voix me manquait. Elle passa son bras gauche sous la tête recourbée de sa canne, et y appuya doucement son front.

« Je suis loin d'être heureux, miss Havisham ; mais j'ai d'autres causes d'inquiétudes que toutes celles que vous connaissez : ce sont les secrets dont je vous ai parlé. »

Peu d'instants après, elle leva la tête et regarda de nouveau le feu.

« C'est généreux à vous de me dire que vous avez d'autres causes d'inquiétudes, mais est-ce vrai ?

— Trop vrai.

— Pip, ne puis-je donc vous servir qu'en rendant service à votre ami ? En considérant cela comme fait, n'y a-t-il rien que je puisse faire pour vous ?

— Rien. Je vous remercie pour cette question, et je vous remercie davantage encore pour la manière dont vous me la faites, mais il n'y a rien que vous puissiez faire pour moi. »

Alors elle se leva de sa chaise et chercha, dans la chambre délabrée, ce qu'il fallait pour écrire. Ne trouvant rien, elle tira de sa poche plusieurs tablettes d'ivoire jaune, montées sur or terni, et écrivit dessus avec un crayon qu'elle prit dans un étui en or terni qui pendait à son cou.

« Vous êtes toujours dans de bons termes avec M. Jaggers ?

— Très bons, j'ai dîné avec lui hier.

— Ceci est une autorisation pour qu'il vous paye cet argent que vous dépenserez pour votre ami comme vous l'entendrez, sans en être responsable. Je ne garde pas d'argent ici ; mais si vous préférez que Jaggers ne sache rien de l'affaire, je vous l'enverrai.

— Je vous remercie, miss Havisham, je n'ai pas la moindre objection à recevoir cet argent des mains de M. Jaggers. »

Elle me lut ce qu'elle avait écrit. C'était clair et précis, et évidemment rédigé de manière à empêcher tout soupçon que je voulais tirer profit de l'argent que je recevais. Je pris les tablettes de sa main. Elle tremblait encore, et elle trembla encore davantage

lorsqu'elle ôta la chaîne à laquelle le crayon était attaché et la mit dans la mienne, le tout sans me regarder.

« Mon nom est sur la première feuille. Si vous pouvez jamais écrire sous mon nom : « Je lui pardonne », bien que depuis longtemps mon cœur brisé ne soit plus que poussière, je vous en prie, faites-le.

— Ô miss Havisham ! dis-je, je le puis maintenant. Il y a eu de fatales méprises, et ma vie a été une vie ingrate et aveugle, et j'ai trop besoin de pardon et de conseils pour agir durement avec vous. »

Elle leva pour la première fois la tête sur moi depuis qu'elle l'avait détournée, et, à mon grand étonnement, je puis même ajouter à ma terreur extrême, elle tomba à genoux à mes pieds, les mains jointes levées vers moi, comme elle avait dû les lever vers le ciel à côté de sa mère, lorsque son pauvre cœur était encore tout jeune et tout naïf.

En la voyant avec ses cheveux blancs et sa figure flétrie, agenouillée à mes pieds, je ressentis une secousse dans tout le corps. Je la suppliai de se lever et je la pris dans mes bras pour l'aider, mais elle ne fit que presser celle de mes mains qu'elle put saisir le plus facilement ; elle y appuya sa tête et pleura. Jamais jusqu'à ce moment je ne l'avais vue verser une larme, et dans l'espoir que quelque consolation lui ferait du bien, je me penchai sur elle sans parler. Elle n'était plus agenouillée alors, mais tout affaissée sur le plancher.

« Oh ! criait-elle désespérée, qu'ai-je fait ?… qu'ai-je fait ?…

— Si vous voulez parler, miss Havisham, du mal que vous m'avez fait, laissez-moi vous répondre : très peu… Je l'aurais aimée dans n'importe quelle circonstance… Est-elle mariée ?…

— Oui. »

C'était une question inutile, car une désolation nouvelle dans cette maison me l'avait appris.

« Qu'ai-je fait !… qu'ai-je fait !… »

Elle se tordait les mains, elle arrachait ses cheveux blancs et elle répétait ce cri sans cesse et toujours :

« Qu'ai-je fait !… qu'ai-je fait !… »

Je ne savais que lui répondre ni comment la consoler. Qu'elle eût fait une chose horrible en prenant une enfant impressionnable pour la former dans le moule où son furieux ressentiment, son amour dédaigné et son orgueil blessé trouvaient une vengeance, je le savais parfaitement ; qu'en repoussant la lumière du soleil, elle avait repoussé infiniment plus ; que, dans la retraite où elle s'était confinée, elle s'était privée de mille influences naturelles et salutaires ; que son esprit, entretenu dans la solitude, fût devenu affecté comme le sont et doivent l'être et le seront tous les esprits qui renversent l'ordre indiqué par leur Créateur : je le savais également bien. Et cependant pouvais-je la regarder sans compassion, en voyant son châtiment et le malheur dans lequel elle se trouvait, et sa profonde incapacité de vivre sur cette terre où elle était placée, dans la vanité de la douleur qui était devenue chez elle une monomanie, comme la vanité de la pénitence, la vanité du remords, la vanité de l'indignité et tant d'autres monstrueuses vanités qui ont été des malédictions en ce monde ?

« Jusqu'au moment où vous lui avez parlé l'autre jour, et où j'ai vu en vous, dans une glace qui me montrait ce que j'avais autrefois souffert moi-même, je ne sais pas ce que j'ai fait… Qu'ai-je fait !… Qu'ai-je fait !… »

Et elle répéta ces mots vingt fois, cinquante fois de suite.

« Miss Havisham, dis-je, quand son cri s'éteignit, vous pouvez m'éloigner de votre esprit et de votre conscience ; mais pour Estelle c'est tout différent, et si vous pouvez diminuer un peu le mal que vous lui avez fait, en changeant une partie de sa véritable nature, il vaut mieux le faire que de vous lamenter sur le passé pendant cent ans.

— Oui ! oui ! je le sais ; mais Pip… mon cher Pip !… – Il y avait un élan de compassion toute féminine dans sa nouvelle affection pour moi – Mon cher Pip, croyez bien que lorsqu'elle est venue à moi, je voulais la sauver d'un malheur semblable au mien. D'abord, je ne voulais rien de plus.

— Bien ! bien ! dis-je, je l'espère.

— Mais lorsqu'elle a grandi en promettant d'être belle, j'ai peu à peu fait pire, et avec mes louanges, avec mes bijoux, avec mes leçons et avec ce fantôme de moi-même, toujours devant elle pour l'avertir de bien profiter de mes leçons, je lui dérobai son cœur et mis de la glace à sa place.

— Mieux eût valu, ne pus-je m'empêcher de dire, lui laisser son cœur naturel, quand il aurait dû être meurtri et brisé. »

Sur ce, miss Havisham me regarda d'un air distrait pendant un moment, puis elle reprit encore :

« Qu'ai-je fait !... qu'ai-je fait !... Si vous saviez mon histoire, dit-elle, vous auriez un peu pitié de moi et vous me comprendriez mieux.

Miss Havisham, répondis-je aussi délicatement que je pus le faire, je crois pouvoir dire que je pense connaître votre histoire, et je l'ai connue depuis la première fois que j'ai quitté ce pays. Elle m'a inspiré une grande compassion, et je crois la comprendre, ainsi que ses influences. Ce qui s'est passé entre nous m'autorise-t-il à vous adresser une question relative à Estelle, non sur ce qu'elle est, mais sur ce qu'elle était, quand elle vint ici pour la première fois ?

Miss Havisham était assise à terre, les bras sur la chaise en lambeaux, et la tête appuyée sur ses bras ; elle me regarda en plein quand je dis ceci, puis elle répondit :

« Continuez.

— De qui Estelle était-elle fille ? »

Elle secoua la tête.

« Vous ne savez pas ? »

Elle secoua de nouveau la tête.

« Mais M. Jaggers l'a-t-il amenée ou envoyée ici ?

Il l'a amenée ici.

Voulez-vous me dire comment cela s'est fait ? »

Elle répondit à voix basse et avec beaucoup de précaution :

« Il y avait longtemps que j'étais renfermée dans ces chambres (je ne sais pas combien il y avait de temps), quand je lui dis que je désirais avoir une jeune fille que je pusse élever, aimer et sauver de mon malheureux sort. Je l'avais vu pour la première fois lorsque je l'avais fait demander pour rendre cette maison solitaire, ayant lu son nom dans les journaux avant que le monde et moi ne nous fussions séparés. Il me dit qu'il chercherait dans ses connaissances une petite orpheline. Un soir, il l'amena ici endormie, et je l'appelai Estelle.

— Puis-je vous demander quel âge elle avait alors ?

— Deux ou trois ans ; elle-même ne sait rien, si ce n'est qu'elle était orpheline, et que je l'adoptai. »

J'étais si convaincu que la femme que j'avais vue était sa mère, que je ne demandai aucune preuve pour bien établir le fait dans mon esprit. Mais, pour tout le monde, je le pensais du moins, la parenté était claire et évidente.

Que pouvais-je espérer faire de plus en prolongeant cette entrevue : j'avais réussi en ce qui concernait Herbert ; miss Havisham m'avait dit tout ce qu'elle savait d'Estelle ; j'avais fait et dit tout ce que je pouvais pour calmer son esprit : peu importe ce que nous ajoutâmes en nous séparant ; nous nous séparâmes.

Le jour touchait à sa fin quand je descendis l'escalier et me retrouvai à l'air naturel. Je dis à la femme qui m'avait ouvert la porte lorsque j'étais entré, que je ne voulais pas la déranger en ce moment, mais que j'allais faire un tour dans la maison avant de partir, car j'avais le pressentiment que je n'y reviendrais jamais, et je sentis que le jour qui s'éteignait convenait à ma dernière visite.

À travers l'amas de fûts sur lesquels j'avais couru, il y avait si longtemps, et sur lesquels la pluie de plusieurs années était tombée depuis, les pourrissant en beaucoup d'endroits et laissant des marais et des étangs en miniature sur ceux qui se trouvaient encore debout, je gagnai le jardin dévasté. J'en fis le tour, je passai par le coin où Herbert et moi nous nous étions battus ; par les allées où Estelle et moi nous avions marché. Tout était bien froid… bien solitaire… bien triste !…

Prenant pour revenir par la brasserie, je levai le loquet rouillé d'une petite porte donnant sur le jardin, et je le traversai. J'allais sortir par la porte opposée, difficile à ouvrir maintenant, car le bois humide avait joué et gonflé ; les gonds ne tenaient plus, et le seuil était encombré par une énorme crue de champignons. Quand je tournai la tête pour regarder derrière moi, un souvenir d'enfance revint avec une force remarquable, au moment même de ce léger mouvement, et je m'imaginai voir miss Havisham pendue à la poutre. Si forte fut cette impression, que je restai sous la poutre, tremblant des pieds à la tête, avant de voir que c'était une hallucination, quoique certainement je me trouvasse là depuis un instant.

La tristesse du lieu et de l'heure et la grande terreur causée par cette illusion, bien que momentanée, me causèrent une crainte indescriptible quand je passai entre les deux portes en bois où autrefois je m'étais arraché les cheveux, après qu'Estelle eut déchiré mon cœur. Passant alors dans la première cour, j'hésitai si j'appellerais la femme pour me faire sortir par la porte fermée dont elle avait la clef, ou si je monterais d'abord pour m'assurer si miss Havisham était aussi tranquille que lorsque je l'avais quittée. Je pris cette dernière résolution, et je montai.

Je regardai dans la chambre où je l'avais laissée, et je la vis assise dans le fauteuil déchiré, sur le foyer, tout près du feu, et me tournant le dos. Au moment où je retirais ma tête pour m'éloigner tranquillement, je vis une grande flamme s'élever. Au même instant, je la vis accourir vers moi en criant, enveloppée d'un tourbillon de flammes qui s'élevait au-dessus de sa tête au moins d'autant de pieds qu'elle était haute.

J'avais un manteau à double collet, et sur mon bras un autre paletot épais. Je les saisis, je l'en entourai, je la jetai à terre et eux par-dessus ; puis je tirai la grande nappe qui était sur la table dans le même but, et avec elle tout le tas de moisissures du milieu, et toutes les vilaines choses qui s'y abritaient. Nous étions tous deux à terre, luttant comme des ennemis acharnés, et plus je la couvrais, plus elle criait et essayait de se débarrasser de moi. Comment le feu avait-il pris chez miss Havisham ? Je le sais par ce qui en résulta, mais non par ce que j'en sentis, ou pensai, ou sus, ou fis… Je ne sus rien jusqu'au moment où j'appris que nous étions sur le plancher, près de la grande table, et que je vis voler dans l'air enfumé des flammèches et des morceaux encore allumés, qui un moment auparavant, avaient été sa robe de noce fanée.

Alors je regardai autour de moi, et je vis les perce-oreilles et les araignées courant en désordre sur le plancher, et les domestiques qui arrivaient hors d'haleine en poussant des cris à la porte. Je tenais miss Havisham de toutes mes forces, malgré elle, comme un prisonnier qui pouvait s'échapper, et je ne suis pas certain si je savais qui elle était, pourquoi nous luttions, qu'elle avait été en flammes et que les flammes étaient éteintes, jusqu'au moment où je vis que les flammèches qui avaient été sur ses vête-

ments n'étaient plus allumées mais tombaient en pluie noire autour de nous.

Elle était insensible, et je craignais de la remuer ou même de la toucher. On envoya chercher des secours et je la tins jusqu'à ce qu'il arrivât, comme si je m'imaginais follement (je crois que je le fis) que si je la laissais aller le feu allait reparaître et la consumer. Quand je me levai, à l'arrivée du médecin et de son aide, je fus surpris de voir que j'avais les deux mains brûlées, car je n'avais senti aucune douleur.

L'examen montra qu'elle avait reçu des blessures sérieuses, mais qui, par elles-mêmes, étaient loin d'ôter tout espoir. Le danger résidait surtout dans la violence de la secousse morale. D'après l'ordre du médecin, on établit miss Havisham sur la grande table qui justement convenait parfaitement pour le pansement de ses blessures. Quand je la revis, une heure après, elle était réellement couchée où je l'avais vue frapper avec sa canne, et où je lui avais entendu dire qu'elle serait couchée un jour.

Bien que tous les vestiges de ses vêtements de fête fussent brûlés, à ce qu'on me dit, elle avait encore quelque chose de son vieil air de fiancée, car on l'avait couverte jusqu'à la gorge avec de la ouate blanche, et couchée sous un drap blanc qui recouvrait le tout, et elle conservait encore l'air du fantôme de quelque chose qui a été et qui n'est plus.

J'appris, en questionnant les domestiques, qu'Estelle était à Paris, et je fis promettre au médecin qu'il lui écrirait par le prochain courrier. Quand à la famille de miss Havisham, je pris sur moi, ne voulant communiquer qu'avec M. Mathieu Pocket, de laisser celui-ci s'arranger comme il le jugeait convenable pour in-

former les autres parents. Je lui écrivis le lendemain par l'entremise d'Herbert, aussitôt que je rentrai en ville.

Il y eut du mieux ce soir-là quand elle parla à tous de ce qui était arrivé quoiqu'avec une certaine vivacité fébrile. Vers minuit, miss Havisham commença à déraisonner, et après cela elle arriva graduellement à répéter un nombre de fois indéfini, d'une voix basse et solennelle : « Qu'ai-je fait ! » Puis : « Quand elle vint près de moi, je voulais la sauver d'un malheur semblable au mien » ; ensuite : « Prenez ce crayon et écrivez sous mon nom : Je lui pardonne ! » Elle ne changeait jamais l'ordre de ces phrases, mais quelquefois elle oubliait un mot de l'une d'elles ; elle n'ajoutait jamais un autre mot, mais elle laissait une interruption et passait au mot suivant.

Comme je n'avais rien à faire là, et que j'avais à Londres une raison pressante d'inquiétude et de crainte, que ses divagations même ne pouvaient chasser de mon esprit, je décidai pendant la nuit que je m'en irais par la voiture du lendemain matin, mais que je marcherais un mille ou deux, et que je serais recueilli par la voiture, en dehors de la ville. Donc, vers six heures du matin, je me penchai sur miss Havisham, touchai son front de mes lèvres, au moment même où elles disaient, sans prendre garde à mon baiser :

« Prenez le crayon, et écrivez sous mon nom : « Je lui pardonne ! »

C'était la première et la dernière fois que je l'embrassai ainsi. Et jamais plus je ne la revis.

q

Chapitre 21

Mes mains avaient été pansées deux ou trois fois pendant la nuit, et encore dans la matinée ; mon bras gauche était brûlé jusqu'au coude, et moins fortement jusqu'à l'épaule ; c'était très douloureux, mais les flammes avaient porté dans cette direction, et je rendais grâce au ciel que cela ne fût pas plus grave. Ma main droite n'était pas assez sérieusement brûlée pour m'empêcher de remuer les doigts ; elle était bandée, bien entendu, mais d'une manière moins gênante que ma main et mon bras gauches. Je portais ceux-ci en écharpe, et je ne pouvais mettre mon paletot que comme un manteau libre sur mes épaules, et fixé au cou ; mes cheveux avaient souffert du feu, mais ma tête et mon visage étaient saufs.

Quand Herbert fut allé à Hammersmith et eut vu son père, il revint me voir, et passa la journée à me soigner. C'était le plus tendre des garde-malades ; à certains moments, il m'enlevait mes bandages, les trempait dans un liquide réfrigérant qui était tout prêt, et les replaçait avec une tendresse patiente, dont je lui étais profondément reconnaissant.

D'abord en me tenant tranquillement étendu sur le sofa, je trouvai extrêmement difficile, je pourrais dire impossible de me débarrasser de l'impression de l'éclat des flammes, de leur vivacité, de leur bruit et de l'horrible odeur de brûlé. Si je m'assoupissais une minute, j'étais réveillé par les cris de miss Havisham, je la voyais courir vers moi avec ses hautes flammes au-dessus de sa tête. Cette souffrance de l'esprit était bien plus dure à supporter que toutes les douleurs corporelles que j'endurais, et Herbert, voyant cela, fit tout ce qu'il put pour tenir mon attention occupée.

Nous ne parlions ni l'un ni l'autre du bateau, mais tous deux nous y pensions ; cela se voyait à l'empressement que nous mettions à éviter ce sujet, et par notre convention – convention tacite – de faire du rétablissement de mes mains une question, non pas de semaines, mais d'heures.

Ma première question, quand je sentis qu'Herbert avait été aux nouvelles, fut, bien entendu, de lui demander si tout allait bien en aval du fleuve ? Comme il me répondit affirmativement, avec une gaieté et une confiance parfaites, nous ne reprîmes ce sujet que lorsque le jour commença à baisser. Mais alors, comme Herbert changeait les bandages, plutôt à la lueur du feu, qu'à la lueur du dehors, il y revint spontanément.

« Hier soir, je suis resté avec Provis, deux bonnes heures, Haendel.

— Où était Clara ?

— Chère petite créature ! dit Herbert. Elle est montée et descendue allant et venant chez son père toute la soirée. Il frappait perpétuellement au plancher, dès qu'il la perdait de vue un instant. Je doute cependant qu'il puisse tenir longtemps. Que voulez-vous : avec du rhum et du poivre, du poivre et du rhum ? Je crois que bientôt il ne frappera plus.

— Et alors, vous vous marierez, Herbert ?

— Comment pourrai-je prendre soin de cette chère enfant autrement ? Étendez votre bras sur le dos du sofa, mon cher ami, je vais m'asseoir là, et ôter le bandage si graduellement et si doucement, que vous ne saurez pas quand il sera enlevé. Je parlais de Provis : savez-vous, Haendel, qu'il gagne ?

— Je vous ai dit que je le croyais plus doux, la dernière fois que je l'ai vu.

— Vous me l'avez dit, et c'est la vérité. Il s'est montré très communicatif hier soir, et il m'en a plus dit qu'il ne m'en avait dit de sa vie. Vous vous souvenez qu'il a parlé ici d'une femme avec laquelle il a eu bien des tracas ?… Est-ce que je vous ai fait mal ? »

J'avais fait un mouvement, non à son toucher, mais à ses paroles, qui m'avaient fait tressaillir.

« J'avais oublié cela, Herbert, mais je m'en souviens, maintenant que vous en parlez.

— Eh bien ! il est entré dans cette phase de sa vie, et c'est une phase bien sombre et bien affreuse. Vous la dirai-je ? Cela ne vous fatiguera-t-il pas maintenant ?

— Dites-moi tout, quand même ; répétez-moi chaque mot ! »

Herbert se pencha en avant pour regarder de plus près, comme si ma réponse avait été plus prompte et plus vive qu'il ne s'y était attendu.

« Votre tête est-elle calme ? dit-il en la touchant.

— Parfaitement, dis-je, racontez-moi ce qu'a dit Provis, mon cher Herbert.

— Il paraît… dit Herbert. – voilà ce qui s'appelle ôter délicatement un bandage, et maintenant voici la blessure à l'air : ça vous fait frissonner d'abord, mon cher ami, n'est-ce pas ? mais cela vous fera du bien tout à l'heure. – Il paraît que la femme était

une jeune femme et une femme jalouse, et une femme vindicative… vindicative, Herbert, au dernier degré.

— Quel dernier degré ?

— Jusqu'au meurtre ! – Est-ce que c'est trop froid sur la partie sensible ?

— Je ne le sens pas. Comment a-t-elle tué ?… Qui a-t-elle tué ?…

— Son action ne mérite peut-être pas un nom aussi terrible, dit Herbert ; mais elle a été jugée pour cela, et c'est M. Jaggers qui l'a défendue, et le bruit de cette défense fit connaître son nom à Provis. La victime était une autre femme, plus forte, et il y avait eu lutte dans une grange. Qui avait commencé ? Qui avait tort ou raison ? Il y avait doute. Mais comment cela avait fini, ce n'était pas douteux ; car on trouva la victime étranglée.

— La femme fut-elle déclarée coupable ?

— Non ; elle fut acquittée. – Mon pauvre Haendel, je vous fais mal ?

— Il est impossible d'être plus doux, Herbert ; oui. – Et ensuite…

— Cette jeune femme acquittée et Provis, dit Herbert, avaient un petit enfant, un petit enfant que Provis aimait excessivement. Le soir de la même nuit où l'objet de sa jalousie fut étranglée, comme je vous l'ai dit, la jeune femme se présenta devant Provis un seul moment, et jura qu'elle ferait mourir l'enfant (lequel était en sa possession), et qu'il ne le reverrait jamais, puis elle disparut… Là, voici votre plus mauvais bras confortablement arrangé

dans son écharpe encore une fois ; et, maintenant, il ne reste plus que la main droite, ce qui est chose bien plus facile. Je puis mieux faire par cette lumière que par une plus forte, car ma main est plus sûre quand je ne vois pas trop distinctement ces pauvres brûlures. Ne croyez-vous pas que votre respiration est affectée, mon pauvre ami, vous semblez respirer trop vite ?

— C'est possible, Herbert. – Cette femme a-t-elle tenu son serment ?

— Voilà la partie la plus sombre de la vie de Provis. Oui.

— C'est-à-dire que c'est lui qui dit : Oui.

— Mais certainement, mon cher ami, répondit Herbert d'un ton surpris, et en se penchant pour mieux voir. Il dit tout cela ; je n'en sais pas davantage.

— Non, ce n'est pas sûr.

— Maintenant, continua Herbert, avait-il maltraité la mère de l'enfant, ou bien avait-il bien traité la mère de l'enfant ? Provis ne le dit pas ; mais elle avait partagé quelque chose comme quatre ou cinq ans de la malheureuse vie qu'il nous a décrite au coin de ce feu, et il semble avoir ressenti de la pitié et de l'indulgence pour elle. Donc, craignant d'être appelé à déposer sur la disparition de l'enfant, et peut-être sur la cause de sa mort, il se cacha, se tint dans l'ombre, comme il dit, éloigné de tout, éloigné de la justice. On parla vaguement d'un certain homme du nom d'Abel, à propos duquel la jalousie s'était élevée. Après l'acquittement elle disparut, et il perdit ainsi l'enfant et la mère de l'enfant.

— Je voudrais demander…

— Un moment, cher ami, dit Herbert, et j'ai fini. Ce mauvais génie, ce Compeyson, le pire des scélérats parmi beaucoup de scélérats, sachant qu'il se tenait caché à cette époque, et connaissant les raisons qui le faisaient agir ainsi, se servit, dans la suite, de ce qu'il savait pour le faire rester pauvre et le faire travailler plus dur. Il m'a été démontré, hier soir, que c'est là le point de départ de la haine de Provis.

— J'ai besoin de savoir, dis-je, et particulièrement, Herbert, s'il vous a dit quand cela est arrivé.

— Particulièrement ? Attendez, alors que je me souvienne de ce qu'il a dit à ce sujet. L'expression dont il s'est servi était : « Il y a un nombre d'années assez rond, et presque aussitôt après j'entrai en relations avec Compeyson. » Quel âge aviez-vous, quand vous l'avez rencontré dans le petit cimetière ?

— Je crois que j'avais sept ans.

— Eh ! cela était arrivé depuis trois ou quatre ans, alors, dit-il. Et vous lui avez rappelé la petite fille si tragiquement perdue, qui aurait eu à peu près votre âge.

— Herbert, dis-je après un court silence et d'un ton précipité, me voyez-vous mieux à la lueur de la fenêtre ou à la lueur du feu ?

— À la lueur du feu, répondit Herbert, en se rapprochant encore.

— Regardez-moi.

— Je vous regarde, mon cher ami.

— Prenez-moi la main.

— Je la tiens, mon cher ami.

— Ne craignez-vous pas que j'aie un peu de fièvre, ou que ma tête ne soit un peu dérangée par l'accident de la nuit dernière ?

— Non, mon cher ami, dit Herbert, après avoir pris le temps de m'examiner. Vous êtes un peu agité, mais vous êtes tout à fait vous-même.

— Je sais que je suis bien moi-même, et l'homme que nous cachons près de la rivière là-bas est le père d'Estelle.

q

Chapitre 22

Quel était mon but, en montrant tant de chaleur à chercher et à prouver la parenté d'Estelle ? Je ne saurais le dire. On verra tout à l'heure que la question ne se présentait pas à moi sous une forme bien distincte, jusqu'à ce qu'elle me fût formulée par une tête plus sage que la mienne.

Mais quand Herbert et moi eûmes terminé notre conversation, je fus saisi de la conviction fiévreuse, que je ne devais pas me reposer un instant, mais que je devais voir M. Jaggers, et arriver à apprendre l'entière vérité. Je ne sais réellement pas si je sentais que je faisais cela pour Estelle, ou si j'étais bien aise de reporter sur l'homme à la conservation duquel j'étais intéressé, quelques rayons de l'intérêt romanesque qui l'avait si longtemps enveloppée. Peut-être cette dernière supposition est-elle plus près de la vérité.

Quoi qu'il en soit, j'eus bien de la peine à me retenir d'aller dans Gerrard Street ce soir-là. Herbert me représenta que si je le faisais, je serais probablement obligé de garder le lit, et par conséquent incapable d'être utile lorsque la sûreté de notre fugitif dépendrait de moi. Ces sages conseils parvinrent seuls à calmer mon impatience. En répétant plusieurs fois que, quoi qu'il pût arriver, je devais aller chez M. Jaggers le lendemain, je consentis enfin à rester tranquille, à laisser panser mes blessures et à rester à la maison. De grand matin, le lendemain, nous sortîmes ensemble, et, au coin de Giltspur Street, près de Smithfield, je laissai Herbert prendre le chemin de la Cité, et je me dirigeai vers la Petite-Bretagne.

Il y avait des jours périodiques où M. Jaggers et Wemmick passaient en revue les comptes de l'étude, arrêtaient les balances et mettaient tout en ordre. Dans ces occasions, Wemmick portait ses livres et papiers dans le cabinet de M. Jaggers, et un des clercs du premier étage descendait dans le premier bureau. En voyant ce clerc à la place de Wemmick, ce matin-là, j'appris que c'était le jour des balances ; mais je n'étais pas fâché de trouver M. Jaggers et Wemmick ensemble ; car Wemmick verrait alors par lui-même que je ne disais rien qui pouvait le compromettre.

Mon apparition, avec mon bras en écharpe et mon paletot jeté sur mes épaules, favorisa mon projet. Quoique j'eusse adressé à M. Jaggers un récit succinct de l'accident, aussitôt que j'étais arrivé en ville, il me restait maintenant à lui donner tous les détails ; et la singularité de la circonstance rendit notre conversation moins sèche, moins roide, et moins strictement judiciaire qu'elle ne l'était habituellement. Pendant que je narrais le désastre, M. Jaggers, selon son habitude, se tenait devant le feu.

Wemmick se penchait sur le dos de sa chaise en me regardant fixement, les mains dans les poches de son paletot, et sa plume horizontalement placée dans la bouche. Les deux ignobles bustes, toujours inséparables dans mon esprit des débats officiels, paraissaient se demander en eux-mêmes s'ils ne sentaient pas le feu en ce moment.

Mon récit terminé et les questions épuisées, je produisis l'autorisation de miss Havisham de recevoir les neuf cents livres pour Herbert. Les yeux de M. Jaggers rentrèrent un peu plus profondément dans sa tête quand je lui tendis les tablettes ; mais bientôt, il les fit passer à Wemmick en lui recommandant de préparer le bon sur le banquier pour qu'il y apposât sa signature. Pendant que cela s'exécutait, je regardais Wemmick qui écrivait, et M. Jaggers qui me regardait, en s'appuyant et en s'inclinant sur ses bottes bien cirées.

« Je suis fâché, Pip, dit-il en mettant le bon dans ma poche quand il l'eut signé, que nous n'ayons rien à faire pour vous.

— Miss Havisham a eu la bonté de me demander, répondis-je, si elle pouvait faire quelque chose pour moi, et je lui ai dit que non.

— Chacun doit connaître ses affaires », dit M. Jaggers.

Et je vis les lèvres de Wemmick former les mots : « Valeurs portatives. »

« Je ne lui aurais pas dit non, si j'avais été à votre place, dit M. Jaggers ; mais chacun doit connaître ses affaires.

— Les affaires de chacun, dit Wemmick en me lançant un regard de reproche, ce sont les valeurs portatives. »

Croyant le moment venu de continuer le thème que j'avais à cœur, je dis, en me tournant vers M. Jaggers :

« J'ai cependant demandé quelque chose à miss Havisham, monsieur. Je l'ai priée de me donner quelques renseignements sur sa fille adoptive, et elle m'a dit tout ce qu'elle savait.

— Vraiment, fit M. Jaggers en se penchant pour regarder ses bottes.

Puis en se redressant :

« Ah ! je ne pense pas que j'aurais fait cela, si j'avais été à la place de miss Havisham. Mais elle doit mieux connaître ses affaires que moi.

— J'en sais plus sur l'histoire de l'enfant adopté par miss Havisham que miss Havisham n'en sait elle-même. Je connais sa mère. »

M. Jaggers m'interrogea du regard et répéta :

« Sa mère ?...

— Il n'y a pas trois jours que j'ai vu sa mère.

— Ah ! dit M. Jaggers.

— Et vous aussi, vous l'avez vue, monsieur, et plus récemment encore.

— Ah ! dit M. Jaggers.

— Peut-être en sais-je plus de l'histoire d'Estelle que vous n'en savez vous-même, dis-je : je connais aussi son père. »

Il y eut un certain temps d'arrêt dans les manières de M. Jaggers ; il était trop maître de lui-même pour les changer ; mais il ne put s'empêcher de faire un indéfinissable mouvement d'attention ; puis il m'assura qu'il ne savait pas qui était son père. J'avais soupçonné que Provis n'était devenu le client de M. Jaggers qu'environ quatre ans plus tard, et qu'il n'avait plus alors aucune raison de faire valoir son identité. Mais je n'avais pu être certain de cette ignorance de M. Jaggers auparavant, bien que j'en fusse parfaitement certain alors.

« Ainsi, vous connaissez le père de la jeune dame, Pip ? dit M. Jaggers.

— Oui, répondis-je, et il s'appelle Provis, de la Nouvelle-Galles du Sud. »

M. Jaggers lui-même tressaillit quand je dis ces mots. C'était le plus léger tressaillement qui pût échapper à un homme, le plus soigneusement réprimé et le plus vite étouffé, mais il eut un tressaillement, bien qu'il le cachât en partie en le confondant avec le mouvement qu'il fit pour prendre son mouchoir dans sa poche. Il me serait impossible de dire comment Wemmick reçut cette nouvelle. J'évitai de le regarder en ce moment, de peur que la finesse de M. Jaggers ne découvrît qu'il y avait eu entre nous quelque communication qu'il ignorerait.

« Et les preuves, Pip ? demanda M. Jaggers d'une manière calme, en arrêtant son mouchoir à mi-chemin de son nez. Est-ce Provis qui prétend cela ?

— Il ne le dit pas, dis-je, il ne l'a jamais dit, il ne connaît rien et il ne croit pas à l'existence de sa fille. »

Pour une fois, le puissant mouchoir de poche manqua son effet. Ma réponse avait été si inattendue, que M. Jaggers remit le mouchoir dans sa poche, sans compléter l'acte ordinaire, se croisa les bras, et me regarda avec une froide attention, bien qu'avec un visage impassible.

Je lui dis alors tout ce que je savais et comment je le savais, avec la seule réserve que je lui laissai croire que je tenais de miss Havisham ce qu'en réalité je tenais de Wemmick. J'agis même avec beaucoup de prudence à cet égard ; je ne regardai pas une seule fois du côté de Wemmick avant d'avoir fini tout ce que j'avais à dire, et j'avais, pendant un moment, soutenu en silence le regard de M. Jaggers. Quant à la fin je tournai les yeux du côté de Wemmick, je vis qu'il avait retiré sa plume de sa bouche, et qu'il était occupé au bureau.

« Ah ! dit enfin M. Jaggers en se rapprochant des papiers qui se trouvaient sur la table, où étions-nous, Wemmick, quand M. Pip est entré ? »

Mais je ne pouvais pas me laisser ainsi mettre de côté, et je lui adressai un appel passionné, presque indigné, pour être plus franc et plus généreux avec moi. Je lui rappelai les fausses espérances par lesquelles j'avais passé, la longueur du temps qu'elles avaient duré, la découverte que j'avais faite, et je fis allusion au danger qui pesait sur mon esprit. Je me représentai comme étant certainement bien digne d'un peu de confiance de sa part, en retour de la confidence que je venais de lui faire. Je dis que je ne le blâmais pas, que je ne le soupçonnais pas, que je ne me défiais pas de lui ; mais que j'avais besoin qu'il m'assurât de la vérité, et que s'il me demandait pourquoi j'en avais besoin, et pourquoi je pensais y avoir des droits, je lui dirais, quoique ces pauvres rêves

lui importassent peu : que j'avais aimé Estelle longtemps et tendrement, et que, bien que je l'eusse perdue, et que je dusse vivre dans l'abandon, tout ce qui la concernait m'était encore plus proche et plus cher que tout autre chose au monde. Voyant que M. Jaggers se tenait immobile et silencieux, et apparemment insensible à cet appel, je me tournai vers Wemmick et dis :

« Wemmick, je vous sais un cœur tendre, j'ai vu votre charmant intérieur et votre vieux père, et tous les plaisirs innocents dans lesquels vous reposez votre vie affairée ; je vous supplie de dire un mot à M. Jaggers, et de lui représenter que, tout bien considéré, il doit être plus ouvert avec moi ! »

Je n'ai jamais vu deux hommes se regarder d'une manière plus extraordinaire que M. Jaggers et Wemmick après cette apostrophe. D'abord l'idée que Wemmick allait être remercié de sa place me traversa l'esprit, mais elle s'évanouit quand je vis M. Jaggers céder à quelque chose comme un sourire, et Wemmick devenir plus hardi.

« Qu'est-ce que tout cela ? dit M. Jaggers, vous avez un vieux père et vous vous livrez à des plaisirs innocents ?

— Eh bien ! je ne les apporte pas ici.

— Pip, dit M. Jaggers en posant sa main sur mon bras et souriant ouvertement, cet homme doit être le menteur le plus rusé de tout Londres.

— Pas le moins du monde, répondit Wemmick s'enhardissant de plus en plus, je crois que vous en êtes un autre. »

Ils échangèrent encore une fois leurs singuliers regards, chacun paraissant craindre que l'autre ne l'emportât sur lui.

« Vous avez un intérieur charmant ?

— Puisque cela ne gêne pas les affaires, repartit Wemmick, qu'est-ce que cela vous fait ? Maintenant que je vous regarde, monsieur, je ne serai pas étonné si un de ces jours vous cherchez à avoir un intérieur agréable quand vous serez fatigué du travail. »

M. Jaggers fit deux ou trois signes de tête rétrospectifs et poussa un soupir.

« Pip, dit-il, ne parlons plus de ces pauvres rêves, vous en savez sur ces sortes de choses plus que moi, car vous avez une expérience plus fraîche. Mais, à propos de cette autre affaire, je vais vous faire une supposition, mais faites attention que je n'admets rien. »

Il attendit que je déclarasse que je comprenais parfaitement qu'il avait expressément signifié qu'il n'admettait rien.

« Maintenant, Pip, dit M. Jaggers, supposez qu'une femme, dans des circonstances semblables à celles que vous avez mentionnées, ait tenu son enfant caché et ait été obligée de communiquer le fait à son conseil légal, sur l'observation faite par celui-ci, qu'il doit tout savoir pour régler la latitude de sa défense, tout, même ce qui concerne l'enfance ; supposez qu'à la même époque le conseil ait eu mission de trouver un enfant qu'une dame riche et excentrique voulait adopter et élever…

— Je vous suis, monsieur.

— Supposez que le conseil vécût dans une atmosphère de mal et que tous les enfants qu'il voyait étaient destinés, en grand nombre, à une perte certaine… Supposez qu'il voyait souvent des

enfants jugés solennellement par une cour criminelle où il fallait les soulever pour qu'on les aperçût… Supposez qu'il en vît habituellement un grand nombre emprisonnés, fouettés, transportés, négligés, repoussés, ayant toutes les qualités requises par le bourreau, et grandissant pour la potence… Supposez qu'il avait raison de regarder presque tous les enfants qu'il voyait dans sa vie d'affaires comme autant de frai qui devait éclore en poissons destinés à venir dans ses filets pour être poursuivis et défendus : parjures, orphelins, endiablés d'une manière ou d'une autre…

— Je vous écoute, monsieur.

— Supposez, Pip, que dans le nombre il y avait une jolie petite fille qu'on pouvait sauver, que son père croyait morte et pour laquelle il n'osait faire aucune démarche, et à la mère de laquelle le conseil légal avait le droit de dire : « Je sais ce que vous avez fait et comment vous l'avez fait ; vous êtes arrivée de telle ou telle manière ; voilà comment vous avez attaqué, voilà comment on s'est défendu. Vous avez été çà et là. Vous avez fait telle et telle chose pour détourner les soupçons. Je vous ai suivie à la piste partout, et je puis le dire à vous et à tous, séparez-vous de l'enfant, à moins qu'il ne soit nécessaire de la produire pour nous sauver. Si vous êtes sauvée, votre enfant est sauvée aussi ; si vous êtes perdue, votre enfant est encore sauvée. » Supposez que tout cela fût fait et que la femme fût acquittée ?

— Mais si je n'admets rien de tout cela ?

— Si vous n'admettez rien de tout cela ? »

Et Wemmick répéta :

« Vous n'admettez rien de tout cela ?

— Supposez, Pip, que la passion et la crainte de la mort aient un peu ébranlé l'intelligence de cette femme, et que lorsqu'elle fut rendue à la liberté elle se soit retirée du monde et soit venue demander un asile à son conseil… Supposez qu'il l'ait prise et qu'il ait su contenir l'ancienne nature sauvage et violente de sa cliente toutes les fois qu'elle faisait mine de reparaître, en conservant sur elle son ancien pouvoir. Comprenez-vous ce cas imaginaire ?

— Parfaitement.

— Supposez que l'enfant grandît et fît un mariage d'argent ; que la mère vécût encore, que le père vécût encore, que le père et la mère, inconnus l'un à l'autre, demeurassent à des milles de stades ou de mètres, comme vous voudrez, l'un de l'autre ; que le secret fût encore un secret, excepté pour vous qui en avez eu vent : gardez-le vous-même en ce dernier cas avec beaucoup de soin.

— Je le ferai.

Et je demande à Wemmick de le garder en lui-même avec beaucoup de soin. »

Et Wemmick dit :

« Je le ferai.

— En faveur de qui voudriez-vous révéler ce secret ?… Pour le père ?… Je pense qu'il ne serait pas beaucoup meilleur pour lui que pour la mère… Pour la mère ?… Je pense que si elle a commis un pareil crime, elle ne serait plus en sûreté où elle est… Pour la fille ?… Je crois qu'il ne lui servirait à rien d'établir sa parenté pour l'édification de son mari, et de retomber dans la honte,

après y avoir échappé pendant vingt ans et avec la presque certitude d'y échapper pour le reste de ses jours… Mais ajoutez le fait que vous l'avez aimée, Pip, et que vous avez fait de cette jeune fille le sujet de ces pauvres rêves qui, à une époque ou une autre, ont été dans la tête de beaucoup plus d'hommes que vous ne paraissez le penser : alors je vous dis que vous feriez mieux, et vous le ferez au plus vite, quand vous y aurez bien songé, de couper votre main gauche avec votre main droite, et ensuite de passer celle qui a coupé l'autre à Wemmick, que voilà, pour qu'il la coupe aussi. »

Je tournai les yeux vers Wemmick, dont le visage était devenu très sérieux. Il posa gravement son index sur ses lèvres. Je fis comme lui. M. Jaggers aussi.

« Maintenant Wemmick, dit ce dernier en reprenant son ton habituel, où en étions-nous quand M. Pip est entré ? »

Me retirant de côté, pendant qu'ils travaillaient, je remarquai que les regards singuliers qu'ils avaient échangés se renouvelèrent plusieurs fois, avec cette différence cependant qu'alors chacun d'eux paraissait soupçonner, pour ne pas dire paraissait savoir, qu'il s'était laissé voir à l'autre sous un jour faible et qui n'était pas dans l'esprit de la profession. Pour cette raison, ils se montrèrent inflexibles l'un envers l'autre, M. Jaggers en se posant hautement en maître, et Wemmick en s'obstinant à se justifier, quand il trouvait la moindre occasion de le faire. Jamais je ne les avais vu en si mauvais termes, car généralement ils s'entendaient bien ensemble.

Mais ils furent heureusement secourus par l'apparition opportune de Mike, le client à casquette de loutre, qui avait l'habitude

d'essuyer son nez sur sa manche, et que j'avais vu la première fois que j'étais entré dans ces murs. Cet individu qui, pour son propre compte, ou pour celui de quelques membres de sa famille, semblait toujours être dans l'embarras (l'embarras ici signifiait Newgate) venait annoncer que sa fille aînée avait été arrêtée et était inculpée de vol dans une boutique. Pendant qu'il faisait part de cette triste circonstance à Wemmick, M. Jaggers se tenait magistralement devant le feu, sans prendre part à ce qui se disait. Une larme brilla dans l'œil de Mike.

« Qu'avez-vous encore ? demanda Wemmick avec la plus profonde indignation. Pourquoi venez-vous pleurnicher ici ?

— Je ne suis pas venu pour cela, monsieur Wemmick.

— Si fait, dit Wemmick, comment osez-vous ?... Vous n'êtes pas dans un état convenable pour venir ici, si vous ne pouvez venir sans cracher comme une mauvaise plume. Qu'est-ce que cela signifie ?

— On n'est pas maître de ses sentiments, monsieur Wemmick... commença Mike.

— Ses quoi ?... demanda Wemmick tout furieux. Dites-le encore !...

— Voyons, tenez, mon brave homme, dit M. Jaggers en faisant un pas en avant et en montrant la porte, sortez de mon étude, je ne veux pas de sentiment ici. Sortez.

— C'est bien fait, dit Wemmick, sortez ! »

Donc l'infortuné Mike se retira très humblement, et M. Jaggers et Wemmick semblèrent avoir repris leur bonne intelligence

et continuèrent à travailler avec le même air de contentement que s'ils venaient de bien déjeuner ensemble.

q

Chapitre 23

De la Petite-Bretagne je me rendis avec son bon dans ma poche chez le frère de miss Skiffins le comptable ; et le frère de miss Skiffins le comptable alla tout droit chez Clarriker et me ramena Clarriker. J'eus donc la grande satisfaction de terminer à mon gré l'affaire d'Herbert. C'était la seule bonne chose et la seule chose complète que j'avais faite depuis le jour où j'avais conçu mes grandes espérances.

Clarriker m'apprit en cette occasion que les affaires de sa maison progressaient rapidement, qu'il pouvait maintenant établir une petite succursale en Orient, ce qui était devenu très nécessaire pour l'extension des affaires, et qu'Herbert dans sa nouvelle situation d'associé, irait la surveiller. Je vis que je devais me préparer à me séparer de mon ami avant même que mes propres affaires fussent en meilleur état. Et alors je crus réellement sentir que ma dernière ancre de salut perdait de sa solidité et que j'allais bientôt devenir le jouet des vagues et des vents.

Mais je trouvai une récompense dans la joie avec laquelle Herbert rentra le soir et me fit part de son bonheur, s'imaginant peu qu'il ne m'apprenait rien de nouveau. Il esquissait des tableaux imaginaires : il se voyait conduisant Clara Barley dans le pays des Mille et une Nuits, et j'allais les rejoindre (avec une caravane de

chameaux, je crois), et nous remontions le Nil en voyant des merveilles. Sans m'exagérer la part que j'avais dans ces brillants projets, je sentais qu'Herbert était en bonne voie de réussite et que le vieux Bill Barley n'avait qu'à bien s'attacher à son poivre et à son rhum pour que sa fille ne manquât bientôt plus de rien.

Nous étions maintenant en mars. Mon bras gauche, quoique ne présentant pas de mauvais symptômes, fut long à guérir ; il m'était encore impossible de mettre un habit. Ma main droite était passablement rétablie, déformée il est vrai, mais faisant parfaitement son service.

Un lundi matin, pendant que Herbert et moi nous déjeunions, je reçus par la poste cette lettre de Wemmick :

« Walworth.

« Brûlez ceci dès que vous l'aurez lu. Au commencement de la semaine, mercredi, par exemple, vous pourriez faire ce que vous savez, si vous vous sentiez disposé à l'essayer. Brûlez. »

Quand j'eus montré cette lettre à Herbert, et que je l'eus mise au feu, pas avant pourtant de l'avoir tous deux apprise par cœur, nous songeâmes à ce qu'il fallait faire, car, bien entendu, on ne pouvait se dissimuler maintenant que j'étais incapable de rien faire.

« J'y ai bien réfléchi, dit Herbert, et je pense connaître un meilleur moyen que de prendre un batelier de la Tamise. Prenons Startop, c'est une main habile, il nous aime beaucoup, il est honorable et dévoué.

— J'y avais songé plus d'une fois. Mais que lui direz-vous, Herbert ?

— Il n'est pas nécessaire de lui en dire beaucoup. Laissons-le supposer que c'est une simple fantaisie, mais une fantaisie secrète, jusqu'à ce que le jour arrive ; alors vous lui direz qu'il y a d'urgentes raisons pour embarquer et éloigner Provis. Vous partez avec lui ?

— Sans doute.

— Où cela ? »

Il m'avait toujours semblé, dans les différentes réflexions inquiètes que j'avais faites sur ce point, que le port où nous devions nous diriger importait peu ; que ce fut à Hambourg, Rotterdam ou Anvers, la ville ne signifiait presque rien, pourvu que nous fussions hors d'Angleterre : tout steamer étranger que nous trouverions sur notre route, qui consentirait à nous prendre, ferait l'affaire. Je m'étais toujours proposé en moi-même de lui faire descendre en toute sûreté le fleuve dans le bateau ; et certainement au-delà de Gravesend qui était un lieu critique pour les recherches et les questions si des soupçons s'étaient élevés. Comme les steamers étrangers quittent Londres vers l'heure de la marée, notre plan devait être de descendre le fleuve par un reflux antérieur et de nous tenir dans quelque endroit tranquille jusqu'à ce que nous puissions en gagner un. L'heure où nous serions rejoints, n'importe où cela serait, pouvait être facilement calculée en se renseignant d'avance.

Hubert consentit à tout cela, et nous sortîmes immédiatement après déjeuner, pour commencer nos investigations. Nous apprîmes qu'un steamer pour Hambourg remplirait probablement au mieux notre but, et c'est principalement sur ce vaisseau que nous reportâmes nos pensées. Mais nous prîmes note que

d'autres steamers étrangers quitteraient Londres par la même marée, et nous nous félicitâmes de connaître la forme et la couleur distinctive de chacun d'eux. Nous nous séparâmes alors pour quelques heures, moi pour me procurer de suite les passeports qui seraient utiles ; Herbert pour aller trouver Startop. Nous fîmes tous deux ce que nous avions à faire, sans aucun empêchement, et, quand nous nous retrouvâmes, à une heure, tout était fait. J'avais, de mon côté, fait préparer les passeports ; Herbert avait vu Startop, et celui-ci était plus que prêt à se joindre à nous.

Ils devaient manœuvrer chacun avec une paire de rames, et moi je tiendrais le gouvernail. L'objet de mes soins devait rester assis et se tenir tranquille ; comme la vitesse n'était pas notre but nous ferions assez de chemin. Nous convînmes qu'Herbert ne rentrerait pas dîner avant d'aller au Moulin du Bord de l'Eau, ce soir ; qu'il n'irait pas du tout le lendemain soir mardi ; qu'il avertirait Provis de descendre par un escalier, le plus près possible de la maison, mercredi, quand il nous verrait approcher, et pas avant ; que tous les arrangements avec lui seraient terminés ce lundi soir, et qu'on ne communiquerait plus avec lui d'aucune manière, avant de le prendre à bord.

Ces précautions, bien convenues entre nous deux, je rentrai chez moi.

En ouvrant la porte extérieure de nos chambres, avec ma clef, je trouvai dans la boîte une lettre à mon adresse, une lettre très sale, bien qu'elle ne fût pas mal écrite. Elle avait été apportée (pendant mon absence, bien entendu), et voici ce qu'elle contenait :

« Si vous ne craignez pas de venir aux vieux Marais, ce soir ou demain soir à neuf heures, et de venir à la maison de l'éclusier, près du four à chaux, je vous conseille d'y venir. Si vous voulez des renseignements sur votre oncle Provis, venez, ne dites rien à personne, et ne perdez pas de temps. Vous devez venir seul. Apportez la présente avec vous. »

J'avais déjà un assez grand fardeau sur l'esprit avant la réception de cette étrange missive. Que faire après ? Je ne pouvais le dire. Et, le pire de tout, c'est qu'il fallait me décider promptement, ou je manquerais la voiture de l'après-midi, qui me conduirait assez à temps pour le soir. Je ne pouvais songer à y aller le lendemain soir : c'eût été trop rapproché de l'heure de notre fuite ; et puis l'information promise pouvait avoir quelque importance pour notre fuite elle-même.

Si j'avais eu plus de temps pour réfléchir, je crois que je serais parti de même. Ayant à peine le temps de réfléchir, car ma montre me disait que la voiture allait partir dans une demi-heure, je résolus de quitter Londres. Je ne serais certainement pas parti sans les mots ayant rapport à mon oncle Provis ; mais cette lettre étant arrivée après la lettre de Wemmick et les préparatifs du matin, je me décidai.

Il est si difficile de comprendre clairement le contenu de n'importe quelle lettre, quand on est fortement agité, que je dus relire la mienne deux fois avant que la recommandation de ne rien dire à personne pût entrer machinalement dans mon esprit. Je laissai un mot au crayon pour Herbert, où je lui disais que devant partir bientôt, et ne sachant pas pour combien de temps, j'avais décidé d'aller et de revenir en tout hâte, pour m'assurer par moi-même comment miss Havisham se trouvait. J'eus, après cela, tout juste

le temps de mettre mon manteau, de fermer notre appartement et de gagner le bureau des voitures par le plus court chemin. Si j'avais pris une voiture de place et passé par les rues j'aurais manqué mon but ; en allant à pied j'arrivai à la voiture au moment même où elle sortait de la cour. Quand je revins à moi je me trouvai le seul voyageur cahoté dans l'intérieur, et j'avais de la paille jusqu'aux genoux.

Je n'avais pas été réellement moi-même depuis la réception de la lettre, tant elle m'avait troublé, arrivant après la presse et les tracas du matin qui avaient été énormes, car, après avoir désiré, et longtemps attendu Herbert avec inquiétude, son avis était à la fin venu comme une surprise ; et maintenant je commençais à m'étonner de me trouver dans une voiture, et à douter si j'avais des raisons suffisantes pour m'y trouver, et à considérer si je n'allais pas descendre et m'en retourner, et à trouver des arguments pour ne jamais céder à une lettre anonyme ; en un mot, à passer par toutes les alternatives de contradiction et d'indécision, auxquelles, je le suppose, peu de gens agités sont étrangers. Cependant la mention du nom de Provis l'emporta sur tout. Je raisonnai comme j'avais déjà raisonné, si cela peut s'appeler raisonner, que, dans le cas où il lui arriverait malheur si je manquais d'y aller, je ne pourrais jamais me le pardonner.

Nous arrivâmes à la nuit close ; et le voyage me parut long et fatigant à moi qui ne pouvais voir que peu de choses de l'intérieur où j'étais, et qui, vu mon état impotent, ne pouvais monter à l'extérieur. Évitant le Cochon Bleu, je descendis à une auberge de réputation moindre, en bas de la ville, et je commandai à dîner. Pendant qu'on préparait mon repas, je me rendis à Satis

House, et m'informai de miss Havisham. Elle était encore très malade, quoique regardée comme un peu mieux.

Mon auberge avait autrefois fait partie d'un ancien couvent, et je dînai dans une petite salle commune octogone, comme celle des fonts baptismaux. Comme il m'était impossible de couper mes aliments, le vieil aubergiste le fit pour moi. Cela engagea la conversation entre nous. Il fut assez bon pour m'entretenir de ma propre histoire, en y ajoutant, bien entendu, le fait, devenu populaire, que Pumblechook avait été mon premier bienfaiteur et le fondateur de ma fortune.

« Connaissez-vous ce jeune homme ? dis-je.

— Si je le connais ! répéta l'aubergiste, depuis le temps où il était tout petit.

— Revient-il quelquefois dans le pays ?

— Oui, il revient, dit l'hôtelier, chez ses grands amis, de temps en temps, et il est froid pour l'homme qui l'a fait ce qu'il est.

— Pour quel homme ?

— Celui dont je veux parler, dit l'hôtelier, M. Pumblechook.

— Est-il ingrat pour d'autres ?

— Sans doute ! il le serait s'il le pouvait, répondit l'hôtelier. Mais il ne le peut pas… Et pourquoi ? Parce que Pumblechook a tout fait pour lui.

— Est-ce que Pumblechook dit cela ?

— S'il dit cela ! répéta l'hôtelier, il n'a pas besoin de le dire.

— Mais le dit-il ?

— C'est à faire devenir le sang d'un homme blanc comme du vinaigre, de l'entendre le raconter, monsieur ! » dit l'aubergiste.

Et pourtant, pensais-je en moi-même, « Joe, cher Joe, tu n'en parles jamais, toi ! Joe, affectueux et indulgent ; tu ne te plains jamais, toi ! Ni toi non plus, charmante et bonne Biddy !

— Votre appétit se ressent de votre accident, dit l'aubergiste en jetant les yeux sur le bras qui était bandé sous mon paletot. Essayez d'un morceau plus tendre.

— Non, merci, répondis-je en quittant la table pour m'approcher du feu ; je ne puis manger davantage ; veuillez enlever tout cela. »

Je n'avais jamais été frappé d'une manière plus sensible de mon ingratitude envers Joe, que par l'imposture effrontée de Pumblechook. Le faux, c'était lui ; le vrai, c'était Joe. Le plus vil, c'était lui ; le plus noble, c'était toujours Joe.

Je me sentis profondément et très injustement humilié, quand je songeai devant le feu, pendant une heure et plus. Le bruit de l'horloge me réveilla, mais non de mon abattement et de mes remords. Je me levai, fis agrafer mon manteau sous mon cou, et sortis. J'avais d'abord cherché dans ma poche la lettre, afin de m'y reporter de nouveau, mais je ne pus la trouver. J'étais contrarié de penser qu'elle avait dû tomber dans la paille de la voiture ; je savais cependant très bien que le lieu indiqué était la petite maison de l'éclusier, près du four à chaux, dans les marais, et à neuf heures. C'est donc vers les marais que je me dirigeai directement, car je n'avais pas de temps à perdre.

Chapitre 24

Il faisait nuit noire, quoique la pleine lune commençât à se lever, au moment où je quittais les terrains cultivés pour entrer dans les marais. Au-delà de leur ligne sombre, il y avait un ruban de ciel clair, à peine assez large pour contenir la pleine lune rouge de feu. En quelques minutes, la lune avait disparu de ce champ clair, derrière des montagnes de nuages amoncelés les uns sur les autres.

Il soufflait un vent mélancolique, et les marais étaient impossibles à voir. Un étranger les eût trouvés horribles, et même pour moi, ils étaient si navrants, que j'hésitai, et que je me sentis à demi disposé à retourner sur mes pas. Mais je les connaissais bien, et j'y aurais trouvé mon chemin par une nuit encore plus noire ; d'ailleurs, étant venu jusque là, je n'avais vis-à-vis de moi-même nulle excuse pour retourner sur mes pas. J'étais venu contre mon gré, je continuai même presque involontairement.

Le chemin que je pris n'était pas celui où se trouvait notre ancienne demeure, ni celui par lequel nous avions poursuivi les forçats. En marchant, je tournais le dos aux pontons lointains, et bien que je pusse voir les vieilles lumières au loin sur les bancs de sable, je les voyais par-dessus mon épaule. Je connaissais le four à chaux, aussi bien que le Vieille Batterie, mais ils étaient éloignés de plusieurs milles l'un de l'autre ; de sorte que, si l'on avait allumé une lumière à chacun de ces points, il y aurait eu un long espace noir entre les deux clartés.

D'abord j'eus à fermer quelques clôtures après moi, et, de temps à autre, à m'arrêter, pendant que les bestiaux, couchés dans le sentier à talus, se levaient et se jetaient tout effarés parmi les herbes et les roseaux ; mais peu après, il me sembla que j'avais toute la plaine à moi seul.

Il se passa encore une demi-heure avant que j'arrivasse au four à chaux. La chaux brûlait avec une odeur lourde et étouffante, mais les feux étaient éteints et abandonnés, et l'on ne voyait aucun ouvrier. Tout près de là était une petite carrière. Elle se trouvait sur mon chemin ; on y avait travaillé dans la journée, ainsi que je le vis aux brouettes et aux outils disséminés çà et là.

En me retrouvant au niveau des marais, hors de cette excavation que le sentier traversait, je vis une lumière dans la vieille maison de l'éclusier. Je hâtai le pas, et frappai à la porte. En attendant une réponse, je regardai autour de moi, et je remarquai que l'écluse avait été abandonnée et brisée, et que la maison, qui était en bois, avec un toit en tuiles, ne supporterait pas longtemps les injures du temps, si même elle les supportait encore, et que la boue et la vase étaient recouvertes de chaux, et que la vapeur étouffante du four m'arrivait sous des formes étranges. Cependant on ne répondait pas. Je frappai de nouveau. Pas de réponse.

J'essayai le loquet. Il se baissa sous ma main et la porte céda. En regardant à l'intérieur, je vis une chandelle allumée sur la table, un banc et un matelas sur un bois de lit à roulettes. Comme il y avait un grenier au-dessus, j'appelai et je criai :

« Y a-t-il quelqu'un ici ? »

N'obtenant pas encore de réponse, je revins à la porte ne sachant que faire.

Il commençait à pleuvoir très fort. Ne voyant rien, que ce que j'avais déjà vu, je rentrai dans la maison, et me tins à l'abri sous la porte, regardant au dehors, dans l'obscurité. Tandis que je me disais que quelqu'un avait dû venir ici récemment, et devait bientôt y revenir, sans quoi la chandelle ne brûlerait pas, il me vint à l'idée de regarder si la mèche était longue ; je me tournai pour m'en assurer, et j'avais pris la chandelle dans ma main, quand elle fut éteinte par une violente secousse ; et la première chose que je compris, c'est que j'avais été pris dans un fort nœud coulant, jeté de derrière par-dessus ma tête.

« Maintenant, dit en jurant une voix comprimée, je le tiens !

— Qu'est-ce ! m'écriai-je, en me débattant. Qui est-ce ! Au secours !... au secours !... au secours !... »

Non seulement j'avais les bras serrés contre mon corps, mais la pression sur mon bras malade me causait une douleur infinie. Parfois une forte main d'homme, d'autre fois une forte poitrine d'homme était posée contre ma bouche pour étouffer mes cris, et toujours une haleine chaude était près de moi. Je luttai sans succès dans l'obscurité pendant qu'on m'attachait au mur.

« Et maintenant, dit la voix comprimée, avec un autre juron, appelle au secours, et je ne serai pas long à en finir avec toi ! »

Faible et souffrant de mon bras malade, bouleversé par la surprise, et voyant cependant avec quelle facilité cette menace pouvait être mise à exécution, je cédai et j'essayai de dégager mon

bras, si peu que ce fût, mais il était trop serré, il me semblait qu'après avoir été brûlé d'abord, on le faisait bouillir maintenant.

Des ténèbres absolues ayant succédé tout à coup à l'obscurité douteuse de la nuit, m'avertirent que l'homme avait fermé un volet. Après avoir cherché à tâtons pendant un instant, il trouva la pierre à fusil et le fer dont il avait besoin, et il commença à battre le briquet. Je fixai ma vue sur les étincelles ; elles tombaient sur une mèche sur laquelle il soufflait, une allumette à la main ; mais je ne pouvais voir que ses lèvres et le point bleu de l'allumette, et encore je me les figurais plus que je ne les voyais. La mèche était humide, ce qui n'était pas étonnant dans cet endroit, et les étincelles s'éteignaient les unes après les autres.

L'homme ne semblait pas pressé, et il continuait de frapper la pierre à fusil et le fer. Comme les étincelles tombaient en grand nombre autour de lui, je pus voir ses mains, qui touchaient presque sa figure, et supposer qu'il était assis et penché sur la table, mais rien de plus. Bientôt je vis ses lèvres bleues souffler de nouveau sur la mèche, et alors un éclat de lumière jaillit, et me montra Orlick.

Qui m'étais-je attendu à voir ? Je ne sais pas, mais ce n'était pas lui. En le voyant, je sentis que j'étais réellement dans une passe dangereuse et je tins mes yeux fixés sur lui.

Il alluma résolûment la chandelle avec l'allumette enflammée, puis il la laissa tomber et mit le pied dessus. Ensuite il mit la chandelle à une certaine distance de lui sur la table, de sorte qu'il pouvait me voir, et il s'assit sur la table les bras croisés et me regarda. Je découvris que j'étais lié à une forte échelle perpendicu-

laire, placée à quelques pouces de la muraille, et fixée en cet endroit pour aider à monter au grenier.

« Maintenant, dit-il, quand nous nous fûmes regardés pendant quelque temps, je te tiens.

— Déliez-moi !... Laissez-moi partir !

— Ah ! répondit-il, je te laisserai partir ! Je te laisserai partir à la lune, je te laisserai partir aux étoiles, quand il en sera temps.

— Pourquoi m'avez-vous attiré ici ?

— Ne le sais-tu pas ? dit-il avec un regard effrayant.

— Pourquoi vous êtes-vous jeté sur moi dans l'ombre ?

— Parce que je veux faire tout par moi-même. Un seul garde mieux un secret que deux. Ô mon ennemi !... mon ennemi !... »

Sa joie, au spectacle que je lui donnais, pendant qu'il était assis sur la table, les bras croisés, secouant la tête et se souriant à lui-même, montrait une méchanceté qui me faisait trembler. Pendant que je l'examinais en silence, il porta la main dans un coin à côté de lui, et prit un fusil à monture de cuivre.

« Connais-tu cela ? dit-il, en faisant mine de me mettre en joue ; sais-tu où tu l'as déjà vu ? Parle, loup !

— Oui, répondis-je.

— Tu m'as pris ma place, tu me l'as prise ! Ose donc dire le contraire !...

— Pouvais-je faire autrement ?

— Tu as fait cela, et cela serait assez, sans plus. Comment as-tu osé te mettre entre moi et la jeune femme que j'aimais ?

— Quand l'ai-je fait ?

— Quand ne l'as-tu pas fait ? C'est toi qui, constamment devant elle, donnais un vilain renom au vieil Orlick.

— C'est vous-même, vous aviez gagné ce nom vous-même, je n'aurais pu vous faire de mal, si vous ne vous en étiez pas fait à vous-même.

— Tu es un menteur, et tu aurais pris n'importe quelles peines, et dépensé n'importe quel argent, pour me faire quitter ce pays, n'est-ce pas ? dit-il en répétant les paroles que j'avais dites à Biddy la dernière fois que je l'avais vue. Maintenant, je vais t'apprendre quelque chose : tu n'aurais jamais pu prendre la peine de me faire quitter ce pays plus à propos que ce soir. Ah ! quand même cela t'aurait coûté vingt fois l'argent que tu as dit, tout jusqu'au dernier liard ! »

Comme il agitait vers moi sa lourde main, et qu'il montrait ses dents en grondant comme un tigre, je sentais qu'il avait raison.

« Qu'allez-vous me faire ?

— Je vais, dit-il, en frappant un vigoureux coup de poing sur la table, et se levant pendant que ce coup tombait, je vais t'ôter la vie ! »

Il se pencha en avant en me regardant fixement, desserra lentement son poing crispé, et le passa en travers de sa bouche comme si elle écumait pour moi, puis il se rassit.

« Tu t'es toujours retrouvé sur le chemin du vieil Orlick depuis ton enfance ; tu vas cesser d'y être ce soir même. Il ne veut plus entendre parler de toi : tu es mort ! »

Je sentais que j'étais sur le bord de ma tombe. Un instant, je cherchai autour de moi une chance de salut, mais il n'y en avait aucune.

« Plus que cela, dit-il en croisant encore une fois ses bras, et restant assis sur la table ; je ne veux pas qu'un seul morceau de ta peau, qu'un seul de tes os reste sur la terre. Je vais mettre ton corps dans le four à chaux, je voudrais en porter deux comme cela sur mes épaules : l'on supposera, après tout, ce qu'on voudra de toi, on ne saura jamais ce que tu es devenu. »

Mon esprit suivit avec une inconcevable rapidité les conséquences d'une pareille mort : le père d'Estelle croirait que je l'avais abandonné, serait pris, et mourrait en m'accusant ; Herbert lui-même douterait de moi, quand il comparerait la lettre que je lui avais laissée avec le fait que je n'étais resté qu'un moment à la porte de miss Havisham ; Joe et Biddy ignoreraient toujours quel chagrin j'avais éprouvé cette nuit-ci. Personne ne saurait jamais ce que j'avais souffert… combien j'avais voulu être sincère… par quelle agonie j'avais passé. La mort qui se dressait devant moi était horrible ; mais bien plus horrible que la mort était la crainte de laisser de mauvais souvenirs après ma mort ; mes pensées faisaient tant de chemin, que je me croyais méprisé par les générations à naître, par les enfants d'Estelle et leurs enfants : tout cela pendant que les paroles du misérable étaient encore sur ses lèvres.

« Eh bien ! loup, dit-il, avant que je te tue comme une bête, ce que j'ai l'intention de faire, et ce pourquoi je t'ai attaché, je veux encore te bien regarder et bien m'exciter, ô mon ennemi ! »

Il me vint à l'idée de crier encore au secours, bien que personne ne connût mieux que moi la solitude du lieu, et le peu d'espoir qu'il y avait d'être entendu. Mais pendant qu'il se repaissait de ma vue, je me sentis soutenu par une haine et un mépris de lui, qui scellèrent mes lèvres. Tout bien considéré, je résolus de ne pas le menacer, et de mourir sans faire une dernière et inutile résistance. Calmé par la pensée que le reste des hommes est réduit à cette cruelle extrémité, demandant pardon au ciel comme je le faisais, attendri comme je l'étais par la pensée que je n'avais pas dit adieu et ne pourrais jamais, jamais dire adieu à ceux qui m'étaient chers et que je ne pourrais jamais leur donner d'explication ni réclamer leur compassion pour mes misérables erreurs, et cependant si j'avais pu le tuer, même en ce moment, je l'aurais fait.

Il avait bu, et ses yeux étaient rouges et sanglants. À son cou pendait une grande boîte en fer-blanc, dans laquelle je l'avais souvent vu autrefois prendre sa nourriture et sa boisson. Il porta la bouteille à ses lèvres et but un long coup, et je sentais que la liqueur que je voyais filtrer sous son visage.

« Loup ! dit-il, en se croisant encore les bras, le vieil Orlick va te dire quelque chose. C'est toi qui as tué ta mégère de sœur. »

De nouveau, mon esprit, avec son inconcevable rapidité de tout à l'heure, avait épuisé tout ce qui se rapportait à l'attentat commis sur ma sœur, à sa maladie et à sa mort, avant que sa parole lente et hésitante eût formé ces mots.

« C'est vous, scélérat ! dis-je.

— Je te dis que c'est toi… je te dis que c'est toi qui as été cause de tout, répondit-il, en prenant le fusil et donnant un coup de crosse dans l'espace vide qui se trouvait entre nous. Je suis arrivé sur elle par derrière, comme je suis arrivé sur toi ce soir. Je l'ai frappée ! Je l'ai laissée pour morte, et s'il y avait eu un four à chaux tout près, comme il y en a un près de toi, elle ne serait pas revenue à la vie. Mais ce n'est pas le vieil Orlick qui a fait tout cela, c'est toi : on t'a favorisé, et on l'a maltraité et battu ! Ah ! tu vas me le payer. Tu l'as fait, maintenant tu vas le payer. »

Il but encore, et devint plus furieux : je voyais à l'inclinaison qu'il donnait à la bouteille, qu'il n'y restait presque rien. Je comprenais distinctement qu'il s'excitait avec son contenu à en finir avec moi. Je savais que chaque goutte qu'elle contenait était une goutte de ma vie ; je savais que lorsque je serais changé en une partie de cette vapeur, qui arrivait peu à peu jusqu'à moi comme un dernier avertissement, il ferait comme il avait fait pour ma sœur ; puis il se rendrait en toute hâte à la ville, où on le verrait se dandiner et boire dans les tavernes. Ma pensée rapide le poursuivait jusqu'à la ville, et se formait un tableau des rues où il se promenait, et comparait leurs lumières et leur animation avec les marais solitaires, et avec la blanche vapeur dans laquelle j'avais été dissous et qui s'étendait sur eux.

Non seulement j'aurais pu compter des années, des années et des années pendant qu'il disait une douzaine de mots ; mais ce qu'il me disait me représentait des images et non de simples mots. Dans la surexcitation et l'exaltation de mon cerveau, je ne pouvais penser à un endroit sans le voir, ni à n'importe quelles personnes sans les voir. Il est impossible de peindre la vivacité de

ces images, et cependant je suivais Orlick des yeux avec autant d'attention pendant tout ce temps que le tigre prêt à s'élancer sur sa proie ! Je voyais jusqu'aux plus légers mouvements de ses doigts.

Quand il eut bu cette seconde fois, il se leva du banc sur lequel il était assis, et poussa la table de côté ; puis il prit la chandelle, et se formant un abat-jour avec sa main meurtrière, de manière à renvoyer la lumière sur moi, il se tint debout devant moi, me regarda, et parut se repaître de ma vue.

« Loup ! je vais te dire quelque chose de plus. C'est le vieil Orlick que tu as heurté sur ton escalier, l'autre nuit, dans le Temple. »

Je vis l'escalier avec ses lampes éteintes ; je vis l'ombre de la massive rampe projetée sur la muraille par la lanterne du veilleur de nuit ; je vis les chambres que je ne devais jamais plus revoir : ici une porte entrouverte, là une porte fermée, tous les meubles çà et là.

« Et pourquoi le vieil Orlick était-il là ? Je vais te dire quelque chose de plus, loup. Toi et elle m'avez si bien chassé de ce pays, en m'empêchant d'y gagner ma vie, que j'ai choisi de nouveaux compagnons et de nouveaux maîtres. Les uns écrivent mes lettres quand j'en ai besoin, entends-tu ? écrivent mes lettres, loup, écrivent cinquante écritures ! Ce n'est pas comme ton faquin d'individu, qui n'en sait écrire qu'une. J'ai eu la ferme intention et la ferme volonté de t'ôter la vie, depuis que tu es venu ici à l'enterrement de ta sœur ; je n'ai pas trouvé le moyen de me saisir de toi, et je t'ai suivi pour connaître tes allées et tes venues ; car, s'est dit le vieil Orlick en lui-même, d'une manière ou d'une

autre, je l'attraperai ! Eh ! quoi ! en te cherchant, j'ai trouvé ton oncle Provis. Hé !... »

Le Moulin du Bord de l'Eau, le Bassin aux Écus et la Vieille Corderie, le tout si clair et si net ! Provis dans sa chambre et le signal convenu, la jolie Clara, la bonne femme si maternelle, le vieux Bill Barley sur son dos, le tout passa devant moi comme le cours rapide de ma vie, en descendant promptement vers la mer !

« Mais je te tiens et ton oncle aussi ! Quand je t'ai connu chez Gargery, tu étais un loup si petit que j'aurais dû te prendre le cou entre ce doigt et le pouce, et t'étrangler (comme j'ai pensé souvent à le faire), quand je te voyais flâner parmi les joncs, le dimanche, et tu n'avais pas encore trouvé d'oncle, toi, dans ce temps-là !... Mais pense à ce que le vieil Orlick a éprouvé, lorsqu'il a entendu dire que ton oncle Provis avait probablement traîné le fer que le vieil Orlick avait ramassé, limé en deux dans ces marais, il y a tant d'années, et qu'il a gardé jusqu'au jour où il s'en est servi pour assommer ta sœur comme un bœuf, et comme il entend t'assommer... Hein !... quand il a entendu cela... Hein ?... »

Dans sa sauvage raillerie, il approcha la chandelle si près de moi, que je tournai la tête de côté pour me garantir de la flamme.

« Ah ! s'écria-t-il en riant, après avoir recommencé cette cruelle plaisanterie, les enfants brûlés craignent le feu. Le vieil Orlick a su que tu avais été brûlé. Le vieil Orlick a appris que tu voulais faire partir ton oncle Provis en contrebande, et le vieil Orlick, qui est un second toi-même, a su que tu viendrais ce soir ! Maintenant je vais te dire quelque chose de plus, loup ! et ce sera tout. Il y a des gens qui ont été pour ton oncle Provis ce que le

vieil Orlick a été pour toi. Qu'ils prennent donc garde à eux, quand il aura perdu son neveu, quand personne ne pourra trouver une seule loque des vêtements de son cher parent, ni un seul os de son corps ! Il y en a qui ne veulent pas et ne peuvent pas souffrir que Magwitch – oui, je sais son nom – vive sur la même terre qu'eux, et qui l'ont connu quand il vivait dans un autre pays, qu'il ne devait pas et ne pouvait pas quitter à leur insu sans les mettre en danger. Peut-être ce sont eux qui écrivent cinquante écritures. Ce n'est pas comme ton faquin d'individu, qui n'en écrit qu'une ! Oui, nous connaissons Compeyson, Magwitch et les galères ! »

Il approcha encore une fois la chandelle sur moi, enfuma mon visage et mes cheveux, et, pendant un instant, m'aveugla ; puis il me tourna son large dos, et replaça la chandelle sur la table. J'avais fait mentalement ma prière, et j'étais avec Joe, Biddy et Herbert avant qu'il se retournât vers moi.

Il y avait un espace vide de quelques pieds entre la table et le mur opposé. Dans cet espace, il allait et venait continuellement. Sa grande force semblait redoubler pendant qu'il se mouvait ainsi, avec ses mains pendantes, lâches et lourdes à ses côtés, et avec ses yeux furieux fixés sur moi. Il ne me restait pas le moindre espoir. Malgré la violence de mon agitation intérieure et la vigueur surprenante des images qui surgissaient en moi au milieu de pensées tumultueuses, je pouvais cependant comprendre clairement que, s'il n'avait pas été bien résolu à me faire périr dans quelques moment, à l'insu de tout être humain, il ne m'aurait jamais dit ce qu'il venait de me dire.

Tout à coup, il s'arrêta, ôta le bouchon de sa bouteille et le jeta au loin. Tout léger qu'il était, je l'entendis tomber comme un

plomb ; il avala lentement, en soulevant la bouteille par degrés, et alors il ne me regarda plus ; puis il versa les quelques dernières gouttes de liqueur dans le creux de sa main, et les absorba avec une violence saccadée et en jurant horriblement ; il jeta ensuite la bouteille loin de lui, se baissa, et je vis dans sa main un maillet à manche long et lourd.

La résolution que j'avais prise ne m'abandonna pas ; sans lui adresser un seul mot d'inutile prière, je me mis à crier de toutes mes forces. Je ne pouvais remuer que ma tête et mes jambes ; mais je me débattais avec toute la force que j'avais en moi, et qui m'était jusque là inconnue. Au même instant, j'entendis des cris répondant aux miens, je vis des figures et un rayon de lumière se précipiter par la porte, et je vis Orlick se dégager du milieu d'un amas d'hommes, franchir la table d'un bond, comme une trombe, et disparaître dans l'obscurité.

Après un certain temps, je revins à moi, et je me trouvai couché, dégagé de mes liens, sur le plancher, la tête appuyée sur les genoux de quelqu'un. Mes yeux étaient fixés sur l'échelle dressée contre le mur. Ainsi en reprenant connaissance, j'appris que j'étais encore à l'endroit où je l'avais perdue.

Trop indifférent d'abord, même pour regarder qui me soutenait, je restais étendu regardant l'échelle, quand une figure vint se placer entre elle et moi. C'était la figure du garçon de Trabb.

« Je crois qu'il est mieux, dit le garçon de Trabb d'une voix douce. Mais comme il est encore pâle, hein ! »

À ces mots, le visage de celui qui me soutenait vint se placer devant le mien, et je vis que celui qui me soutenait était mon ami.

« Herbert !... bon Dieu ?

— Doucement, dit Herbert, doucement, Haendel, ne vous agitez pas.

— Et notre vieux camarade Startop ! m'écriai-je, comme lui aussi se penchait sur moi.

— Souvenez-vous de l'affaire pour laquelle il va nous aider, dit Herbert, et soyez calme. »

Cette allusion me fit redresser ; mais la douleur que me causa mon bras me fit retomber.

« Le moment n'est pas passé, Herbert, n'est-ce pas ? Quel jour sommes-nous ? Depuis combien de temps suis-je ici ? »

Car j'avais l'étrange et fatal sentiment que j'étais resté étendu là pendant longtemps : un jour et une nuit, deux jours et deux nuits, peut-être plus.

« Le moment n'est pas passé, nous sommes encore à lundi soir.

— Dieu soit béni !...

— Et vous avez toute la journée de demain mardi pour vous reposer, dit Herbert. Mais vous ne cessez pas de gémir, mon cher Haendel, quelle blessure avez-vous ? Pouvez-vous vous tenir debout ?

— Oui, oui, dis-je, je puis marcher, je n'ai d'autre blessure que la douleur que me cause ce bras. »

Ils le mirent à nu, et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour me soulager. Mon bras était considérablement enflé et en-

flammé, je pouvais à peine supporter qu'on y touchât, mais ils déchirèrent leurs mouchoirs pour me faire de nouveaux bandages, et le replacèrent soigneusement dans l'écharpe, jusqu'à ce que nous puissions gagner la ville et nous procurer une lotion calmante pour mettre dessus. En peu de temps, nous eûmes fermé la porte de la maison de l'écluse, que nous laissions sombre et déserte, et nous repassions par la carrière pour rentrer en ville. Le garçon de Trabb, maintenant le commis de Trabb, marchait en avant avec une lanterne. C'était sa lumière que j'avais vu paraître à la porte, mais la lune était beaucoup plus haute que la dernière fois que je l'avais vue ; le ciel et la nuit, bien que pluvieuse, étaient beaucoup plus clairs. La vapeur blanche de la chaux passait devant nous. Pendant que nous marchions, et comme auparavant j'avais mentalement fait une prière, je fis alors une action de grâces.

Suppliant Herbert de me dire comment il était venu à mon secours, ce que d'abord il avait positivement refusé de faire en me recommandant de rester tranquille, j'appris que, dans ma précipitation, j'avais laissé tomber la lettre anonyme dans notre appartement, où en rentrant avec Startop, qu'il avait rencontré dans la rue, il l'avait trouvée très peu de temps après mon départ. Le ton de la lettre l'avait inquiété, surtout à cause du peu de rapport qu'il y avait entre ce qu'elle disait et les quelques lignes que je lui avais laissées. Son inquiétude croissant, au lieu de céder après un quart d'heure de réflexion, il était parti pour le bureau des voitures avec Startop, qui n'avait pas mieux demandé que de l'accompagner pour demander à quelle heure partait la première voiture. Voyant que la voiture de l'après-midi était partie et trouvant que son inquiétude se changeait positivement en alarme à mesure qu'il rencontrait des obstacles, il avait résolu de partir en

poste. Donc Startop et lui étaient arrivés au Cochon bleu comptant m'y trouver, ou au moins avoir quelques nouvelles de moi. Mais ne trouvant rien du tout, ils s'étaient rendus chez miss Havisham, où ils avaient perdu mes traces. Après cela, ils étaient retournés à l'hôtel (au moment sans doute où j'écoutais la version locale et populaire de mon histoire) pour prendre quelques rafraîchissements, et se procurer quelqu'un qui pût les guider dans les marais. Parmi les personnes qu'ils trouvèrent sous la porte du Cochon bleu se trouvait justement le garçon de Trabb, fidèle à son ancienne coutume de se trouver partout où il n'avait pas besoin d'être ; et le garçon de Trabb m'avait vu partir de chez miss Havisham dans la direction de mon auberge. Le garçon de Trabb s'était donc fait leur guide et ils étaient partis avec lui pour la maison de l'écluse, mais par le chemin de la ville aux marais que j'avais évité. Tout en marchant, Herbert avait réfléchi que je pouvais, après tout, avoir été appelé là dans un but qui importait à la sûreté de Provis, et pensant que, dans ce cas, il ferait peut-être mal de me déranger, il avait laissé son guide et Startop au bord de la carrière et s'était approché seul et sans bruit de la maison, deux ou trois fois, cherchant à s'assurer si tout se passait bien à l'intérieur. Comme il ne pouvait rien entendre que les sons indistincts d'une voix rude (ceci se passait pendant que mon esprit était tant occupé), il avait même fini par douter que je fusse là, quand tout à coup il m'avait entendu crier de toutes mes forces. Il avait alors répondu à mes cris, et s'était précipité dans la cabane, suivi de près par les deux autres.

Quand je dis à Herbert ce qui s'était passé dans la maison, il voulut aller immédiatement à la ville trouver un magistrat, malgré l'heure avancée, et obtenir un ordre d'arrestation ; mais j'avais déjà songé qu'une pareille démarche, en nous retenant et

en nous empêchant de revenir pourrait être fatale à Provis. Il n'y avait pas à contester cette difficulté, et nous abandonnâmes toute pensée de poursuivre Orlick pour le moment. Dans ces circonstances, nous crûmes prudent de traiter légèrement la chose aux yeux du garçon de Trabb qui, j'en suis convaincu, aurait été fortement désappointé s'il avait appris que son intervention m'avait sauvé du four à chaux ; non pas que le garçon de Trabb fût d'une mauvaise nature, mais parce qu'il avait trop de vivacité non employée, et qu'il était dans sa constitution de chercher de la variété et de l'excitation aux dépens des autres.

En le quittant, je lui fis présent de deux guinées (qui semblaient faire son affaire), et je lui dis que j'étais fâché d'avoir jamais eu une mauvaise opinion de lui (ce qui ne lui fit pas la moindre impression).

Le mercredi était si près de nous, nous prîmes le parti de retourner à Londres le soir même tous les trois dans la chaise de poste, afin d'être déjà loin si l'aventure de la nuit venait à s'ébruiter. Herbert se procura une bouteille de mixture calmante pour mon bras, et, à force d'en verser sur ma blessure, pendant toute la nuit, il me fut possible de supporter la douleur pendant le voyage. Il faisait jour quand nous arrivâmes au Temple ; je me mis au lit immédiatement, et j'y restai tout le jour.

Je tremblais de tomber malade et d'être impotent pour le lendemain, et je m'étonne que cette crainte seule ne m'ait pas rendu incapable de rien faire. Cela fût arrivé sûrement, avec la fatigue et la torture morale que j'avais endurées, sans la force surnaturelle avec laquelle agissait sur moi l'idée du lendemain de ce jour, considéré avec tant d'inquiétudes, chargé de telles conséquences et de résultats impénétrables quoique si proches ! Aucune pré-

caution ne pouvait être plus utile que d'éviter de communiquer avec Provis ce jour-là ; cependant cela augmentait encore mon inquiétude. Je tressaillais à chaque pas, à chaque bruit, croyant que Provis était découvert et arrêté, et que c'était un messager qui arrivait pour m'en informer. Je me persuadais à moi-même que je savais qu'il était arrêté ; qu'il y avait sur mon esprit quelque chose de plus qu'une crainte ou un pressentiment ; que le fait était arrivé, et que j'en avais une mystérieuse certitude. La journée se passa, et aucune mauvaise nouvelle n'arriva. Comme le jour touchait à sa fin, et que l'obscurité tombait, ma crainte vague d'être retenu par ma maladie le lendemain, s'empara de moi tout à fait ; je sentais battre mon bras brûlant et ma tête brûlante, et il me semblait que je commençais à divaguer. Je comptais jusqu'à des nombres élevés pour m'assurer de moi-même, et je répétais des fragments d'ouvrages que je savais, en prose et en vers. Il arrivait quelquefois que, pendant un court répit de mon esprit fatigué, je m'assoupissais quelques instants et que j'oubliais ; alors je me disais en me réveillant en sursaut :

« Allons ! m'y voilà, le délire s'empare de moi. »

On me laissa très tranquille tout le jour ; on tint mon bras constamment bandé et l'on me fit prendre des calmants. Toutes les fois que je m'endormais, je me réveillais avec l'idée que j'avais eue dans la cabane de l'Écluse, qu'un long espace de temps s'était écoulé, et que l'occasion de sauver Provis était passée. Vers minuit, je me jetai en bas de mon lit, et fus trouver Herbert avec la conviction que j'avais dormi pendant vingt-quatre heures, et que le mercredi était passé. C'était le dernier effort de mon excitation épuisée ; après cela, je dormis profondément.

Le mercredi matin commençait à poindre, quand je regardai par la fenêtre. Les lumières qui vacillaient sur les ponts avaient déjà pâli, le soleil levant était comme un lac de feu à l'horizon ; le fleuve, encore sombre et mystérieux, était coupé par les ponts, qui prenaient une teinte grise et froide, et çà et là, à la partie supérieure, une touche chaude renvoyée par le ciel en feu. Comme je regardais cet amas de toits, de tours d'églises et de flèches, s'élevant dans l'air, plus clairs que de coutume, le soleil se leva, un voile parut tout à coup être enlevé de dessus la rivière, et des millions d'étincelles parurent à sa surface. De moi aussi, il me semblait qu'on avait tiré un voile, et je me sentais vaillant et fort.

Herbert était endormi dans son lit, et notre vieux camarade d'études était endormi sur le sofa. Je ne pouvais pas m'habiller sans l'aide de quelqu'un, mais je ranimai le feu qui brûlait encore et je leur préparai du café. Bientôt mes compagnons se levèrent, vaillants et forts aussi ; et nous laissâmes entrer par les fenêtres l'air vif du matin, et nous regardâmes la marée qui montait encore vers nous.

« Quand l'aiguille sera sur neuf heures, dit Herbert avec entrain, attention à nous ! et tenez-vous prêts, vous, là-bas, au Moulin du Bord de l'Eau ! »

q

Chapitre 25

C'était un des ces jours de mars, où le soleil brille chaud et où le vent souffle froid, où l'on trouve l'été sous le soleil et l'hiver à

l'ombre. Nous avions nos paletots avec nous, et je pris un sac de voyage. De tout ce que je possédais sur terre, je ne pris que les quelques objets de première nécessité qui remplissaient le sac. Où allais-je ? qu'allais-je faire ? et quand reviendrais-je ? étaient autant de questions auxquelles je ne pouvais répondre. Je n'en troublai pas mon esprit, car tout cela reposait sur la sûreté de Provis. Je me demandai seulement, au moment où je m'arrêtai à la porte pour jeter un dernier regard dans l'appartement, dans quelles circonstances différentes je devais revoir ces chambres, si jamais je les revoyais.

Nous descendîmes sans nous presser l'escalier du Temple, et nous y restâmes pendant quelque temps, comme si nous n'étions pas encore tout à fait décidés à tenter l'aventure. J'avais, bien entendu, veillé à ce que le bateau se trouvât prêt et tout en ordre. Après avoir montré un peu d'indécision, dont personne ne fut témoin, que les deux ou trois créatures amphibies appartenant à notre escalier du Temple, nous nous embarquâmes et prîmes le large, Herbert à l'avant, moi au gouvernail. La marée était haute, car alors il était huit heures et demie.

Voici quel était notre plan : la marée commençant à baisser à neuf heures, et nous emmenant jusqu'à trois heures, notre intention était de continuer quand elle remonterait, et de ramer contre elle jusqu'à la nuit. Nous serions bien alors arrivés dans ces grandes largeurs au-delà de Gravesend, entre Kent et Essex, où la rivière est large et solitaire, où les habitants riverains sont peu nombreux, et où il y a des auberges éparses, çà et là, parmi lesquelles nous pourrions facilement en choisir une pour nous reposer. Nous avions l'intention d'y rester toute la nuit. Le paquebot pour Hambourg et celui pour Rotterdam devaient quitter

Londres vers neuf heures, le jeudi matin, nous savions à quelle heure l'attendre, selon l'endroit où nous serions, et nous hélerions d'abord le premier, de sorte que si, par hasard, on ne pouvait nous prendre à bord, nous aurions une seconde chance. Nous connaissions les marques distinctives de chaque vaisseau.

Le soulagement que j'éprouvais en commençant enfin l'exécution de notre entreprise était si grand, qu'il m'était difficile de croire à l'état dans lequel je m'étais trouvé quelques heures auparavant. L'air vif, le soleil, le mouvement sur la rivière et le mouvement dans la rivière elle-même, l'eau qui courait avec nous, paraissant sympathiser avec nous, nous animer, nous encourager, me rafraîchissaient d'un nouvel espoir. Je me sentais intérieurement humilié d'être si peu utile dans le bateau, mais il y avait peu de meilleurs rameurs que mes deux amis, et ils ramaient avec une régularité qui devait durer tout le jour.

À cette époque, la navigation à vapeur sur la Tamise était bien loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui, et les bateaux à rames étaient bien plus nombreux. Il y avait peut-être autant de barques houillères à voiles et de bateaux côtiers qu'à présent ; mais les vaisseaux à voiles, grands et petits, n'étaient pas la dixième ou la vingtième partie aussi nombreux. De bonne heure comme il était, il y avait déjà beaucoup de bateaux à rames allant et venant, beaucoup de barques descendant avec la marée ; la navigation sur la rivière entre les ponts, en bateaux découverts, était chose plus commode et plus commune dans ce temps-là qu'aujourd'hui, et nous avancions lentement, au milieu d'un grand nombre d'esquifs et de péniches.

Nous eûmes bientôt franchi le vieux pont de Londres et le vieux marché de Billingsgate, et la Tour Blanche, et la Porte des

Traîtres, et nous passâmes entre les rangées de vaisseaux. Voici les bateaux à vapeur de Leith, d'Aberdeen et de Glascow, chargeant et déchargeant des marchandises ; ils paraissent énormément élevés au-dessus de l'eau quand nous passons le long de leurs flancs ; voici les houillers par vingtaines et vingtaines, et les déchargeurs de charbon qui épongent les planches des ponts des navires, en compensation des mesures de charbon qu'ils enlèvent et qu'ils versent ensuite dans des barques. Ici est amarré le steamer qui part demain pour Rotterdam, nous en prenons bonne note ; et là, le steamer qui part demain pour Hambourg, sur le beaupré duquel nous passons ; et maintenant, assis à l'arrière, je peux voir, et mon cœur en bat plus vite, le Moulin et les escaliers du Moulin.

« Est-il là ? dit Herbert.

— Pas encore.

— C'est juste, il ne devait pas descendre avant de nous voir. Pouvez-vous voir le signal ?

— Pas bien d'ici, mais je crois le voir lui… maintenant je le vois ! Ensemble, doucement, Herbert, rentrez vos rames. »

Pendant une seule minute, nous touchons légèrement l'escalier ; Provis saute à bord, et nous reprenons le large. Il avait un manteau de matelot avec lui, une malle en toile noire, et il ressemblait autant à un pilote de rivière que mon cœur pouvait le désirer.

« Mon cher ami, dit-il, en mettant son bras sur mon épaule pendant qu'il prenait sa place, cher et fidèle enfant, c'est bien, merci, merci ! »

Nous traversons encore une rangée de vaisseaux, nous en sortons ; nous évitons les chaînes rouillées, les câbles de chanvre, les grelins et les bouées ; nous dispersons les copeaux et les éclats de bois flottants, nous fendons les amas de scories de charbon flottantes. Nous passons sous la figure de la proue du John de Sunderland, adressant un discours aux vents (comme font bien des Johns), et sous la Betzy de Yarmouth, avec sa gorge ferme et ses yeux protubérants sortant de deux pouces hors de sa tête ; nous passons devant des marteaux qui fonctionnent dans les chantiers de construction ; devant des scies qui pénètrent dans le bois ; devant des machines qui frappent à grand bruit sur des choses inconnues ; des pompes jouent dans les vaisseaux qui prennent eau, les cabestans tournent, les vaisseaux gagnent la mer, et des créatures marines échangent des jurons impossibles par-dessus les bords avec des débardeurs qui leur répondent ; nous passons… nous passons enfin sur une eau plus claire dans laquelle les mousses pourraient prendre leurs ébats, sans pêcher plus longtemps dans les eaux troubles qui sont de l'autre côté, et où les voiles festonnées peuvent se gonfler au vent.

À l'escalier où nous avions pris Provis à bord, et, toujours depuis, j'avais cherché vainement une preuve que nous étions soupçonnés, je n'en avais pas vu. Certainement nous ne l'avions pas été à ce moment-là, et certainement nous n'étions ni précédés ni suivis d'aucun bateau. Si nous avions été surveillés par quelque bateau, j'aurais nagé vers lui et je l'aurais obligé à continuer ou à déclarer son projet ; mais nous continuâmes notre route, sans la moindre apparence d'être molestés.

Provis avait mis son manteau de matelot, et semblait, comme je l'ai dit, un personnage approprié au milieu dans lequel nous

nous trouvions. Il était remarquable (mais peut-être la vie misérable qu'il avait menée pouvait l'expliquer) qu'il n'était pas le moins du monde inquiet pour aucun de nous. Il n'était pas indifférent, car il me disait qu'il espérait vivre pour voir son gentleman devenir un des gentlemen les plus parfaits en pays étranger ; il n'était pas disposé à être passif ou résigné, ainsi que je le compris, mais il ne se doutait aucunement qu'on pût rencontrer le danger à moitié route. Quand le danger fondait sur lui, il lui tenait tête, mais il fallait qu'il vînt avant qu'il s'en occupât.

« Si vous saviez, mon cher ami, me dit-il, ce que c'est que d'être ici, à côté de mon cher enfant, et de fumer ma pipe après avoir passé des jours entre quatre murailles, vous m'envieriez… mais vous ne savez pas ce que c'est.

— Je crois connaître les délices de la liberté, répondis-je.

— Ah ! dit-il en secouant gravement la tête, il faut avoir été sous clefs et verrous, mon cher enfant, pour le savoir comme moi… mais je ne vais pas montrer de petitesse. »

Je ne pouvais concevoir comment, pour une idée fixe comme celle de me voir gentleman, il avait pu risquer sa liberté et même sa vie. Mais je réfléchis que peut-être la liberté sans danger était trop en dehors de toutes les habitudes de sa vie pour être pour lui ce qu'elle serait pour un autre homme. Je n'étais pas trop loin du vrai ; car il dit, après avoir fumé un peu :

« Écoutez-moi, cher ami : quand j'étais là-bas, de l'autre côté du monde, je regardais toujours de ce côté, et il me devint insipide d'y rester, car je devenais riche. Tout le monde connaissait Magwitch, et Magwitch pouvait aller et Magwitch pouvait venir, et personne ne s'occupait de lui. Ils ne sont pas aussi coulants

avec moi, ici, mon cher enfant, ou du moins ils ne le seraient pas, s'ils savaient où je suis.

— Si tout va bien, dis-je, vous serez, dans quelques heures, tout à fait libre et en sûreté.

— Eh bien ! reprit-il en poussant un long soupir, je l'espère.

— Et le croyez-vous ? »

Il trempa sa main dans l'eau, par-dessus le plat bord du bateau, et dit en souriant de cet air doux, qui n'était pas nouveau pour moi :

« Oui, je suppose que je le crois, cher enfant. Il serait difficile d'être plus tranquilles et plus à notre aise que nous ne le sommes maintenant. Mais… c'est peut-être cette brise si douce et si agréable sur l'eau, qui me le fait croire… je songeais tout à l'heure, en regardant la fumée de ma pipe, que nous ne pouvons pas plus voir au-delà de ces quelques heures, que nous ne pouvons voir au fond de cette rivière dont j'essaye de saisir l'eau ; et nous ne pouvons pas retenir davantage le cours du temps que je ne puis retenir cette eau ; et voyez… elle a passé à travers mes doigts, et est partie ! dit-il en levant sa main mouillée.

— Mais à votre visage, j'aurais pensé que vous étiez un peu abattu, dis-je.

— Pas le moins du monde, mon cher enfant ! Cela vient des flots qui sont si calmes, et qui murmurent si doucement à l'avant du bateau une espèce de psalmodie du dimanche. Sans compter que peut-être je deviens un peu vieux. »

Il remit sa pipe dans sa bouche avec une expression impassible et se tint calme et content, comme si nous eussions été hors d'Angleterre. Cependant il se soumettait aussi facilement, au moindre mot d'avis, que s'il eût été dans une constante terreur ; lorsque nous abordâmes pour nous procurer quelques bouteilles de bière, il allait sauter à terre, quand je lui fis comprendre que je croyais qu'il serait plus en sûreté où il était, et il dit :

« Vous croyez, mon cher enfant ? »

Et il se rassit tranquillement.

L'air était froid sur la rivière, mais c'était une belle journée, et le soleil nous envoyait des rayons joyeux. La marée descendait vite ; je prenais soin d'en profiter, et nos rames nous menaient bon train. Imperceptiblement, avec la marée qui se retirait, nous nous éloignâmes de plus en plus des bois et des coteaux, et nous nous approchâmes des bancs de vase ; mais la marée ne nous avait pas encore quittés quand nous eûmes passé Gravesend. Comme l'objet de nos soins était enveloppé dans son manteau, je passai avec intention, à une ou deux longueurs de bateau de la douane flottante, et un peu plus loin, pour reprendre le courant, le long de deux vaisseaux d'émigrants, et sous l'avant d'un gros navire de transport sur le gaillard d'avant duquel il y avait des troupes qui nous regardaient passer. Bientôt le courant se mit à faiblir et les radeaux à l'ancre à balancer, et bientôt tout balança à l'entour ; et les vaisseaux qui voulaient profiter de la nouvelle marée pour remonter le fleuve commencèrent à passer en flottes autour de nous, qui nous tenions, autant que possible, près du rivage, hors du courant, évitant avec soins les bas-fonds et les bancs de vase.

Nos rameurs s'étaient si bien reposés, en laissant de temps à autre le bateau suivre le courant, pendant une minute ou deux, qu'un quart d'heure de halte leur suffit grandement. Nous nous abritâmes au milieu de pierres limoneuses, pour manger et boire ce que nous avions avec nous, tout en veillant avec attention. Cet endroit me rappelait mon pays de marais, plat et monotone, avec son horizon triste et morne ; la rivière, en serpentant, tournait et tournait, et les grandes bouées flottantes tournaient et tournaient, et tout le reste semblait calme et arrêté. Le dernier essaim de vaisseaux avait doublé la dernière basse pointe que nous avions franchie ; la dernière barque verte, chargée de paille, avec une voile brune, l'avait suivie ; quelques bateaux de ballast, construits comme la première imitation grossière d'un bateau, faite par un enfant, étaient enfoncés profondément dans la vase ; le petit phare trapu construit sur pilotis se montrait désemparé sur ses échasses et ses supports ; les pieux gluants sortaient de la vase, les bornes rouges sortaient de la vase, les signaux de marée sortaient de la vase, et une vieille plate-forme et une vieille construction sans toit, reposaient sur la vase ; enfin, tout, autour de nous, n'était que vase et stagnation.

Nous reprîmes le large, et fîmes le plus de chemin qu'il nous fut possible. C'était bien plus dur à manœuvrer maintenant ; mais Herbert et Startop furent persévérants, et ils ramèrent, ramèrent, ramèrent, jusqu'au coucher du soleil. À ce moment, la rivière nous soulevait un peu, de sorte que nous pouvions planer au-delà des rives. Nous voyions le soleil rouge au fond de l'horizon, colorant la terre d'un bleu empourpré qui noircissait à vue d'œil, et les marais solitaires et plats, et au loin les montagnes, entre lesquelles et nous il ne semblait y avoir rien de vivant, si ce n'est çà et là, sur le premier plan, une mouette mélancolique.

Comme la nuit tombait vite et que la pleine lune étant passée, la lune ne devait pas se lever de bonne heure, nous tînmes un petit conseil : il fut de courte durée, car il était clair que ce que nous avions à faire, c'était de nous arrêter à la première taverne isolée que nous pourrions trouver. On mit de nouveau les rames en mouvement, et je cherchai au loin quelque chose comme une maison. Nous continuâmes ainsi, parlant peu, pendant quatre ou cinq longs milles. Il faisait très froid, et un bateau de charbon, venant sur nous avec son feu brillant et fumant, nous parut un intérieur confortable. La nuit était aussi sombre à ce moment qu'elle devait le rester jusqu'au jour, et le peu de lumière que nous avions semblait venir plutôt de la rivière que du ciel, quand les rames, en plongeant, reflétaient quelques étoiles.

À ce moment lugubre, nous nous sentions tous obsédés de l'idée qu'on nous suivait. La marée, en montant, battait lourdement, et à des intervalles irréguliers, contre le rivage, et toutes les fois que ce bruit nous arrivait, l'un ou l'autre d'entre nous ne manquait jamais de faire un mouvement et de regarder dans cette direction. Çà et là, le courant avait creusé dans la rive une petite crique. Nous redoutions ces sortes d'endroits, et nous les observions avec anxiété. Quelquefois l'un de nous s'écriait à voix basse :

« Qu'est-ce que ce bruit ?

— Est-ce un bateau que l'on voit là-bas ? » demandait un autre.

Puis nous retombions dans un silence de mort, et je ne cessais de penser avec impatience au bruit inaccoutumé que les rames faisaient dans les anneaux où elles étaient retenues.

À la fin, nous découvrîmes une lumière et un toit ; bientôt après, nous glissions le long d'une petite digue, faite avec des pierres qui avaient été ramassées tout près de là. Laissant les autres dans le bateau, je sautai à terre, et je trouvai que la lumière se voyait à travers la fenêtre d'une taverne. C'était un endroit assez sale et, j'ose le dire, très connu des contrebandiers, mais il y avait un bon feu dans la cuisine, des œufs et du jambon à manger, et diverses liqueurs à boire. Il y avait aussi deux chambres à deux lits, telles quelles, comme le dit le maître de l'établissement. Il n'y avait personne dans la maison que le propriétaire, sa femme et un individu mâle, grisonnant, le garde-pavillon du petit port, qui était aussi gluant, aussi limoneux que s'il avait été enfoncé dans l'eau pour en marquer la hauteur.

Avec cet aide, je revins au bateau, et nous retournâmes tous à terre, emportant les rames, le gouvernail, la gaffe et tout ce qu'il contenait. Nous le tirâmes de l'eau pour la nuit. Nous fîmes un très bon repas, auprès du feu de la cuisine, et nous gagnâmes les chambres à coucher. Herbert et Startop devaient en occuper une, moi et l'objet de nos soins l'autre. Nous trouvâmes l'air aussi soigneusement exclu de l'une que de l'autre, comme si l'air était fatal à la vie, et il y avait plus de linge sale et de cartons sous les lits que je n'aurais cru la famille capable d'en posséder ; mais nous nous considérâmes cependant comme bien partagés, car il nous eût été impossible de trouver un lieu plus solitaire.

Tandis que nous nous réconfortions près du feu, après notre repas, le garde, qui se tenait blotti dans un coin et qui avait une énorme paire de souliers qu'il avait exhibée pendant que nous mangions notre omelette au lard, relique intéressant qu'il avait prise il y a quelques jours aux pieds d'un matelot noyé, me de-

manda si j'avais vu une galiote de douanier à quatre rames remonter avec la marée ? Quand je lui eus répondu que non, il me dit :

« Ils doivent alors être descendus, et pourtant ils ont pris par en haut en quittant d'ici ; mais ils auront réfléchi que cela valait mieux, pour une raison ou pour une autre, et ils seront descendus.

— Une galiote à quatre rames, avez-vous dit ? demandai-je.

— Oui, monsieur, et il y avait dedans deux hommes assis qui ne ramaient pas.

— Sont-ils descendus à terre, et sont-ils venus ici ?

— Ils sont venus ici avec une cruche en grès de deux gallons, pour chercher de la bière. J'aurais bien voulu empoisonner la bière, dit le garde, ou y mettre quelque drogue.

— Pourquoi ?

— Je sais bien pourquoi, dit le garde. Il y en avait un qui parlait d'une voix sourde, comme s'il avait de la vase dans le gosier.

— Il croit, dit l'hôtelier, homme peu méditatif, à l'œil pâle et qui semblait compter sur son garde, il pense qu'ils étaient ce qu'ils n'étaient pas.

— Je sais ce que je pense, observa le garde.

— Vous pensez que ce sont les douaniers, Jack ? dit l'aubergiste.

— Oui, dit le garde.

— Eh bien, vous vous trompez.

— Vraiment ! »

Dans la signification infinie de sa réplique et sa confiance sans bornes dans sa perspicacité, le garde ôta un de ses énormes souliers, regarda dedans, fit tomber quelques cailloux qui s'y trouvaient sur le pavé de la cuisine et le remit. Il fit ceci de l'air d'un homme qui voit si juste qu'il peut tout se permettre.

« Que croyez-vous donc qu'ils fassent de leurs boutons ? demanda le maître de la maison, en hésitant un peu.

— Avec leurs boutons ? répondit le garde ; les semer par-dessus bord, les avaler, les semer pour récolter de petites salades. Ce qu'ils font de leurs boutons !

— Ne vous emportez pas, dit le propriétaire d'un ton mélancolique et pathétique à la fois.

— Un officier de la douane sait ce qu'il doit faire de ses boutons, dit le garde, en répétant le mot qui l'offusquait avec le plus grand mépris, quand on passe entre lui et sa lumière. Quatre rameurs et deux hommes assis ne montent pas avec une marée pour descendre avec une autre, avec ou contre le courant, sans qu'il y ait de la douane au fond de tout cela. »

Là-dessus, il sortit avec un geste de dédain, et l'aubergiste n'ayant plus personne pour la soutenir, trouva impossible de poursuivre cette conversation.

Ce dialogue nous donna à tous de l'inquiétude. À moi surtout, il m'en donna beaucoup. Un vent lugubre sifflait autour de la maison, la marée battait la berge, et j'avais le pressentiment que

nous étions épiés et menacés. Une galiote à quatre rames, allant et venant d'une manière assez inusitée pour attirer l'attention, était une détestable circonstance, et je ne pouvais me débarrasser de l'appréhension qu'elle me causait. Quand j'eus amené Provis à se coucher, je sortis avec mes deux compagnons (Startop, à ce moment, connaissait l'état des choses) et nous tînmes de nouveau conseil. Resterions-nous dans la maison jusqu'à l'approche du steamer, qui devait passer vers une heure de l'après-midi environ, ou bien partirions-nous de grand matin ? Telles étaient les questions que nous discutâmes. Nous terminâmes, en décidant qu'il valait mieux rester où nous étions, et qu'une heure avant le passage du steamer seulement, nous irions nous placer sur sa route, et descendre doucement avec la marée. Ayant pris cette résolution, nous rentrâmes dans la maison et nous nous mîmes au lit.

Je me couchai, en conservant la plus grande partie de mes vêtements, et je dormis bien pendant quelques heures. Quand je m'éveillai, le vent s'était élevé, et l'enseigne de la maison (Le Vaisseau) se balançait en grinçant avec un bruit qui m'éveilla en sursaut. Me levant doucement, car l'objet de mes soins dormait profondément, je regardai par la fenêtre. Elle avait vue sur la digue où nous avions mis à sec notre bateau, et quand mes yeux se furent habitués à la lumière de la lune, perçant les nuages, je vis deux hommes qui le regardaient. Ils passèrent sous la fenêtre sans regarder autre chose, et ne descendirent pas au bord de l'eau, qui, je le voyais, était à sec, mais ils prirent par les marais, dans la direction du Nord.

Mon premier mouvement fut d'appeler Herbert, et de lui montrer les deux hommes qui s'éloignaient ; mais réfléchissant,

avant d'entrer dans la chambre, qui était sur le derrière de la maison et attenant à la mienne, que lui et Startop avaient eu plus de fatigue que moi, je n'en fis rien. Retournant à ma fenêtre, je pus encore voir les deux hommes se mouvoir dans les marais, à la pâle clarté de la lune. Cependant je les perdis bientôt de vue, et, sentant que j'avais très froid, je me couchai pour penser à cet événement, et je me rendormis.

Nous étions debout de grand matin, et pendant que nous nous promenions çà et là, avant le déjeuner, je crus qu'il fallait faire part à mes compagnons de ce que j'avais vu. Ce fut encore Provis qui se montra le moins inquiet :

« Il est très probable que ces hommes appartiennent à la douane, dit-il tranquillement, et qu'ils ne songent pas à nous. »

J'essayai de me persuader qu'il en était ainsi, comme en effet cela pouvait se faire. Cependant je lui proposai de se rendre avec moi à une pointe éloignée que nous voyions de là, et où le bateau pourrait nous prendre à bord, vers midi. La précaution ayant paru bonne, Provis et moi nous partîmes aussitôt après le déjeuner, sans rien dire à l'auberge.

Il fumait sa pipe en marchant et il s'arrêtait parfois pour me toucher l'épaule. On aurait supposé que c'était moi qui courais des dangers et non pas lui, et qu'il cherchait à me rassurer. Nous parlions très peu ; en approchant de la pointe indiquée, je le priai de rester dans un endroit abrité, pendant que je pousserais une reconnaissance plus avant, car c'était de ce côté que les hommes s'étaient dirigés pendant la nuit ; il y consentit, et je continuai seul. Il n'y avait pas de bateau au-delà de la pointe, ni sur la rive. Rien non plus n'indiquait que des hommes se fussent embarqués

là ; mais la marée était haute, et il pouvait y avoir des empreintes de pas sous l'eau.

Quand il regarda hors de son abri et qu'il vit que j'agitais mon chapeau pour lui faire signe de venir, il me rejoignit. Nous attendîmes, tantôt couchés à terre, enveloppés dans nos manteaux, et tantôt marchant pour nous réchauffer, jusqu'au moment où nous vîmes arriver notre bateau. Nous pûmes facilement nous embarquer et nous prîmes le large dans la voie du steamer. À ce moment, il n'y avait plus que dix minutes pour atteindre une heure, et nous commencions à chercher si nous pouvions apercevoir la fumée du bateau à vapeur.

Mais il était une heure et demie avant que nous l'aperçûmes, et bientôt après nous vîmes derrière lui la fumée d'un autre steamer. Comme ils arrivaient à toute vapeur, nous apprêtâmes nos deux malles, et profitant de l'occasion, nous fîmes nos adieux à Herbert et Startop. Nous avions tous échangé de cordiales poignées de main, et ni les yeux d'Herbert ni les miens n'étaient tout à fait secs, quand je vis une galiote à quatre rames venir tout à coup du bord, un peu en aval de nous, et faire force de rames dans nos eaux.

Nous avions été jusque-là séparés de la fumée du bateau à vapeur par une assez grande étendue de rivage, à cause de la courbe et du tournant de la rivière ; mais alors on le voyait avancer. Je criai à Herbert et à Startop de se maintenir en avant, dans le courant, afin qu'il vît que nous l'attendions, et je suppliai Provis de continuer à ne pas bouger, et de rester enveloppé dans son manteau. Il répondit gaiement :

« Fiez-vous à moi, mon cher enfant. »

Et il resta immobile comme une statue. Pendant ce temps, la galiote, très habilement conduite, nous avait coupés et se maintenait à côté de nous, laissant dériver quand nous dérivions, et donnant un ou deux coups d'avirons quand nous les donnions. Des deux hommes assis, l'un tenait le gouvernail et nous regardait avec attention, comme le faisaient aussi les rameurs ; l'autre était enveloppé aussi bien que Provis : il semblait trembler et donner quelques instructions à celui qui gouvernait, pendant qu'il nous regardait. Pas un mot n'était prononcé dans l'un ni dans l'autre bateau.

Startop put voir, après quelques minutes, quel était le steamer qui venait le premier ; il me passa le mot Hambourg, à voix basse, car nous étions en face l'un de l'autre. Le bateau à vapeur approchait rapidement, et le bruit de ses roues devenait de plus en plus distinct. Je sentais que son ombre était absolument sur nous ; à ce moment, la galiote nous héla ; je répondis.

« Vous avez là un forçat en rupture de ban, dit celui qui tenait le gouvernail, c'est l'homme enveloppé dans son manteau. Il s'appelle Abel Magwitch, autrement dit, Provis. J'arrête cet homme et je lui enjoins de se rendre, et à vous de nous aider. »

À ce moment, sans donner d'ordre à son équipage, il dirigea la galiote sur nous. Les rameurs avaient donné un coup vigoureux en avant, rentré leurs avirons et arrivaient sur nous en travers ; ils tenaient notre plat-bord avant que nous eussions pu nous rendre compte de ce qu'ils voulaient faire. Cet incident produisit une grande confusion à bord du steamer, et j'entendis l'équipage nous appeler et le capitaine donner l'ordre d'arrêter les roues. Je les entendis s'arrêter, mais la galiote était lancée irrésistiblement sur nous. Au même instant, je vis l'homme qui était au gouver-

nail de la galiote mettre la main sur l'épaule de son prisonnier ; je vis les deux bateaux fortement secoués par la force de la marée, et je vis que toutes les mains à bord du steamer se tendaient en avant d'une manière tout à fait frénétique. Puis, au même instant, je vis Provis s'élancer, renverser l'homme qui le tenait, et enlever le manteau de l'autre homme, assis et tremblant dans la galiote. Et encore au même instant, je vis que le visage découvert était le visage de l'autre forçat d'autrefois. Et encore au même instant je vis ce visage se reculer avec une expression de terreur que je n'oublierai jamais, et j'entendis un grand cri à bord du steamer, et le bruit d'un corps lourd tombant à l'eau, et je sentis le bateau s'enfoncer sous mes pieds.

Pendant un instant, il me sembla lutter avec mille roues de moulin et mille éclats de lumières ; l'instant d'après j'étais pris à bord de la galiote. Herbert y était, Startop y était ; mais notre bateau était parti, et les deux forçats étaient partis.

Au milieu des cris poussés à bord du steamer et des furieux sifflements de sa vapeur, et de sa dérive et de notre dérive, je ne pouvais d'abord distinguer le ciel de l'eau, ni le rivage du rivage. Les hommes de la galiote regardaient en silence et avec avidité sur l'eau, à l'arrière. Bientôt un sombre objet parut, entraîné vers nous par le courant ; personne ne parlait ; le timonier tenant sa main en l'air, et tous ramaient doucement en sens contraire et dirigeaient le bateau droit devant l'objet. Quand il se trouva plus près, je vis que c'était Magwitch ; il nageait, mais difficilement. Il fut repris à bord, et aussitôt on lui mit les fers aux mains et aux pieds.

La galiote resta en place, et l'on se mit à regarder sur l'eau en silence et avec avidité. Le steamer de Rotterdam approchait, et

ne comprenant pas ce qui s'était passé, arrivait à toute vapeur ; mais lorsque les deux steamers virent que la galiote était décidément arrêtée, ils s'éloignèrent de nous, et nous nous balançâmes dans leur sillage agité. On continua à chercher sur l'eau longtemps après que tout fut devenu calme et que les deux steamers eurent disparu ; mais chacun savait que c'était inutile, et qu'il n'y avait plus aucun espoir à conserver.

À la fin nous cessâmes nos recherches et nous gagnâmes le rivage à la hauteur de la taverne que nous avions quittée, et où l'on nous reçut avec assez de surprise. Là il me fut possible de procurer quelques soins à Magwitch (ce n'était plus Provis), qui avait reçu de très fortes contusions sur la poitrine et une profonde blessure à la tête.

Il me dit qu'il croyait avoir passé sous la quille du steamer et s'être heurté la tête en remontant. Quand aux coups à la poitrine, qui rendaient sa respiration extrêmement pénible, il croyait les avoir reçus contre le bord de la galiote. Il ajouta qu'il ne prétendait pas dire ce qu'il pouvait avoir fait ou ne pas avoir fait à Compeyson, mais qu'au moment où il avait posé la main sur son manteau pour le reconnaître, ce coquin s'était reculé, et qu'ils étaient tombés tous les deux dans l'eau, quand l'homme qui l'avait arrêté, lui Magwitch, en le saisissant en dehors du bateau pour l'empêcher de se sauver, l'avait fait chavirer. Il me dit tout bas qu'ils étaient tombés en se serrant furieusement dans les bras l'un de l'autre, et qu'il y avait eu lutte sous l'eau, et qu'il était parvenu à se dégager, était remonté sur l'eau, et avait nagé jusqu'au moment où nous l'avions rattrapé.

Je n'eus jamais la moindre raison de douter de l'exacte vérité de ce qu'il me disait, l'officier qui dirigeait la galiote m'ayant fait

le même récit de leur chute dans l'eau.

Je demandai à l'officier la permission de changer les vêtements mouillés du prisonnier contre d'autres habits que je pourrais acheter dans l'auberge ; il me l'accorda aussitôt, observant seulement qu'il devait saisir tout ce que le prisonnier avait sur lui. Ainsi le portefeuille que j'avais eu quelque temps dans les mains passa dans celles de l'officier. Celui-ci me donna plus tard la permission d'accompagner le prisonnier à Londres, mais il refusa cette même grâce à mes deux amis.

On désigna au garde de l'auberge du Vaisseau l'endroit où l'homme noyé avait disparu, et il entreprit de rechercher le corps aux places où il avait le plus de chance de venir au bord. Son intérêt dans cette recherche me parut s'accroître considérablement quand il apprit que le noyé avait des bas aux pieds. Il aurait probablement fallu une douzaine de noyés pour le vêtir complètement, et ce devait être la raison pour laquelle les différents objets qui composaient son costume étaient à divers degrés de délabrement.

Nous demeurâmes à la taverne jusqu'à la marée montante, et alors on porta Magwitch dans la galiote. Herbert et Startop devaient regagner Londres par terre le plus tôt qu'ils pourraient. Notre séparation fut on ne peut plus triste, et quand je pris place à côté de Magwitch, je sentis que c'était là ma place pendant tout le temps qui lui restait à vivre.

La répugnance que j'avais éprouvée pour lui avait tout à fait disparu ; et dans l'être poursuivi, blessé et enchaîné qui tenait ma main dans la sienne, je ne voyais plus qu'un homme qui avait voulu être mon bienfaiteur, et qui avait été affectueux, reconnais-

sant et généreux envers moi, avec une grande constance, pendant une longue suite d'années ; je ne voyais plus en lui qu'un homme meilleur pour moi que je ne l'avais été pour Joe.

Sa respiration devenait plus difficile et plus pénible à mesure que la nuit avançait, et souvent il ne pouvait réprimer un gémissement. J'essayais de le soutenir sur le bras dont je pouvais me servir dans une position facile ; mais il était horrible de penser que je ne pouvais être fâché, au fond du cœur, de ce qu'il fût grièvement blessé, puisqu'il était incontestable qu'il eût mieux valu qu'il mourût. Qu'il y eût encore des gens capables et désireux de prouver son identité, je ne pouvais en douter ; qu'il fût traité avec douceur, je ne pouvais l'espérer. Il avait en effet été présenté sous le plus mauvais jour à son premier jugement. Depuis, il avait rompu son ban, et il avait été jugé de nouveau ; il était revenu de la déportation sous le coup d'une sentence de mort, et enfin il avait occasionné la mort de l'homme qui était la cause de son arrestation.

En revenant vers le soleil couchant, que la veille nous avions laissé derrière nous, et à mesure que le flot de nos espérances semblait s'enfuir, je lui dis combien j'étais désolé de penser qu'il était revenu pour moi.

« Mon cher enfant, répondit-il, je suis très content et j'accepte mon sort. J'ai vu mon cher enfant, et je sais qu'il peut être gentleman sans moi. »

Non, c'est ce qui n'était plus possible ; j'avais songé à cela pendant que j'étais assis côte à côte avec lui. Non. En dehors de mes inclinations personnelles, je comprenais alors l'idée de Wem-

mick. Je prévoyais que, condamné, ses biens seraient confisqués par la couronne.

« Voyez-vous, mon cher enfant, dit-il, il vaut mieux qu'on ne sache pas maintenant qu'un gentleman dépend de moi et m'appartient. Seulement, venez me voir comme si vous accompagniez par hasard Wemmick.

— Je ne vous quitterai pas, dis-je, si l'on me permet de rester près de vous, et s'il plaît à Dieu, je vous serai aussi fidèle que vous l'avez été pour moi. »

Je sentis sa main trembler pendant qu'il tenait la mienne, et il détourna son visage, en s'étendant au fond du bateau, et j'entendis l'ancien bruit dans sa gorge, adouci, maintenant, comme tout était adouci en lui. Il était heureux qu'il eût touché ce sujet, car cela m'avertit de ce à quoi je n'aurais autrement pensé que trop tard, de faire en sorte qu'il ne sût jamais comment avaient péri ses espérances de m'enrichir.

q

Chapitre 26

On le conduisit au Bureau de Police, et il aurait été immédiatement renvoyé devant la cour criminelle pour être jugé, s'il n'avait été nécessaire de rechercher auparavant un vieil officier du ponton duquel il s'était évadé autrefois, pour constater son identité. Personne n'en doutait, mais Compeyson qui avait eu l'intention d'en témoigner était mort emporté par le courant, et il se trouva qu'il n'y avait pas à cette époque dans Londres un seul employé

des prisons qui pût donner la preuve réclamée. Dès mon arrivée, je m'étais rendu directement chez M. Jaggers, à sa maison particulière, pour assurer son assistance à Magwitch ; mais M. Jaggers ne voulut rien admettre en faveur de l'accusé. Il me dit que l'affaire serait terminée en cinq minutes, quand le témoin serait arrivé, et qu'aucun pouvoir sur terre ne pourrait l'empêcher d'être contre nous.

Je fis part à M. Jaggers de mon dessein de laisser ignorer à Magwitch le sort de sa fortune. M. Jaggers se fâcha contre moi, et me reprocha d'avoir laissé glisser cette fortune entre mes doigts. Il dit qu'il nous faudrait bien présenter une pétition, et essayer dans tous les cas d'en tirer quelque chose ; mais il ne me cacha pas que, bien qu'il pût y avoir un certain nombre de cas où la confiscation ne serait pas prononcée, il n'y avait dans celui-ci aucune circonstance qui permît qu'il en fût ainsi. Je compris très bien cela. Je n'étais pas parent du condamné, ni son allié par des liens reconnus ; il n'avait rien écrit, rien prévu en ma faveur, avant son arrestation, et le faire maintenant serait tout à fait inutile. Je n'avais donc aucun droit, et je résolus d'abord, et je persistai par la suite dans la résolution que mon cœur ne s'abaisserait jamais à la tâche vaine d'essayer d'en établir un.

Il paraît qu'on avait des raisons pour supposer que le dénonciateur noyé avait espéré une récompense prélevée sur cette confiscation, et avait une connaissance approfondie des affaires de Magwitch. Quand on retrouva son corps, bien loin de l'endroit où il était tombé, il était si horriblement défiguré qu'on ne put le reconnaître qu'au contenu de ses poches, dans lesquelles il y avait des notes encore lisibles, pliées dans un portefeuille qu'il portait. Parmi ces notes se trouvaient les noms d'une certaine

maison de banque de la Nouvelle-Galles du Sud, où une grosse somme était placée, et la désignation de certaines terres d'une valeur considérable. Ces deux chefs d'information se trouvaient sur une liste des biens dont il supposait que j'hériterais, et que Magwitch avait donnée à M. Jaggers depuis qu'il était en prison. Son ignorance, le pauvre homme, le servait enfin : il ne douta jamais que mon héritage ne fût parfaitement en sûreté avec l'assistance de M. Jaggers.

Après un délai de trois jours, pendant lequel la poursuite avait attendu qu'on produisît le témoin du ponton, ce témoin arriva et compléta l'instruction. Magwitch fut renvoyé pour être jugé à la prochaine session des assises, qui devait commencer dans un mois.

C'est à cette sombre époque de ma vie qu'Herbert rentra un soir très abattu et dit :

« Mon cher Haendel, je crains d'être bientôt obligé de vous quitter. »

Son associé m'ayant préparé à cette communication, je fus moins surpris qu'il ne l'avait pensé.

« Nous perdrons une belle occasion si je refuse d'aller au Caire, et je crains fort d'être forcé d'y aller, Haendel, au moment où vous aurez le plus besoin de moi.

— Herbert, j'aurai toujours besoin de vous, parce que je vous aimerai toujours ; mais ce besoin n'est pas plus grand aujourd'hui qu'à aucune autre époque.

— Vous allez être si isolé !

— Je n'ai pas le loisir de penser à cela, dis-je ; vous savez que je suis toujours avec lui, tout le temps qu'on me le permet, et que je serais avec lui toute la journée, si je le pouvais ; et quand je m'éloigne de lui, vous le savez, mes pensées sont avec lui. »

La terrible situation où se trouvait Magwitch était si effrayante pour tous deux que nous ne pouvions en parler plus clairement.

« Mon cher ami, dit Herbert, que la perspective de notre séparation, car elle est très proche, soit mon excuse pour vous tourmenter sur vous-même. Avez-vous pensé à votre avenir ?

— Non, car j'ai eu peur de penser à n'importe quel avenir.

— Mais il ne faut pas négliger le vôtre. En vérité, mon cher Haendel, il ne faut pas le négliger. Je désirerais vous voir y songer dès à présent, faites-le, je vous en prie… si vous avez un peu d'amitié pour moi.

— Je le ferai, dis-je.

— Dans cette nouvelle succursale de notre maison, Haendel, il nous faut un… »

Je vis que sa délicatesse lui faisait éviter le mot propre : aussi je lui dis :

« Un commis ?

— Un commis, et j'espère qu'il n'est pas impossible qu'il devienne un jour (comme l'est devenu un commis de votre connaissance), un associé. Allons ! Haendel », comme si c'était le grave commencement d'un exorde de mauvais augure, il avait abandonné ce ton, étendu son honnête main, et parlé comme un écolier.

« Clara et moi nous avons parlé et reparlé de tout cela, continua Herbert, et la chère petite créature m'a encore prié ce soir, avec des larmes dans les yeux, de vous dire que si vous vouliez venir avec nous, quand nous partirons ensemble, elle ferait son possible pour vous rendre heureux et pour convaincre l'ami de son mari qu'il est aussi son ami. Nous serions si contents, Haendel !... »

Je la remerciai de tout mon cœur, et lui aussi ; mais je dis que je n'étais pas encore certain de pouvoir me joindre à eux, comme il me l'offrait si généreusement. D'abord, mon esprit était trop occupé pour pouvoir bien examiner ce projet. En second lieu, oui, en second lieu, il y avait quelque chose d'hésitant dans ma pensée, et qu'on verra à la fin de ce récit.

« Mais si vous pensez pouvoir, Herbert, sans préjudice pour vos affaires, laisser la question pendante encore quelque temps...

— Tout le temps que vous voudrez, s'écria Herbert, six mois... un an !

— Pas aussi longtemps que cela, dis-je, deux ou trois mois au plus. »

Herbert fut très enchanté quand nous échangeâmes une poignée de mains sur cet arrangement ; il dit qu'il avait maintenant le courage de m'apprendre qu'il croyait être obligé de partir à la fin de la semaine.

« Et Clara ? dis-je.

— La chère petite créature, répondit Herbert, restera religieusement près de son père tant qu'il vivra ; mais il ne vivra pas

longtemps ; Mrs Wimple m'a confié que certainement il est en train de s'en aller.

— Sans vouloir dire une chose dure, dis-je, il ne peut mieux faire que de s'en aller.

— Je suis obligé d'en convenir, dit Herbert. Alors, je reviendrai chercher la chère petite créature, et, la chère petite créature et moi, nous nous rendrons tranquillement à l'église la plus proche. Rappelez-vous que la chère petite ne vient d'aucune famille, mon cher Haendel ; qu'elle n'a jamais regardé dans le livre rouge, et n'a aucune notion de ce qu'était son grand père. Quelle chance pour le fils de ma mère ! »

Le samedi de cette même semaine, je dis adieu à Herbert. Il était rempli de brillantes espérances, mais triste et chagrin de me quitter, lorsqu'il prit place dans une des voitures du service des ports. J'entrai dans une taverne pour écrire un petit mot à Clara, lui disant qu'il était parti en lui envoyant son amour et toutes ses tendresses, et je me rendis ensuite à mon logis solitaire, si je puis parler ainsi, car ce n'était pas un chez moi, et je n'avais de chez moi nulle part.

Sur l'escalier, je rencontrai Wemmick, qui redescendait après avoir cogné inutilement avec le dos de son index à ma porte. Je ne l'avais pas vu seul depuis notre désastreuse tentative de fuite, et il était venu dans sa capacité personnelle et privée, me donner quelques mots d'explication au sujet de cette absence prolongée.

« Feu Compeyson, dit Wemmick, avait petit à petit deviné plus de la moitié de la vérité de l'affaire, maintenant accomplie, et c'est d'après les bavardages de quelques-uns de ces gens dans l'embarras (il y a toujours quelques-uns de ces gens dans l'em-

barras) que j'ai appris ce que je sais. Je tenais mes oreilles ouvertes, tout en faisant semblant de les tenir fermées, jusqu'à ce que j'eusse entendu dire qu'il était absent, et je pensais que c'était le meilleur moment pour faire votre tentative. Je commence seulement à soupçonner maintenant que c'était une partie de sa politique, en homme très adroit qu'il était, de tromper habituellement ses propres agents. Vous ne me blâmez pas, j'espère, monsieur Pip ; j'ai essayé de vous servir, et de tout mon cœur.

— Je suis aussi certain de cela, Wemmick, que vous pouvez l'être, et je vous remercie bien vivement de tout l'intérêt et de toute l'amitié que vous me portez.

— Je vous remercie, je vous remercie beaucoup. C'est une mauvaise besogne, dit Wemmick en se grattant la tête, et je vous assure que je n'avais pas été joué ainsi depuis longtemps. Ce que je regrette surtout, c'est le sacrifice de tant de valeurs portatives, mon Dieu !

— Eh moi, Wemmick, je pense au pauvre possesseur de ces valeurs.

— Oui, c'est sûr, dit Wemmick. Sans doute, rien ne peut vous empêcher de le regretter, et je mettrais un billet de cinq livres de ma poche pour le tirer de là. Mais ce que je vois, c'est ceci : feu Compeyson avait été prévenu d'avance de son retour, et il était si bien résolu à le livrer, que je ne pense pas qu'on eût pu le sauver. Cependant les valeurs portatives auraient certainement pu être sauvées. Voilà la différence entre les valeurs et leur possesseur, ne voyez-vous pas ? »

J'invitai Wemmick à monter et à prendre un verre de grog avant de partir pour Walworth. Il accepta l'invitation, et, en bu-

vant le peu que contenait son verre, il me dit, sans aucun préambule, et après avoir paru quelque peu embarrassé :

« Que pensez-vous de mon intention de prendre un congé lundi, monsieur Pip ?

— Mais je suppose que vous n'avez rien fait de semblable durant les douze mois qui viennent de s'écouler.

— Les douze ans plutôt, dit Wemmick. Oui, je vais prendre un jour de congé ; plus que cela, je vais faire une promenade ; plus que cela, je vais vous demander de faire une promenade avec moi. »

J'allais m'excuser, comme n'étant qu'un bien pauvre compagnon, quand Wemmick me prévint.

« Je connais vos engagements, dit-il, et je sais que vous êtes rebattu de ces sortes de choses, monsieur Pip ; mais, si vous pouviez m'obliger, je le considérerais comme une grande bonté de votre part. Ça n'est pas une longue promenade, et c'est une promenade matinale. Cela vous prendrait, par exemple (en comptant le déjeuner, après la promenade), de huit heures à midi. Ne pourriez-vous pas trouver moyen d'arranger cela ? »

Il avait tant fait pour moi à différentes reprises, que c'était en vérité bien peu de chose à faire en échange pour lui être agréable. Je lui dis que j'arrangerais cela, que j'irais ; et il fut si enchanté de mon consentement, que moi-même j'en fus satisfait. À sa demande, je convins d'aller le prendre à Walworth le lundi à huit heures et demie du matin, et nous nous séparâmes.

Exact au rendez-vous, je sonnai à la porte du château le lundi matin, et je fus reçu par Wemmick lui-même qui me sembla avoir

l'air plus pincé que de coutume et avoir sur la tête un chapeau plus luisant. À l'intérieur, on avait préparé deux verres de lait au rhum et deux biscuits. Le père devait être sorti dès le matin, car en jetant un coup d'œil dans sa chambre, je remarquai qu'elle était vide.

Après nous être réconfortés avec le lait au rhum et les biscuits, et quand nous fûmes prêts à sortir pour nous promener, avec cette bienfaisante préparation dans l'estomac, je fus extrêmement surpris de voir Wemmick prendre une ligne à pêcher et la mettre sur son épaule.

« Mais nous n'allons pas pêcher ? dis-je.

— Non, répondit Wemmick ; mais j'aime à marcher avec une ligne. »

Je trouvai cela singulier ; cependant je ne dis rien et nous partîmes dans la direction de Camberwell Green ; et, quand nous y arrivâmes, Wemmick me dit tout à coup :

« Ah ! voici l'église. »

Il n'y avait rien de très surprenant à cela ; mais cependant je fus quelque peu étonné quand il me dit, comme animé d'une idée lumineuse :

« Entrons ! »

Nous entrâmes, Wemmick laissa sa ligne sous le porche et regarda autour de lui. En même temps Wemmick plongeait dans les poches de son habit et en tira quelque chose de plié dans du papier.

« Ah ! dit-il, voici un couple de paires de gants, mettons-les ! »

Comme les gants étaient des gants de peau blancs, et comme la bouche de Wemmick avait atteint sa plus grande largeur, je commençai à avoir de forts soupçons. Ils se changèrent en certitude, quand je vis son père entrer par une porte de côté, escortant une dame.

« Ah ! dit Wemmick, voici miss Skiffins ! Si nous faisions une noce ? »

Cette discrète demoiselle était vêtue comme de coutume, excepté qu'elle était présentement occupée à substituer une paire de gants blancs à ses gants verts. Le vieux était également occupé à faire un semblable sacrifice devant l'autel de l'hyménée. Le vieux gentleman cependant éprouvait tant de difficultés à mettre ses gants, que Wemmick dut lui faire appuyer le dos contre un des piliers, puis passer lui-même derrière le pilier et les tirer pendant que, de mon côté, je tenais le vieux gentleman par la taille, afin qu'il présentât une résistance sûre et égale. Au moyen de ce plan ingénieux, ses gants furent mis dans la perfection.

Le bedeau et le prêtre parurent. On nous rangea en ordre devant la fatale balustrade. Fidèle à son idée de paraître faire tout cela sans préparatifs, j'entendis Wemmick se dire à lui-même, en prenant quelque chose dans la poche de son gilet, avant le commencement du service :

« Ah ! voici un anneau. »

J'assistais le fiancé en qualité de témoin ou de garçon d'honneur, tandis qu'une petite ouvreuse de bancs faisait semblant d'être l'amie de cœur de miss Skiffins. La responsabilité de conduire la demoiselle à l'autel était échue au vieux, ce qui ame-

na le ministre officiant à être involontairement scandalisé. Voici ce qui arriva quand le ministre dit :

« Qui donne cette femme en mariage à cet homme ? »

Le vieux gentleman, ne sachant pas le moins du monde à quel point de la cérémonie nous étions arrivés, continua à répéter d'un air aimable et rayonnant les dix commandements, sur quoi le clergyman répéta :

« Qui donne cette femme en mariage à cet homme ? »

Le vieux gentleman n'ayant pas la moindre idée de ce qu'on lui demandait, le jeune marié s'écria de sa voix ordinaire :

« Allons, vieux père, vous savez… qui donne ? »

À quoi le vieux répliqua avec une grande volubilité, avant de répondre que c'était lui qui donnait :

« Très bien ! John, très bien ! mon garçon. »

Le ministre fit alors une pause de si mauvais augure, que je me demandai si nous serions complètement mariés ce jour-là.

Le mariage fut consommé cependant, et quand nous sortîmes de l'église, Wemmick ouvrit le couvercle des fonts baptismaux, y déposa ses gants blancs et le referma. Mrs Wemmick, plus prévoyante, mit ses gants blancs dans sa poche et remit ses verts.

« Maintenant, monsieur Pip, dit Wemmick en plaçant triomphalement sa ligne à pêcher sur son épaule à la sortie de l'église, dites-moi si quelqu'un supposerait en nous voyant que c'est une noce. »

On avait commandé à déjeuner à une jolie petite taverne, à un mille ou deux sur le coteau, au-delà de la prairie, et il y avait une table de jeu dans la chambre, pour le cas où nous aurions voulu nous délasser l'esprit après la solennité. Il était amusant de voir que Mrs Wemmick ne repoussait plus le bras de Wemmick quand il entourait sa taille ; elle se tenait sur une chaise adossée contre la muraille, comme un violoncelle dans sa caisse, et se soumettait à se laisser embrasser comme aurait pu le faire ce mélodieux instrument.

Nous eûmes un excellent déjeuner, et toutes les fois que quelqu'un refusait quelque chose à table, Wemmick disait :

« C'est fourni par le contrat, vous savez, il ne faut pas vous effrayer. »

Je bus au nouveau couple, au vieux, au château ; je saluai la mariée, et je me rendis en un mot aussi agréable qu'il me fût possible.

Wemmick me conduisit jusqu'à la porte, et je lui serrai la main en lui souhaitant beaucoup de bonheur.

« Merci ! dit Wemmick en se frottant les mains. Elle sait si bien élever les poules ! vous n'en avez pas idée. Nous vous enverrons des œufs, et vous en jugerez par vous-même. Dites donc, monsieur Pip, dit-il en me rappelant et en me parlant à voix basse, ceci est tout à fait un de mes sentiments de Walworth, je vous prie de le croire.

« Je comprends, dis-je, il ne faut pas en parler dans la Petite-Bretagne. »

Wemmick fit un signe de tête.

« Après ce que vous avez laissé échapper l'autre jour, j'aime autant que M. Jaggers ne le sache pas. Il pourrait croire que mon cerveau se dérange, ou quelque chose de la sorte. »

q

Chapitre 27

Magwitch resta en prison très malade, pendant tout le temps qui s'écoula entre son arrestation et l'ouverture des assises. Il s'était brisé deux côtes, ce qui avait endommagé un de ses poumons. Il respirait avec la plus grande difficulté et une douleur qui augmentait chaque jour. C'était par suite de cette blessure qu'il parlait si bas, que c'est à peine si l'on pouvait l'entendre. Il parlait donc fort peu, mais il était toujours prêt à m'écouter, et ma première occupation fut désormais de lui dire et de lui lire ce que je savais qu'il devait entendre.

Étant beaucoup trop malade pour rester dans la prison commune, il fut transporté, après deux ou trois jours, à l'infirmerie. Cette circonstance me permit de rester souvent près de lui, ce que je n'aurais jamais pu faire autrement. En effet, sans sa maladie, il eût été mis aux fers, car il était regardé comme passé maître en évasions, et je ne sais plus quoi encore.

Bien que je le visse chaque jour, ce n'était jamais que pour quelques instants. Nos heures de séparation étaient assez longues pour que je pusse m'apercevoir des légers changements survenus sur son visage et dans son état physique. Je ne me rappelle pas y avoir vu le moindre indice favorable ; il s'usait lente-

ment et devenait plus faible et plus malade de jour en jour, depuis celui où la porte de la prison s'était refermée sur lui.

L'espèce de soumission ou de résignation qu'il montrait était celle d'un homme épuisé. À ses manières, ou à un ou deux mots qui lui échappaient tout bas, de temps en temps, je pus soupçonner qu'il se demandait souvent s'il aurait pu être meilleur, placé dans de meilleures circonstances ; mais il n'essayait jamais de se justifier, et de faire du passé autre chose que ce qu'il avait été.

Il arriva, en deux ou trois occasions, en ma présence, qu'une des personnes chargées de le garder parla de sa détestable réputation. Un sourire passait alors sur son visage, et il tournait les yeux de mon côté d'un air confiant, comme pour me prendre à témoin que j'avais reconnu en lui quelques qualités compensatrices, même dans le temps où je n'étais encore qu'un petit garçon. Pour tout le reste, il se montra humble et repentant, et je ne l'entendis jamais se plaindre.

Quand arriva l'époque de la session des assises, M. Jaggers demanda que son jugement fût remis à la session suivante, ayant l'assurance intime qu'il ne vivrait pas jusque là, mais on le refusa. Le jour du jugement arriva, et quand il fut amené à la barre, on l'assit sur une chaise, et on ne m'empêcha pas de me placer derrière lui, et de tenir la main qu'il me tendait.

Les débats furent très courts et très précis, tout ce qu'on put dire en sa faveur fut dit : comment il avait pris goût aux habitudes de travail, et comment il avait réussi légalement et honorablement. Mais rien ne pouvait atténuer le fait qu'il avait rompu son ban, et qu'il était là pour en répondre devant le juge et le

jury. Il était impossible, une fois le fait prouvé, de faire autrement que de le déclarer coupable.

À cette époque, on avait coutume (ainsi que j'en fis la terrible expérience dans cette session) de consacrer le dernier jour des assises au prononcé des peines et de faire un dernier effort en formulant les sentences de mort. Mais sans le spectacle ineffaçable que mon souvenir me représente encore aujourd'hui, je croirais à peine, même en écrivant ces lignes, avoir vu trente-deux hommes et femmes amenés devant le juge pour s'entendre tous condamner ensemble. Magwitch était le seul, parmi les trente-deux, qui fût assis, afin qu'il pût respirer suffisamment pour conserver un peu de vie.

Cette scène m'apparaît encore tout entière avec ses vives couleurs : je vois les gouttes d'une pluie d'avril rouler sur les fenêtres de la cour et briller aux rayons du soleil ; les trente-deux hommes et femmes entassés sur le banc des accusés, derrière lequel je me tenais, avec sa main dans la mienne, les uns arrogants, les autres frappés de terreur, quelques-uns soupirant et pleurant, d'autres se couvrant la face de leurs mains, la plupart regardant tristement autour d'eux. Il y avait eu quelques cris poussés par les femmes condamnées, mais on les avait fait taire, et un grand silence s'était établi. Les sheriffs, avec leurs grandes chaînes et leurs bouquets et autres monstrueuses babioles civiques, les crieurs, les huissiers et cette grande galerie toute pleine de monde, et cette grande audience théâtrale, tous regardaient attentivement les trente-deux accusés et le juge, mis solennellement en présence. Alors le juge leur adressa la parole. Parmi les misérables amenés devant lui, dit-il, auxquels il devait s'adresser spécialement, il y en avait un qui, dès son enfance, avait bravé les

lois, et qui, après des condamnations et des emprisonnements répétés, avait enfin été condamné à la déportation pour un nombre d'années limité, et qui, avec des circonstances extrêmement audacieuses et coupables, s'était évadé et avait été repris et condamné à la déportation à vie. Ce misérable avait semblé, pendant un certain temps, être revenu de ses erreurs, tant qu'il avait été loin du théâtre de ses anciens forfaits, et il avait vécu d'une manière honnête et paisible ; mais à un moment fatal, cédant aux inclinations perverses et aux passions violentes qui l'avaient si longtemps rendu redoutable à la société, il avait quitté son asile de repos et de repentir, et était revenu dans la contrée d'où il avait été proscrit. Dénoncé bientôt, il avait réussi, pendant un certain temps, à dépister les agents de police ; mais il avait été enfin saisi au moment où il allait fuir ; il avait opposé une vive résistance, et avait causé la mort de son dénonciateur, auquel toute sa carrière était connue. Mieux que personne, il savait si c'est avec dessein et préméditation ou dans l'aveuglement de la passion. La peine prévue pour la rupture de ban et la rentrée dans le pays d'où il avait été chassé étant la peine de mort, et sa cause présentant des circonstances aggravantes, il devait se préparer à mourir.

Le soleil pénétrait par les hautes fenêtres du tribunal, à travers les brillantes gouttes de pluie qui étaient restées sur les carreaux, et étendait une large ligne de lumière entre les trente-deux coupables et le juge, et semblait, en les réunissant, rappeler à ceux qui étaient à l'audience que juges et accusés étaient absolument égaux devant celui qui sait tout et ne peut se tromper. Se levant un instant et paraissant comme un point noir dans ce rayon de lumière, le prisonnier dit :

« Milord, j'ai reçu ma sentence de mort du Tout-Puissant, et je m'incline devant la vôtre. »

Puis il se rassit. Il y eut quelques chuts, et le juge se mit à continuer ce qu'il avait à dire aux autres. Puis ils se trouvèrent tous jugés avec toutes les formalités voulues ; et il fallut en soutenir quelques-uns, tandis que certains autres sortirent du tribunal en lançant un regard hagard et méprisant. Plusieurs firent des signes à la galerie ; deux ou trois échangèrent des poignées de main ; enfin quelques-uns sortirent en mâchant des fragments d'herbe qu'ils avaient arrachés à des plantes qui se trouvaient là. Il partit le dernier de tous, parce qu'il fallut l'aider à se lever et le faire marcher lentement, et il me tint la main pendant que tous les autres sortaient, et pendant que l'auditoire se levait et mettait de l'ordre dans ses vêtements, comme on fait à l'église ou ailleurs, et se montrait du doigt un criminel ou un autre, et presque toujours lui et moi.

Je souhaitais vivement et je priai qu'il mourût avant que le rapport du recorder ne fût terminé ; mais dans la crainte qu'il ne vécût, je commençai à écrire cette nuit même une pétition au secrétaire d'État de l'intérieur, lui déclarant ce que je savais de lui, et comment il se faisait qu'il était revenu pour moi. Je la rédigeai aussi pathétiquement et avec autant de ferveur qu'il me fut possible, et quand je l'eus finie et envoyée, j'écrivis d'autres pétitions aux hommes sur l'autorité miséricordieuse desquels je comptais. J'en rédigeai même une pour la Couronne. Pendant plusieurs des jours et des nuits qui suivirent sa condamnation, je ne pris aucun repos, excepté quand je m'endormais malgré moi sur ma chaise ; j'étais complètement absorbé par ces pétitions, et quand je les eus envoyées, je ne pouvais m'éloigner des endroits où elles

étaient, et je sentais que plus j'en étais près, moins je désespérais et plus j'avais d'espoir qu'elles réussiraient.

Dans cette inquiétude déraisonnable et dans ce trouble d'esprit, je rôdais dans les rues le soir, autour des bureaux et des maisons où j'avais déposé ces pétitions. Aujourd'hui encore, les rues tumultueuses de l'ouest de Londres, par une nuit poussiéreuse du printemps, avec leurs rangées de sévères hôtels fermés et leurs longues files de candélabres, me remplissent de tristesse en me rappelant ce souvenir.

Les visites quotidiennes que je pouvais faire à Magwitch étaient maintenant plus courtes, et on le gardait plus strictement. Voyant ou m'imaginant qu'on me soupçonnait d'avoir l'intention de lui porter du poison, je demandai à être fouillé avant de m'asseoir à côté de lui, et je dis à l'officier qui était toujours présent que j'étais disposé à faire tout ce qui pourrait le convaincre de la sincérité de mes desseins. Personne ne se montrait dur, ni avec lui, ni avec moi. Il y avait un devoir à remplir, et on le remplissait, mais sans dureté. L'officier me donnait toujours l'assurance que le condamné était plus mal, et quelques prisonniers malades qui étaient dans la chambre, et d'autres prisonniers qui remplissaient auprès d'eux les fonctions d'infirmiers (c'étaient des malfaiteurs, mais qui n'étaient pas pour cela, Dieu merci ! incapables de bons sentiments), me faisaient toujours les mêmes rapports.

Plus les jours s'écoulaient, et plus je remarquai qu'il restait couché tranquillement, regardant le plafond blanc, avec un visage sans aucune animation, jusqu'à ce que quelques mots prononcés par moi l'illuminassent un instant, et alors il revenait à la vie. Quelquefois il lui était presque tout à fait impossible de par-

ler ; alors il me répondait en me pressant légèrement la main, et je commençais à comprendre très bien ce langage.

Le nombre de jours écoulés s'était élevé à dix, quand je remarquai en lui un changement plus grand que de coutume. À mon entrée, ses yeux étaient fixés vers la porte et brillaient.

« Mon cher enfant, dit-il quand je fus assis à son chevet, je pensais que vous étiez en retard, mais je savais que vous ne pouviez pas l'être.

— Il est juste l'heure, dis-je, j'attendais à la porte.

— Vous attendez toujours à la porte, mon cher enfant, n'est-il pas vrai ?

— Oui, pour ne pas perdre une minute.

— Merci, mon cher enfant, merci ; Dieu vous bénisse ! Vous ne m'avez jamais abandonné, mon cher enfant. »

Je lui serrai la main en silence, car je ne pouvais oublier que j'avais eu la pensée de l'abandonner.

« Et ce qu'il y a de mieux, dit-il, c'est que vous avez été meilleur pour moi depuis que je suis entouré d'un sombre nuage que lorsque le soleil était brillant ; voilà le mieux de tout. »

Il était couché sur le dos et respirait avec beaucoup de difficulté. Quoi qu'il pût faire et bien qu'il m'aimât tendrement, la lumière quittait son visage de plus en plus, un voile tombait sur ses yeux fixés tranquillement au plafond.

« Souffrez-vous beaucoup aujourd'hui ?

— Je ne me plains pas, cher enfant !

— Vous ne vous plaignez jamais. »

Après avoir dit ces derniers mots, il sourit, et je compris à son toucher qu'il voulait lever ma main et la porter à sa poitrine. Je la lui donnai, et il sourit encore une fois et la couvrit avec les siennes.

Le temps accordé s'écoula pendant que nous étions ainsi, mais en regardant autour de moi, je vis le gouverneur de la prison, et il me dit tout bas :

« Vous pouvez rester encore. »

Je le remerciai avec effusion et lui demandai :

« Pourrais-je lui parler, s'il peut encore m'entendre ? »

Le gouverneur s'éloigna et renvoya l'officier. Ce changement, quoique fait sans bruit, souleva le voile qui recouvrait ses yeux, et il me regarda de la façon la plus affectueuse :

« Cher Magwitch, je dois vous dire enfin… vous comprenez, n'est-ce pas, ce que je dis ?… »

Et je sentis une douce pression sur ma main.

« Vous avez eu une fille autrefois, que vous avez aimée et perdue ?… »

Une pression plus forte sur ma main.

« Elle a vécu et trouvé de puissants amis ; elle vit encore ; c'est une vraie dame ; elle est très belle, et je l'aime ! »

Avec un dernier effort qui eût été insensible, si je ne m'y étais prêté en l'aidant, il porta ma main à ses lèvres, puis il la laissa re-

tomber sur sa poitrine en y appuyant les deux siennes ; le regard placide levé au plafond reparut et disparut, et sa tête retomba doucement sur sa poitrine.

Me rappelant alors ce que nous avions lu ensemble, je pensais aux deux hommes qui entrèrent dans le Temple pour prier, et je ne trouvai rien de mieux à dire à son chevet que de répéter ces paroles :

« Ô Seigneur, ayez pitié de lui, c'est un pauvre pécheur. »

q

Chapitre 28

Maintenant que je restais livré tout à fait à moi-même, j'annonçai mon intention de quitter l'appartement du Temple aussitôt que mon bail serait terminé, et en attendant, de le sous-louer. Je mis aussitôt des écriteaux aux fenêtres, car j'étais endetté et je n'avais que très peu d'argent. Je commençais même sérieusement à m'alarmer de l'état de mes affaires, je devrais dire plutôt que j'aurais dû m'alarmer, si j'avais eu assez d'énergie et de calme dans l'esprit pour voir clairement la vérité au-delà de l'impression du moment, et cette impression était que je tombais sérieusement malade. La dernière secousse que j'avais éprouvée avait retardé la maladie, mais n'avait pu la chasser complètement. Je voyais qu'elle me revenait maintenant ; en dehors de cela, je ne savais pas grand-chose, et je ne m'en inquiétais même pas.

Un jour ou deux je restai étendu sur le sofa ou sur le plancher, n'importe où, selon qu'il m'arrivait de me laisser tomber, la tête

lourde, les jambes affaiblies, sans idée et sans force. Puis arriva une nuit qui me parut éternelle et peuplée d'inquiétudes et d'horreurs ; et quand le matin j'essayai de m'asseoir sur mon lit et de penser à mes rêves, je vis qu'il m'était impossible de le faire.

Étais-je réellement descendu dans la Cour du Jardin, au milieu du silence de la nuit, cherchant à tâtons le bateau que je supposais y être ? Étais-je revenu à moi deux ou trois fois sur l'escalier, avec grande terreur, ne sachant pas comment j'étais sorti de mon lit ? M'étais-je trouvé en train d'allumer la lampe, poursuivi par l'idée que Provis montait l'escalier et que les lumières étaient éteintes ? Avais-je été énervé d'une manière ou d'une autre, par les discours incohérents, le rire ou les gémissements de quelqu'un, et avais-je soupçonné en partie que ces sons venaient de moi-même ? Y avait-il eu une fournaise en fer placée dans un des coins noirs de la chambre, et une voix avait-elle crié sans cesse que miss Havisham y brûlait ? C'était là autant de choses que je me demandais et que j'essayais de m'expliquer en mettant un peu d'ordre dans mes idées tout en restant étendu sur mon lit. Mais il me semblait que la vapeur d'un four à chaux arrivait entre mes idées et moi et y mettait le désordre et la confusion ; c'est à travers cette vapeur qu'à la fin je vis deux hommes me regarder.

— Que voulez-vous ? demandai-je en tressaillant ; je ne vous connais pas.

— Mais, monsieur, répondit l'un d'eux en s'inclinant et en me touchant l'épaule, c'est une affaire qui sans doute sera bientôt arrangée, mais vous êtes arrêté.

— Pour quelle dette ?

— Pour cent vingt-trois livres, quinze shillings et six pence. C'est pour le compte du bijoutier, je crois.

— Que faut-il faire ?

— Le mieux serait de venir chez moi, dit l'homme ; je tiens une maison très convenable. »

J'essayai de me lever et de m'habiller ; puis, quand je levai les yeux sur eux, je vis qu'ils se tenaient à quelque distance de mon lit et me regardaient. Je restai à ma place.

« Vous voyez mon état, dis-je, j'irais avec vous si je le pouvais ; mais, en vérité, j'en suis tout à fait incapable. Si vous m'enlevez d'ici, je crois que je mourrai en chemin. »

Peut-être répondirent-ils ou discutèrent-ils sur la situation ; autant qu'il m'en souvient, ils essayèrent de m'encourager à croire que j'étais moins mal que je ne pensais ; mais je ne sais pas ce qu'ils firent, si ce n'est qu'ils s'abstinrent de m'emmener.

Ce qui n'était que trop certain, c'est que j'avais la fièvre, que j'étais anéanti, que je souffrais beaucoup, que je perdais souvent la raison, que le temps me semblait d'une longueur démesurée, que je confondais des existences impossibles avec la mienne propre, que j'étais une des briques de la muraille, et que je suppliais qu'on m'ôtât de la place gênante où l'on m'avait mis, que j'étais l'arbre d'acier d'une vaste machine, tournant avec fracas sur un abîme, et encore que j'implorais pour mon compte personnel qu'on arrêtât la machine, et qu'à coups de marteau on séparât la part que j'y avais. Que j'aie passé par ces phases de la maladie, je le sais, parce que je m'en souviens et qu'en quelque sorte je le savais au moment même. Que j'aie lutté avec des per-

sonnes réelles, croyant avoir affaire à des assassins, et que j'aie compris tout d'un coup qu'elles me voulaient du bien, après quoi je tombais épuisé dans leurs bras et les laissais me remettre au lit, je le savais aussi en revenant à la connaissance de moi-même. Mais, par-dessus tout, je savais que chez tous ceux qui m'avaient entouré pendant ma maladie, et que j'avais cru voir passer par toutes sortes de transformations, se dilater dans des proportions infinies, il y avait eu une tendance extraordinaire à prendre plus ou moins la ressemblance de Joe.

Après avoir passé le plus mauvais moment de ma maladie, je remarquai que, tandis que tous ses autres signes caractéristiques changeaient, ce seul trait ne changeait pas. Quiconque m'approchait, prenait l'apparence de Joe. J'ouvrais les yeux dans la nuit, et qui voyais-je dans le grand fauteuil, au chevet du lit ? Joe. J'ouvrais les yeux dans le jour, et, assis sur l'appui de la fenêtre, fumant sa pipe à l'ombre de la fenêtre ouverte, qui voyais-je encore ? Joe. Je demandais une boisson rafraîchissante, et quelle était la main chérie qui me la donnait ? Celle de Joe. Je retombais sur mon oreiller après avoir bu, et quel était le visage qui me regardait avec tant d'espoir et de tendresse, si ce n'est celui de Joe !

Enfin un jour je pris courage et je dis :

« Est-ce vous, Joe ? »

Et la chère et ancienne voix de chez nous répondit :

« Quel autre pourrait-ce être, mon vieux camarade ?

— Ô Joe ! vous me brisez le cœur ! Regardez-moi avec colère, Joe… Frappez-moi, Joe… Reprochez-moi mon ingratitude… ne

soyez pas si bon pour moi… »

Car Joe venait de poser sa tête sur l'oreiller, à côté de la mienne, et de passer son bras autour de mon cou, dans la joie qu'il éprouvait de me voir le reconnaître.

« Mais, oui, mon cher Pip ! mon vieux camarade, dit Joe. Vous et moi, nous avons toujours été bons amis, et quand vous serez assez bien pour sortir faire un tour de promenade… ah ! quel plaisir !… »

Après quoi Joe se retira à la fenêtre et se tint le dos tourné vers moi, en train de s'essuyer les yeux ; et comme mon extrême faiblesse m'empêchait de me lever et d'aller à lui, je restai là, murmurant ces mots de repentir :

« Ô mon Dieu ! bénissez-le, bénissez cet excellent homme et ce bon chrétien ! »

Les yeux de Joe étaient rouges quand il se retourna ; mais je tenais sa main, et nous étions heureux tous les deux.

« Combien de temps, cher Joe ?

— Vous voulez dire, Pip, combien de temps a duré votre maladie, mon cher camarade ?

— Oui, Joe.

— Nous sommes à la fin de mai, demain c'est le 1er juin.

— Êtes-vous resté ici tout le temps, cher Joe ?

— À peu près, mon vieux camarade.

— Car comme je le dis à Biddy quand la nouvelle de votre maladie nous fut apportée par une lettre venue par la poste ; il a été longtemps seul ; il est maintenant probablement marié, quoique mal récompensé des pas et des démarches qu'il a faites. Mais la richesse n'a jamais été un but pour lui, et le mariage fut toujours le plus grand désir de son cœur…

— Il est bien doux de vous entendre, Joe ! mais je vous interromps dans ce que vous disiez à Biddy…

— C'est que, voyez-vous, vous pouviez être au milieu d'étrangers, et comme vous et moi avons toujours été amis, une visite dans un pareil moment pouvait ne pas vous être désagréable, et voici les paroles de Biddy :

« Allez le trouver sans perdre de temps. » Voilà, dit Joe, en prenant un air grave, quelles furent les paroles de Biddy. Allez le trouver, a dit Biddy, sans perdre de temps. En un mot, je ne vous tromperais pas beaucoup, ajouta Joe après quelques moments de réflexion, si je vous assurais que les paroles véridiques de cette jeune femme furent : « sans perdre une seule minute de temps. »

Ici, Joe s'arrêta court, et m'apprit qu'il ne fallait me parler qu'avec une grande modération, et que je devais prendre un peu de nourriture à des intervalles fréquents, que j'y fusse ou non disposé, et que je devais me soumettre à ses ordres. Je lui baisai donc la main, et me tins tranquille pendant qu'il s'occupait à rédiger une lettre à Biddy, dans laquelle il lui envoyait mes amitiés.

Évidemment, Biddy avait appris à écrire à Joe. Dans l'état de faiblesse où je me trouvais, couché dans mon lit et le regardant, cela me fit encore pleurer de plaisir, de voir avec quel orgueil il se mit à écrire sa lettre. Mon lit, privé de ses rideaux, avait été

transporté, moi dedans, dans le salon, comme la pièce la plus vaste et la mieux aérée ; on avait retiré le tapis, et la chambre était maintenue, nuit et jour, fraîche et salubre. Joe était assis devant mon bureau, relégué dans un coin, et encombré de petites bouteilles, et il était occupé à son grand travail. Il commença d'abord par choisir une plume sur le porte-plume, qu'il mania comme si c'était un coffre à gros outils ; puis il releva ses manches, comme s'il allait manœuvrer un levier ou un marteau de forge. Avant de commencer, il se mit en position, c'est-à-dire qu'il s'appuya solidement sur la table avec son coude gauche, et tint sa jambe droite bien en arrière ; et quand il commença, il fit des gros jambages, en descendant si lentement qu'on aurait pu croire qu'il leur donnait six pieds de longueur, tandis qu'à chacun des déliés qu'il faisait en remontant, j'entendais sa plume cracher énormément. Il avait la singulière idée que l'encrier était du côté où il n'était pas, et trempait constamment sa plume dans l'espace, paraissant très satisfait du résultat. Il commit quelques lourdes fautes d'orthographe, mais, en somme, il s'acquitta très bien de tout, et quand il eut signé son nom, et qu'avec ses deux doigts, il eu transporté un pâté final du papier sur le sommet de sa tête, il plana en quelque sorte sur la table pour juger de l'effet de son œuvre de points de vue différents, avec une satisfaction sans bornes.

Pour ne pas contrarier Joe en parlant trop, je me serais tu, même si j'avais été capable de parler beaucoup. Je remis donc au lendemain pour lui parler de miss Havisham. Il secoua la tête, quand je lui demandai si elle était rétablie :

« Elle est morte, Joe ?

— Mais c'est que, mon vieux camarade, dit Joe, d'un ton de reproche et pour y arriver, par degrés, je n'aurais pas voulu dire cela ; car ce n'est pas peu de chose à dire, mais elle n'est pas…

— … Vivante, Joe ?

— Ça c'est plus près de la vérité, dit Joe ; elle n'est pas vivante.

— A-t-elle souffert beaucoup, Joe ?

— Après que vous êtes tombé malade, environ ce que vous pourriez appeler une semaine.

— Cher Joe, avez-vous entendu dire ce qu'est devenue sa fortune ?

— Mais, mon vieux camarade, dit Joe, il me semble qu'elle avait disposé de la plus grande partie, c'est-à-dire qu'elle l'avait transmise à miss Estelle ; mais elle avait écrit de sa main un petit codicille, un jour où deux avant l'accident, par lequel elle laissait une froide somme de quatre mille livres à M. Mathieu Pocket. Et pourquoi supposez-vous, par-dessus toutes les autres raisons, Pip, qu'elle lui ait laissé ces froides quatre mille livres ? À cause du rapport de Pip sur ledit Mathieu. Biddy m'a dit que c'était écrit comme ça, dit Joe en répétant la formule légale : « Rapport de Pip sur ledit Mathieu. » Quatre froides mille livres, Pip ! »

Je n'ai jamais pu découvrir sur quoi Joe fondait la température qu'il attribuait à ces quatre mille livres ; mais cela lui paraissait augmenter la somme, et il éprouvait un plaisir manifeste à répéter qu'elles étaient froides.

Cette nouvelle me causa une grande joie : elle mettait le sceau sur le seul bien que j'eusse jamais fait. Je demandai à Joe s'il

avait entendu dire que quelques-uns des autres parents eussent eu des legs.

« Miss Sarah, dit Joe, a vingt-cinq livres par an pour acheter des pilules, parce qu'elle est bilieuse ; miss Georgiana a eu vingt livres.

— Mistress… Comment appelez-vous ces bêtes sauvages qui ont des bosses sur le dos, mon vieux camarade ?

— Camels ?(7) » dis-je en me demandant à quoi il pouvait vouloir en venir.

Joe fit un signe.

« Mistress Camels. »

Je sus bientôt qu'il voulait parler de Camille. Elle a eu vingt livres pour acheter des veilleuses pour ranimer ses esprits quand elle se réveille la nuit.

L'exactitude de ces rapports était suffisamment évidente pour me donner une grande confiance dans les informations de Joe.

« Et maintenant, dit Joe, vous n'êtes pas encore assez fort, mon vieux camarade, pour ramasser plus d'une pelletée additionnelle de nouvelles aujourd'hui. Le vieil Orlick s'est introduit avec effraction dans une maison habitée.

— Chez qui ? dis-je.

— Non… mais je vous avoue que ses manières sont devenues très bruyantes, dit Joe en forme d'excuses. Cependant la maison d'un Anglais est son château, et les châteaux ne doivent pas être

forcés, excepté en temps de guerre ; et quels qu'aient été ses défauts, il était bon marchand de blé et de graines.

— C'est donc la maison de Pumblechook qui a été forcée ?

— C'est elle, Pip, dit Joe, et on a pris son tiroir, et on a pris sa caisse, et on a bu son vin, et on a mangé ses provisions, et on l'a soufflété, et on lui a tiré le nez, et on l'a attaché à son bois de lit, et on lui a donné une douzaine de coups de poing, et on lui a rempli la bouche de graines pour l'empêcher de crier ; mais il a reconnu Orlick, et Orlick est dans la prison du comté. »

Peu à peu nous pûmes causer sans restriction. Je recouvrais mes forces lentement, mais je les recouvrais, et Joe restait avec moi, et il me semblait que j'étais encore le petit Pip.

Car la tendresse de Joe était si admirablement proportionnée à mes besoins, que j'étais comme un enfant entre ses mains. Il lui arrivait de s'asseoir près de moi, et de me parler avec son ancienne confiance, son ancienne simplicité, et son ancienne protection paternelle, de sorte que j'étais tenté de croire que toute ma vie, depuis le temps où j'avais vécu dans la vieille cuisine, était une invention de la fièvre qui était partie. Il faisait tout pour moi, excepté le ménage, pour lequel il avait pris une femme très convenable, après avoir réglé le compte de l'autre, le jour même de son arrivée.

« Je vous assure, Pip, disait-il souvent, pour expliquer cette liberté de sa part, que je l'ai trouvée en train de percer, comme un tonneau de bière, le lit de plume du lit inoccupé, et occupée à mettre les plumes dans un panier pour aller les vendre. Elle aurait ensuite percé le vôtre, et elle l'aurait vidé, vous dessus, et elle aurait emporté le charbon peu à peu dans la soupière et dans le

plat aux légumes, et le vin et les liqueurs dans vos bottes à la Wellington. »

Nous attendions avec impatience le jour où je sortirais pour faire une promenade, comme nous avions attendu autrefois le jour où je devais entrer en apprentissage ; et quand ce jour arriva, et qu'on eût fait venir une voiture découverte, Joe m'enveloppa, me prit dans ses bras, me descendit et me mit dans la voiture, comme si j'étais encore la pauvre créature débile sur laquelle il avait si abondamment répandu les richesses de sa grande nature.

Joe monta à côté de moi, et nous nous dirigeâmes ensemble vers la campagne, où la végétation était déjà luxuriante, et où l'air était tout rempli des douces senteurs du printemps. C'était un dimanche. En contemplant la belle nature qui m'entourait, je pensais combien elle était embellie et changée, et combien les petites fleurs des champs avaient poussé, et combien les voix des oiseaux avaient pris de force pendant les jours et pendant les nuits, sous le soleil et sous les étoiles, pendant que j'étais resté fiévreux et brûlant sur mon lit et le souvenir d'avoir été brûlant et fiévreux vint tout à coup troubler le calme que je goûtais. Mais, quand j'entendis les cloches du dimanche, et que je regardai avec plus d'attention les splendeurs étalées autour de moi, je sentis que je n'étais pas assez reconnaissant, et que j'étais encore trop faible pour éprouver même ce sentiment, et j'appuyai ma tête sur l'épaule de Joe, comme je l'avais appuyée autrefois, quand il me conduisait à la foire ou n'importe où, et que mes impressions étaient trop fortes pour mes jeunes sens.

Après un moment je devins plus calme, et nous causâmes comme nous avions coutume de causer autrefois, couchés sur l'herbe de la vieille batterie. Il n'y avait pas le moindre change-

ment en Joe. Ce qu'il avait été à mes yeux alors, il l'était exactement à mes yeux aujourd'hui : aussi simplement fidèle et aussi simplement droit.

Quand nous rentrâmes, et qu'il me prit et me porta si facilement à travers la cour et l'escalier, je pensai à cette soirée de Noël, si fertile en événements, où il m'avait porté à travers les marais. Nous n'avions pas encore fait la moindre allusion à mon changement de fortune, et j'ignorais aussi ce qu'il savait de ma vie dans ces derniers temps. Je doutais tant de moi-même en ce moment, et j'avais une telle confiance en lui, que je ne savais pas si je devais lui en parler, quand il ne le faisait pas.

« Avez-vous appris, Joe, lui demandai-je ce soir-là, après mûre considération, pendant qu'il fumait sa pipe à la fenêtre, avez-vous appris qui était mon protecteur ?

— J'ai entendu dire quelque chose, répondit Joe, comme si ce n'était pas miss Havisham, mon vieux camarade.

— Vous a-t-on dit qui c'était, Joe ?

— Mais j'ai entendu dire quelque chose comme si c'était la personne qui avait envoyé la personne qui vous a donné les bank-notes aux Trois jolis Bateliers, Pip.

— C'était bien cela, en effet.

— C'est surprenant ! dit Joe du ton le plus placide du monde.

— Avez-vous entendu dire qu'il était mort, Joe ? demandai-je ensuite avec une défiance croissante.

— Qui ?... Celui qui vous a envoyé les bank-notes, Pip ?...

— Oui.

— Je pense, dit Joe, après avoir réfléchi longtemps, et en regardant d'une manière évasive l'appui de la fenêtre, que j'ai entendu dire d'une manière ou d'une autre qu'il lui était arrivé quelque chose comme cela.

— Avez-vous appris quelque chose de sa vie, Joe ?

— Rien de particulier, Pip.

— S'il vous plaisait d'en apprendre, Joe..., commençai-je à dire, quand Joe se leva et vint à mon sofa.

— Voyez-vous, Pip, mon vieux camarade, dit-il, nous sommes toujours les meilleurs amis, n'est-ce pas, Pip ? »

J'étais gêné pour lui répondre.

« Très bien, alors, dit Joe, comme si j'avais répondu, tout est pour le mieux, c'est convenu ; pourquoi entrer dans des explications qui, entre deux personnes comme nous, sont des sujets inutiles ! Dieu ! pensez à votre pauvre sœur et à ses colères, et ne vous souvenez-vous plus de son bâton ?

— Si fait, je m'en souviens, Joe.

— Voyez-vous, Pip, mon vieux camarade, dit Joe, je faisais tout ce que je pouvais pour mettre une séparation entre vous et le bâton ; mais mon pouvoir n'était pas toujours égal à mes intentions, car lorsque votre pauvre sœur avait dans la tête l'idée de tomber sur vous, il était assez dans son habitude favorite de tomber sur moi, si je faisais de l'opposition, et de retomber ensuite encore plus lourdement sur vous ; j'ai souvent remarqué cela. Ce n'est pas en tiraillant la barbe d'un homme, ni en le secouant

deux ou trois fois (ce dont votre sœur ne se privait pas) qu'on empêche un homme de se mettre entre un pauvre petit enfant et un châtiment ; mais quand ce pauvre petit enfant n'en est que plus sévèrement châtié, parce qu'on a secoué l'autre et tiré sa barbe, alors cet homme se dit naturellement à lui-même : « Où est le bien que tu as voulu faire ? Je t'avoue, se dit l'homme, que je vois le mal, mais que je ne vois pas le bien, je m'en rapporte à vous, monsieur, pour m'en montrer le bien. »

— L'homme dit cela ? observai-je, en voyant que Joe attendait ma réponse.

— Oui, l'homme dit cela, reprit Joe. Et a-t-il raison, cet homme, de dire cela ?

— Cher Joe, il a toujours raison.

— Bien, mon vieux camarade, dit Joe ; alors je m'en rapporte à vos paroles. S'il a toujours raison (quoiqu'en général il ait plutôt tort), il a raison quand il dit ceci : – Supposant que lorsque vous gardiez quelque petite affaire pour vous seul, alors que vous étiez petit, vous la gardiez parce que vous saviez que le pouvoir de Gargery à tenir le bâton à distance n'était pas égal à ses intentions. Donc, qu'il n'en soit plus question entre gens comme nous, et ne laissons pas échapper de remarques sur des sujets inutiles. Biddy s'est donné bien de la peine avant mon départ (car cela a été horriblement dur à me faire comprendre) pour que je visse clair dans tout ceci, et que, voyant clair, je lui donne un coup d'épaule. Ces deux choses, étant convenues, un ami véritable vous dit : N'allez à l'encontre de rien ; mangez votre souper, buvez votre eau rougie, et allez-vous mettre entre vos draps. »

La délicatesse avec laquelle Joe débita ce discours et le tact charmant et la bonté avec laquelle Biddy, dans sa finesse de femme, m'avait deviné si vite et l'avait préparé à comprendre tout cela, firent une profonde impression sur mon esprit. Mais Joe connaissait-il combien j'étais pauvre, et comment mes grandes espérances s'étaient toutes dissipées au soleil comme le brouillard de nos marais, c'est ce que j'ignorais.

Une autre chose en Joe que je ne pouvais comprendre, mais qui me peinait beaucoup, était celle-ci : à mesure que je devenais plus fort et mieux portant, Joe se montrait moins à l'aise avec moi. Pendant que j'étais faible et dans son entière dépendance, le cher homme s'était laissé aller à ses anciennes habitudes et m'avait donné tous les noms d'autrefois : « cher petit Pip ; mon vieux camarade », qui alors étaient une délicieuse musique à mes oreilles. Moi aussi, je m'étais laissé aller à nos anciennes manières, heureux et reconnaissant de ce qu'il me laissait faire ; mais imperceptiblement, à mesure que j'y tenais davantage, Joe y tenait moins, et il commença à s'en déshabituer ; tout en m'en étonnant d'abord, j'arrivai bientôt à comprendre que la cause était en moi, et que la faute en était toute à moi.

Ah ! n'avais-je donné à Joe aucune raison de douter de ma constance et de penser que, dans la prospérité, je deviendrais froid avec lui, et que je le repousserais ! N'avais-je donné au cœur innocent de Joe aucun motif de sentir instinctivement, qu'à mesure que je reprenais des forces, son pouvoir sur moi s'affaiblirait, et qu'il ferait mieux de me lâcher à temps, et de me laisser aller avant que je ne m'affranchisse moi-même ?

C'était en allant promener dans les jardins du Temple, pour la troisième ou quatrième fois, appuyé sur le bras de Joe, que je vis

bien clairement le changement qui s'était opéré en lui. Nous nous étions assis sous la chaude lumière du soleil, regardant la rivière, et il m'arriva de dire au moment où nous nous levions :

« Voyez, Joe, je puis très bien marcher maintenant ; vous allez me voir rentrer seul.

— Il ne faudrait pas vous forcer pour cela, Pip, dit Joe ; mais je serais heureux de vous en voir capable, monsieur. »

Le dernier mot me choqua. Pourtant, comment me plaindre ? Je n'allai pas plus loin que la grille du jardin ; alors je prétendis être plus faible que je ne l'étais réellement, et je demandai à Joe de me donner le bras. Joe me le donna, mais il était pensif.

De mon côté, j'étais pensif aussi, car comment arrêter ce changement naissant en Joe ? C'était une grande perplexité pour mes pensées déchirées de remords, que j'eusse honte de lui dire exactement dans quel état je me trouvais et où j'en étais arrivé, je ne cherche pas à le cacher ; mais j'espère que les motifs de mon hésitation n'étaient pas tout à fait indignes. Il aurait voulu m'aider à sortir de tous ces petits tracas ; je le savais, et je savais qu'il ne devait pas m'aider, et que je ne devais pas souffrir qu'il m'aidât.

Ce fut une triste soirée pour tous deux ; mais, avant d'aller nous coucher, j'avais résolu d'attendre jusqu'au lendemain. Le lendemain était un dimanche, je commencerais une nouvelle vie avec la nouvelle semaine. Le lundi matin, je parlerais à Joe de son changement, je mettrais de côté ce dernier vestige de réserve, je lui dirais ce que j'avais dans la pensée (ce second point n'était pas encore tout à fait résolu), et pourquoi je ne m'étais pas décidé à aller retrouver Herbert, et alors la confiance de Joe serait reconquise pour toujours. À mesure que je me rassérénais, Joe se

rassérénait aussi, et il me sembla qu'il avait pris aussi sympathiquement une résolution.

Nous passâmes tranquillement la journée du dimanche, et nous gagnâmes la campagne en voiture, pour nous promener à pied dans les champs.

« Je remercie le ciel d'avoir été malade, Joe, dis-je.

— Cher vieux Pip, mon vieux camarade ; vous en êtes maintenant presque revenu, monsieur.

— Ç'a été un temps mémorable pour moi, Joe.

— Comme pour moi, monsieur, répondit Joe.

— Nous avons passé ensemble un temps que je n'oublierai jamais, Joe. Il y a eu des jours, je le sais, que j'ai oubliés pendant un certain temps, mais jamais je n'oublierai ceux-ci.

— Pip, dit Joe paraissant un peu ému et troublé, il y a eu quelques bons moments, et, cher monsieur, ce qui a été entre nous, a été. »

Le soir, quand je fus au lit, Joe vint dans ma chambre, comme il y était venu pendant tout le temps de ma convalescence. Il me demanda si j'étais sûr d'être aussi bien portant que le matin.

« Oui, cher Joe, parfaitement.

— Et vous vous sentez toujours plus fort, mon vieux camarade ?

— Oui, cher Joe, toujours. »

« Bonsoir ! »

Quand je me levai le lendemain matin, reposé et plus fort, j'avais pris la pleine résolution de tout dire à Joe sans délai. Je voulais lui parler avant déjeuner. Je m'habillai aussitôt pour me rendre dans sa chambre et le surprendre ; car c'était le premier jour que je me levais matin. Je fus à sa chambre. Il n'y était pas. Non seulement il n'y était pas, mais sa malle n'y était pas non plus.

Je gagnai aussitôt la table où le déjeuner était servi, j'y trouvai une lettre. Voici les quelques mots qu'elle contenait :

« Ne voulant pas être importun, je suis parti ; car vous voilà bien rétabli, mon cher Pip, et vous serez beaucoup mieux sans

« JO. »

« P. S. Toujours les meilleurs amis. »

Inclus dans la lettre, je trouvai un reçu du montant de la dette et des frais pour lesquels j'avais été arrêté. Jusqu'à ce moment, j'avais supposé que mon créancier avait arrêté ou au moins suspendu ses poursuites pour me permettre de me rétablir complètement. Je n'avais jamais songé que Joe eût payé la somme ; mais Joe l'avait payée, et le reçu était à son nom.

Que me restait-il à faire maintenant, si ce n'est de le suivre à la chère vieille forge, et là de m'ouvrir à lui, de lui montrer mon repentir, et de soulager mon esprit et mon cœur d'un second point réservé, qui planait sur ma pensée ?

Mon idée était d'aller à Biddy, de lui montrer combien je revenais humble et repentant, de lui dire comment j'avais perdu tout ce que j'avais autrefois espéré, de lui rappeler mes anciennes

confidences dans les premiers temps où je m'étais trouvé malheureux puis de lui dire enfin :

« Biddy, je crois que tu m'aimais bien autrefois, alors même que mon cœur vagabond s'écartait de toi. Si tu peux m'aimer seulement la moitié de ce que tu m'aimais autrefois ; si tu peux me prendre avec toutes mes fautes et toutes les désillusions qui sont tombées sur ma tête, et si tu peux me recevoir comme un enfant auquel on pardonne (et vraiment je suis bien chagrin, Biddy, et j'ai bien besoin d'une voix douce et d'une main consolatrice), j'espère être maintenant un peu plus digne de toi que je ne l'étais alors, pas beaucoup : mais un peu. Biddy, c'est à toi de dire si je travaillerais à la forge avec Joe, ou si j'essayerai une occupation différente dans ce pays, ou si nous irons dans quelque ville lointaine, où m'attend une situation que je n'ai point acceptée quand on me l'a offerte, car je voulais auparavant connaître ta réponse. Et maintenant, Biddy, si tu peux me dire que tu m'accompagneras en ce monde, tu en feras assurément un meilleur monde pour moi, et de moi un meilleur homme pour lui, et je ferai tous mes efforts pour en faire un meilleur monde pour toi. »

Tel était mon projet. Après trois jours de plus de convalescence, je partis pour notre vieil endroit, afin de le mettre à exécution. Tout ce qu'il me reste à dire, c'est comment j'y réussis.

q

Chapitre 29

La nouvelle de la lourde chute que ma haute fortune avait éprouvée, était arrivée avant moi dans mon pays natal et dans ses environs. Je trouvai le Cochon bleu au courant de la nouvelle, et je trouvai même qu'il en résultait un grand changement dans sa conduite à mon égard. Autant le Cochon avait recherché mon estime avec une chaleureuse assiduité, quand j'étais en possession de mes espérances, autant le Cochon était froid, maintenant que la fortune m'abandonnait.

Il faisait nuit quand j'arrivai très fatigué de ce voyage, que j'avais fait si souvent et si facilement autrefois. Le Cochon bleu ne put me donner ma chambre accoutumée, laquelle était occupée (sans doute par quelqu'un qui avait des espérances) et ne put m'assigner qu'une retraite des plus humbles parmi les pigeons et les chaises de poste de la cour ; mais je goûtai un aussi profond sommeil dans ce logement que dans le plus bel appartement que le Cochon aurait pu me donner, et la qualité de mes rêves fut à peu près la même qu'elle aurait été dans la meilleure chambre à coucher.

De grand matin, pendant qu'on préparait mon déjeuner, j'allai faire un tour du côté de Satis House. Il y avait des affiches collées sur la porte et des morceaux de tapis pendus hors des fenêtres, annonçant la vente à la criée des articles de ménage, meubles et effets, pour la semaine suivante. La maison elle-même devait être vendue comme vieux matériaux et abattue. Lot 1er était écrit en grosses lettres au blanc d'Espagne sur la brasserie. Lot 2ème, sur cette partie du bâtiment principal qui était restée fermée si longtemps. D'autres lots étaient marqués sur différentes parties des

constructions, et le lierre avait été arraché pour faire place aux écriteaux, et il y en avait déjà beaucoup traînant dans la poussière, et tout flétri. Entrant un instant par la porte ouverte, et regardant autour de moi de l'air maussade d'un étranger qui n'a rien à faire dans l'endroit où il se trouve, je vis le commis du commissaire-priseur se promener sur les fûts et les désigner à haute voix à un rédacteur du catalogue qui, plume en main, se faisait un pupitre provisoire du fauteuil à roues que j'avais si souvent poussé en chantant le vieux Clem.

Quand je revins au Cochon bleu pour déjeuner, je trouvai Pumblechook causant avec l'aubergiste. M. Pumblechook (qui ne paraissait pas avoir gagné depuis sa dernière aventure nocturne) m'attendait, et m'adressa la parole dans les termes suivants :

« Jeune homme, je suis fâché de vous voir tomber ; mais pouvait-on s'attendre à autre chose… pouvait-on s'attendre à autre chose… pouvait-on s'attendre à autre chose ?… »

Comme il étendait la main avec le geste magnifique d'un homme qui pardonne, et comme j'étais brisé et accablé par la maladie, et peu porté à quereller, je le laissai faire.

« William, dit M. Pumblechook au garçon, mettez un muffin sur la table. En sommes-nous vraiment là ?… en sommes-nous vraiment arrivés là ?… »

Je m'assis de mauvaise humeur devant mon déjeuner. M. Pumblechook se tint devant moi, et, avant que je n'eusse eu le temps de toucher la théière, il me versa du thé de l'air d'un bienfaiteur qui avait résolu de me rester fidèle jusqu'au dernier jour.

« William, dit M. Pumblechook avec tristesse, servez le sel ; dans des temps plus heureux, dit-il, en s'adressant à moi, je crois que vous preniez du sucre ? Preniez-vous du lait ? Oui, n'est-ce pas ? Du sucre et du lait ? William, apportez du cresson.

— Merci ! dis-je brièvement, mais je ne mange pas de cresson.

— Vous ne mangez pas de cresson ! répondit M. Pumblechook en soupirant et en agitant sa tête à plusieurs reprises, comme s'il s'y fut attendu, et comme si cette abstinence de cresson avait le moindre rapport avec ma chute. Vraiment ! les plus simples produits de la terre, vous n'en mangez pas, décidément ?... N'en apportez pas, William !... »

Je continuai mon déjeuner, et M. Pumblechook continua à rester près de moi avec son regard de poisson et sa respiration bruyante comme toujours.

« Il ne lui reste plus que la peau et les os ! pensa Pumblechook à haute voix ; et cependant, quand il partait d'ici (avec ma bénédiction, je puis le dire), quand j'étalais devant lui mon humble repas, comme l'abeille, il était frais comme une pêche. »

Cela me fit penser à la différence surprenante qu'il y avait entre la manière servile avec laquelle il m'avait offert sa main dans ma nouvelle prospérité, en disant : « Permettez... permettez... » et la clémence fastueuse avec laquelle il venait d'exhiber ces mêmes cinq gros doigts.

« Ah ! continua-t-il, en me passant le pain et le beurre, allez-vous chez Joseph ?

— Au nom du ciel ! dis-je en éclatant malgré moi, que vous importe où je vais ? laissez la théière tranquille. »

C'était la plus mauvaise voie que je pouvais prendre, parce que cela donna à Pumblechook l'occasion qu'il cherchait.

« Oui, jeune homme, dit-il en lâchant le manche de l'objet en question, et en se reculant d'un ou deux pas de ma table, parlant de manière à être entendu de l'aubergiste et du garçon qui étaient à la porte ; je laisserai cette théière tranquille, vous avez raison, jeune homme ; une fois par hasard, vous avez raison. Je m'oublie moi-même quand je prends intérêt à votre déjeuner, au point de vouloir rendre des forces à votre corps épuisé par les effets débilitants de la prodigalité, et le stimuler par la nourriture saine de vos ancêtres… Et pourtant, dit Pumblechook en se tournant vers l'aubergiste et le garçon, et en m'indiquant en allongeant le bras, voilà celui que j'ai constamment fait jouer dans les heureux jours de son enfance. Ne me dites pas que cela ne se peut pas ; je vous assure que c'est lui ! »

Un murmure étouffé des deux individus interpellés servit de réponse. Le garçon semblait même particulièrement affecté.

« C'est lui, dit Pumblechook, que j'ai promené dans ma voiture ; c'est lui que j'ai vu élever à la main ; c'est lui de la sœur duquel j'étais l'oncle par alliance. Qu'il le nie, s'il le peut ! »

Le garçon semblait convaincu que je ne pouvais pas le nier, et que cela donnait un mauvais air à l'affaire.

« Jeune homme, dit Pumblechook en me jetant sa tête en avant comme autrefois, vous allez chez Joseph… Que m'importe, me demandez-vous, où vous allez ? Je vous dis, monsieur, que vous allez chez Joseph. »

Le garçon toussa comme pour m'inviter modestement à passer là-dessus.

« Maintenant, dit Pumblechook, et tout cela avec l'air exaspéré d'un homme qui aurait défendu la cause de la vertu, et qui était parfaitement convaincant et concluant, je vous dirai ce qu'il faut dire à Joseph. Voici présent le propriétaire du Cochon bleu, qui est connu et respecté dans cette ville, et voici William, dont le nom de famille est Potkins, si je ne me trompe.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, dit William.

En leur présence, continua Pumblechook, je vais vous dire, jeune homme, ce que vous direz à Joseph. Vous direz : « Joseph, j'ai vu aujourd'hui mon premier bienfaiteur et le fondateur de ma fortune ; je ne dirai pas ses noms, Joseph, c'est inutile ; mais c'est ainsi qu'on veut bien l'appeler dans la ville, et j'ai vu cet homme. »

— Je jure que je ne le vois pas ici, dis-je.

— Dites cela encore ! repartit Pumblechook. Dites que vous avez dit cela, et Joseph lui-même trahira probablement sa surprise.

— Ici, vous vous méprenez sur son compte, dis-je ; je le connais mieux que vous.

— Dites, continua Pumblechook, Joseph, j'ai vu cet homme ; et cet homme ne vous veut pas de mal et ne me veut pas de mal. Il connaît votre caractère, et il sait combien vous êtes brute et ignorant, il connaît mon caractère, et il connaît mon ingratitude. Oui, Joseph, direz-vous, et ici Pumblechook agita sa tête et sa main. Il connaît mon manque total de reconnaissance, il le

connaît comme personne ne peut le connaître ; vous ne le connaissez pas, vous, Joseph n'étant pas appelé à le connaître, mais cet homme le connaît. »

Tout en le reconnaissant vain et impudent, j'étais réellement abasourdi de voir qu'il avait l'aplomb de me parler ainsi.

« Joseph, direz-vous, il m'a donné le petit message que je vous répète maintenant. C'est que, dans mon abaissement, il a vu le doigt de Dieu ; il a reconnu ce doigt en le voyant, Joseph, il l'a vu distinctement. Le doigt de Dieu a tracé ces lignes : Il a payé d'ingratitude son premier bienfaiteur et le fondateur de sa fortune. Mais cet homme a dit qu'il ne se repentait pas de ce qu'il avait fait, Joseph, pas du tout ; que c'était juste, que c'était bon, que c'était bienveillant, et que si c'était à recommencer il le ferait encore.

— Il est dommage, dis-je d'un ton dédaigneux en terminant mon déjeuner interrompu, que cet homme n'ait pas énuméré ce qu'il avait fait et ce qu'il ferait encore.

— Propriétaire du Cochon bleu ! s'écria Pumblechook en s'adressant au maître de l'auberge et à William, je ne m'oppose pas à ce que vous disiez par la ville, si tel est votre désir, qu'il était juste, bon et bienveillant, et que je le ferais encore si c'était encore à faire. »

Sur ces mots, l'imposteur leur serra la main à tous deux d'un air particulier et sortit de la maison, me laissant plus étonné qu'enchanté de cette chose indéfinie qu'il soutenait, à savoir, qu'il était juste, bon et bienveillant, qu'il avait tout fait et qu'il était disposé à tout faire encore. Bientôt après lui, je quittai aussi la maison, et quand je descendis la Grand'Rue, je le vis devant sa

boutique haranguer, sans doute sur le même sujet, un groupe choisi qu'il m'honora de certains coups d'œil peu favorables, quand je passai de l'autre côté de la rue.

Mais il ne fut que plus agréable pour moi de me rendre près de Biddy et de Joe, dont j'entrevoyais la grande indulgence, qui brillerait plus éclatante que jamais, en opposition avec la rudesse de cet imposteur éhonté. Je me dirigeai donc vers eux lentement, car mes jambes étaient encore bien faibles, mais avec un sentiment de contentement toujours croissant, à mesure que je m'approchais d'eux, et j'avais la conviction que je laissais l'arrogance et le manque de franchise de plus en plus loin derrière moi.

La température de juin était délicieuse, le ciel était bleu, les alouettes planaient bien haut sur les blés verts ; je trouvais ce pays bien plus beau que je ne l'avais encore trouvé. Bien des images agréables de la vie que j'aurais voulu y mener et l'idée du changement avantageux qui s'opérait dans mon caractère, quand j'aurais auprès de moi un guide dont je connaissais la foi naïve et la sagesse simple m'accompagnaient en chemin. Elles éveillaient en moi une douce émotion, car mon cœur était adouci par mon retour, et il était survenu de tels changements que j'étais comme quelqu'un qui reviendrait de lointains voyages et qui rentrerait nu-pieds dans ses foyers après avoir erré pendant plusieurs années.

La maison d'école où Biddy était maîtresse m'était inconnue : mais la petite ruelle détournée par laquelle j'entrai dans le village me fit passer devant. Je fus désappointé de trouver que c'était jour de congé : il n'y avait pas d'enfants, et la maison de Biddy était fermée. J'avais nourri l'espoir que je la verrais dans l'exer-

cice de ses fonctions journalières avant qu'elle m'aperçût, et cet espoir était déçu.

Mais la forge n'était pas loin, et je m'y rendis en passant sous l'allée verte des beaux tilleuls, écoutant le bruit du marteau de Joe. Longtemps après que j'aurais dû l'entendre, et longtemps après que je m'étais imaginé l'entendre, je vis que ce n'était qu'une idée : tout était calme, les tilleuls étaient là comme autrefois, les aubépines et les châtaigniers y étaient aussi, et leurs fouilles faisaient entendre un harmonieux frémissement quand je m'arrêtais pour écouter ; mais les coups de marteau de Joe ne se mêlaient pas à la brise de l'été. Effrayé sans savoir pourquoi d'arriver en vue de la forge, je la vis enfin, et je vis aussi qu'elle était fermée. Pas de réverbération de feu, pas de pluie d'étincelles, pas de ronflements des soufflets, tout était fermé et tranquille.

Mais la maison n'était pas déserte et le petit salon semblait être occupé, car ses rideaux voltigeaient à la fenêtre, qui était ouverte et égayée par les fleurs. Je m'en approchai sans bruit, avec l'intention de regarder par-dessus les fleurs, quand je vis Joe et Biddy devant moi, bras dessus bras dessous.

Biddy poussa d'abord un cri comme si elle pensait que c'était mon esprit ; mais un moment après elle était dans mes bras. Je pleurais de la voir, et elle pleurait de me voir : moi parce qu'elle avait l'air si frais et charmant ; elle parce que j'avais l'air si fatigué et si pâle.

« Chère Biddy, comme tu es contente !

— Oui, cher Pip.

— Et Joe, comme vous êtes heureux !

— Oui, cher vieux Pip, mon bon camarade ! »

Je portais mes yeux de l'un à l'autre, et puis…

« C'est aujourd'hui le jour de mon mariage ! s'écria Biddy dans un transport de bonheur, et je suis la femme de Joe !… »

†††††

Ils m'avaient porté dans la cuisine, et j'avais la tête posée sur la vieille table de sapin. Biddy tenait une de mes mains sur ses lèvres, et je sentais sur mon épaule le contact bienfaisant de Joe.

« C'est qu'il n'était pas assez fort, ma chère, pour supporter la surprise, dit Joe.

— J'aurais dû y penser, cher Joe, dit Biddy, mais j'étais trop heureuse. »

Il étaient tous deux si transportés et si fiers de me voir, si touchés que je fusse revenu à eux, si enchantés que je fusse arrivé par hasard pour compléter la journée !…

Ma première pensée fut de remercier le ciel de n'avoir pas soufflé mot à Joe de ce dernier espoir perdu. Combien de fois, lorsqu'il était près de moi pendant ma maladie, cet aveu était-il venu sur mes lèvres ! Combien la reconnaissance de ce fait eût été irrévocable s'il était resté une heure de plus avec moi.

« Chère Biddy, dis-je, vous avez le meilleur mari qui soit dans le monde entier, et si vous aviez pu le voir auprès de mon lit, vous l'auriez… mais non, vous ne pourriez l'aimer plus que vous ne le faites.

— Non, je ne le pourrais point vraiment, dit Biddy.

— Et vous, cher Joe, vous avez la meilleure femme qui soit dans le monde entier, et elle vous rendra aussi heureux que vous méritez de l'être, cher et noble Joe. »

Joe me regarda les lèvres tremblantes, et tout franchement il porta sa manche sur ses yeux.

« Allons, Joe et Biddy, puisque vous avez été tous deux à l'église aujourd'hui, et que vous êtes en dispositions charitables et affectueuses envers le genre humain, recevez mes humbles remerciements pour tout ce que vous avez fait pour moi, et que j'ai si mal reconnu ! Je vous préviens que je vais vous quitter dans une heure, car je vais bientôt partir, et je vous promets que je ne prendrai pas de repos avant d'avoir gagné l'argent que vous m'avez donné pour empêcher qu'on me conduisît en prison, et avant de vous l'avoir envoyé. Ne pensez pas, mon cher Joe, et vous, ma bonne Biddy, que si je pouvais vous le rendre mille fois, je pourrais m'imaginer retrancher un seul liard de ce que je vous dois, ni que je le ferais si je le pouvais. »

Ils furent tous deux attendris par ces paroles, et me supplièrent de n'en pas dire davantage.

« Mais je dois en dire davantage, mon cher Joe ; j'espère que vous aurez des enfants à aimer, et qu'un jour quelque petit garçon s'assoira dans ce coin de la cheminée pendant les soirées d'hiver, et vous fera souvenir d'un autre petit garçon qui l'a quitté pour toujours. Ne lui dites pas, Joe, que j'ai été ingrat ; ne lui dites pas, Biddy, que j'ai été injuste et sans générosité. Dites-lui seulement que je vous ai honorés tous deux, parce que vous avez été tous deux bien bons et bien sincères, et dites-lui que je souhaite qu'il soit un meilleur homme que je ne l'ai été.

— Je ne lui dirai, fit Joe derrière sa manche, rien de la sorte, Pip, ni Biddy non plus, ni personne non plus.

— Et maintenant, bien que je sache que vous l'ayez déjà fait tous deux, du fond de vos excellents cœurs, je vous en prie, dites-moi tous les deux que vous me pardonnez ! Je vous en prie, laissez-moi entendre ces paroles ; que je puisse en emporter le son avec moi, et alors je pourrai croire que vous pourrez avoir confiance en moi, et avoir une meilleure opinion de moi avec le temps.

— Ô cher Pip ! mon vieux camarade, dit Joe, Dieu sait si je vous pardonne, et si j'ai quelque chose à vous pardonner !

— Ainsi soit-il ! Et Dieu sait que je vous pardonne ! répéta Biddy.

— Laissez-moi maintenant monter voir mon ancienne petite chambre et m'y reposer seul pendant quelques minutes ; puis, quand j'aurai mangé et bu avec vous, venez avec moi jusqu'au poteau du chemin, mon cher Joe et ma chère Biddy, et nous nous dirons adieu ! »

†††††

Je vendis tout ce que j'avais, et je mis de côté, autant qu'il me fut possible, pour faire un arrangement avec mes créanciers, qui me donnèrent un temps convenable pour m'acquitter entièrement, et je partis pour aller rejoindre Herbert. Avant qu'un mois fut écoulé, j'avais quitté l'Angleterre ; au bout de deux mois, j'étais commis chez Clarricker et Co ; au bout de quatre mois, je me trouvais pour la première fois seul chargé de toute la responsabilité, car la poutre qui traversait le plafond du salon du Mou-

lin du Bord de l'Eau avait cessé de trembler sous les imprécations du vieux Bill Barley et était maintenant en paix. Herbert était parti pour épouser Clara, et je restais seul chargé de la maison d'Orient jusqu'au jour où il revint avec elle.

Bien des années s'écoulèrent avant que je devinsse associé de la maison, mais je vécus heureux avec Herbert et sa femme, je vécus modestement et je payai mes dettes, et j'entretins une correspondance suivie avec Biddy et Joe ; ce ne fut que lorsque mon nom figura en troisième ordre dans la raison de commerce que Clarricker me trahit à Herbert ; mais il déclara alors que le secret de l'association d'Herbert était resté assez longtemps sur sa conscience, et qu'il fallait qu'il le révélât. C'est ce qu'il fit, et Herbert en fut aussi touché que surpris, et le cher garçon et moi n'en restâmes pas moins amis pour cette longue dissimulation. Je ne dois pas laisser supposer que nous fûmes jamais une grande maison, ou que nous entassâmes des monceaux d'argent. Nos affaires n'étaient pas sur un grand pied, mais notre nom était honorablement connu, puis nous travaillions beaucoup, et nous réussissions très bien. Nous devions tout à l'application et à l'habileté d'Herbert. Je m'étonnais souvent en moi-même d'avoir pu concevoir autrefois l'idée de son inaptitude, jusqu'au jour où je fus illuminé par cette réflexion, que peut-être l'inaptitude n'avait jamais été en lui, mais en moi.

Chapitre 30

Depuis onze ans, je n'avais vu de mes propres yeux ni Joe ni Biddy, bien qu'ils se fussent souvent présentés à mon imagination, pendant mon séjour en Orient, quand un soir de décembre, qu'il faisait nuit depuis une heure ou deux, je posai doucement la main sur le loquet de la porte de la vieille cuisine. Je le touchai si doucement, qu'on ne m'entendit pas et je regardai à l'intérieur sans être vu. Là, fumant sa pipe à son ancienne place, près du feu de la cuisine, aussi bien conservé et aussi fort que jamais, bien qu'un peu gris, était assis Joe, et, dans le coin, abrité par la jambe de Joe, et assis sur mon petit tabouret, et regardant le feu, on voyait qui ?... Moi encore !

« Nous lui avons donné le nom de Pip en souvenir de vous, mon cher vieux camarade, dit Joe, rempli de joie, quand il me vit prendre un autre tabouret à côté de l'enfant, à qui je ne tirai pas les cheveux, et nous avons espéré qu'il grandirait un petit bout comme vous, et nous croyons que c'est ce qu'il fait. »

Je le croyais aussi, et je lui fis faire une longue promenade le lendemain matin ; nous causâmes beaucoup, nous comprenant l'un l'autre parfaitement. Je le conduisis au cimetière ; je le menai à une certaine tombe, et il me montra la pierre qui était consacrée à la mémoire de :

Philip Pirrip

décédé dans cette paroisse,

et aussi

Georgiana,

épouse du ci-dessus.

« Biddy, dis-je en causant avec elle, après le dîner, pendant que sa petite fille jouait sur ses genoux, il faudra que vous me donniez Pip un de ces jours, ou qu'au moins vous me le prêtiez.

— Non, non, dit doucement Biddy, il faut vous marier.

— C'est ce que disent Herbert et Clara ; mais je crois que je n'en ferai rien ; je me suis si bien installé chez eux, que cela n'est même pas du tout probable. Je suis tout à fait un vieux garçon. »

Biddy baissa les yeux sur son enfant, et porta ses petites mains à ses lèvres ; puis elle mit sa bonne main maternelle, avec laquelle elle l'avait touché, dans la mienne. Il y avait quelque chose dans cette action et dans la légère pression de l'anneau de mariage de Biddy, qui avait en soi une douce éloquence.

« Cher Pip, dit Biddy, êtes-vous bien sûr que votre cœur ne bat plus pour elle ?

— Oh ! oui !... Je ne le pense pas, du moins, Biddy.

— Dites-moi comme à une vieille... vieille amie, l'avez-vous tout à fait oubliée ?

— Ma chère Biddy, je n'ai rien oublié de ce qui a eu dans ma vie une grande importance, et peu de ce qui y a eu quelque importance. Mais ce pauvre rêve, comme je l'appelais autrefois, est envolé, Biddy, tout à fait envolé ! »

Cependant je savais, tout en disant cela, que j'avais une secrète intention de visiter seul, ce soir-là, l'emplacement de la vieille maison, et cela en souvenir d'elle. Oui, en souvenir d'Estelle !

J'avais d'abord entendu dire qu'elle menait une vie des plus malheureuses, et qu'elle était séparée de son mari, qui l'avait traitée très brutalement, et qui avait la réputation d'être un composé d'orgueil, d'avarice, de méchanceté et de petitesse. J'avais appris ensuite la mort de son mari, à la suite d'un accident causé par ses mauvais traitements sur un cheval. Il y avait quelque deux ans que ce bonheur lui était arrivé, et je supposais qu'elle était remariée.

On dînait de bonne heure, chez Joe, et j'avais largement le temps, sans presser ma causerie avec Biddy, d'aller au vieil endroit avant la nuit ; mais, tout en flânant sur le chemin, pour regarder les objets d'autrefois et pour penser au passé, le jour était tout à fait tombé quand j'arrivai.

Il n'y avait plus de maison, plus de brasserie, plus de bâtiments, si ce n'est le mur du vieux jardin. L'espace vide avait été entouré d'une grossière palissade, et, en regardant par-dessus, je vis que quelques branches du vieux lierre avaient repris racine, et poussaient tranquillement en couvrant de leur verdure de petits monceaux de ruines. Une porte de la palissade se trouvant entrouverte, je la poussai et j'entrai.

Un brouillard froid et argenté avait voilé l'après-midi, et la lune ne s'était pas encore levée pour le disperser. Mais les étoiles brillaient au-dessus du brouillard et la lune allait paraître et la soirée n'était pas sombre. Je pouvais me retracer l'emplacement de chaque partie de la vieille maison, de la brasserie, des portes et des tonneaux. Je l'avais fait, et je regardais le long d'une allée du jardin dévasté, quand j'y aperçus une ombre solitaire.

Cette ombre montra qu'elle m'avait vu, elle s'était avancée vers moi, mais elle resta immobile. En approchant, je vis que c'était l'ombre d'une femme. Quand j'approchai davantage encore, elle fut sur le point de s'éloigner, alors elle fit un mouvement de surprise, prononça mon nom, et je m'écriai :

« Estelle !

— Je suis bien changée… Je m'étonne que vous me reconnaissiez. »

La fraîcheur de sa beauté était en effet partie, mais sa majesté si indescriptible et son charme indescriptible étaient restés. Ces perfections, je les connaissais. Ce que je n'avais pas encore vu, c'était le regard adouci, attristé de ses yeux, autrefois si fiers ; ce que je n'avais pas encore vu, c'était la pression affectueuse de sa main autrefois insensible.

Nous nous assîmes sur un banc près de là, et je dis :

« Après tant d'années, il est étrange que nous nous rencontrions, Estelle, ici même, où nous nous sommes vus pour la première fois. Y venez-vous souvent ?

— Je ne suis jamais revenue ici depuis…

— Ni moi. »

La lune commençait à se lever, et je pensai au regard placide dirigé vers le plafond blanc par celui qui n'était plus. La lune commençait à se lever, et je pensai à la pression de sa main sur ma main, quand je lui eus dit les dernières paroles qu'il eût entendues sur terre.

Estelle rompit la première le silence qui s'était établi entre nous.

« J'ai très souvent espéré et désiré revenir, mais j'ai été empêchée par bien des circonstances. Pauvre vieille maison ! »

Le brouillard argenté fut effleuré par les premiers rayons de la lune, et les mêmes rayons effleurèrent les larmes qui coulaient de ses yeux. Ignorant que je les voyais, elle dit :

« Vous êtes-vous demandé, en marchant de long en large, comment il se fait que ce terrain soit dans cet état ?

— Oui, Estelle.

— Le terrain m'appartient. C'est le seul bien que je n'aie pas abandonné ; tout le reste m'a quitté petit à petit, mais j'ai gardé ce terrain. Il a été le sujet de la seule résistance décidée que j'aie faite pendant toutes ces années de malheur.

— Doit-on y construire ?

— Oui, on finira par là. Je suis venue ici pour lui faire mes adieux avant ce changement. Et vous, dit-elle du ton d'intérêt touchant avec lequel on parle à une personne qui va s'éloigner, resterez-vous toujours à l'étranger ?

— Toujours.

— Et vous êtes heureux, j'en suis sûre.

— Je travaille beaucoup pour avoir de quoi vivre. Donc, je suis heureux.

— J'ai souvent pensé à vous, dit Estelle.

— Vraiment ?

— Tout dernièrement, très souvent. Il y eut un temps long et pénible, où j'éloignai de moi le souvenir de ce que j'avais repoussé quand j'ignorais ce que cela valait. Mais depuis, mon devoir n'a plus été incompatible avec ce souvenir, et je lui ai donné une place dans mon cœur.

— Vous avez toujours eu votre place dans mon cœur », dis-je.

Et nous gardâmes encore le silence, jusqu'au moment où elle reprit :

« J'étais loin de penser que je prendrais congé de vous en quittant cet endroit ; je suis bien aise de le faire.

— Vous êtes bien aise de nous séparer encore, Estelle ? Pour moi, partir est une pénible chose ; pour moi, le souvenir de notre séparation a toujours été aussi triste que pénible…

— Mais vous m'avez dit autrefois, repartit Estelle avec animation : "Dieu vous bénisse, Dieu vous pardonne !" Et si vous avez pu me dire cela alors, vous n'hésiterez pas à me le dire maintenant… maintenant que la souffrance a été plus forte que toutes les autres leçons, et m'a appris à comprendre ce qu'était votre cœur. J'ai été courbée et brisée, mais, je l'espère, pour prendre une forme meilleure. Soyez aussi discret et aussi bon pour moi que vous l'étiez, et dites-moi que nous sommes amis.

— Nous sommes amis, dis-je en me levant et me penchant vers elle au moment où elle se levait de son banc.

— Et continuerons-nous à rester amis séparables ? » dit Estelle.

Je pris sa main dans la mienne et nous nous rendîmes à la maison démolie ; et, comme les vapeurs du matin s'étaient levées depuis longtemps quand j'avais quitté la forge, de même les vapeurs du soir s'élevaient maintenant, et dans la vaste étendue de lumière tranquille qu'elles me laissaient voir, j'entrevis l'espérance de ne plus me séparer d'Estelle.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dickens_charles_-_les_grandes_esperances_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.